

Heldenhammer

**Warhammer 40k - La
légende de Sigmar - 1**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

— TIME OF LEGENDS —



HELDENHAMMER

La Légende de Sigmar

GRAHAM McNEILL

— TIME OF LEGENDS —



HELDENHAMMER

La Légende de Sigmar

GRAHAM McNEILL

—✦ TIME OF LEGENDS ✦—

Livre premier de la Trilogie de Sigmar

HELDENHAMMER

La Légende de Sigmar

Graham McNeill



BLACK LIBRARY



Nul événement de l'Âge des Légendes ne fut aussi vil et misérable que la chute de Malékith. Son histoire est jalonnée de batailles épiques et d'actes de sorcellerie dans un monde ravagé par la guerre.

Il fut une époque, si lointaine qu'aucun mortel ne s'en souvient, où tout n'était qu'ordre. Depuis l'aube des temps, les elfes vivent sur l'île d'Ulthuan . C'est là que leur créateurs, les mystérieux Anciens, les ont initiés aux secrets de la magie. Sous le règne de la Reine Éternelle, ils menaient sur leur île une existence idyllique à l'abri du malheur.

Lorsque l'avènement du Chaos anéantit la civilisation des Anciens, les elfes se retrouvèrent sans défense. Les démons des Dieux du Chaos ravagèrent Ulthuan et en terrorisèrent les habitants. Des ténèbres de ces tourments naquit Ænarion, le Défenseur, le premier des Rois Phénix.

Ænarion vécut au rythme de la guerre et des conflits, mais grâce à son sacrifice et à celui de ses alliés, les démons furent enfin vaincus et les elfes sauvés. Un âge de prospérité s'ensuivit pour les elfes, mais leurs ambitions étaient vouées à l'échec. Tout ce pour quoi les elfes avaient lutté fut anéanti par l'héritage d'Ænarion en la personne de son fils, le prince Malékith.

Là où ne régnait que l'harmonie vint la discorde.

Là où prévalait la paix débuta une guerre féroce.

Entendez maintenant le récit de la Déchirure.

Nos provinces au temps de Sigmar

The map illustrates the provinces of the Empire of Sigmar, showing various regions and geographical features. Key provinces include Bretonii, Endales, Teutogens, Cherusens, Taleutes, Asobornes, Bricondiens, and Mérogens. The map also shows the Forest of Oak, the Forest of Iron, and the Forest of Steel. A compass rose in the bottom right corner indicates the direction of the North Sea (Mer du Nord).



Livre Premier

La Naissance d'un Homme

Quand le soleil se penche sur l'horizon

Et que le monde s'assombrit

Quand les grands feux rougeoient

Et que la bière mousseuse emplit les gobelets

Écoutons les sagas, ainsi que font les nains.

Et voici la plus merveilleuse de toutes

La saga de Sigmar, le plus grand des guerriers.

Ce soir, tendez une oreille attentive à mon récit

Et que l'espoir illumine votre vie.

Veillée d'Armes

La rumeur assourdie des chants et des rodomontades des guerriers guidait les deux garçons qui se hâtaient à travers le village, dans l'obscurité, trottinant d'un pied léger sur la terre durcie, en direction de la longue bâtisse dressée en son centre. Ils avançaient prudemment, aussi furtivement que possible, se faufilant entre les hautes maisons de rondins et les râteliers à sécher le poisson, longeant les parois tièdes de la forge. Ils ne tenaient pas à se faire prendre, particulièrement à présent que les sentinelles étaient montées sur les remparts et que la nuit était tombée.

Leur intrépide expédition dans le centre de Reikdorf les avait mis dans un tel état de surexcitation qu'ils faillirent se trahir, en dépit de la rossée qu'ils risquaient de recevoir pour leur désobéissance.

— Chhhuut ! siffla Cuthwin lorsque Wenylld trébucha contre une pile de planches rabotées qui étaient appuyées contre le mur d'un atelier de menuiserie et les fit s'entrechoquer bruyamment.

— Chut toi-même ! riposta son ami en rattrapant les planches avant qu'elles puissent tomber, tandis que les deux garçons s'aplatissaient contre la paroi. Il n'y a ni étoiles ni lunes. On n'y voit pas à deux pas.

Ça, c'était tout à fait vrai, admit Cuthwin.

La nuit était totalement noire. Sur les remparts, les brasiers crépitaient en jetant une lueur orangée sur la muraille noire des bois qui entouraient Reikdorf. À l'intérieur de ce cercle de lumière, les sentinelles patrouillaient sur le chemin de ronde, arcs et lances prêts à tirer en direction de l'épaisse forêt et de la rive obscure du Reik.

— Hé, reprit Wenylld, tu m'écoutes quand je parle ?

— J'ai entendu, répondit Cuthwin. C'est vrai qu'il fait bien noir. Alors, sers-toi donc de tes oreilles. Les guerriers font toujours du tapage le soir qui précède leur départ pour la guerre.

Les deux garçons restèrent figés un moment, aussi immobiles que la statue d'Ulric qui surplombait la grande porte de Reikdorf. Ils laissèrent les bruits et les effluves de la nuit les submerger, chacun porteur de sa propre histoire sur le bourg dans lequel ils vivaient : ils entendirent la plainte du métal qui se détendait tandis que la forge de Beothryn se refroidissait, toute grinçante après sa journée de labeur à produire des lames pour les épées et les haches ; ils entendirent le murmure inquiet des épouses et des mères qui terminaient le tissage de nouvelles capes pour ceux qui devaient partir en guerre à l'aube, et le doux hennissement des chevaux à l'écurie ; ils reniflèrent l'odeur suave de

la tourbe qui se consumait lentement et l'arôme alléchant de la viande grillée.

Par-dessus tout cela, Cuthwin percevait la grande rumeur du fleuve, le chant de l'eau clapotante sur les hauts-fonds boueux, les craquements des coques des petits bateaux de pêche qui s'agitaient dans le courant et la voix grave du vent qui soufflait dans les filets étendus à sécher. Elle lui parut mélancolique, cette voix, mais dans les territoires qui s'étendaient à l'ouest des montagnes la nuit était souvent un moment de tristesse et d'effroi, car c'était dans l'obscurité que de monstrueuses créatures émergeaient des forêts pour tuer et dévorer.

Les parents de Cuthwin étaient morts l'été précédent, assassinés par les peaux-vertes alors qu'ils tentaient de défendre leur ferme de ces pillards assoiffés de sang. À ce souvenir, il se figea un instant et ses poings se crispèrent tandis qu'il imaginait la vengeance qu'il exercerait un jour contre les sauvages créatures qui l'avaient privé de son père, l'obligeant à venir vivre à Reikdorf, chez son oncle.

Comme si la colère avait aiguisé son ouïe, il entendit l'écho de rires et de chants étouffés par une paroi d'épais rondins et de lourdes portes bardées de fer. Soudain, une lumière dorée inonda le mur du grenier bâti au cœur du village, comme si l'on avait ouvert une porte ou un volet, et un tumulte de voix joyeuses et de rires tonitruants se déversa dans la nuit.

Pendant un bref instant, la place du marché située au centre de Reikdorf s'illumina, mais la lumière n'était pas plus tôt apparue qu'elle disparut. Les deux garçons échangèrent un coup d'œil exultant à l'idée d'espionner les guerriers du roi Björn qui festoyaient avant leur départ au combat contre les peaux-vertes. Seuls les jeunes gens ayant atteint l'âge d'homme étaient autorisés à pénétrer dans la maison du roi à la veille d'une bataille et il fallait absolument qu'ils découvrent les mystères de ce qui s'y déroulait.

— Tu as vu ça ? souffla Wenylld en pointant le doigt en direction de la place du village.

— Bien sûr que j'ai vu, riposta Cuthwin, en appuyant sur le bras de Wenylld pour qu'il le baisse. Je ne suis pas aveugle.

Cuthwin vivait à Reikdorf depuis moins d'une semaine, mais il connaissait déjà les secrets de la ville aussi bien que s'il y était né. Cependant, dans cette obscurité, sans aucun repère visuel à part ceux de son environnement immédiat, la ville prenait soudain une physionomie étrange et toute sa géographie lui paraissait comme inconnue.

Il fixa le point où était apparue la brève image que leur avait procurée la lumière et attrapa la main de Wenylld.

— Je vais me guider au bruit que font les guerriers, dit-il. Accroche-toi à moi, et je vais nous y amener.

— Mais il fait tellement noir, protesta Wenylld.

— Ce n'est pas grave, répondit Cuthwin. Je trouverai bien mon chemin dans le noir. Ne me lâche pas.

— D'accord, promit Wenylld, mais Cuthwin entendit un tremblement de

crainte dans la voix de son ami. Il avait un peu peur, lui aussi, car son oncle n'était pas avare de coups de fouet lorsqu'il lui infligeait une punition, mais il lutta contre ce sentiment. Il était un Unberogen, un membre de la plus féroce tribu de guerriers qui soit au nord des Montagnes Grises et il avait le cœur aussi vaillant que loyal.

Il prit une profonde inspiration et s'élança au petit trot vers le point où la lumière s'était brièvement reflétée sur la paroi du grenier, avançant selon une trajectoire dont il se souvenait et sur laquelle il n'avait vu aucun obstacle susceptible de le faire trébucher ou de produire un bruit qui trahirait leur présence. Le cœur de Cuthwin battait la chamade, mais il réussit à traverser l'espace de la place du marché en évitant les endroits où la lumière lui avait montré des embûches ou des morceaux de poteries brisées qui risquaient de craquer sous ses pas. Il n'avait eu qu'un très bref aperçu du chemin à prendre, mais ce souvenir s'était imprimé dans sa mémoire, aussi clair et défini que l'image des loups qui ornait l'une des bannières de guerre du roi Björn.

Les enseignements que son père lui avait prodigués dans les ténèbres de la forêt lui revinrent en mémoire et il continua d'avancer comme un fantôme, se faufilant silencieusement sur la place, comptant ses pas et tirant Wenyld derrière lui. Il s'arrêta, puis repartit d'un pas lent, fermant les yeux pour laisser ses oreilles lui procurer des informations sur son environnement. Le bruit des réjouissances était plus fort à présent et les murs alentour lui renvoyaient des échos qui dessinaient une sorte de cartographie sonore dans sa tête.

Cuthwin tendit la main et sourit en sentant le bout de ses doigts caresser la muraille de pierre de la longue maison du roi. Elle était bâtie en pierres carrées et sculptées qui avaient été taillées par des mineurs nains dans les roches des Montagnes du Bord du Monde puis apportées à Reikdorf au début du printemps, en cadeau pour le roi Björn.

Il se souvint avec quel mélange d'admiration respectueuse et de crainte il avait observé les nains à cette occasion. C'étaient des individus impressionnants, râblés, vêtus d'armures étincelantes, qui n'avaient guère accordé d'attention à la populace rassemblée pour les voir. Ils avaient bâti la longue maison du roi en moins d'un jour tout en s'interpellant d'une voix rocailleuse. Ils n'étaient pas restés plus longtemps qu'il n'était nécessaire et avaient refusé toutes les propositions d'assistance qu'on leur avait faites. Sitôt leur labeur terminé, ils étaient repartis dans l'est. Seul l'un d'eux était resté.

— On y est ? chuchota Wenyld.

Cuthwin hocha la tête avant de se souvenir que Wenyld ne pouvait pas le voir.

— Oui, répondit-il à voix très basse, mais ne fais pas de bruit. Si on se fait prendre, on aura droit à vider les latrines pendant une semaine au moins.

Cuthwin prit le temps de laisser sa respiration revenir à la normale puis il se glissa le long de la façade, tendant la main devant lui à la recherche du coin du mur. Lorsqu'il y parvint enfin, il sentit qu'il était aussi lisse et nettement

taillé que le tranchant d'une hache. Il passa doucement le coin et leva les yeux vers le ciel dans lequel les nuages s'étaient déchirés pour lui laisser entrevoir un firmament tout scintillant d'étoiles.

La lueur des étoiles fit miroiter les pierres de la muraille comme si elles étaient piquetées d'étoiles, elles aussi, et il s'arrêta un instant pour admirer l'incroyable perfection de ce travail.

Plus loin, le long du mur de la longue maison, Cuthwin entrevit l'ombre d'une large entrée encadrée d'épais madriers renforcés de bandeaux en fer noir martelé et embellis de sculptures représentant des marteaux et des éclairs. Au-dessus d'eux, les volets étaient clos, bien fixés dans leur encadrement et si bien fermés qu'on n'y voyait pas même un jour suffisant pour glisser une lame de couteau entre le bois et la pierre.

À travers les volets, Cuthwin entendit les clameurs étouffées du festin des guerriers : le bruit des pots de bière qui s'entrechoquaient, de virils chants de combat et le fracas des épées tambourinant sur les bossages des boucliers.

— Là, murmura-t-il en indiquant le volet au-dessus de sa tête. Essayons de jeter un coup d'œil par là.

Wenyld hocha la tête.

— Moi d'abord, répliqua-t-il.

— Et pourquoi, toi d'abord ? s'insurgea Cuthwin. C'est moi qui nous ai amenés jusqu'ici.

— Parce que je suis l'aîné, répliqua Wenyld.

Cuthwin ne pouvait prendre cette logique en défaut. Il joignit donc les mains pour former un étrier comme ceux qu'utilisaient les cavaliers taléutes, puis il s'adossa à la muraille.

— Très bien, grimpe et essaie d'entrouvrir le volet assez grand pour y voir quelque chose, dit-il.

Wenyld acquiesça de la tête avec enthousiasme et plaça son pied dans les mains de Cuthwin, s'accrochant des deux mains à ses épaules. Avec un grognement, Cuthwin le souleva en détournant la tête pour éviter de prendre un coup de genou dans la figure.

Il écarta un peu les pieds pour mieux répartir le poids et tendit le cou pour essayer de voir ce que faisait son ami. Le volet était solidement enfoncé dans son encadrement et Wenyld avait le visage collé au vantail, essayant de trouver un interstice pour apercevoir quelque chose.

— Alors ? souffla Cuthwin en fermant les yeux et en luttant pour ne pas faiblir. Qu'est-ce que tu vois ?

— Rien du tout, répondit Wenyld. Je n'y vois rien, le bois est trop bien ajusté.

— C'est l'avantage des constructions naines, dit une voix profonde tout près d'eux.

Les deux garçons se figèrent sur place. Cuthwin tourna lentement la tête et ouvrit les yeux pour découvrir un puissant guerrier dont la silhouette, découpée sur le champ scintillant de la voûte céleste, semblait aussi solide que

s'il était sculpté dans la même pierre que la longue maison.

La simple présence physique de cet homme était telle que Cuthwin en eut le souffle coupé et qu'il lâcha le pied de Wenyld. Celui-ci se débattit pour tenter de se rattraper au rebord de la fenêtre, mais il n'y avait aucune prise et il tomba lourdement, les faisant tous deux rouler au sol en une masse enchevêtrée et terriblement embarrassée. Cuthwin s'extirpa de sous son ami, qui jurait à qui mieux mieux, bien conscient qu'il allait devoir subir sa punition, mais bien décidé à faire face au guerrier sans lui montrer sa peur.

Il se releva rapidement et se tint debout devant l'homme qui venait de les découvrir, mais sa défiance se transforma en admiration respectueuse lorsqu'il leva les yeux vers le beau visage franc qui le regardait. L'homme avait des cheveux blonds, retenus par un bandeau de fils de cuivre tressés, qui brillaient comme des fils d'argent dans la lumière des étoiles et ses bras musculeux étaient cerclés de torques en fer. Il avait les épaules enveloppées d'une longue cape de peau d'ours et, en dessous, Cuthwin vit le reflet d'une cotte de mailles luisante, retenue à la taille par une large ceinture de cuir épais.

Dans un étui accroché à cette ceinture, il avait un couteau de chasse à longue lame, mais ce fut l'arme d'à côté qui retint l'attention de Cuthwin.

Le guerrier portait un puissant marteau de guerre et le regard de Cuthwin s'attarda sur la large tête plate de l'arme dont la surface était ornée d'étranges gravures qui chatoyaient à la lumière stellaire.

C'était une arme splendide. Le marteau était monté sur une hampe faite d'un métal inconnu et avait été forgé par des mains inconcevablement anciennes. Nul homme n'avait jamais forgé d'arme de destruction aussi parfaite et nul forgeron n'avait jamais porté d'outil de création aussi redoutable.

Wenyld bondit sur ses pieds, prêt à s'enfuir à toutes jambes, mais il se figea lui aussi, cloué sur place par la vue de l'impressionnant guerrier.

Celui-ci se pencha sur eux. Cuthwin vit qu'il était encore jeune, quinze étés peut-être, et qu'une lueur d'amusement ironique dansait dans les profondeurs de ses yeux à l'éclat froid, l'un bleu pâle et l'autre d'un vert profond.

— Tu t'es bien débrouillé pour traverser cette place de marché dans le noir, petit, dit le guerrier.

— Je m'appelle Cuthwin, riposta celui-ci. J'aurai bientôt douze ans, je suis presque un homme.

— Presque, rétorqua le guerrier, mais pas encore, Cuthwin. Cet endroit est réservé aux guerriers qui s'apprentent à affronter la mort au combat. Cette nuit est pour eux et pour eux seuls. Ne sois pas trop pressé de participer à ces choses-là. Profite de ton enfance tant que tu le peux. Et maintenant, fichez-moi le camp tous les deux.

— Vous n'allez pas nous punir ? demanda Wenyld. Cuthwin lui administra un coup de coude dans les côtes.

Le guerrier sourit.

— Je le devrais, mais il vous a fallu beaucoup d'habileté pour arriver

jusqu'ici sans vous faire prendre et cela me plaît.

Malgré lui, Cuthwin se sentit particulièrement ravi du compliment du guerrier.

— Mon père m'a appris à me déplacer sans être vu, lui dit-il.

— Alors, il t'a bien instruit. Quel est son nom ?

— Il s'appelait Gethwer. Les peaux-vertes l'ont tué.

— Je suis désolé pour toi, Cuthwin, dit le guerrier. Nous partons en guerre contre les peaux-vertes et bon nombre d'entre eux mourront de notre main. À présent, ne vous attardez pas plus. Si d'autres que moi vous trouvent ici, ils seront sûrement moins cléments et vous aurez gagné votre raclée.

Cuthwin n'avait pas besoin de se le faire dire deux fois. Il fit demi-tour et traversa la place du marché comme une flèche, coudes au corps. La lumière des étoiles était revenue et il détala droit vers le grenier installé en bordure de la place. Entendant une galopade dans son dos, il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule et vit Wenyld qui le suivait de près, courant de toutes ses forces lui aussi. Le plus âgé des deux garçons prit la tête, une immense expression de soulagement sur le visage, et ils tournèrent le coin de l'entrepôt aux murs de rondins.

Haletants, les deux garçons s'appuyèrent contre le bâtiment et éclatèrent d'un rire délirant au souvenir de la peur qu'ils avaient ressentie en se voyant capturés pour être ensuite épargnés.

Encore impressionné par la farouche puissance que dégageait le guerrier qui les avait fait fuir, Cuthwin jeta un regard à la dérobée au coin de l'entrepôt. C'était là un homme qui ne craignait rien ni personne, un homme capable d'affronter toutes les menaces sans faiblir, son marteau de guerre à la main.

— Lorsque je serai un homme, je veux être comme lui, s'exclama Cuthwin une fois qu'il eut retrouvé son souffle.

Wenyld se plia en deux, cherchant encore à reprendre son souffle.

— Tu ne sais donc pas qui c'était ?

— Non, répondit Cuthwin. Qui était-ce ?

— C'était le fils du roi, haleta Wenyld. C'était Sigmar.

Souriant, Sigmar regarda les deux garçons déguerpir à toutes jambes comme si les ölfhednar eux-mêmes étaient à leurs trousses, se remémorant comment il avait lui-même essayé de se glisser à l'intérieur de l'ancienne maison du roi la nuit qui avait précédé le départ de son père et de ses guerriers à la guerre contre les Thuringiens. Il ne s'était pas montré aussi discret que le gamin qu'il venait de renvoyer chez lui et il se souvenait avec une douloureuse acuité de la correction que lui avait administrée le roi.

Il entendit un pas titubant derrière lui. Sans même se retourner, il reconnut la démarche de Wolfgart, son ami le plus proche et son frère d'armes.

— Tu as été bien trop gentil avec eux, Sigmar, déclara Wolfgart. Je me rappelle la dégelée que *nous* avons prise. Pourquoi ne devraient-ils pas apprendre, eux aussi, à la manière forte qu'on ne doit jamais essayer

d'espionner les guerriers lors de leur nuit de sang ?

— Nous nous sommes fait pincer parce que tu n'as pas réussi à me soutenir suffisamment longtemps, lui rappela Sigmar en se retournant vers son ami, un jeune homme musculeux, vêtu d'un haubert de mailles et enveloppé dans une grande cape de peau de loup. La longue poignée de son épée, glissée dans un fourreau accroché sur son dos, dépassait au-dessus de son épaule et son visage était encadré d'épaisses nattes de cheveux bruns, mal peignés. Wolfgart avait trois ans de plus que Sigmar ; son beau visage était empourpré par la chaleur, les riches nourritures et l'abondance de boisson.

— Seulement parce que tu m'avais cassé le bras l'année précédente avec un marteau de forgeron.

Les yeux de Sigmar se posèrent sur le coude de Wolfgart. Cinq ans auparavant, aveuglé par la rage alors que son ami venait d'avoir le dessus sur lui lors d'un combat d'entraînement, il avait pris Wolfgart par surprise et l'avait frappé de toutes ses forces. Cela faisait longtemps que Wolfgart lui avait pardonné son acte, mais Sigmar n'avait jamais oublié la manière indigne dont il s'était conduit, ni la leçon de sang-froid que lui avait enseignée son père à la suite de son accès de colère.

— Tu as bien raison, admit Sigmar en donnant une claque sur l'épaule de son ami et en le ramenant vers la longue maison. Tu ne m'as jamais permis de l'oublier.

— Et comment ! rugit Wolfgart, les joues rouges de toute la bière aromatisée de houblon et de myrte des marais qu'il avait ingurgitée. J'avais gagné à la loyale et tu m'as frappé par derrière !

— Je sais, je sais bien, concéda Sigmar en le guidant vers la porte.

— Et puis qu'est-ce que tu fais dehors, d'abord ? Il y a encore de quoi boire là-dedans !

— J'avais envie de prendre un peu l'air, répondit Sigmar. Quant à toi, est-ce que tu n'as pas déjà assez bu ?

— De l'air ? reprit Wolfgart d'une voix pâteuse, en ignorant la seconde partie du commentaire de Sigmar. Nous aurons tout l'air que tu voudras demain matin. Ce soir, il faut festoyer, boire et rendre hommage à Ulric. Ça porte malheur de ne pas sacrifier aux dieux avant la bataille.

— Ne t'inquiète pas, Wolfgart. Mon père m'a appris tout ça.

— Alors, rentre, dit Wolfgart. Il va se demander où tu es passé. Ça porte malheur de ne pas être avec ses frères d'armes pendant la nuit de sang.

— Avec toi, tout porte malheur, répliqua Sigmar.

— Mais c'est vrai. Regarde le monde dans lequel nous vivons, s'exclama Wolfgart avant de s'appuyer contre le mur de la longue maison pour vomir sur les pierres naines sculptées. Des filaments de salive luisante coulèrent sur son menton, qu'il essuya d'un revers de main. Je veux dire, penses-y un peu. Partout où tu regardes, quelque chose est là pour essayer de te tuer : les peaux-vertes des montagnes, les hommes-bêtes des forêts ou les autres tribus... les Asobornes, les Thuringiens, les Teutogens. La peste, la famine, la sorcellerie,

on n'a que l'embarras du choix. Tout ça, c'est du malheur. Ça prouve bien que tout porte malheur, pas vrai ?

— Tiens ? Quelqu'un que je connais aurait-il encore un peu trop bu ? demanda une voix amusée depuis l'entrée de la longue maison.

— Que Ranald te ratatine le gourdin, Pendrag ! rugit Wolfgart avant de s'accroupir pour reposer son front contre les pierres fraîches du bâtiment.

Levant les yeux, Sigmar vit deux guerriers émerger de la chaude lumière de la maison du roi. Tous deux étaient à peu près du même âge que lui. Ils étaient vêtus de fins hauberts de mailles et de tuniques rouge sombre. Le plus grand des deux était roux comme un coucher de soleil et portait un épais manteau d'écailles vertes et miroitantes qui renvoyaient la lumière des étoiles avec un éclat iridescent. Son compagnon s'était enveloppé dans une longue cape en peau de loup qu'il resserrait étroitement autour de sa mince silhouette et son visage arborait une expression inquiète.

Le grand guerrier aux cheveux rouge feu, auquel s'adressait l'exclamation de Wolfgart, ignore l'insulte faite à sa virilité.

— Est-ce qu'il ira suffisamment bien pour chevaucher avec nous demain ? demanda-t-il.

Sigmar hocha la tête.

— Ça ira, Pendrag. Il n'a rien qu'une bonne infusion de racines de valériane ne puisse soigner.

Une expression dubitative passa sur le visage de Pendrag, mais il haussa les épaules et se tourna vers son compagnon.

— Trinovantes pense que tu devrais rentrer à l'intérieur, Sigmar.

— Tu as peur que je prenne froid, mon ami ? lui demanda Sigmar.

— Il dit qu'il a vu un présage, répondit Pendrag.

— Un présage ? s'étonna Sigmar. Et quel genre de présage ?

— Un mauvais, forcément, cracha Wolfgart. Quel autre genre de présage y a-t-il ? On ne connaît pas de bons présages, de nos jours.

— Il y en a eu un pour annoncer la naissance de Sigmar, intervint Trinovantes.

— C'est ça et voyez comme les choses ont bien tourné, grogna Wolfgart. Né dans le sang, avec sa mère massacrée par les orques. Les bons présages, mon cul !

Sigmar sentit une pointe de colère et de tristesse à la mention de la mort de sa mère, mais il ne l'avait jamais connue et rien ne le reliait à elle, excepté ce qu'avait pu lui en dire son père. Wolfgart avait raison. Quels qu'aient pu être les augures prononcés à sa naissance, ils n'avaient rien amené d'autre que du sang et des morts.

Il se pencha, passa un bras sous l'aisselle de Wolfgart et le hissa sur ses pieds. Il poussa un grognement, car Wolfgart était fort lourd et se laissait porter, les bras ballants et les jambes molles. Trinovantes glissa l'autre bras de Wolfgart sur ses épaules et, à deux, ils tirèrent et traînèrent leur ami complètement ivre, le ramenant en direction de la chaude atmosphère de la

longue maison.

Sigmar regarda Trinovantes, dont le visage sérieux paraissait vieilli avant l'âge.

— Dis-moi, reprit Sigmar. Quel est donc ce présage que tu as vu ?

Trinovantes secoua la tête.

— Ce n'était pas grand-chose, Sigmar.

— Vas-y, dis-lui, intervint Pendrag. Tu ne peux pas dire que tu as vu un présage et après refuser d'en parler.

— Très bien, lâcha Trinovantes en prenant une profonde inspiration. J'ai vu un corbeau se poser sur le toit de la maison du roi, ce matin.

— Et ? demanda Sigmar voyant que Trinovantes n'ajoutait rien.

— Et rien, répondit Trinovantes. C'était ça, le présage. Un corbeau solitaire est signe d'affliction. Tu te souviens lorsqu'il y en a eu un qui s'est posé sur la maison de Beithar, l'année dernière ? Il est mort dans la semaine.

— Beithar avait presque quarante ans, lui objecta Sigmar. C'était un vieillard.

— Tu vois, dit Pendrag en riant. N'es-tu pas content que nous t'ayons averti, Sigmar ? Tu dois rester à la maison et nous laisser partir au combat. Il est clair qu'il serait trop dangereux pour toi de t'aventurer au-delà des remparts de Reikdorf.

— Vous pouvez rire, répliqua Trinovantes, mais vous ne direz pas que je ne vous aurais pas prévenus lorsque vous aurez une flèche orque plantée en plein cœur.

— Un orque ne parviendrait pas à me toucher au cœur, même si je me plantais devant lui et que je le laissais prendre son temps pour viser, s'écria Pendrag. Si les dieux ont décidé que je dois être tué par un orque, ce sera avec sa hache plantée en pleine poitrine, au milieu d'un cercle de ses petits camarades morts. Je ne me laisserai pas tuer par une pauvre flèche de crotte !

— Assez parlé de mort ! brailla subitement Wulfgart qui, ayant retrouvé toute sa vigueur, rejeta les bras de ses amis qui le soutenaient. Ça porte malheur de parler de mort avant une bataille ! J'ai besoin d'un coup à boire !

Sigmar sourit à la vue de Wulfgart qui repoussait à deux mains la broussaille de sa chevelure et expédiait un crachat luisant à ses pieds. Personne n'était capable de sortir aussi rapidement que Wulfgart d'une stupeur avinée et d'exiger une nouvelle bière. En dépit des inquiétudes de Pendrag, Sigmar savait que son ami chevaucherait avec eux le lendemain, aussi habile et rapide qu'à l'accoutumée.

— Qu'est-ce que nous faisons tous dehors ? demanda Wulfgart. Rentrons, il y en a encore de la boisson qui nous attend.

Avant qu'aucun d'entre eux n'ait eu le temps de lui répondre, le hurlement d'une meute de loups brisa le silence de la nuit et résonna au-dessus de Reikdorf, un chœur triomphant montant dans les profondeurs de la forêt ténébreuse, tout frémissant de la joie primitive et sauvage des temps anciens. D'autres hurlements s'élevèrent en réponse, comme si toutes les meutes de

louis qui parcouraient la Grande Forêt s'étaient unies pour leur lancer un grand cri de défi.

— Vous vouliez des présages, mes frères ? s'exclama Wolfgart. Le voilà votre présage ! Ulric est avec nous. À présent, rentrons. C'est notre nuit de sang, après tout, et nous devons encore lui offrir le nôtre.

On jeta une nouvelle bûche dans le profond foyer creusé au centre de la longue maison de la tribu Unberogen et des étincelles jaillirent du feu comme un millier de lucioles. La chaleur dégagée par le feu et par les corps des centaines de guerriers qui se trouvaient là réchauffait toute la grande salle et les rires et les chants montaient vers les énormes poutres qui s'entrecroisaient au-dessus de leurs têtes, en un lavis complexe de chevrons et de solives.

Les nains avaient construit cette maison pour le roi en reconnaissance de la vaillance de son fils et de l'immense service qu'il avait rendu à leur propre roi, Kurgan Barbe de Fer, en le sauvant des orques. Les guerriers s'étaient rassemblés entre ses robustes murs de pierres, faits pour durer et abriter l'existence de nombreux rois, afin de glorifier Ulric par l'offrande de leur sang, mais aussi de faire ripaille au cours de ce qui serait, pour certains, la dernière nuit de leur vie à Reikdorf.

Sigmar se fraya un chemin en direction de l'estrade dressée à l'extrémité de la longue maison, où son père siégeait sur son trône de chêne sculpté, entouré de deux hommes debout à ses côtés. À la droite de son père se tenait Alfgéir, maréchal du Reik et champion du roi, et à sa gauche Eoforth, son conseiller le plus estimé et son plus vieil ami.

Les sens de Sigmar furent submergés par les sons, les odeurs et le spectacle de la grande salle : sueur, chants, sang, viande, bière et fumées mêlées. Trois énormes sangliers tournaient sur des broches devant une haute statue de bois à l'image de Taal, le dieu chasseur, et leur viande grésillait en projetant des gouttes de graisse dans le feu. Il avait tant mangé qu'il avait l'impression d'avoir le ventre plein pour une semaine au moins, mais l'arôme de la viande grillée lui mit tout de même l'eau à la bouche et il sourit lorsque quelqu'un lui fourra une chope de bière dans la main.

Wolfgart avait immédiatement trouvé de quoi boire et s'était lancé dans un concours de bras de fer avec d'autres guerriers. Trinovantes alla chercher une assiette de nourriture et un gobelet d'eau, observant Wolfgart d'un air délibérément inquiet, tandis que Pendrag se dirigeait vers le nain courtaud et barbu qui était assis dans un coin de la grande salle et qui observait les réjouissances avec un air de délectation non dissimulé.

Ce nain était connu sous le nom d'Alaric. Il était arrivé des montagnes au début du printemps, dans la compagnie du roi Kurgan Barbe de Fer, avec les chariots de pierres taillées destinées à la construction de la nouvelle longue maison. Une fois la construction achevée, ses compatriotes étaient repartis, mais lui était resté pour enseigner aux Unberogens certains secrets de la forge, secrets qui leur avaient permis de se fabriquer les meilleures armes et armures

de toutes les tribus de l'ouest.

Sigmar laissa ses amis à leurs distractions, sachant bien que chaque homme doit vivre sa nuit de sang à sa manière. Au passage, des mains lui donnèrent des claques dans le dos et des guerriers lui rugirent des encouragements et des bénédictions pour la bataille ou lui crièrent des vantardises, comptant d'avance le nombre d'orques qu'ils massacraient en son nom.

Il renchérit sur leurs rodomontades, mais il avait le cœur lourd, car il se demandait combien d'entre eux ne vivraient pas pour voir un nouveau jour comme celui-ci. Tous étaient des combattants aguerris, durs et vigoureux, affamés comme des loups, des hommes qui se battaient depuis des années sous la bannière de son père et qui allaient à présent combattre sous la sienne. Il regarda leurs visages en passant devant eux ; il avait beau entendre leurs paroles, il n'en saisissait pas le sens.

Il connaissait bien ces guerriers ; il les aimait, comme les hommes, les maris et les pères qu'ils étaient, et à présent, chacun d'eux allait chevaucher à la bataille, sous ses ordres.

Prendre le commandement de tels hommes était un grand honneur et il se demanda s'il en était réellement digne.

Il émergea de la foule des guerriers en armure pour se retrouver devant son père et il chassa ses pensées mélancoliques. Très droit sur son trône installé entre deux statues de loups montrant les dents, le roi Björn des Unberogens était aussi intimidant qu'il l'avait toujours été, en dépit de son âge avancé.

Son front était ceint d'une couronne de bronze et sa chevelure couleur de fer était tressée en nombreuses nattes qui encadraient son visage et son cou. Ses yeux de silex, qui avaient affronté avec la plus grande résolution tant d'horreurs de ce monde, contemplaient avec une affection paternelle la foule des guerriers qui se pressaient devant lui, offrant leurs hommages à Ulric afin qu'il leur accorde tout son courage dans les batailles à venir.

Son père ne devait pas partir en guerre avec eux, mais il n'en portait pas moins une chemise de mailles fabriquée pour lui par Alaric. La qualité et la finesse de ce haubert dépassaient de très loin tout ce que les forgerons humains étaient capables de produire, pourtant le nain l'avait fabriqué en moins d'une journée. Sur les genoux du roi reposait sa redoutable hache de bataille, la Faucheuse d'Âmes, dont les lames jumelles luisaient d'un éclat rouge à la lumière du feu.

En voyant Sigmar approcher du trône, Alfgéir lui fit un petit salut de la tête. Son armure de bronze brillait d'un éclat doré et son visage sévère paraissait taillé dans un bloc de granit. Eoforth s'inclina devant Sigmar et recula d'un pas, dans ses longues robes qui lui donnaient une allure singulière au milieu de cette assemblée de guerriers. Son intelligence aigüe en faisait l'un des conseillers les plus estimés du roi. Ses conseils étaient toujours à la fois équitables et nobles, et les Unberogens avaient bénéficié en d'innombrables occasions de sa sagesse et de sa prévoyance.

— Mon fils, dit Björn en faisant signe à Sigmar de s'approcher. Est-ce que

tout va bien ? Tu as l'air troublé ?

— Je vais bien, répondit Sigmar en prenant sa place à la droite de son père. Je suis seulement impatient de voir l'aube se lever. J'ai hâte de passer Pansenoire Broie-les-os au fil de l'épée et de repousser son armée dans les montagnes.

— Maudit soit son nom, répliqua Björn. Cette vermine de seigneur de guerre orque est le fléau de notre peuple depuis des années. Plus vite sa tête sera accrochée au-dessus de ce trône, mieux nous nous porterons.

Suivant le regard de son père, Sigmar sentit le poids des attentes qui pesait sur lui à la vue des nombreux trophées montés sur la muraille surplombant le trône. Il y avait des têtes d'orques, de bêtes immondes et d'infâmes horreurs hérissées de crocs, de cornes torsadées ou couvertes d'une répugnante peau écailleuse. Tous ces trophées étaient fichés sur des piques de fer et la paroi était maculée du sang de ces créatures.

On y voyait la tête de Skarskan Heaume-sanglant, l'orque qui avait bien failli réussir à chasser les Endales de leurs terres ancestrales, avant que Björn ne se porte au secours du roi Marbad à la tête de ses cavaliers. Il y avait aussi la peau tannée de l'énorme et innommable bête qui avait hanté les collines Hurlantes et terrorisé les Chérusens durant des années, avant que le roi des Unberogens ne la traque jusqu'à son ignoble repaire et ne lui fasse sauter la tête d'un puissant revers de sa Faucheuse d'Âmes.

Une vingtaine d'autres trophées se trouvaient là. Tous étaient liés à l'histoire d'une héroïque action d'éclat dont la narration avait fait frissonner le jeune Sigmar d'exaltation, lorsqu'il se blottissait au pied de son père pour les entendre. Chacune de ces histoires avait fait frémir son cœur et l'avait enflammé de puissants désirs de gloire.

— Des nouvelles des cavaliers que tu as envoyés vers le sud ? lui demanda le roi.

Sigmar écarta l'idée d'égaliser les prouesses de son père.

— Quelques-unes, répondit-il, et elles ne sont pas bonnes. Les orques sont descendus des montagnes en grand nombre et il semble bien qu'ils n'aient pas l'intention d'y retourner. D'habitude, ils se contentent de sortir de leurs trous pour piller et tuer et puis ils s'en retournent vers les hauteurs, mais ce Pansenoire parvient à les maintenir ensemble. À chaque massacre, ils se rallient plus nombreux à sa bannière.

— Il n'y a donc pas de temps à perdre, répliqua le roi. Tu rendras un grand service à nos terres, en même temps que tu gagneras ton bouclier. Ce n'est pas rien de devenir un homme, mon garçon, et pour ce qui est d'une épreuve de courage, celle qui t'attend est considérable. Il serait normal d'en être effrayé.

Sigmar redressa les épaules sous le regard sérieux de son père.

— Je n'ai pas peur, père, répondit-il. J'ai déjà tué des peaux-vertes et la mort ne m'effraie pas.

Le roi Björn se pencha en avant et baissa la voix afin que seul Sigmar puisse l'entendre.

— Je ne te parle pas de la peur de la mort. Je sais pertinemment que tu as déjà affronté de grands périls et que tu y as survécu. N'importe quel imbécile peut se servir d'une épée, mais c'est une autre chose que de conduire des hommes à la bataille, de tenir leurs vies entre ses mains, de se trouver dans la position d'être jugé à la fois par ses compagnons d'armes et par son roi et il est normal que tu ressenties de l'appréhension à cette idée.

Le serpent de la peur te ronge le ventre, mon fils. Je le sais, car il m'a dévoré les entrailles lorsque Dragor Toison-Rouge, ton grand-père, m'a envoyé moi aussi conquérir mon bouclier.

Sigmar plongea le regard dans les yeux d'un gris brumeux de son père et il y vit une véritable compréhension et une véritable empathie. De savoir qu'un roi guerrier aussi puissant que Björn des Unberogens ait pu, un jour, ressentir les mêmes sentiments lui fit monter aux lèvres un sourire de soulagement.

— Tu as toujours su me comprendre, lui dit Sigmar.

— Tu es mon fils, répondit simplement Björn.

— Je suis ton *seul* fils. Et si j'échoue ?

— Tu n'échoueras pas. Le sang de tes ancêtres est fort. Tu réussiras et tu feras de grandes choses lorsque tu seras devenu le chef des Unberogens et que l'herbe sera haute sur ma tombe. La peur n'est pas une chose devant laquelle reculer, mon fils. Il faut que tu comprennes que le pouvoir qu'elle peut avoir sur un homme provient de l'empressement qu'il a à prendre le chemin le plus facile, à fuir, à se cacher. Et toi, tu la vaincras. Un véritable héros ne s'enfuit jamais lorsqu'il peut combattre, il ne prend jamais le chemin de la facilité pour éviter de faire ce qu'il sait être juste. Souviens-toi de cela et tu ne faibliras pas.

Sigmar acquiesça d'un hochement de la tête aux paroles de son père, le regard tourné vers les guerriers qui emplissaient la longue maison de leurs chants et de leurs bruyantes réjouissances.

Comme s'il avait senti ce regard insistant, Wolfgart bondit sur une table à tréteaux déjà surchargée de chopes de bière et de monceaux de viandes et de fruits. La table ploya dangereusement sous son poids lorsqu'il tira son énorme épée de son fourreau et la brandit d'une seule main, très haut au-dessus de sa tête, droit vers le faîte du toit, sans un frémissement. C'était une incroyable démonstration de force, car il s'agissait d'une arme extrêmement lourde.

— Sigmar ! Sigmar ! Sigmar ! rugit Wolfgart et son cri fut repris par tous les guerriers rassemblés dans la grande salle. Les murs parurent trembler sous la puissance de leurs voix et Sigmar sut qu'il ne les décevrait pas. Pendrag rejoignit Wolfgart sur la table et même Trinovantes, si posé d'habitude, se laissa lui aussi emporter par la vague de ferveur qui envahissait la grande salle.

— Tu vois, lui dit son père, ces hommes seront demain tes thanes de bataille et ils sont prêts à combattre et à mourir sur ton ordre. Ils croient en toi. Tire ta force de leur conviction et admet ta propre valeur.

Tandis que les guerriers continuaient à psalmodier son nom dans la grande

salle, Sigmar regarda Wolfgart. Celui-ci abaissa son épée et passa le tranchant de sa lame en travers de la paume de sa main. Le sang jaillit de la blessure et Wolfgart se l'étala sur les joues.

— Ulric, dieu de la bataille, en cette nuit de sang, donne-moi la force de combattre en ton nom ! hurla-t-il.

Tous les guerriers de la salle suivirent son exemple et s'entaillèrent la peau, offrant leur sang à l'impitoyable dieu des loups et de l'hiver. Sigmar s'avança pour faire honneur au sang de ses guerriers. Tirant de sa ceinture son couteau de chasse à la lame effilée, il dessina une longue estafilade sur son avant-bras dénudé.

Ses guerriers rugirent leur approbation, se frappant la poitrine des poignées de leurs épées et de leurs haches. Alors que les acclamations continuaient, la table sur laquelle se tenaient Wolfgart et Pendrag s'effondra enfin sous leur poids. Ils furent soudain douchés à la bière et ensevelis sous les éclats de bois et les platées de sanglier rôti. La foule éclata d'un rire tonitruant qui fit trembler les murs et l'on vida encore des chopes en l'honneur des guerriers tombés. Saisissant les mains tendues de Trinovantes, les deux hommes se relevèrent à grand-peine tant ils hurlaient de rire eux aussi.

Sigmar éclata de rire à l'unisson de ses guerriers lorsque son père ajouta :

— Avec des hommes aussi vaillants à tes côtés, comment pourrais-tu échouer ?

— Wolfgart est un chenapan, dit Sigmar en souriant, mais la force d'Ulric court dans son sang ; et Pendrag a beau avoir le crâne épais, il s'y cache une cervelle pleine de sagesse.

— Je connais bien les vertus et les vices des hommes, lui répondit son père, et tu dois apprendre à connaître le cœur de ceux qui voudront te conseiller. Efforce-toi d'attirer des hommes de valeur à tes côtés et apprends quelles sont leurs forces et leurs faiblesses. Ne conserve que ceux qui sauront te rendre plus fort et sépare-toi de ceux qui t'affaiblissent, car ils t'attireront vers le bas avec eux. Si tu rencontres des hommes de bien, honore-les, apprécie-les pour ce qu'ils sont et aime-les comme tes frères, car ce sont eux qui se tiendront au coude à coude avec toi et qui entendront le cri du loup au cœur de la bataille.

— Je te le promets, déclara Sigmar.

— Ensemble, les hommes sont forts. Séparés, nous sommes faibles. Sois toujours proche de tes frères d'armes et soutenez-vous en toutes circonstances. Jure-le-moi, Sigmar.

— Je te le jure, père.

— À présent, va les rejoindre, ajouta son père, et reviens-moi une fois que le combat sera terminé, avec ton bouclier ou sur lui.

Le Pont d'Astofen

Les vagues de la horde venaient s'écraser contre la palissade d'Astofen et les roulements tonitruants des tambours de guerre saturaient l'atmosphère des vibrations discordantes de la musique guerrière des orques. Construite au bord de la rivière, la petite bourgade était environnée d'une marée bouillonnante de créatures verdâtres et la puanteur qui montait de leurs corps mal lavés, jointe à la férocité primale de leurs beuglements de guerre, faisait planer sur les lieux un terrifiant sentiment de catastrophe imminente.

— Ils ne vont pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps, observa Wolfgart, couché sur le ventre à côté de Sigmar dans les hautes herbes d'une colline en pente douce, à une lieue à l'est de la ville assiégée. La grande porte commence déjà à ployer sous le poids.

Sigmar secoua la tête.

— Il faut attendre Trinovantes, lui répondit-il.

— Si nous tardons encore, il n'y aura plus rien à sauver, intervint Pendrag, presque invisible sous son manteau d'écailles vertes.

— Si nous attaquons avant qu'il soit en position, nous sommes perdus, lui rappela Sigmar. Les orques sont trop nombreux pour que nous les prenions de front.

— Des orques trop nombreux, ça n'existe pas ! gronda Wolfgart, en serrant rageusement les poings. Nous avons chevauché pendant des jours sans voir l'ombre d'un orque et à présent, les voilà sous notre nez. Je dis qu'il faut faire sonner nos trompes de guerre et que Morr prenne le dernier arrivé !

— Non, répliqua Sigmar d'un ton ferme. S'attaquer d'égal à égal à une armée pareille, c'est la mort assurée et je n'ai pas l'intention de retourner à Reikdorf couché sur mon bouclier.

Malgré ces paroles raisonnables destinées à Wolfgart, Sigmar brûlait d'envie de s'élancer sur son coursier, bannière déployée, cheveux au vent, poussé par la claire sonnerie des trompes de guerre. Pourtant, il savait que, pour le moment, il lui fallait résister au désir de massacrer tous ces peaux-vertes.

Dissimulés derrière la crête des collines de l'est, les Unberogens auraient l'avantage de la surprise, car l'attention des orques était entièrement fixée sur leur proie. Toutefois, la surprise ne suffirait pas pour remporter la victoire, car il y avait certainement un bon millier de peaux-vertes autour de la petite cité, sinon plus.

Astofen était bâtie au milieu d'un cercle de petites collines rocailleuses, sur

la berge d'une rivière au cours rapide, dans les plaines qui se déployaient au sud des pics abrupts des Montagnes Grises. Lorsqu'ils étaient sortis de sous les frondaisons, à peine une journée auparavant, les jeunes gens qui avaient vécu toute leur existence dans l'ombre des forêts étaient restés stupéfaits devant l'immensité des grands espaces de ce paysage. Même en rêve, Sigmar n'aurait pu imaginer que la terre sur laquelle il vivait puisse être aussi vaste.

La ville était entourée d'une palissade formée d'énormes rondins taillés en pointes acérées et dotée de tours défensives à chaque coin. Des protections de planches et de peaux humidifiées protégeaient le chemin de ronde qui faisait tout le tour des remparts et, depuis cette position, les hommes et les femmes d'Astofen hurlaient leurs défis à l'ennemi, tout en projetant de lourdes lances dans la masse tumultueuse des peaux-vertes.

Avec une fierté farouche, Sigmar observa que chaque lance abattait son orque, mais il vit également que cela ne faisait aucune différence et que la férocité des attaques ne diminuait pas pour autant. Les peaux-vertes s'agitaient en une cohue indisciplinée, combattant sans cohésion ni stratégie apparente, mais il avait suffi d'un coup d'œil à Sigmar pour comprendre que leur nombre et la simple sauvagerie de leur assaut leur suffiraient à remporter la victoire.

Des dizaines de gobelins aux longs membres grêles tiraient des volées de flèches enflammées par-dessus la palissade et dans la ville aux bâtisses resserrées, bon nombre de maisons étaient en flammes.

Des orques énormes, à la peau d'un vert si sombre qu'elle en paraissait presque noire, attendaient à côté d'un bélier de siège brinquebalant que l'on aurait dit construit par un aveugle. Cet engin était tellement pesant que ses roues fléchissaient sous son poids. À côté du bélier, de lourdes catapultes de bois bombardaient la ville de toutes sortes de projectiles : rochers, ballots enduits de poix enflammée et même des orques hurlants qui agitaient leur couperet.

De minces colonnes de fumée noire montaient de centaines d'incendies, striant le ciel de lignes fuligineuses ; dans la horde, on pouvait apercevoir de macabres totems plantés çà et là dans la terre sèche, ornés de fétiches grossiers et de trophées sanglants suspendus à de gros crânes cornus. C'était de loin l'armée la plus nombreuse qu'ils aient jamais vue. Chacun de leurs ennemis était une brute musculeuse, en armure qui brandissait une lame énorme et dont la soif de combattre était si féroce qu'elle était impossible à égaler, excepté peut-être par les berserks les plus frénétiques.

Au milieu de ce tumulte, un gigantesque orque en armure noire agitait une hache monstrueuse. Même à cette distance, il paraissait évident que c'était le chef de la horde.

— Bon sang, Sigmar, siffla Wolfgart. Laisse-nous attaquer !

— Tu es donc si pressé de mourir ? lui demanda Pendrag. Il faut attendre. Trinovantes ne nous laissera pas tomber.

Sigmar étudia du regard la route de terre, creusée d'ornières, qui sortait des

portes d'Astofen et qui longeait le cours de la rivière, s'infléchissant vers le sud en direction d'un solide pont de pierres, à une lieue de là. Il espérait ardemment que Pendrag avait raison. Au-delà du pont, la route se perdait derrière une ligne d'arbres et le paysage se déployait en vastes plaines plantées de hautes herbes coriaces et broussailleuses et de petits bosquets dispersés.

Ignorant l'exaspération et l'impatience de Wolfgart, il s'abrita les yeux du soleil dans l'espoir d'apercevoir une bannière flottant au vent, mais l'horizon était vide. Il adressa silencieusement une supplique à son ami pour qu'il se hâte.

— Si Ulric le veut bien, murmura-t-il en se mordant anxieusement la lèvre inférieure tout en observant les progrès de la bataille qui se déroulait en dessous. Il avait conscience que s'ils n'attaquaient pas bientôt, Astofen serait perdue.

Sigmar reporta toute son attention vers la ville lorsque le chef orque lança sa grande hache sur la porte et qu'un mugissement de fureur démente s'éleva de la horde des peaux-vertes. Le roulement des tambours s'accéléra et la marée d'orques en armes se rua sur Astofen.

Grondant et suant, certains d'entre eux s'attelèrent au bélier bringuebalant et le mirent lentement en mouvement. Son énorme tête était sculptée en forme de poing géant. De nouvelles volées de flèches enflammées décrivirent une parabole au-dessus de la horde et le vacarme des lames qui s'entrechoquaient résonna comme un insolent cri de défi adressé aux dieux de la guerre.

— Là ! s'écria Pendrag. Regardez ! Près du pont !

Le cœur de Sigmar tressauta dans sa poitrine au cri de Pendrag et il aperçut une bannière verte qui flottait au vent, devant un boqueteau, à l'est du pont.

— Je te l'avais bien dit ! s'écria Pendrag en riant. Il se releva d'un bond et couru en direction de son cheval.

Sigmar se releva avec un sauvage cri de guerre et se précipita derrière Pendrag avec Wolfgart sur les talons. Sur leurs montures qui hennissaient impatiemment, deux cents cavaliers attendaient, hors de vue d'Astofen, fébriles à l'idée de la bataille toute proche. Les pointes de leurs lances luisaient au soleil de midi et les bordures de bronze de leurs boucliers de bois brillaient comme de l'or. Pendrag sauta en selle et attrapa la bannière de Sigmar, un long pennon de tissu écarlate, orné de l'emblème d'un grand sanglier noir.

La lumière du soleil fit rutiler la riche couleur du tissu et Sigmar eut l'impression de voir une rivière de sang flotter au vent, retenue par une lance. Agrippant d'une main ferme la crinière de son étalon gris pommelé, il monta en selle à son tour.

Son cœur battait follement et il éclata d'un rire joyeux à la simple pensée que l'attente était enfin terminée. L'angoisse de voir son peuple souffrir et mourir touchait à sa fin ; les orques allaient payer pour leur imprudente agression. Sigmar tira une longue lance à lourde pointe de fer du fourreau

suspendu à l'encolure de son cheval et accepta le bouclier que lui tendait un guerrier tout proche de lui.

Il brandit son bouclier et sa lance à bout de bras et Wolfgart se mit à scander son nom.

— Unberogens ! rugit-il. En avant !

Sigmar toucha les flancs de sa monture des deux talons et la bête bondit en avant, aussi pressée d'en découdre que lui. Avec un immense cri de guerre hululant, ses guerriers se ruèrent à sa suite, levant leurs propres lances au ciel, tandis que Wolfgart soufflait dans sa trompe de guerre pour en tirer un long appel clair et modulé.

L'étalon gris franchit la crête qui s'élevait devant lui et Sigmar se pencha sur son encolure alors qu'il dévalait la colline dans un tonnerre de sabots. Jetant un regard par-dessus son épaule, il vit ses guerriers qui le suivaient en deux lignes irrégulières. Leurs armures miroitaient au soleil et leurs capes aux vives couleurs volaient derrière eux comme les ailes de puissants dragons.

Le sol tremblait sous le martèlement des sabots et Wolfgart soufflait sans relâche dans sa trompe de guerre, transperçant le tintamarre des orques de sa note claire. Sigmar se lança à bride abattue, poussant sa monture à accélérer encore l'allure. Devant lui, le tumulte de la bataille s'apaisa tandis que les hommes et les orques se tournaient d'un seul mouvement dans leur direction afin de voir quel destin se précipitait vers eux.

Des acclamations montèrent de la palissade d'Astofen lorsque ses défenseurs virent les centaines de cavaliers arrivant à la rescousse. Sigmar serra fermement les flancs de son cheval entre ses genoux et leva bien haut son bouclier et sa lance afin que tous ses cavaliers puissent le voir.

Pour bien marquer son mépris de l'ennemi, Sigmar avait retiré son armure et s'était lancé à l'attaque sans cotte de mailles ni cuirasse. À l'instar des sauvages combattants des âges oubliés, il chevauchait droit en selle, sa chevelure volant au vent comme une rivière d'or, les muscles de son large poitrail gonflés d'énergie guerrière.

Le rugissement des orques monta, plus fort à chaque battement de cœur. La dure muraille de chairs vertes et d'armures se rapprocha. Les boucliers se retournèrent pour leur faire face et il vit qu'ils étaient décorés de motifs figurant une face grimaçante, une gueule hérissée de crocs ou quelque autre symbole tribal grossier. De longues piques furent jetées en direction des cavaliers. Une nuée de flèches et de javelines s'envola du haut des remparts d'Astofen, propulsées par le nouvel espoir qu'avaient ressenti les assiégés à la vue des cavaliers qui se précipitaient à leur secours. C'est alors que l'orque géant qui se tenait au milieu de la horde rugit et mugit, ponctuant ses ordres de grands moulinets d'une lance dont la hampe était aussi épaisse que le bras de Sigmar.

Les orques étaient si proches que Sigmar pouvait sentir le remugle de leurs corps malpropres et distinguer les terribles cicatrices des scarifications tribales

qui leur zébraient les bras et le mufle. Ils avaient des yeux rouges, brûlants de haine, profondément enfoncés dans leurs faciès brutaux et d'énormes crocs qui dépassaient de leurs larges mâchoires inférieures prognathes.

Juste au moment où la ligne des cavaliers semblait prête à s'écraser dans un tonnerre de sabots contre la muraille de fer déchiqueté, Sigmar projeta sa lance de toutes ses forces. Il avait bien visé ; la lourde pointe effilée transperça un bouclier comme du petit bois et traversa son propriétaire de part en part. Elle jaillit dans le dos du monstre et plongea dans le ventre du peau-verte qui se tenait juste derrière. Les deux créatures s'effondrèrent à l'instant où une centaine d'autres lances filaient dans les airs et les orques tombèrent par dizaines. Agrippant la crinière de sa monture, Sigmar la fit voler vigoureusement de côté tout en lui pressant les flancs des genoux.

La brutalité de cette manœuvre tira un grognement de protestation à son étalon, mais il pivota aussitôt sur les postérieurs et continua au grand galop le long de la ligne orque, à moins d'une longueur de lance des lames ennemies. Sigmar poussa un hurlement de triomphe en voyant les flèches aux fûts noirs des arcs gobelins bondir dans sa direction et le manquer de très loin ou lui passer largement au-dessus de la tête.

Il entendit un cri de jubilation derrière lui et vit Pendrag, un trio de flèches fermement plantées dans le bois de son bouclier, qui le suivait en maintenant toujours fièrement dressée sa bannière cramoisie et noire. Le visage de son ami était illuminé d'une joie sauvage et Sigmar remercia Ulric en voyant que ni Pendrag ni son étendard n'étaient tombés.

La ligne orque constituait toujours un solide rempart de boucliers et de lames, mais Sigmar vit qu'elle commençait à se désorganiser, tant les orques étaient avides d'en venir aux mains avec les cavaliers.

Un roulement de sabots annonça l'arrivée de la deuxième ligne et Sigmar vit Wolfgart qui chargeait en tête. Tous les cavaliers étaient armés d'un arc composite recourbé dont ils tendaient la corde au maximum, une flèche encochée et prête à partir, tandis qu'ils contrôlaient la course de leur monture lancée au grand galop par la pression de leurs cuisses et de leurs genoux.

Wolfgart lança un appel de trompe strident et une centaine de flèches empennées de plumes d'oie volèrent droit vers la ligne orque. Toutes trouvèrent une cible, mais elles ne firent pas toutes une victime. Comme Sigmar faisait à nouveau voler son étalon en tirant une seconde lance de son fourreau, il vit que de nombreux orques se contentaient de briser les fûts des flèches qui dépassaient de leur corps et les jetaient au sol avec un bestial rugissement de défi. Une nouvelle volée de flèches suivit la première, puis les cavaliers de Wolfgart firent brutalement voler leurs montures pour repartir au grand galop.

Ivres de rage, les peaux-vertes ne purent se contenir plus longtemps. Le rempart de boucliers se désagrégea et les orques chargèrent aveuglément, abandonnant leur position pour se ruer à la poursuite des cavaliers de Wolfgart. Ils leur décochèrent également une volée de lances et de flèches et

Sigmar poussa un cri de rage en voyant des cavaliers blessés tomber de leur monture.

Wolfgart arrêta son cheval près de Sigmar et mit sa trompe de côté pour tirer sa grande épée du fourreau qu'il portait dans le dos. Avec son visage luisant de sueur et ses dents découvertes en un rictus de fureur guerrière, son expression était le reflet de celle de son compagnon d'armes.

Pendrag arriva au galop et s'arrêta près d'eux, hache de guerre en main.

— Ça va saigner ! s'exclama-t-il.

Sigmar fit reculer son cheval qui fléchit un peu les postérieurs.

— Souvenez-vous, deux sonneries de trompe et on file vers le pont ! leur rappela-t-il.

— Ce n'est pas pour moi qu'il faut t'inquiéter ! répliqua Pendrag en riant, alors que Wolfgart avait déjà lancé sa monture à l'assaut, faisant tournoyer son énorme épée autour de sa tête en larges et dangereux moulinets, bien décidé à décapiter autant d'ennemis que possible.

Sigmar et Pendrag se ruèrent à sa suite, tandis que la meute des poursuivants se rapprochait. La troupe des cavaliers s'était reformée et elle chargea derrière ses chefs, avec toute la fureur et la puissance qui faisaient sa réputation. Un guerrier poussa un hurlement de guerre qui fut repris par toute la compagnie, puis les hommes projetèrent leurs lances et brandirent leurs haches ou leurs épées.

Des orques tombèrent. Sigmar embrocha une brute au torse énorme, coiffée d'un énorme casque orné d'une paire d'andouillers de cerf. Sa lance traversa le plastron du monstre et le cloua au sol. L'arme vibra encore dans la poitrine du monstre lorsque Sigmar empoigna son marteau, le puissant Ghal Maraz, le merveilleux présent qu'il avait reçu du roi Kurgan Barbe de Fer au début du printemps.

Les deux ennemis héréditaires entrèrent en collision dans une tempête de fer et de fureur.

La charge des cavaliers s'abattit sur la ligne des orques comme le poing d'Ulric aplatisant le sommet du mont Fauschlag des Teutogens du nord. Les boucliers volèrent en éclats et les lames mordirent la chair verte avec toute la puissance que leur procurait l'élan de la charge, faisant exploser les os des peaux-vertes qui s'étaient dispersés pour courir après les cavaliers.

Balançant Ghal Maraz, Sigmar réduisit en miettes le crâne d'un orque ; son épais casque de fer ne lui fut d'aucun secours contre le pouvoir des runes ancestrales qui imprégnait le marteau des nains. Il frappait de droite et de gauche, écrasant une nouvelle tête à chaque coup, brisant en éclats les os comme les armures. Son torse nu était vernissé de rouge et ses cheveux étaient gluants de sang orque ; la tête de son arme dégoulinait d'ichor.

Les haches et les épées ébréchées martelaient son bouclier et son cheval s'ébrouait et frappait des sabots, distribuant des ruades qui défonçaient les côtes et les crânes des gobelins qui essayaient de lui trancher les jarrets de leurs lames acérées.

— Au nom d’Ulric ! rugit Sigmar, poussant sa monture plus avant dans la masse désorganisée des orques et rouant de coups tous ceux qui l’approchaient.

Au cœur de la mêlée, Sigmar aperçut l’orque gigantesque qui menait cette horde en furie, le seigneur de guerre connu sous le nom de Pansenoire Broieles-os. Son corps massif était revêtu de pied en cap d’une armure de plaques de fer noir, solidement fixées à même sa chair par d’énormes pointes. Son crâne épais était coiffé d’un casque à cornes et ses crocs jaunâtres et maculés de sang dépassaient de sa mâchoire disproportionnée à l’expression belliqueuse.

Le monstre était apparemment conscient de sa présence, car il agita son énorme lance dans sa direction et la nuée d’orques qui cernaient les Unberogens se fit plus nombreuse et plus féroce. Sigmar savait que le temps qui leur restait touchait à sa fin et il prit le risque de se détourner une seconde des menaces les plus immédiates pour voir comment s’en sortaient ses compagnons.

Un peu plus loin sur la droite, la grande épée de Wolfgart tournoyait en tous sens, fauchant une demi-douzaine d’orques à chaque coup. Derrière lui, la crinière rousse de Pendrag était aussi rouge que sa bannière et les lames recourbées de sa hache fendaient les armures et les chairs dans un grand fracas métallique. La bannière de Sigmar ne semblait pas le gêner le moins du monde et il s’en servait même comme d’une arme, utilisant la pointe de métal fixée à la base de la hampe pour enfoncer les visières des casques et transpercer le sommet des crânes dépourvus de protection.

Sigmar fit pivoter son destrier. Balançant Ghal Maraz d’un large mouvement par en dessous, il cueillit un orque et l’envoya voler au loin, puis il enfonça la poitrine d’un autre monstre d’un retour de marteau. Autour de lui, les guerriers unberogens taillaient un sillon ensanglanté à travers la masse grouillante, mais en dépit de ce carnage, les orques avaient encore l’avantage du nombre et ils pouvaient supporter ces lourdes pertes sans faiblir.

Des centaines d’autres assaillants se ruaient dans leur direction. L’avantage que leur avait donné le furieux élan de la charge commençait à leur échapper et Sigmar vit les orques se regrouper dans l’intention de mener une contre-attaque dévastatrice. Amassés comme ils l’étaient, avec la protection du rempart d’Astofen dans le dos, les orques finiraient par les submerger.

Un par un, les cavaliers se faisaient arracher de leur monture et les chevaux tombaient en poussant des cris aigus lorsque les gobelins les éventraient à coups de couteau. La nasse se refermait. Il était temps de s’en échapper.

— Wolfgart ! hurla Sigmar. Maintenant !

Mais son frère d’armes était environné d’une grappe d’orques beuglants qui déchiquetaient son armure à coups de hache et de couperet. Wolfgart n’avait plus de bouclier et son haubert était dans un état lamentable. Il était en lambeaux et pendait autour de lui en draperies d’anneaux de fer inutiles. Son épée taillait et tranchait, mais pour chaque orque mort, deux autres entraient

dans le combat.

— Pendrag ! cria Sigmar en levant son marteau ensanglanté.

— Je suis là ! lui répondit Pendrag poussant sa monture en avant et tenant sa bannière bien dressée.

Côte à côte, Sigmar et Pendrag chargèrent la nuée de créatures qui assaillaient leur ami, creusant une sanglante tranchée parmi les orques. Le marteau de Sigmar fit sauter une tête.

— Wolfgart, sonne la retraite ! hurla-t-il.

— Je sais, je sais ! riposta celui-ci, hors d'haleine, tout en passant son épée au travers du corps du dernier de ses attaquants. Pourquoi tant de précipitation ? Je pourrais les finir !

— Nous n'avons plus le temps, répliqua Sigmar. Fais-moi sonner cette foutue trompe !

Wolfgart acquiesça de la tête et, tout en continuant à ferrailer d'une seule main, il souleva la corne de bélier torsadée qui pendait au bout d'une chaîne autour de sa taille et en tira deux notes brèves et éclatantes.

— Allons-y ! brailla Sigmar. Au galop vers la plaine, derrière le pont !

Les échos de la trompe de guerre résonnaient encore lorsque les Unberogens firent habilement pivoter leurs montures et s'élancèrent en direction du sud.

— Pour l'amour d'Ulric, dépêchez-vous mes frères ! hurla Sigmar en levant son marteau.

Les cavaliers n'avaient aucun besoin d'encouragements. Ils se couchèrent sur l'encolure de leurs montures et les orques poussèrent des beuglements de triomphe devant la déroute de leurs agresseurs. Sigmar retint son cheval le temps de s'assurer qu'aucun de ses hommes n'était resté en arrière sur le champ de bataille.

Devant Astofen, le terrain était jonché des vestiges du combat : cadavres et flaques de sang, chevaux hennissant de souffrance et débris de bouclier. La majorité des victimes étaient des orques et des gobelins, mais il y avait aussi beaucoup trop de cadavres humains que des gobelins armés de longs couteaux étaient en train de dépecer ou que des orques bramant de rage réduisaient en bouillie à coups de massue.

— Qu'est-ce que nous attendons ? lui demanda Pendrag sur son cheval qui encensait nerveusement.

Les orques étaient en train de se regrouper pour leur donner la chasse et les capitaines orques beuglaient des ordres à leurs troupiers. Des bandes de peaux-vertes se mirent à courir lourdement, une hache dans chaque poing, à la poursuite des cavaliers unberogens qui s'enfuyaient.

— Nous avons eu tant de morts, soupira Sigmar.

— Il y en aura deux de plus si nous ne partons pas maintenant ! hurla Pendrag pour couvrir le mugissement des orques qui chargeaient à présent.

Acquiesçant de la tête, Sigmar fit pivoter son cheval et lança une abominable malédiction contre tous les peaux-vertes de l'univers, tandis

qu'une nouvelle volée de flèches traversaient les airs avec un sifflement haineux. Alors qu'il galopait en direction du sud, il entendit les habitants d'Astofen pousser des cris de désespoir en voyant leurs espérances s'effondrer aussi cruellement que si elles n'avaient jamais existé.

— Ne perdez pas espoir, bonnes gens, murmura Sigmar. Vous n'êtes pas abandonnés.

Dissimulé dans l'ombre, sous les arbres qui poussaient de chaque côté du pont, Trinovantes observa la retraite des cavaliers avec un mélange d'enthousiasme et de tristesse. Les chevaux qui galopaient en direction de sa position sans cavalier étaient trop nombreux. Il reconnut la plupart de ces montures et sentit son cœur se serrer de chagrin au souvenir de ceux qui les chevauchaient.

— Tenez-vous prêts ! cria-t-il. Puisse Ulric guider vos lames !

Derrière lui, vingt-cinq guerriers patientaient, lourdement vêtus de mailles et de plaques et armés de lances robustes aux lames effilées. C'étaient les hommes les plus forts et les plus massifs de la compagnie de Sigmar, des hommes aux membres musculeux et à l'échine rigide, des individus auxquels le concept de retraite était aussi étranger que peut l'être celui de la compassion pour un orque. En face, dans le bosquet de l'autre côté de la route, il y en avait vingt-cinq autres ; cinquante hommes qui avaient reçu des ordres très spécifiques de la part de leur jeune chef.

Trinovantes eut un petit sourire triste au souvenir de l'expression chagrinée qui était apparue sur le visage plein de franchise de Sigmar lorsqu'il avait demandé un volontaire pour prendre la tête de cette mission désespérée et que Trinovantes s'était avancé.

— Je compte sur toi, mon frère, lui avait dit Sigmar en le prenant à part avant la bataille. Retiens les orques suffisamment longtemps pour que nous puissions nous réarmer et nous regrouper, mais pas plus. Dès que tu entendras une longue sonnerie de trompe, bats en retraite, tu m'as bien compris ?

Trinovantes avait opiné.

— J'ai bien compris ce que tu attends de nous, lui avait-il assuré.

— Je préférerais... avait commencé Sigmar, mais Trinovantes l'avait interrompu d'un hochement de tête.

— Il faut que ce soit moi. Wolfgart est beaucoup trop indiscipliné et Pendrag doit chevaucher à tes côtés, avec la bannière.

Sigmar avait lu la détermination sur son visage.

— Alors, qu'Ulric soit avec toi, frère, avait-il simplement répondu.

— Si je me bats bien, il le sera, avait rétorqué Trinovantes. À présent, vas-y. Chevauche en compagnie du seigneur des loups et massacre-les tous.

Trinovantes avait regardé Sigmar retourner vers ses hommes. Il l'avait salué en levant haut son épée avant de mener rapidement ses hommes de l'autre côté des collines orientales qui les dissimuleraient aux yeux des orques jusqu'à ce qu'ils aient rejoint cette cachette à l'autre extrémité du pont.

Sur le visage des hommes qui se trouvaient sous son commandement, il vit de la tension, de la colère et une révérence solennelle pour le combat qu'ils étaient sur le point de commencer. Quelques-uns embrassèrent leurs talismans en queue de loup ou se tailladèrent les joues pour rougir de leur sang la fourrure de leur cape en peau de loup. Il n'entendit ni les plaisanteries ni les boutades grivoises ni les vantardises ridicules que l'on entendait si souvent dans la bouche des guerriers qui étaient sur le point d'engager le combat. Trinovantes comprit qu'ils étaient tous conscients de l'importance du devoir qu'ils s'apprêtaient à accomplir.

Par petits groupes de trois ou quatre, éparpillés et épuisés d'avoir si frénétiquement bataillé, les cavaliers arrivaient à bride abattue en direction du sud et du pont. Ils n'avaient plus de flèches ni de javelines et leurs épées étaient ébréchées et tordues à force de s'entrechoquer avec les boucliers et les lames des orques.

Leurs boucliers étaient fendus, leurs armures en lambeaux, mais leur esprit restait invaincu et ils chevauchaient, portés par l'âme fougueuse de leur terre. Trinovantes ressentit cet élan, lui aussi ; c'était une trépidation profonde, un lien frémissant, quelque chose de bien plus puissant que la simple vibration du sol sous le galop des cavaliers qui se rapprochaient.

Dans les derniers instants qui lui restaient avant la bataille, il comprit instinctivement le lien qui unissait cette terre riche et si généreuse aux hommes qui l'habitaient. Dans un passé immémorial, ils étaient venus depuis de lointaines contrées et ils s'étaient installés dans les forêts sauvages, domptant la terre et repoussant les créatures qui voulaient les empêcher de prendre les présents que les dieux avaient cru bon de leur offrir.

Les hommes prenaient soin de la terre et celle-ci les récompensait de leurs bons soins en leur rendant au décuple ce qu'ils lui avaient donné, en récoltes et en bétail. Cette terre appartenait aux hommes et nul peau-verte, fut-il seigneur de guerre, ne leur prendrait ce qu'ils avaient eu tant de mal à créer par leur travail et leurs combats.

Le roulement des sabots monta crescendo et Trinovantes sortit de ses pensées pour voir les premiers cavaliers de Sigmar traverser le pont ventre à terre. C'était un pont très ancien, fabriqué par les nains, et ses madriers de bois argenté, blanchis par le soleil, étaient solidement posés sur des piliers de pierre décorés de sculptures patinées par le passage des siècles.

Les cavaliers franchirent le pont et filèrent à bride abattue vers la cache d'armes que Trinovantes et ses hommes avaient préparée et dissimulée derrière les arbres, un peu plus au sud. Ils passèrent par dizaines ; les flancs de leurs chevaux étaient blancs d'écume et maculés de sang.

— Qui aurait pu deviner que Sigmar serait le dernier à quitter le champ de bataille, hein ? cria Trinovantes en voyant Wolfgart, Pendrag et Sigmar arriver, formant l'arrière-garde de la troupe des cavaliers.

Les hommes saluèrent ces paroles d'un rire sombre et Trinovantes abaissa la visière de son casque dans un claquement métallique. Les orques qui

s'étaient lancés à la poursuite des cavaliers avec une obstination impitoyable approchaient. Masqués par le nuage de poussière soulevé par les chevaux, ils ressemblaient à des ombres démoniaques et contrefaites, et seule la lueur rouge de leurs yeux était distinctement visible. En dépit de leurs silhouettes épaisses et malgracieuses et de leurs armures de fer monstrueusement lourdes, ils étaient d'une rapidité impressionnante et Trinovantes sut que le moment d'accomplir son devoir était venu.

Soulevant sa hache aux lames polies et luisantes, il embrassa l'effigie du loup grondant qui ornait la pointe placée à l'extrémité de la hampe, puis il leva son arme vers le ciel. Un frisson glacé lui courut le long de l'échine à la vue d'un corbeau solitaire qui volait en cercles au-dessus d'eux.

Le dernier cavalier traversa le pont. Trinovantes baissa les yeux, à temps pour voir Sigmar qui le fixait du regard. L'instant lui parut durer une éternité et il ressentit la simple gratitude de son ami insuffler de l'ardeur à son âme.

— Unberogens, en marche ! hurla-t-il et il s'avança sur la route à la tête de ses hommes.

Sigmar cracha un mélange de salive et de poussière, avant d'arrêter son cheval d'une énergique traction sur la crinière, puis il contourna la cache de lances et d'épées préparée par Trinovantes. Les armes étaient disposées de telle manière que les cavaliers qui les prenaient se retrouvaient naturellement rangés en ordre de bataille, formant une pointe de flèche orientée vers le pont. Sigmar reconnut l'habileté de Trinovantes dans l'ingéniosité de cet arrangement.

— Hâtez-vous ! cria-t-il en bondissant de son cheval. Il accepta l'outre d'eau que lui tendait l'un de ses guerriers aux bras rougis de sang et but à longues gorgées, puis il vida le reste de la gourde sur sa tête, lavant le sang qui lui maculait le visage. Derrière lui, il entendit le rugissement des orques qui chargeaient et le tintement des armes.

Essuyant son visage dégoulinant d'un revers de main, Sigmar traversa les rangs des guerriers pour mieux voir le furieux combat qui s'était engagé au niveau du pont.

Les pointes acérées des lances brillaient au soleil et Sigmar vit flotter la bannière verte de Trinovantes au cœur de la mêlée, fièrement dressée vers le ciel. Les mugissements belliqueux des orques résonnaient en contrepoint des prières que les hommes criaient à Ulric et, malgré la résolution inflexible avec laquelle ils combattaient, Sigmar vit que leur ligne commençait déjà à fléchir sous l'effroyable pression de l'attaque orque.

— Prenez vos lances et vos épées, et en selle ! ordonna-t-il d'une voix insistante. Trinovantes nous a permis de gagner du temps, mais il ne faut pas le gâcher !

Ses exhortations n'étaient pas nécessaires, car ses guerriers s'étaient déjà débarrassés de leurs armes tordues ou brisées pour s'équiper de nouvelles lames. Ils savaient qu'ils ne pouvaient bénéficier de ce moment de répit qu'au

prix de la vie de leurs camarades et ils ne perdirent pas une seconde en vaines discussions.

Les guerriers rugirent le nom d'Ulric afin d'offrir les ennemis qu'ils avaient déjà tués au redoutable dieu des batailles et Sigmar les laissa un court instant jouir de l'exaltation que leur procuraient leur fièvre guerrière et la joie d'avoir survécu.

Pendrag lui adressa un signe de la tête. Il avait planté la bannière de Sigmar en terre, le temps de passer la pierre à aiguiser sur le fil des lames de sa hache.

— Trinovantes ?

— Il tient, lui répondit Sigmar en essuyant avec une furieuse énergie la tête de Ghal Maraz à l'aide d'un lambeau de cuir, ne voulant pas laisser le sang et la cervelle des orques souiller son noble marteau une seconde de plus.

— Combien de temps encore ? demanda Pendrag.

Sigmar haussa les épaules.

— Pas longtemps. Il faut qu'ils sonnent la retraite sans tarder.

— La retraite ? reprit Pendrag. Non. Ils ne peuvent pas battre en retraite. Tu le sais bien.

— Il le faut, s'écria Sigmar, sinon ils sont perdus.

Pendrag tendit la main et arrêta Sigmar dans son nettoyage acharné.

— Ils ne peuvent pas battre en retraite, répéta Pendrag. Ils le savaient dès le départ. Tout comme toi. Ne déshonore pas leur sacrifice en refusant de l'admettre.

— En refusant quoi ? vociféra Wolfgart qui venait de les rejoindre sur sa monture, avec sur le visage une expression aussi joyeuse que s'il sortait d'une simple escarmouche contre une petite troupe de bandits désorganisée plutôt que d'une lutte à mort contre une armée d'orques assoiffés de sang.

Sigmar ignore la question de Wolfgart. Dans les yeux de Pendrag, il lut une compréhension totale de ce qu'il avait ordonné à Trinovantes d'accomplir, en pleine connaissance de cause des implications de cet ordre.

— Rien, répondit Sigmar en balançant Ghal Maraz comme si le marteau était léger comme une plume.

— Le cadeau du roi Kurgan mérite bien son nom, dit Wolfgart.

— Oui, répondit Sigmar. Ce fut un présent royal, sans le moindre doute, et nous avons encore bien des crânes à briser avant que ce jour s'achève.

— Voilà qui est parler, approuva Wolfgart, soulevant sa grande épée d'un air qui en disait long. Nous serons sur eux bien assez tôt.

— Non, répliqua Sigmar, remontant en selle et tournant son regard vers le nord et le pont où la bataille faisait rage. Ce ne sera jamais assez tôt.

La botte de Trinovantes s'emplissait lentement du sang qui coulait de la profonde blessure qu'il avait à la cuisse ; le sang lui dégoulinait le long de la jambe et il sentait la laine de sa tunique lui coller à la peau. Un couperet orque avait réduit son bouclier en miettes et s'était planté dans sa jambe avant qu'il n'étripe le monstre d'un revers de sa hache.

Ses bras pesaient aussi lourd que s'ils étaient lestés de fer et ses muscles palpaient douloureusement. Des hurlements de douleur et des beuglements de haine assourdissants résonnaient en écho dans son casque et il avait le visage ruisselant de sueur.

Autour de lui, ses hommes luttaienent héroïquement, désespérément, lardant les orques de coups de lame, plongeant leurs lances dans les interstices de leurs grossières armures. Sous leurs pieds, la poussière blanche avait viré au terreau rouge sombre, imbibé du sang des orques et des humains, et l'air était empuanti d'une lourde odeur de sueur et de la promesse cuivrée de la mort.

Les lances et les haches s'entrechoquaient, le bois et le fer craquaient, la chair et les os étaient broyés, ruinés, sans pitié ni quartier d'un côté ou de l'autre.

L'homme qui se tenait au côté de Trinovantes tomba lorsqu'une lame orque trancha dans son épaule et poursuivit son chemin jusqu'au milieu de son thorax où elle resta bloquée. L'orque se débattit pour récupérer son arme, mais la lame dentelée de l'épée était coincée entre les côtes de sa victime. Trinovantes s'avança. À chaque pas, sa jambe flamboyait de douleur, mais il balançait sa hache à deux mains dans une courbe furieuse qui se termina dans la gueule ouverte du peau-verte et lui fit sauter tout le sommet du crâne.

— Pour Ulric ! hurla Trinovantes, en mettant toute sa haine des orques dans son coup.

Le corps du monstre vacilla un instant puis s'écroula, et Trinovantes poussa un glapisement de douleur lorsque sa jambe blessée manqua céder sous lui.

Une main se tendit pour le soutenir et il cria un remerciement sans voir celui qui l'avait aidé. Le vacarme de la bataille parut s'amplifier encore ; les cris d'agonie de ses hommes et les mugissements de triomphe des orques semblaient résonner directement dans ses oreilles.

Il tituba et tomba sur un genou. Autour de lui, le paysage devint gris. Le vacarme du combat diminua soudainement, comme s'il provenait de très loin à présent. Il planta la lame de sa hache dans le sol pour se soutenir, essayant de se contraindre à se relever.

Tout autour, ses compagnons mouraient les uns après les autres et le sang jaillissait à gros bouillons de leurs ventres ouverts ou de leurs gorges déchiquetées. Il vit un orque soulever un lancier blessé et le projeter de toutes ses forces sur le parapet du pont, le brisant presque en deux, avant de lancer son cadavre encore palpitant dans la rivière.

Les archers gobelins étaient montés sur le pont et ils arrosaient la mêlée d'une grêle de flèches, sans se soucier de l'endroit où elles retombaient. Trinovantes sentit la tiédeur du sol humide sous ses mains, le soleil sur son visage et le froid de la sueur qui inondait son corps, sous son armure.

Malgré tout, il n'y avait pas que la mort autour de lui. Il y avait aussi de la bravoure et des défis.

Trinovantes vit un guerrier avec deux lances plantées dans le dos ouvrir largement les bras et bondir en direction d'un groupe d'orques qui tentaient de

forcer le passage sur le flanc. Il en fit basculer trois par-dessus le parapet du pont et les monstres allèrent se noyer dans la rivière. Les frères d'armes combattaient dos à dos à présent que les rangs des Unberogens s'amenuisaient et les orques les pressaient de toutes parts, avec une férocité encore plus grande qu'auparavant.

Une lance vola dans sa direction et son instinct reprit le dessus, tandis que les visions et les sons de la bataille revenaient dans toute leur épouvantable violence. De la hache, il pulvérisa la hampe de l'arme et en fit sauter la pointe. Bondissant sur ses pieds avec un cri de rage et de douleur, il esquiva l'attaque de la lance émoussée et, s'obligeant à ignorer la douleur de sa jambe blessée, balança sa hache en direction de son agresseur.

Sa lame trancha le bras de l'orque, mais celui-ci, emporté par l'élan de sa charge, percuta Trinovantes de plein fouet et le catapulta au sol. Inondé de sang, Trinovantes recracha le liquide puant et infâme dont sa bouche était pleine.

Il était trop proche pour frapper correctement. Il utilisa la poignée de sa hache pour atteindre l'orque en pleine figure et les crocs du monstre volèrent en éclats sous la violence du choc. Profitant de ce que l'orque rejetait la tête en arrière, Trinovantes s'extirpa de sous son adversaire, se mit sur un genou et lui planta sa hache dans le crâne de toutes ses forces.

Une douleur fulgurante explosa dans son dos. Trinovantes baissa les yeux sur la longue pointe d'une lance qui lui ressortait de la poitrine, une lame plus large que son avant-bras. Du sang jaillissait à gros bouillons autour de la pointe. Son sang. Il ouvrit la bouche, mais l'arme lui fut soudainement arrachée du corps et avec elle le souffle qui lui aurait permis de crier. Sa hache lui échappa des mains. Ses forces et sa vie s'écoulaient hors de son corps en un flot rouge et bouillonnant. Il regarda le massacre autour de lui, les hommes qui mouraient, déchiquetés par les orques, incapables de résister plus longtemps.

Sa vision s'obscurcit et il tomba en avant, face contre terre, dans la poussière ensanglantée.

Sa hache était posée sur le sol, près de lui et il utilisa ses dernières forces pour tendre la main et la saisir par la poignée. Les grandes salles du palais d'Ulric ne s'ouvraient pas pour les guerriers sans arme.

Il entendit un cri grinçant qui n'était pas à sa place dans le tumulte et les râles d'agonie de ce carnage. Il releva la tête. Posé sur le parapet du pont, un grand corbeau fixait sur lui le regard insondable de ses yeux noirs et perçants.

En dépit du tumulte environnant, l'oiseau demeurait immobile et, derrière sa silhouette noire, Trinovantes aperçut sa bannière qui flottait au vent, d'un vert lumineux contre le bleu du ciel.

La douleur quitta son corps et, alors qu'il gisait sur la terre si riche pour laquelle il avait tant combattu et pour laquelle il mourait, il eut une pensée pour son frère jumeau et sa sœur aînée. Il entendit un battement dans le lointain, un tonnerre de tambours qui montait, un son qui lui fit venir un

sourire aux lèvres lorsqu'il le reconnut : c'était le bruit de la charge des cavaliers unberogens.

Quand Sigmar vit Trinovantes tomber sous la lance de Pansenoire Broie-les-os, il laissa échapper un hurlement de rage et de chagrin. Les orques avaient traversé le pont et s'étaient déployés en une ligne irrégulière derrière les arbres, prêts à se lancer dans une nouvelle charge. Après le rude combat qu'ils avaient mené au pont, ils avaient perdu toute cohésion ; bien que Trinovantes et ses hommes fussent morts pour cela, ils avaient fait payer un lourd tribut aux orques.

Les peaux-vertes étaient fous furieux à présent, ivres de carnage. Sigmar vit que Pansenoire essayait désespérément de reformer une ligne de bataille avant que les cavaliers ne s'abattent sur eux.

Pour eux, cependant, il était déjà trop tard.

Chevauchant en tête d'une formation de presque cent cinquante guerriers, Sigmar se rua sur l'ennemi, le cœur empli de feu et de haine, brandissant Ghal Maraz au-dessus de sa tête afin que tous puissent le voir. Le sol tremblait sous les sabots de leurs montures et Sigmar sentit monter le parfum brutal et caractéristique de la victoire.

Pendrag chevauchait à sa droite, tenant haut sa bannière cramoisie qui claquait au vent et Wolfgart galopait à sa gauche, lame au clair, impatient de moissonner de nouvelles têtes.

Sigmar agrippa fermement la crinière de son étalon. Malgré sa fatigue, le grand animal n'en était pas moins prêt à porter son cavalier au cœur de la bataille.

Des flèches et des javelines fendirent les airs, tandis que les cavaliers unberogens lâchaient une dernière volée avant l'impact.

Les orques commencèrent à tomber sous les traits et leurs cris de triomphe se changèrent en glapissements de douleur lorsque la charge de Sigmar les atteignit enfin.

Les cavaliers unberogens s'enfoncèrent comme un coin dans la formation ennemie ; leurs armes jetaient des éclairs et le sang jaillit en geysers tandis qu'ils vengeaient la mort de leurs compagnons d'armes. En hurlant le nom de son ami perdu, Sigmar fit éclater les têtes et défonça les poitrines de ses meurtriers.

Ses bras étaient animés d'une force et d'une précision sans égales et tous ceux qu'il frappait mouraient. Il n'existait pas d'ennemi en ce bas monde qui eut pu se tenir devant lui et survivre. Ghal Maraz était comme une extension de son bras, un incroyable instrument de pouvoir dans sa main, il était irrésistible.

L'air s'embruma de sang et les cavaliers unberogens piétinèrent les orques, devenus une proie facile à présent que leurs rangs étaient tellement diminués et qu'ils s'étaient dispersés. Les cavaliers étaient dans leur élément maintenant qu'ils disposaient de suffisamment d'espace pour manœuvrer ; ils

pouvaient charger dans toutes les directions, abattant leurs ennemis de la lance et de la hache. Le terrain était en leur faveur et ils tournaient autour de leurs proies et chargeaient, encore et encore ; les orques furent réduits en bouillie par les sabots ferrés, pulvérisés, mêlés à la poussière du sol.

Sigmar tua des orques par dizaines. Son marteau se balançait et les exécutait comme s'ils étaient à peine plus que des moucheron. Les flancs de son étalon étaient écarlates et ses muscles durcis dégoulaient de leur sanie.

Au milieu de l'armée, Sigmar aperçut le puissant chef des peaux-vertes. Les guerriers unberogens l'avaient encerclé, avides de s'attribuer la gloire d'avoir abattu le seigneur de guerre, mais sa force et sa férocité inouïe étaient bien supérieures à celles de tous les orques qu'ils avaient déjà rencontrés et tous ceux qui l'approchaient mouraient de sa main.

— Ulric, guide mon marteau ! hurla Sigmar en poussant son étalon vers la furieuse mêlée qui s'agitait autour de Pansenoire. Il fit sauter son cheval par-dessus des entassements de cadavres orques, décimant par d'extraordinaires moulinets tous les peaux-vertes qui avaient l'inconscience de se mettre en travers de son chemin.

Autour de lui, le tumulte de la bataille sembla décroître comme si elle n'était plus que le décor de sa charge, un chœur assourdi accompagnant l'exploit qu'il s'appropriait à accomplir. Tous ses sens se tournèrent vers l'intérieur de son âme, et tandis qu'il se ruait sur son ennemi, il ne perçut plus que le feulement de son souffle et le tambour frénétique de son cœur.

Pansenoire le vit venir. Les bras grands ouverts, il mugit un défi, écartant largement ses mâchoires hérissées de crocs dégoulinant de bave sanglante. Sa lance était pointée vers le destrier de Sigmar mais, à l'instant où l'étalon sautait par-dessus la dernière pile de corps, son cavalier lâcha sa crinière et exécuta un bond prodigieux.

L'étalon vira brusquement, loin de la lance menaçante, tandis que son maître s'envolait dans les airs, brandissant fermement son marteau à deux mains.

Sigmar laissa échapper un hurlement de haine ancestrale en faisant tourner son marteau en direction du seigneur de guerre.

Ghal Maraz s'abattit sur le crâne de Pansenoire et le réduisit en miettes. Le marteau continua sa course dans le corps de l'orque et en ressortit, entraînant avec lui une bouillie sanglante de chairs et d'os. Atterrissant à côté du seigneur de guerre décapité mais encore debout, il pivota sur ses talons et lui frappa l'épine dorsale avec une telle violence qu'elle claqua comme un coup de tonnerre.

Le seigneur de guerre des peaux-vertes, ce fléau autrefois si redouté des hommes, s'effondra d'un seul bloc, brisé par la fureur de Sigmar.

Celui-ci continuait à faire tourner son marteau, incapable de s'arrêter, massacrant furieusement les orques qui se tenaient aux alentours de leur chef. En quelques instants, les plus imposants et les plus puissants des orques de la horde étaient morts et Sigmar hurla son triomphe à la face des cieux, couvert

de sang et brandissant son marteau encore scintillant de la lumière de la bataille.

Un cheval s'arrêta à ses côtés et Sigmar leva les yeux pour voir Wolfgart penché sur lui, les yeux écarquillés, une expression de respect mêlée d'incrédulité peinte sur le visage et une lueur de crainte dans le regard.

— Ils sont en déroute ! lui cria Wolfgart. Ils fuient !

Sigmar abaissa son marteau et cligna des paupières. Reprenant contact avec la réalité qui l'entourait, il prit la mesure du carnage qu'ils avaient infligé aux orques.

Des centaines de corps jonchaient la prairie, piétinés par les chevaux ou lacérés par les lames des Unberogens. Les rares survivants de la horde détalait ventre à terre, en plein désarroi, ayant perdu tout désir de se battre à la mort de leur chef.

— Prenez-les en chasse, frère, cracha Sigmar. Poursuivez-les et qu'il ne reste aucun survivant.

Le Tribut de Morr

Depuis le sommet de l'une des collines qui entouraient Reikdorf, Ravenna admirait la vue qui s'offrait à elle en direction du sud et, pendant un instant, elle parvint presque à oublier que les jeunes hommes de Reikdorf s'en étaient allés dans cette direction, à la rencontre des peaux-vertes, de la guerre et de la mort.

En dessous d'elle, elle voyait sa ville, bâtie sur les berges vaseuses de la rivière. De cette hauteur, elle lui paraissait ramassée sur elle-même, pas très jolie à regarder ; malgré tout, c'était son foyer. La haute palissade paraissait déserte sans son habituel contingent de guerriers et Ravenna adressa une prière aux dieux afin qu'ils protègent ceux qui s'en étaient allés vers le sud sur leurs montures.

Elle s'abrita les yeux de la main, scrutant l'horizon à la recherche d'un signe qui lui dirait que les hommes étaient de retour.

— Je ne vois rien, Gerréon, dit-elle, en se tournant vers son jeune frère qui marchait à côté d'elle sur la route de terre creusée d'ornières qui conduisait des champs de blé à la porte fortifiée de Reikdorf.

— Ça ne m'étonne pas, lui répondit-il, en replaçant plus confortablement l'écharpe de cuir qui maintenait son poignet cassé contre sa poitrine. La forêt est trop dense. Tu ne pourrais pas les voir, même s'ils étaient tout proches.

— Ils devraient déjà être de retour, soupira-t-elle, en s'arrêtant pour dénouer son bandeau et passer une main dans sa chevelure noire.

Gerréon s'immobilisa à côté de sa sœur.

— Je sais. N'oublie pas que j'aurais dû partir avec eux, dit-il.

Ravenna entendit l'amer regret dans sa voix.

— Je sais bien que le moment était venu pour toi de chevaucher pour la guerre, mais je suis contente que tu ne sois pas parti.

Il la regarda dans les yeux et elle fut surprise de la colère qui se lisait sur son visage pâle.

— Tu ne comprends rien, Ravenna. Ils se sont déjà bien assez moqués de moi comme ça. Maintenant que j'ai manqué ma première bataille, quel que soit le courage que je montrerai dans le futur, ils se souviendront toujours que je n'étais pas avec eux la première fois.

— Tu es blessé, protesta Ravenna. Tu ne pouvais absolument pas combattre.

— Je sais, mais ça ne fera aucune différence.

— Trinovantes ne les laissera pas se moquer de toi, lui dit-elle.

— Parce que maintenant, j'ai besoin de mon jumeau comme nounou, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit-elle.

Lassée de sa mauvaise humeur, elle reprit son chemin. Ses frères lui étaient chers, mais alors que Trinovantes était calme, prévenant et réservé, Gerréon était beau, avait la répartie facile et il était la terreur des mères dont les filles étaient jolies. En outre, il pouvait souvent se montrer cruel.

Comme ceux de sa sœur, ses cheveux étaient d'un noir de jais et il les portait longs, selon la coutume des Unberogens. Sa chevelure faisait toute sa fierté. Pas plus tard que la semaine précédente, Wolfgart s'était moqué de lui en clamant qu'il commençait à avoir l'allure d'un giton bretonnien, avec tous les soins qu'il prenait de sa personne. Ivre de rage, Gerréon s'était jeté sur lui.

Malheureusement, il ne faisait pas le poids contre son adversaire et il avait terminé sur le dos, avec un poignet cassé. Sous le rire tonitruant de Wolfgart, Trinovantes l'avait empêché de prononcer des paroles imprudentes, l'avait aidé à se relever et l'avait conduit chez Cradoc le guérisseur qui lui avait remis le poignet en place et lui avait fabriqué une écharpe.

Et lorsque le moment fut arrivé pour Sigmar de gagner son bouclier en partant en guerre contre les peaux-vertes qui ravageaient le sud des terres unberogens, Trinovantes avait fermement déclaré que Gerréon ne pouvait pas partir avec eux.

— À quoi sert un guerrier qui ne peut à la fois tenir son cheval et son arme ? lui avait demandé Trinovantes d'une voix douce. Ravenna avait été soulagée, car la pensée de ses deux frères partant ensemble à la guerre l'avait beaucoup plus tourmentée qu'elle ne voulait bien le dire.

Sur le chemin du retour, Ravenna continua de scruter les forêts qui s'étendaient le long de la rivière, à la recherche d'un reflet de métal révélateur, mais là encore elle ne vit rien. Le soleil de la fin d'après-midi faisait danser des reflets scintillants sur les eaux lentes du fleuve, dans ses méandres le long du village, et malgré son inquiétude, elle ne put s'empêcher d'admirer la beauté de ce paysage.

Depuis l'aube, ils s'étaient joints aux moissonneurs qui coupaient la récolte d'été. Son frère avait manié la faucille de sa main valide, tandis qu'elle portait le panier sur ses épaules. C'était un travail ingrat, fatigant, mais tout le monde devait participer aux travaux des champs et elle avait été heureuse de la présence de Gerréon, malgré son mauvais caractère. Il ne pouvait pas chevaucher avec les autres guerriers, mais il pouvait toujours se rendre utile avec sa faucille.

À présent que le travail de la journée était achevé, elle se réjouissait déjà à l'idée du repos du soir et de la perspective d'un repas chaud. La récolte avait été abondante. Grâce aux nouvelles pompes installées par Pendrag et Alaric le nain, de nombreux arpents de terre auparavant sèche et improductive étaient à présent irrigués et fertiles.

Les greniers étaient pleins à craquer et chaque semaine, le surplus de la

récolte partait vers l'est dans des chariots escortés par des guerriers pour être échangé avec les nains contre des armes et des armures, car il n'existait pas de meilleurs forgerons au monde que ces gens des montagnes.

Gerréon la rattrapa.

— Je suis désolé, Ravenna, je ne voulais pas te fâcher, lui dit-il.

— Je ne suis pas fâchée, répondit-elle. Juste fatiguée et inquiète.

— Trinovantes va bien, lui assura-t-il d'une voix pleine de fierté et d'amour pour son jumeau. C'est un excellent guerrier. Pas aussi élégant que moi avec une épée, mais il se débrouille très bien avec sa hache.

— Je m'inquiète pour eux tous, soupira-t-elle. Trinovantes, Wolfgart, Pendrag...

— Et Sigmar ? ajouta Gerréon avec un petit sourire narquois.

— Oui, pour Sigmar aussi, répondit-elle, en évitant de regarder son visage malicieux de peur de rougir en prononçant ce nom.

— Honnêtement, petite sœur, je ne sais pas ce que tu lui trouves. Il a beau être fils de roi, il n'a rien de particulier. C'est un rustre, comme tous les autres. Ce n'est pas parce qu'il mange à table que ce n'est pas un sauvage.

— Tais-toi ! s'exclama Ravenna, mordant à l'hameçon et se maudissant de l'avoir fait lorsqu'il éclata de rire.

— Ou bien quoi ? Wolfgart va venir me casser l'autre poignet ? Je l'étriperai d'abord.

— Gerréon ! s'écria Ravenna en entendant la note venimeuse qui s'était glissée dans la voix de son frère, mais avant qu'elle puisse ajouter autre chose elle vit les yeux de son frère se fixer sur quelque chose derrière elle. Elle se retourna et suivit son regard vers l'autre berge du fleuve, les méchantes paroles de son frère oubliées en un clin d'œil.

Une colonne de cavaliers émergeait de sous les frondaisons, marchant d'un pas fatigué, mais lançant des appels triomphants. Ils brandirent leurs lances et leurs bannières et poussèrent des cris de joie à la vue de Reikdorf.

Des cris de bienvenue fusèrent des remparts et la population se précipita vers la grande porte à mesure que la rumeur du retour des guerriers se répandait.

Ravenna sentit un rire de soulagement bouillonner dans sa poitrine, mais son rire mourut sur ses lèvres lorsqu'elle vit le groupe d'hommes en grande armure qui précédaient les cavaliers, portant une litière de boucliers sur lesquels était étendu le corps d'un héros mort.

— Oh non, cria Gerréon. Non... par pitié, par tous les dieux, non !

Le cœur de Ravenna lui manqua. Sa première pensée fut que le guerrier tombé était Sigmar, mais elle vit que le fils du roi faisait partie des porteurs de la litière et que sa bannière cramoisie était toujours dressée.

Le soulagement qu'elle ressentit à la vue de Sigmar fut brutalement anéanti par l'immense douleur qui s'empara de son cœur lorsqu'elle reconnut la bannière vert émeraude qui recouvrait le héros mort : c'était celle de Trinovantes.

Les remparts de Reikdorf s'élevaient devant eux, noirs et nettement dessinés contre l'ivoire pâle du ciel. Sigmar était aussi impatient de revenir à son foyer qu'il craignait ce retour. Il se souvenait des acclamations de ses concitoyens lorsqu'ils étaient venus saluer les guerriers à leur départ, aussi glorieux que joyeux avec leurs boucliers aux couleurs vives et les pointes de leurs lances qui scintillaient au soleil.

Aujourd'hui, les guerriers revenaient couverts de gloire, après avoir anéanti la menace des peaux-vertes des Montagnes Grises et mis leur seigneur de guerre à mort. Au total, ils avaient brûlé presque deux mille cadavres d'orques et de gobelins sur d'immenses bûchers et, selon tous les critères, c'était une magnifique victoire.

À la suite de la bataille, le chef du bourg d'Astofen, un cousin éloigné de son père, les avait accueillis en héros. Les blessés avaient été soignés par ses gens et il les avait régelés de viandes de choix et de ses meilleures bières.

Sigmar s'était joint aux célébrations. Se tenir à l'écart dans le souvenir mélancolique des morts aurait été une insulte à leur bravoure, mais dans le secret de son cœur, il portait le deuil de Trinovantes. En plus de son chagrin, il se sentait tourmenté par la culpabilité, car il savait que c'était lui qui l'avait envoyé à la mort.

Devant lui, le flanc de la colline dévalait en pente douce jusqu'au pont du Sudenreik, un bel ouvrage de bois et de pierre qu'Alaric et Pendrag avaient conçu et dont ils avaient dirigé la construction à peine deux mois auparavant. Sigmar et les autres porteurs de litière avancèrent d'un pas lent et digne sur les méandres de la route poussiéreuse qui descendait la colline, ramenant le héros à sa demeure pour la dernière fois.

Le rebord ébréché des boucliers sur lesquels ils avaient couché son frère d'armes mordait dans la chair de son épaule, mais il était heureux de cette douleur, car il savait que la mort de Trinovantes lui pèserait sur son cœur bien longtemps après que la litière eut été déposée et que son ami eut été enseveli dans son tombeau, en lisière de Fangefougères, sur la colline des Guerriers.

La route s'aplanit et les porteurs de litière s'engagèrent entre les deux colonnes sculptées et couronnées de loups hurlants qui s'élevaient à chaque extrémité du pont. Sur leur face intérieure, les parapets étaient ornés de dalles de pierre gravées des grandes batailles légendaires de l'histoire de son peuple, ces contes héroïques qui enchantaient les enfants unberogens depuis des générations.

Sur ces panneaux, on voyait des héros tels que Dragor Toison-Rouge et son propre père, aux prises avec des orques et des dragons. En face de l'image du roi Björn mettant à mort une grande créature à tête de taureau se trouvait un panneau vierge ; c'était là que commencerait la saga des exploits de Sigmar. Nul doute que l'on y verrait bientôt une représentation de la victoire d'Astofen, qui marquerait pour l'éternité la naissance de sa légende.

Sigmar regarda les lourdes portes de Reikdorf s'ouvrir lentement, poussées vers l'extérieur par des groupes de guerriers. La palissade était plus haute que

celle d'Astofen et encerclait une superficie beaucoup plus vaste, à l'intérieur de laquelle vivaient plus de deux mille personnes. La ville du roi Björn était l'une des merveilles des territoires qui s'étendaient à l'ouest des montagnes, mais Sigmar nourrissait déjà l'idée d'en faire la plus grande cité du monde.

La grande porte était surmontée d'une arche composée de poutres entrecroisées, couronnée en son sommet de la statue d'un guerrier barbu au visage sévère, en armure d'apparat et peau de loup, armé d'un énorme marteau de guerre à deux mains. Il était encadré d'une paire de loups assis et Sigmar inclina la tête devant l'image d'Ulric.

Son père les attendait, debout au milieu du grand portail, accompagné, comme à l'accoutumée, d'Alfgéir et d'Eoforth. À le voir ainsi, Sigmar se sentit envahi d'une joie intense ; il savait que, quelles que soient les contrées lointaines qu'il visiterait ou la grandeur de sa propre légende, il serait toujours et avant tout le fils de son père. Et à cette idée, son âme frémit de gratitude.

Les hommes et les femmes s'étaient rassemblés autour des grandes portes, mais personne ne s'aventura au-delà de la palissade, car chaque guerrier se devait de passer les portes de sa ville natale seul et la tête haute.

— Ils nous font un bel accueil, vraiment, murmura Pendrag qui se trouvait non loin de Sigmar et faisait lui aussi partie des porteurs de Trinovantes.

— Et ils ont sacrément raison, fit remarquer Wolfgart. Ça fait des décennies que la tribu n'a pas connu de victoire pareille.

— Oui, dit Sigmar. Ils ont raison en effet.

Leur foulée se raccourcit un peu, car la route s'inclinait à nouveau et ils montèrent la pente vers la palissade. Sigmar sentit son enthousiasme revenir à la vue de la foule qui s'était rassemblée pour les accueillir et il fut pénétré d'une immense affection pour son peuple. En dépit de tout ce que ce monde mettait en travers de leur passage sur la grande route qui conduit au royaume de Morr, malgré les monstres, les maladies, les famines et les épreuves, ses concitoyens survivaient avec courage et dignité.

En vérité, quelle était la force qui pourrait arrêter la progression d'une race telle que la sienne ?

Bien sûr, il fallait endurer la souffrance et le désespoir, mais l'âme humaine était capable de se projeter au-delà de cela, de rêver d'une grande destinée. Déjà, la graine des visions de Sigmar commençait à porter ses fruits, mais il fallait être conscient que nulle croissance ne pouvait se faire sans douleur. Il savait qu'il lui faudrait affronter bien des difficultés dans les années à venir, avant de réaliser la grande ambition qui avait germé dans son esprit le jour de son initiation, parmi les tombes de ses ancêtres.

À la tête de ses guerriers, Sigmar franchit la grande porte de Reikdorf, tandis que des centaines de gorges hurlaient leurs acclamations, leurs louanges et leurs cris de joie et que le peuple leur souhaitait la bienvenue. En larmes, des parents se précipitèrent à la rencontre de leurs fils, certains pleurant de joie et d'autres de chagrin.

L'atmosphère résonnait des appels joyeux des mères ou de leurs cris de

douleur, selon qu'elles retrouvaient leurs fils chevauchant fièrement ou couchés en travers de leurs montures.

Sigmar continua à avancer et s'arrêta devant le roi son père, aussi majestueux et splendide d'allure qu'il l'avait toujours été, bien que son visage rayonnât du simple bonheur de voir son fils revenu de la guerre, en vie et en bonne santé.

— Déposez-le doucement, ordonna Sigmar.

Avec ses compagnons, ils firent glisser les boucliers de leurs épaules et déposèrent Trinovantes sur le sol. Sigmar se redressa et se tint devant son père, ne sachant que dire, mais le roi Björn dissipa ses interrogations en le prenant dans ses bras et en le serrant contre lui à l'étouffer.

— Mon fils, dit le père. Tu me reviens un homme.

Sigmar lui rendit son étreinte. Dans son cœur, l'amour qu'il ressentait pour l'homme courageux qui l'avait élevé sans avoir d'épouse à ses côtés monta comme une vague puissante. Sigmar savait qu'il devait tout ce qu'il était aux enseignements de son père et le fait d'avoir remporté son approbation était pour lui le plus important de tous les témoignages d'estime.

— Je t'avais dit que tu serais fier de moi, lui dit Sigmar.

— En vérité, mon fils, je le suis, acquiesça Björn. Je le suis.

Le roi des Unberogens lâcha son fils et s'avança pour s'adresser aux guerriers qui revenaient à sa cité, levant les bras au ciel afin d'honorer leur courage.

— Guerriers des Unberogens, vous nous êtes revenus sains et saufs et pour cela je remercie Ulric ! Votre valeur sera récompensée et ce soir, chacun de vous dînera comme un roi !

Les cavaliers l'acclamèrent si fort que leurs vivats semblèrent monter jusqu'aux nuages. Puis Björn se tourna vers Sigmar et les autres porteurs de la litière. Il baissa les yeux sur la bannière.

— Trinovantes ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Sigmar d'une voix étranglée par l'émotion. Il est tombé au pont d'Astofen.

— A-t-il bien combattu ? A-t-il eu une belle mort ?

Sigmar hocha la tête.

— Une mort glorieuse. Sans sa bravoure, nous aurions perdu la bataille.

— Alors, Ulric l'a accueilli dans son palais et nous pouvons tous l'envier, déclara Björn, car là où se trouve Trinovantes à présent, la bière est plus forte, la nourriture plus abondante et les femmes plus belles que tout ce qui existe en ce monde. Quand notre heure sera venue, nous le retrouverons et nous serons fiers de résider en sa compagnie dans les grandes salles des puissants.

Sigmar sourit, car il savait que les paroles de son père étaient vraies et qu'il ne pouvait y avoir de plus belle récompense pour un véritable guerrier que d'avoir l'honneur de connaître une mort respectable et d'être ensuite accueilli dans les grandes salles du banquet de l'au-delà.

— J'avais toujours imaginé que la plus grande des solitudes était celle de

celui qui conduit ses hommes à la bataille, reprit Björn, mais je sais à présent que la solitude du père qui attend le retour de son fils est bien pire.

— Je crois que je te comprends, répondit Sigmar en se retournant pour regarder les parents éplorés qui s'en allaient, menant par la bride le cheval qui portait leur fils décédé. Malgré toute sa gloire, la guerre est terriblement cruelle.

— Alors, tu as appris une précieuse leçon, mon fils, lui dit Björn. Une victoire mêle toujours la joie et le chagrin en égales mesures. Chéris la première, mais apprends à endurer le second, sinon tu ne seras jamais un véritable chef.

Björn se tourna vers les frères d'armes de Sigmar.

— Wolfgart, Pendrag, mon cœur se remplit de joie à voir que vous nous êtes revenus tous les deux, leur dit-il.

Le visage de Wolfgart et de Pendrag s'épanouit en un large sourire à la remarque élogieuse du roi. Trois chariots chargés de tonneaux de bière arrivèrent dans un grand fracas de roulement le long de la rue qui menait aux réserves de la brasserie. Alaric le nain conduisait le premier chariot et les guerriers poussèrent un grand rugissement de contentement en reconnaissant les runes anguleuses qui décoraient les flancs des tonneaux.

— De la bière naine ? interrogea Wolfgart.

— Le meilleur pour nos héros, dit Björn en souriant. Je la gardais pour le banquet de noces de mon fils, mais comme il semble déterminé à me faire attendre, il vaut mieux la boire avant qu'elle ne s'évente.

— J'ai tout entendu ! s'écria Alaric. La bière naine ne s'évente jamais !

— C'était une figure de style, répondit Björn. Je ne voulais pas vous offenser, maître Alaric.

— Ça vaut mieux, ronchonna le nain. Je peux m'en retourner auprès de mon peuple quand je veux, tu sais.

— Arrête donc de grogner comme un vieux râleur, lui dit Pendrag en riant et en lui prenant la main pour la serrer fermement avec amitié. Mets donc plutôt ces tonneaux en perce !

Wolfgart fit un signe de tête à Sigmar et se dirigea rapidement vers Pendrag et les tonneaux.

— Tu ne les rejoins pas ? demanda Björn.

— J'irai plus tard, lui dit Sigmar, pour le moment je dois rester auprès de Trinovantes jusqu'à ce que sa famille vienne le chercher.

— C'est vrai, acquiesça Björn avec un sourire entendu. Tu as raison. Mais en attendant qu'ils arrivent, raconte-moi tes aventures et n'oublie aucun détail.

Sigmar sourit.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, vraiment. Nous avons suivi la piste des peaux-vertes, vers le sud et l'ouest et puis nous les avons mis en déroute sous les murs d'Astofen.

— Combien ? demanda Alfgéir avec son habituelle sobriété.

— À peu près deux mille, répondit Sigmar.

— Deux mille ! souffla Björn, l'air suffoqué. Il lança un regard de fierté à Alfgéir. Pas grand-chose à dire, qu'il nous dit ! Et Pansenoire ?

— Je l'ai tué de mes mains, dit Sigmar. Ghal Maraz s'est abreuvé de son sang.

— Des milliers, reprit Eoforth. Je n'aurais jamais imaginé qu'une troupe de peaux-vertes aussi importante puisse se rassembler sous les ordres d'un seul chef. Et vous les avez tous tués ?

— Jusqu'au dernier, lui confirma Sigmar. Leurs cadavres ne sont plus que cendres dans les montagnes.

— Par le sang d'Ulric ! s'écria Björn. J'espère qu'Eadhelm vous a accueillis en héros dans sa petite ville ! Sinon, j'aurais deux mots à lui dire !

— Bien sûr, lui répondit Sigmar. Ton cousin envoie ses salutations à son roi, avec le serment de nous envoyer tous les guerriers qu'il pourra si jamais nous en avons besoin.

Björn hocha la tête.

— C'est un brave homme, cet Eadhelm. Il tient du vieux Toison-Rouge.

Sigmar vit passer une lueur d'avertissement dans les yeux de son père et il se retourna pour voir une jeune fille à la chevelure aile de corbeau passer d'un pas raide sous l'arche de la grande porte de Reikdorf. Il eut soudain la bouche sèche en reconnaissant Ravenna. Devant sa longue robe verte et sa beauté altière, il lui sembla que son estomac faisait un saut périlleux et il se sentit envahi d'un tumulte de sentiments étranges.

Sigmar eut l'impression que son cœur allait se briser à la vue de son visage aux traits tirés par la douleur. Elle était suivie de son jeune frère, le jumeau de Trinovantes, dont le pâle visage était noyé de larmes.

Elle s'avança jusqu'au corps de son frère, enveloppé dans sa bannière, et adressa un signe de tête à Sigmar et à son père, puis elle s'agenouilla près de son frère défunt et plaça sa main sur sa poitrine. Gerréon se laissa tomber à genoux à côté d'elle, gémissant et secouant la tête, ses minces épaules agitées de sanglots convulsifs.

— Fais silence, garçon, lui dit Björn. C'est aux femmes qu'il revient de pleurer les guerriers tombés.

Gerréon releva la tête et plongea le regard dans les yeux de Sigmar.

— Tu l'as tué, dit-il en pleurant. Tu as tué mon frère !

Les foyers de la longue maison ne contenaient plus que des braises. La tourbe et le bois finissaient lentement de se consumer et la plupart des guerriers s'étaient assoupis dans la tiédeur soporifique de la grande salle. Les célébrations s'étaient prolongées tard dans la nuit et on avait fait de nombreuses offrandes et libations à Ulric et à Morr avec les meilleures viandes et bières, au premier en remerciement du courage qu'avaient montré les guerriers lors de la bataille et au second afin qu'il guide les défunts vers leur dernière demeure.

Tout était calme et le silence n'était troublé que par les ronflements d'une

bonne centaine de guerriers endormis, enveloppés dans leurs fourrures, et par les craquements de la charpente qui se détendait dans la nuit. Les combattants qui avaient une famille étaient retournés chez eux, tandis que ceux qui n'avaient pas de femme ou qui étaient encore trop jeunes pour connaître leurs limites dormaient, ivres morts, le visage écrasé contre le bois des longues tables à tréteaux.

Comme il était de coutume lorsque les guerriers rentraient au foyer, le roi et son héritier veillaient sur eux afin de rendre honneur à leur courage. Sigmar était assis sur un trône, à côté de celui de son père, un trône que son père avait sculpté de ses mains en prévision du jour où il atteindrait l'âge d'homme et où il pourrait s'asseoir comme un homme à côté de son roi. Il avait les épaules drapées d'un long manteau en peau de loup et Ghal Maraz reposait sur un socle créé spécialement pour lui.

Pour ce banquet, on avait sacrifié un petit troupeau et, une fois la bière naine bue jusqu'à la dernière goutte, on avait apporté la réserve spéciale du maître brasseur. Les vétérans avaient renouvelé leurs serments de fraternité et les jeunes guerriers qui avaient gagné leur bouclier sur les champs ensanglantés d'Astofen avaient prononcé les leurs pour la première fois.

Sigmar avait célébré la victoire en compagnie de ses hommes, mais il ne pouvait oublier le visage douloureux de Ravenna et les sanglots de Gerréon devant le corps de Trinovantes. Astofen avait été une magnifique victoire, pourtant la mort de son ami lui donnait un goût amer.

Au fond de lui, il était conscient de l'égoïsme de ses pensées, car cela ne signifiait-il pas que la mort des autres guerriers, qui n'avaient pas été ses frères d'armes, avait moins d'importance à ses yeux ? Trinovantes avait été un ami fidèle, éprouvé, toujours pondéré et réfléchi dans ses conseils, mais aussi honnête et droit. Là où Wolfgart était toujours partisan de la violence et où Pendrag préconisait la diplomatie, les conseils de Trinovantes combinaient souvent le meilleur de leurs deux points de vue, sans compromis, mais de manière équilibrée. Sa disparition était une très grande perte.

— Tu penses encore à Trinovantes ? lui demanda son père.

— Est-ce si visible ? lui répondit Sigmar.

— Il était ton frère d'armes, dit Björn. Il est normal qu'il te manque. Je me souviens encore du jour où Torphin est mort dans les marais du Reik. Ce fut une bien triste journée, oui, vraiment.

— Je pense que je me souviens de lui. Celui qui était très grand ? Tu ne m'as jamais beaucoup parlé de lui.

— Ach... tu n'étais qu'un gamin et sa mort n'est pas de celles que l'on peut raconter à de jeunes oreilles, soupira Björn avec un geste de la main. Oui, Torphin était un vrai géant. Il était même plus grand que moi, si tu peux imaginer une chose pareille. On aurait dit qu'il était sculpté dans un chêne, et il était aussi fort qu'un taureau. C'était le meilleur frère d'armes qu'un homme peut rêver d'avoir.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il est mort, ainsi que le doivent tous les hommes, murmura Björn.

— Comment ? insista Sigmar, voyant que son père était réticent à poursuivre, mais sentant qu'il avait peut-être *envie* de se laisser convaincre de raconter l'histoire de la mort de son frère d'armes.

— C'était il y a quatre ou cinq étés de cela, commença Björn, lorsque nous sommes allés guerroyer aux côtés du roi Marbad des Endales. Tu te souviens ?

Sigmar fouilla dans sa mémoire, mais les occasions où son père avait quitté Reikdorf pour partir à la guerre étaient si nombreuses qu'il était difficile de se les rappeler toutes.

— Non ? reprit Björn. Eh bien, Marbad est un brave homme et son peuple s'échine à survivre en lisière des marais qui sont à l'embouchure du fleuve. Ils se sont installés là après avoir été chassés par le roi Marius des Jutones qui les a dépossédés parce que *ses* propres terres étaient tombées entre les mains des Teutogens. Je suppose qu'il est possible de vivre dans ces marais, mais j'ignore pourquoi quiconque voudrait s'y installer. C'est un endroit dangereux, parsemé de fondrières bourbeuses où l'on s'enlise, infesté de feux follets et de démons qui boivent le sang des humains.

Malgré la chaude atmosphère de la longue maison, Sigmar eut un frisson en pensant aux terrifiantes histoires que l'on racontait, des histoires de créatures aux yeux morts, à la peau blafarde et aux dents aiguës comme des aiguilles, tapies dans les brumes hantées, prêtes à se jeter sur les voyageurs trop confiants pour les dévorer.

— Bref, continua son père, nous sommes de vieux amis, avec Marbad. Il y a vingt ans de cela, nous avons combattu ensemble les orques de la tribu des Gueules Sanguinolentes qui étaient venus d'au-delà des Montagnes Grises et il m'a sauvé la vie, ce qui fait que j'ai une dette de sang envers lui. Lorsque les démons des brumes se sont levés pour s'attaquer à son peuple, il m'a rappelé ma dette et je suis allé lui prêter main-forte.

— Tu as marché jusqu'à la côte ?

— Eh oui, mon garçon, car lorsque l'on fait un serment, il ne faut jamais le rompre, jamais. Notre loyauté et notre amitié sont nos biens les plus précieux en ce monde. L'homme qui ne tient pas ses promesses ou celui dont la parole ne vaut rien n'y a pas sa place. Ne l'oublie jamais.

— Jamais, lui promit Sigmar. Que s'est-il passé lorsque vous êtes arrivés à la côte ?

— Marbad et son armée nous attendaient à Marburg et nous sommes entrés dans les marais comme s'il s'agissait d'une grandiose aventure. Nous étions tous en quête de gloire et d'honneur.

Sigmar vit les yeux de son père se perdre dans le vague, très loin, comme si les brumes dont il parlait s'étaient levées dans sa mémoire et l'avaient ramené sur le lointain chemin qu'il avait foulé dans le passé.

— Père ? interrogea Sigmar, lorsqu'il vit que Björn ne semblait pas vouloir continuer.

— Comment ? Oh, oui... Eh bien nous nous sommes enfoncés dans les marais et les démons des brumes se sont levés autour de nous, comme des fantômes. Ils se sont emparés des hommes et les ont entraînés dans des trous boueux ; ils les ont noyés et ils nous les ont renvoyés, tout gonflés et blafards, pour qu'ils nous combattent. J'ai vu l'un d'eux se saisir de Torphin et l'emmener. Je n'oublierai jamais cette vision. Il était blanc, si blanc, si blanc. Comme un ciel d'hiver, avec des yeux d'un bleu de glace. Comme les lueurs qui dansent dans le ciel du nord en hiver. Il m'a regardé et je suis prêt à jurer qu'il m'a ri au nez en entraînant mon frère d'armes vers la mort.

— Comment les avez-vous vaincus ?

— Vaincus ? répéta Björn. Je ne suis pas très sûr que nous les ayons vaincus, tu sais. Nous avons tout juste réussi à sortir vivants des marais. Marbad possède une arme fabriquée par le peuple fée, une lame de pouvoir qu'il appelle Ulfshard. J'ignore la nature de la magie qu'elle recèle, mais cette lame est capable de tuer les démons et il l'a maniée en véritable héros. Il nous a frayé un chemin à travers les brumes en étripant tous les démons qui s'approchaient de trop près. Pourtant, ce n'est pas ça le pire.

— Vraiment ?

— Non. Loin de là. Juste au moment où nous arrivions à l'orée du marécage, j'ai entendu une voix crier mon nom et je me souviens de la joie que j'ai ressentie lorsque j'ai reconnu celle de Torphin. Je me suis retourné et il était là, pataugeant dans le brouillard, marchant vers moi, les yeux révulsés, la peau cireuse et morte, avec une eau noire qui lui sortait de la bouche comme si elle débordait de ses poumons.

Sigmar écarquilla les yeux et il eut la chair de poule à l'évocation de la terrible image du frère d'armes de son père et de l'horreur qu'il était devenu.

— Qu'as-tu fait ?

— Que pouvais-je faire ? répliqua Björn. Marbad m'a tendu Ulfshard et j'ai tué Torphin. Je l'ai envoyé rejoindre les grandes salles du palais d'Ulric. La noyade n'est pas une mort digne d'un guerrier, alors je l'ai tué avec mon épée et si le dieu loup possède une once de justice en lui, il l'a laissé entrer, car jamais il n'y a eu sur cette terre d'homme plus fidèle et plus droit.

Sigmar savait que son père n'avait pas eu d'autre choix que de tuer son frère d'armes pour lui permettre d'entrer au royaume d'Ulric. La simple idée d'être un jour obligé de faire la même chose lui sembla une abomination et il décida, à cet instant précis, de rassembler ceux qui lui étaient les plus proches et d'échanger avec eux un serment de fraternité éternelle.

— Nous sommes sortis des marais. J'ai rendu Ulfshard à Marbad et nous sommes devenus des frères d'armes. C'est la raison pour laquelle, lorsque l'un de nous a besoin d'aide, l'autre est tenu par son serment de répondre à son appel. De la même manière, les Chérusens et les Taléutes sont devenus nos alliés après les batailles que nous avons menées contre les monstrueux hommes-bêtes des forêts. On en revient toujours aux serments, Sigmar. Honore les tiens et d'autres suivront ton exemple.

Ravenna ferma le dernier bouton de la tunique de son frère et en resserra les lacets avant de lisser la toile de laine douce sur sa poitrine. Vêtu de ses plus beaux habits, Trinovantes gisait sur le lit dont il s'était levé seulement quelques jours auparavant pour partir à la guerre. Leurs parents étant morts, c'était elle qui avait dû laver le corps et lui brosser les cheveux en préparation pour son inhumation, au lever de la nouvelle lune, la nuit suivante.

Elle passa doucement la main le long de sa joue froide et dans ses cheveux noirs, si beaux, si semblables à sa propre chevelure et à celle de Gerréon. Son expression s'était adoucie, mais les rides de souci et d'inquiétude qui marquaient son beau visage dans la vie étaient toujours là, imprimées à jamais sur son front.

— Même dans la mort, tu gardes l'air triste, lui dit-elle.

Sa hache était posée sur le lit, à côté de lui. Les tranchants aiguisés de ses deux lames luisaient à la lumière du feu. Elle tendit la main pour la toucher, puis se ravisa au dernier moment. C'était une arme de guerre et elle ne voulait rien avoir à faire avec cela. La guerre était un marché de dupes, un jeu pour les guerriers de Reikdorf, mais ce jeu ne pouvait avoir qu'une seule issue.

Assis en face d'elle, de l'autre côté de la table, Gerréon pleurait son jumeau perdu, la tête enfouie dans son bras replié. Sur son lit de mort, leur mère avait confié à Ravenna qu'à la naissance de Trinovantes et de Gerréon, la mère-matrone qui les avait mis au monde lui avait dit qu'ils seraient toujours liés l'un à l'autre, mais que seul l'un des deux grandirait pour connaître les plus grands plaisirs et les plus grandes peines.

Elle n'en avait jamais rien dit à Gerréon, mais elle se demanda si la mort de son jumeau était cette grande peine dont avait parlé l'accoucheuse. Et quel serait, dans ce cas, le plus grand de ses plaisirs ?

Ravenna aurait bien voulu pouvoir prendre son frère dans ses bras et le bercer pour l'endormir, ainsi qu'elle l'avait fait si souvent lorsqu'il n'était encore qu'un enfant et que les garçons plus âgés se moquaient de sa silhouette gracile et de son beau visage. Hélas, ce n'était que l'impulsion d'une grande sœur, car à présent, il était au-delà de ces simples consolations.

Elle se releva de l'endroit où elle s'était agenouillée, près du lit et traversa leur maison au plafond bas. La fumée du feu s'était accumulée sous la toiture, car il n'y avait pas de conduit d'évacuation, ce qui permettait à la fumée tiède de maintenir le chaume sec et chaud. Une odeur de viande montait de la marmite qui bouillonnait, suspendue à son crochet au-dessus du foyer, mais elle se dit que le repas serait perdu, car ils n'avaient ni l'un ni l'autre d'appétit.

Elle s'assit auprès de son frère, tendit la main et la posa sur sa tête. Oubliant ses préventions d'un instant auparavant, elle le prit dans ses bras et le serra contre elle. Tout naturellement, il passa les bras autour de sa taille et elle se mit à le bercer doucement, d'avant en arrière.

— Calme-toi à présent, murmura-t-elle. Nous ne devons plus pleurer dans cette maison, Gerréon. Tu vas finir par attirer les mauvais esprits et lorsqu'il entrera dans le palais d'Ulric, ton frère n'a sûrement pas envie que la dernière chose qu'il emporte avec lui soit le bruit de tes pleurs.

— Je ne peux pas m'en empêcher, gémit Gerréon, levant sa tête de l'épaule de sa sœur. Sa lèvre supérieure et son menton étaient gluants de larmes et de morve et il avait les yeux injectés de sang à force de pleurer.

Il s'essuya le visage de son bras valide.

— Mon frère est mort.

— Je sais, répondit Ravenna. Trinovantes était aussi mon frère, Gerréon.

— Mais c'était mon jumeau. Tu ne sais pas ce que c'est de perdre quelqu'un qui est comme une partie de toi. Je ressentais les mêmes choses que lui, comme si elles m'arrivaient à moi.

— Trinovantes était un guerrier, lui rappela Ravenna. Il avait choisi cette vie. Il en connaissait les risques.

— Non, répliqua Gerréon. Je ne crois pas. J'ai parlé avec des gens.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je veux dire que c'est Sigmar qui l'a envoyé à la mort, s'écria Gerréon d'une voix brutale. J'ai parlé avec les hommes de la troupe et ils m'ont dit que Sigmar avait ordonné à Trinovantes de tenir le pont d'Astofen. Il lui a interdit de battre en retraite, quoi qu'il arrive. Quel genre de choix est-ce là ?

Ravenna repoussa doucement son frère et le prit par les épaules pour le tourner face à elle. Comme lui, elle avait voulu savoir comment son frère était mort, mais elle était allée parler à Pendrag et elle savait comment les choses s'étaient réellement passées.

— Non, Gerréon, lui dit-elle. Trinovantes s'est porté volontaire pour tenir le pont. J'ai demandé à Pendrag et il m'a raconté ce qui s'est passé.

— Pendrag ? Évidemment, il soutient son frère d'armes, pas vrai ? Ils sont liés par un serment ou quelque chose de ce genre. Il dirait n'importe quoi pour protéger Sigmar.

Ravenna secoua la tête.

— Pendrag est peut-être beaucoup de choses, mais ce n'est pas un menteur et j'ai confiance en lui. C'est un peau-verte qui a tué Trinovantes et Sigmar a massacré ce monstre.

Gerréon se dégagea de l'étreinte de sa sœur.

— Comment peux-tu encore le défendre en un pareil moment ? Tu n'en peux plus d'attendre qu'il t'invite dans son lit, hein ? C'est ça ?

Ravenna le gifla violemment, marquant sa joue d'une empreinte livide.

— Alors, c'est bien ça, ajouta-t-il et elle leva la main pour lui assener une nouvelle gifle.

D'un geste vif, il lui attrapa le poignet qu'il serra à le briser.

— Arrête tout de suite, gronda-t-il.

Ravenna libéra son poignet. Gerréon était immobile, poings serrés, les veines de son cou, palpitantes et bleuâtres, se dessinant sur la pâleur de sa

peau.

Ravenna recula vivement, effrayée par la soudaine fureur de son frère.

— Je suis désolé d’avoir dit ça, ma sœur, articula Gerréon, mais tout ce que tu pourras dire ne me fera pas changer d’avis. Sigmar a tué notre frère, aussi sûrement que s’il lui avait lui-même plongé cette lance dans le cœur.

Frères d'Armes

Un vent froid soufflait sur les pentes herbeuses de la colline des Guerriers. Ravenna resserra sa longue cape autour de ses épaules en regardant la colonne de guerriers qui s'avavançait sur la route, montant de Reikdorf. Sigmar marchait en tête de la procession, vêtu de son armure de bronze et de son casque de fer. Le roi progressait à ses côtés et Pendrag et Alfgéir les suivaient, l'un soutenant la bannière de Sigmar et l'autre celle du roi.

Des guerriers en armure portaient Trinovantes sur une litière de boucliers et son corps était enveloppé dans sa bannière verte. Ravenna sentit une boule d'affliction glacée lui nouer la gorge à la vue du corps de son frère.

Gerréon se tenait à sa gauche, de plus en plus raide et tendu à mesure que la procession approchait. Elle lui jeta un regard de côté et vit son beau profil, crispé comme s'il était sculpté dans la pierre. Il avait mis sa meilleure tunique de laine écarlate et avait retiré l'écharpe qui soutenait son poignet. Il avait son épée à la ceinture et sa main valide reposait sur le pommeau de son arme.

Elle tendit la main et la glissa dans celle de son frère en la soulevant du pommeau de l'épée. Il fronça les sourcils à ce geste, mais se radoucît en voyant le chagrin qui brillait dans ses yeux.

— Ne t'inquiète pas, petite sœur, lui dit-il. Je n'ai pas l'intention de faire une bêtise.

— Je ne m'inquiétais pas du tout, mentit-elle.

Il serra sa main dans la sienne et tourna à nouveau son regard vers les hommes qui étaient déjà à mi-hauteur de la colline. Ravenna regarda les guerriers passer devant la tombe de Dragor Toison-Rouge et vit Sigmar et son père s'incliner au passage devant le tombeau de leur ancêtre.

Le père du roi était mort bien avant la naissance de Ravenna, mais les histoires de sa vie faisaient le ravissement des enfants de la communauté et ses exploits héroïques étaient connus dans les moindres recoins des territoires unberogens.

Enfin, le cortège funèbre arriva au sentier sinueux qui menait à l'endroit réservé à la dépouille de Trinovantes, un tumulus ouvert, à flanc de colline, dont l'entrée était encadrée de hauts piliers de pierres usées par le temps. En tant que membre de la garde de la maison du roi, Trinovantes avait droit à l'honneur d'occuper cette dernière demeure, couché sur un catafalque de pierre à côté de son père. En préparation de son inhumation, l'énorme rocher qui fermait la porte avait été poussé sur le côté, laissant une profonde trace boueuse dans le sol.

Le roi Björn s'arrêta devant l'ouverture du tumulus et Sigmar adressa à Ravenna et à son frère un signe de tête très solennel. Pendant de longues minutes, ils restèrent tous immobiles, dans un silence seulement troublé par le soupir du vent qui soufflait sur la colline, telle une lamentation mélancolique exprimant les sentiments de ceux qui se trouvaient là mieux que n'importe quel discours n'aurait pu le faire.

Au bout d'un instant, le roi Björn s'avança vers le tumulus et se laissa tomber à genoux, tête baissée, sur le côté de l'ouverture obscure. Sa cape d'un bleu profond battait dans le vent et sa couronne de bronze brillait à son front, dans le soleil de l'après-midi.

— Un guerrier va dormir de son dernier sommeil sous la terre pour laquelle il a combattu, psalmodia le roi. Son nom était Trinovantes et il est mort en héros, avec en main une lame rougie par le sang de ses ennemis et après avoir souffert de nombreuses blessures. Reconnais sa valeur, puissant Ulric, et accorde-lui l'accueil qu'il mérite.

Le roi prit alors un poignard de bronze et s'entailla la paume de la main. Il serra le poing et fit couler des gouttes de son sang sur la terre, devant la porte ténébreuse du tombeau.

— Je t'offre le sang des rois, reprit Björn, ainsi que l'honneur de ses frères d'armes.

À la tête des guerriers qui portaient Trinovantes, Sigmar passa devant le roi et se pencha pour pénétrer dans les ténèbres et l'atmosphère moite et renfermée du tombeau. Ravenna sentit la main de Gerréon se crispier sur la sienne, mais elle conserva le regard fixé sur le corps de son frère qui disparaissait lentement à l'intérieur du tumulus.

Ses larmes se mirent à couler quand elle entendit un raclement de métal et l'écho indistinct de paroles murmurées dans la tombe. Au bout d'un long moment, les guerriers ressortirent à la lumière et allèrent se ranger derrière le roi, arborant fièrement leurs boucliers devant eux. Finalement, Sigmar émergea de la tombe, portant le bouclier de Trinovantes à plat devant lui, comme un plateau. Le cuir qui recouvrait le bois était déchiré par endroits et plusieurs des clous de bronze de son pourtour avaient sauté.

Sigmar marcha lentement vers Gerréon et sa sœur, avec sur le visage une telle expression de souffrance que le cœur de Ravenna se serra, en dépit de son chagrin. Elle sentit Gerréon se crispier à côté d'elle lorsque Sigmar souleva le bouclier pour lui offrir.

— Trinovantes était l'homme le plus brave que je n'ai jamais connu, lui dit-il. Voici son bouclier, il te revient Gerréon. Puisses-tu le porter avec fierté et puisse-t-il te valoir autant d'honneur qu'il en a rapporté à ton frère.

— De l'honneur ? cracha Gerréon. Envoyé à la mort par un ami ? Quel honneur y a-t-il là-dedans ?

Sigmar ne montra aucun signe extérieur de colère, mais Ravenna vit ses yeux flamboyer de rage et de chagrin contenu. Le fils du roi resta immobile, tendant toujours le bouclier à Gerréon, dont Ravenna lâcha la main pour qu'il

puisse le prendre.

— Il était mon ami, Gerréon, dit doucement Sigmar. Je porte son deuil, tout comme toi. Oui, c'est bien moi qui lui ai donné l'ordre qui l'a conduit à la mort, mais c'est ainsi que les choses se passent à la guerre. Les meilleurs des hommes sont tués et nous honorons leur sacrifice en continuant à vivre et en chérissant leur mémoire.

De toute sa volonté, Ravenna essaya de pousser Gerréon à prendre le bouclier de Trinovantes, mais son frère semblait déterminé à se délecter de cet affrontement et il refusait obstinément d'accepter le bouclier des mains de Sigmar.

Les deux hommes ne se quittaient pas des yeux et elle eut envie de crier de frustration ; au lieu de cela, elle tendit les mains, se saisit du bouclier de son frère, inclina la tête devant Sigmar et glissa son bras dans les attaches pour le présenter devant elle.

À ce geste, Sigmar baissa les yeux sur elle, surpris, mais elle vit la flamme de la colère s'apaiser dans ses yeux, remplacée par une lueur de compréhension.

— Merci à toi, dit Ravenna, d'une voix forte et fière en dépit de sa tristesse. Je sais que tu aimais mon frère d'un amour profond et qu'il t'aimait lui aussi.

— Il était mon frère d'armes et il ne sera jamais oublié, lui répondit Sigmar.

— Non, acquiesça Ravenna. Il ne sera jamais oublié.

Gerréon resta figé sur place, mais à présent que le bouclier avait été accepté, Sigmar se détourna pour reprendre sa place à côté de Pendrag et de la bannière écarlate qui ondulait et claquait au vent.

Le roi se releva en lançant un regard noir à Gerréon, mais il ne dit pas un mot et retourna se placer auprès de son champion. Sigmar et Wolfgart marchèrent jusqu'à la pierre qui fermerait l'entrée de la dernière demeure de Trinovantes. Pendrag tendit la bannière de Sigmar à un autre guerrier et alla se joindre à ses frères d'armes.

Ils appuyèrent leurs épaules contre l'énorme rocher et se mirent à pousser, luttant contre l'inertie et la pesanteur de la roche, les muscles de leurs jambes gonflés sous l'effort. Ravenna pensa d'abord qu'ils ne parviendraient pas à l'ébranler, mais la pierre finit par remuer, tout doucement au début, puis plus rapidement sous l'effet de son propre poids.

Enfin, la roche roula devant l'entrée et Ravenna ferma les yeux lorsqu'elle se mit brutalement en place avec un bruit sourd, affreux et irrévocable.

Le crépuscule laissait place à la nuit et Björn était assis sur une pierre, le regard fixé sur la tombe de Trinovantes, le sac contenant le cœur de taureau posé sur le sol à ses pieds. Il se sentait impatient et le petit feu qu'il avait allumé devant la tombe n'était d'aucune utilité contre le vent froid qui s'insinuait comme un voleur pour lui dérober le peu de chaleur qui lui restait. Cette partie des rites funéraires le troublait toujours, en dépit de sa nécessité, mais il était le roi et c'était à lui de l'accomplir.

En attendant l'arrivée de l'autre personne, il examina les étoiles qui se levaient une à une au firmament. Il les considérait comme de simples petites lumières dans le ciel du soir, mais Eoforth disait qu'elles étaient des trous dans la voûte du monde mortel, au-delà de laquelle s'étendait le séjour des dieux, et que ceux-ci s'y penchaient pour regarder la race des hommes. Björn ne savait pas si c'était vrai ou non, mais cette idée lui semblait bonne et il était tout disposé à s'en remettre à la sagesse de son conseiller.

Il arracha son regard de la voûte céleste en entendant des pas feutrés sur le côté de la colline et sa main vola vers le manche de sa Faucheuse d'Âmes. Il ne voyait pas grand-chose dans cette obscurité, mais le crépuscule était le moment où les ombres et les fantômes sortaient de leurs tanières et ses yeux n'étaient plus aussi bons qu'ils l'avaient été dans sa jeunesse.

— Va en paix, Björn, gloussa une voix basse et cependant puissante. Ce soir, je ne te veux pas de mal.

Une femme courbée et enveloppée de robes sombres émergea de derrière le tumulus, mais Björn ne relâcha pas sa prise sur son arme pour autant. Elle marchait en s'appuyant sur un bâton noueux et ses cheveux étaient aussi blancs que le cuir d'un démon des brumes.

Cette comparaison lui fit froid dans le dos. Il se leva à son approche, bien déterminé à ne laisser paraître aucune émotion devant la sorcière de Fangefougères.

— Tu as apporté l'offrande pour le dieu des morts ? lui demanda la femme. Son visage était très vieux, parcheminé, pourtant ses yeux étaient comme ceux d'une jeune fille, brillants et pleins d'espiègleries.

— Je l'ai, répondit Björn en se penchant pour soulever le sac qui se trouvait sur le sol.

— Quelque chose te dérange, Björn ? s'enquit la vieille.

— Les gens de ton espèce me dérangent toujours, répliqua-t-il.

— Mon espèce ? répéta-t-elle sur un ton sarcastique. C'est mon espèce qui t'a protégé lorsque la peste s'est répandue sur tes terres. Et c'est encore *mon espèce* qui t'a averti de la menace de la grande bête qui hantait les collines Hurlantes. Grâce à moi, vous avez prospéré et les Unberogens comptent à présent parmi les tribus les plus puissantes de l'ouest.

— Tout cela est vrai, lui accorda Björn, mais cela ne change rien au fait que je suis convaincu que les ténèbres s'accrochent à toi comme un manteau. Tu as des pouvoirs qui vont au-delà de ceux des hommes mortels.

La sorcière eut un rire de crécelle, plein d'amertume.

— Qu'est-ce qui te dérange le plus, là-dedans ? Que mes pouvoirs dépassent ceux des mortels ou ceux des hommes ?

— Les deux, admit Björn.

— Tu es honnête, au moins, soupira la vieille femme en s'accroupissant devant le tombeau. Dépêchons-nous, à présent. Donne-moi le cœur.

Björn lui jeta le sac, qu'elle attrapa au vol pour le retourner au-dessus du feu. Le cœur se mit aussitôt à grésiller, et l'odeur âcre de la chair brûlée se

répandit lorsqu'il commença à se consumer. Il se mit à crépiter, crachant de la graisse et du sang avant de se mettre à fumer, et Björn ne put s'empêcher de saliver, alléché par l'odeur.

— Le dieu des morts est aussi celui des rêves, reprit la sorcière. Il envoie des songes prémonitoires à ceux qui guident les âmes en route pour son royaume.

Björn ne répondit rien, peu désireux d'échanger des banalités avec cette conjuratrice des choses mortes. Elle tourna le regard vers lui.

— Veux-tu que je te raconte mes rêves ?

— Non, riposta Björn. De quoi pourrais-tu bien rêver qui puisse m'intéresser ?

La sorcière haussa les épaules tout en retournant le cœur dans la braise. Sa surface noircissait et se racornissait sous la morsure des flammes.

— Les rêves sont une porte sur le futur, lui dit-elle. La vanité, l'orgueil ou le courage ne sont d'aucune protection contre le seigneur des morts. Et tôt ou tard, nous devons tous nous rendre dans son royaume.

— Est-ce que le rituel est bientôt terminé ? la coupa Björn, irrité par ce babillage.

— Bientôt, dit-elle, mais toi, entre tous les hommes, tu devrais savoir qu'il ne faut jamais bâcler une offrande aux dieux.

— Que veux-tu dire par là ? demanda le roi, dominant la sorcière de toute sa hauteur. La peste soit de tes énigmes, parle clairement !

La sorcière le regarda et Björn sentit une main glacée se refermer sur son cœur, aussi sûrement que les flammes s'étaient emparées du cœur du taureau. Ses yeux étaient illuminés par le feu et la chaleur des flammes disparut entièrement.

Le vent glacé hurla et sa cape ondoya autour de lui comme une créature vivante. Il leva les yeux et vit que le ciel était d'un noir d'encre, sans étoiles et que les lumières des dieux s'étaient éteintes. Björn ne s'était jamais senti aussi seul de sa vie.

— Tu es debout au bord d'un abysse, roi Björn, siffla la sorcière d'une voix qui semblait trancher le silence de la nuit comme une lame, alors écoute bien ce que je vais te dire. L'Enfant du Tonnerre est en danger, car les puissances des ténèbres se rassemblent contre lui, bien qu'il ne le sache pas. S'il vit, la race de l'homme s'élèvera vers la gloire et elle aura la maîtrise des terres, des mers et des cieux. Mais s'il tombe, alors le monde sombrera dans le sang et les flammes.

— L'Enfant du Tonnerre ? l'interrogea Björn en détournant le regard du ciel sans vie. Mais de quoi parles-tu ?

— Je parle d'un temps qui sera, bien loin de nous, bien au-delà de l'étendue de ta vie et de la mienne.

— Si je suis mort, qu'est-ce que ça peut me faire ?

— Tu es un grand guerrier et un homme de bien, roi Björn, mais celui qui viendra après toi sera le plus grand guerrier de notre temps.

— Mon fils ? lui demanda Björn. Tu veux parler de Sigmar ?

— Oui-da, fit la sorcière en hochant la tête. Je parle de Sigmar. Il se tient debout sur le seuil du portail de Morr et le dieu de la mort connaît son nom.

La peur se referma comme un étau sur le cœur de Björn. Sa femme lui avait été enlevée au cours d'une nuit sanglante, et en entendant qu'il risquait de vivre plus longtemps que son fils, il vit que sa plus grande crainte risquait de se réaliser.

— Peux-tu le sauver ? supplia-t-il.

— Non, répondit la sorcière. Toi seul le peux.

— Comment ?

— En me promettant d'honorer un pacte sacré lorsque je te le demanderai, rétorqua la vieille femme en lui saisissant la main.

— Demande ! s'écria Björn. Je te jurerai tout ce que tu voudras.

La sorcière secoua la tête et le vent s'apaisa tandis que les étoiles se remettaient à briller au firmament.

— Je ne te demande rien maintenant, roi Björn, mais lorsque je le ferai, tu devras être prêt.

Björn acquiesça de la tête, en dégageant sa main des siennes. Il regarda le flanc de la colline et vit que le ciel avait retrouvé ses teintes crépusculaires habituelles. Laissant échapper un soupir lourd d'angoisse, il se retourna vers la tombe de Trinovantes.

Le feu était éteint et les cendres du cœur s'étaient dispersées au vent.

La sorcière avait disparu.

Sigmar regardait la colline des Guerriers, quand il vit s'éteindre le minuscule point clignotant. Il baissa la tête, sachant que le dernier des rites funéraires de son ami venait de se terminer. Il ne parvenait pas à distinguer son père sur le flanc de la colline, mais il savait que jamais celui-ci ne négligeait son devoir envers les morts.

Traversé d'un frisson, il se tourna en direction de l'ouest et du soleil couchant. La nuit serait bientôt là. Il vit les sentinelles des remparts allumer les braseros couverts qui illumineraient la zone déboisée entourant Reikdorf. La nuit était toujours redoutable ; c'était le moment où les monstres, tapis au plus profond des forêts, pouvaient profiter des ténèbres pour prendre possession de la terre.

Bientôt, cela ne sera plus, pensa Sigmar, car le temps des hommes est venu.

— Je repousserai les ténèbres, murmura-t-il en plaçant les mains sur une énorme pierre carrée, posée au centre de la ville. La surface rugueuse de la pierre était rouge et striée de fines lignes dorées et elle ne ressemblait à rien de connu à l'ouest des montagnes.

Les derniers rayons du soleil avaient réchauffé sa surface et Sigmar sentit sa tiédeur dans ses mains, comme si la pierre approuvait ses sentiments. Il leva les yeux en entendant un bruit de pas.

Wolfgart et Pendrag, toujours vêtus de leurs armures de bronze, arrivaient à

grands pas, la tête haute et un air plein de fierté. Sigmar sourit en les voyant, submergé d'amitié pour ces deux âmes braves qui avaient combattu et versé leur sang à ses côtés.

— Alors, quoi, qu'est-ce qui se passe ? lui lança Wolfgart. Il y a de la boisson en abondance et une foule de femmes qui attendent pour accueillir notre retour comme il convient.

Sigmar se releva.

— Merci d'être venus, mes amis.

— Est-ce que tout va bien ? lui demanda Pendrag en percevant le ton particulier de sa voix.

Sigmar hocha la tête et s'accroupit de nouveau à côté de la pierre rouge.

— Vous savez ce que c'est ?

— Bien sûr, répondit Wolfgart en s'accroupissant à côté de lui.

— C'est la pierre du Serment, ajouta Pendrag.

— Oui, continua Sigmar. La pierre du Serment, rapportée des terres lointaines de l'est par les premiers chefs des Unberogens et plantée en terre, lorsqu'ils décidèrent de s'installer à cet endroit.

— Et alors ? dit Wolfgart en lui coupant la parole.

— Reikdorf a été bâtie autour de cette pierre. Son peuple a prospéré, la terre s'est laissé cultiver et elle nous a rendu notre travail au centuple, poursuivit Sigmar en posant la main sur la pierre. Lorsqu'un homme engage sa foi et se fiance à une femme, leurs mains s'unissent ici. Lorsqu'un nouveau roi fait vœu de conduire son peuple, c'est ici qu'il prononce sa promesse et quand les guerriers échangent le serment du sang, c'est sur cette pierre que leur sang est versé.

— Eh bien, reprit Pendrag, tu n'es pas encore roi et je pars du principe que tu n'as pas l'intention d'épouser l'un de nous deux ?

— Ah ça certainement pas ! s'écria Wolfgart. De toute façon, il est bien trop maigre à mon goût !

Sigmar secoua la tête.

— Tu as raison, Pendrag. Je vous ai demandé de venir ici parce que je voudrais que vous vous souveniez tous les deux de ce qui va se passer ici. Nous avons remporté une grande victoire à Astofen, mais ce n'est que le début.

— Le début de quoi ? l'interrogea Wolfgart.

— De nous, répondit Sigmar.

— Tu t'es peut-être trompé, Pendrag, reprit Wolfgart. Peut-être qu'il veut vraiment nous épouser.

— Quand je dis « nous », je veux parler de la race humaine, lui dit Sigmar. Astofen n'était qu'un début et je vois un plus grand destin pour nous tous. D'une année sur l'autre, les bêtes de la forêt s'attaquent à nos communautés et les peaux-vertes descendent des montagnes pour nous harceler, et pourtant, nous continuons à nous faire la guerre. Les Teutogens et les Thuringiens pillent nos territoires du nord et les Mérogens, ceux du sud. Les Norsii et les

Udoses sont en guerre permanente, et le Jutones et les Endales se combattent depuis des temps immémoriaux.

Wolfgart eut un haussement d'épaules.

— C'est comme ça depuis toujours.

Pendrag opina.

— Les hommes ne cesseront jamais de se combattre. Les forts prennent aux faibles et les puissants veulent toujours plus de puissance.

— Il faut que cela cesse, leur dit Sigmar. Ici, en ce jour, nous allons jurer de mettre un terme aux guerres entre les tribus. Si nous voulons grandir un jour, si nous voulons faire mieux que simplement survivre, alors nous devons être unis et partager un but commun.

Sigmar détacha Ghal Maraz de sa ceinture et le posa sur la pierre du Serment.

— Le jour de mon initiation, j'ai marché parmi les tombes de mes ancêtres et j'ai vu nos terres se déployer sous mes yeux. J'ai vu les étendues des forêts et nos villages dispersés parmi les arbres, comme des îles dans une mer aux flots ténébreux. J'ai vu la force de l'humanité, mais j'ai aussi vu sa fragilité et sa peur, ses peuples qui se réfugient derrière de hautes palissades qui les séparent les uns des autres. J'ai senti la jalousie et la défiance qui provoqueront toujours notre ruine lorsque nous devons affronter des ennemis plus forts que nous. J'ai eu la vision d'un puissant empire de l'humanité, d'une terre gouvernée d'une main forte et juste, mais si nous voulons avoir la moindre chance de réaliser ce rêve, nous devons mettre de côté nos petites mesquineries.

— Un objectif élevé, répondit Pendrag.

— Une noble cause.

— Noble, oui, intervint Wolfgart, mais impossible. Les tribus ne vivent que pour le combat et la guerre, elles se sont toujours battues et elles se battront toujours.

Sigmar secoua la tête et posa la main sur l'épaule de Wolfgart.

— Tu te trompes, mon ami. Ensemble, nous pouvons commencer quelque chose de magnifique.

— Ensemble ? lui demanda Wolfgart.

— Oui, ensemble, dit Sigmar en souriant, tout en posant l'autre main sur la tête de son puissant marteau de guerre. Je ne peux pas faire cela tout seul ; j'ai besoin du soutien de mes frères d'armes. Jure avec moi, mon ami. Jure que tout ce que nous ferons à compter de ce jour, nous le ferons au service de ce rêve d'un empire de l'humanité tout entière.

Wolfgart et Pendrag se regardèrent comme s'ils pensaient tous les deux que Sigmar avait perdu la tête, mais Pendrag se retourna vers lui avec un sourire.

— Ce serment, il faut du sang pour le faire ? Nous en avons assez versé ces derniers jours.

— Non, mon ami, répondit Sigmar. Le sang est pour Ulric. Ta parole me suffira.

— Alors je te la donne, dit Pendrag en plaçant la main sur le manche du marteau de guerre.

— Wolfgart ?

Son ami secoua la tête, souriant lui aussi.

— Vous êtes clairement fous, tous les deux, mais c'est une folie qui a du panache. J'en suis.

Wolfgart posa à son tour la main sur Ghal Maraz.

— Je jure, déclara solennellement Sigmar, par tous les dieux de nos terres et sur cette arme puissante, que je ne connaîtrai pas de repos jusqu'à ce que les tribus des hommes soient unies et fortes.

— Je le jure également, dit Pendrag d'une voix grave.

— Et moi de même, ajouta Wolfgart.

Sigmar sentit son cœur se gonfler de fierté en voyant dans les yeux de ses frères d'armes la puissance de leur foi en lui. Wolfgart hocha la tête.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? s'écria-t-il. Tu veux qu'on parte ce soir, tous les trois, à la conquête du monde ? On va avoir du pain sur la planche.

— Ce n'est que le début, lui promit Sigmar. D'autres se joindront à nous.

— Il y aura bien des gens qui ne voudront pas nous suivre sur ce chemin, l'avertit Pendrag. Il y a peu de chance qu'on arrive à forger cet empire dont tu parles sans verser le sang.

— La route sera longue et difficile, acquiesça Sigmar, mais j'ai la conviction que certaines choses valent la peine que l'on se batte pour elles.

Wolfgart leva les yeux de la pierre du Serment.

— Oui, dit-il, je pense que tu as bien raison.

Sigmar suivit le regard de son frère d'armes et il sentit le battement de son cœur accélérer en voyant Ravenna qui se tenait en bordure de la place. Elle s'était enveloppée d'un châle vert qu'elle serrait étroitement autour d'elle, et ses cheveux noirs étaient dénoués et cascadaient sur ses épaules. Sigmar ne l'avait jamais vue plus belle.

Il se retourna vers ses amis, déchiré entre la solennité du serment qu'ils venaient de prononcer et son désir de rejoindre Ravenna.

— Vas-y, lui souffla Pendrag. Tu serais idiot de ne pas y aller.

Ils marchèrent jusqu'au fleuve et regardèrent le soleil dont l'orbe finissait de disparaître à l'horizon. À l'est, l'obscurité envahissait le ciel, et le silence du monde n'était rompu que par les cliquetis des armures des sentinelles et le clapotis de l'eau courante.

Ravenna n'avait pas prononcé une parole à son approche et ils avaient marché dans un silence complice jusqu'à la rive du fleuve, dont les eaux noires coulaient devant eux comme une rivière de poix au flot rapide. Sigmar se sentait mal à l'aise dans son armure et chacun de ses propres pas lui semblait bruyant et gauche comparé à la démarche gracieuse de Ravenna.

Ils dépassèrent les barques qui avaient été remontées sur la berge, près des

chevalets à sécher le poisson, et arrivèrent à une petite jetée, de chaque côté de laquelle des madriers avaient été plantés dans le fleuve afin de consolider la berge. Ravenna monta sur la jetée et avança jusqu'à son extrémité, regardant les eaux du Reik qui fuyaient rapidement en direction de la côte, loin à l'ouest.

— Trinovantes aimait beaucoup nager dans le fleuve, dit-elle.

— Je m'en souviens, lui répondit Sigmar. Il était le seul à être assez fort pour le traverser. Tous les autres se faisaient emporter par le courant et devaient revenir à Reikdorf à pied.

— Même toi ?

— Même moi, dit Sigmar avec un sourire.

— Il me manque.

— Il nous manque à tous, dit-il. Je voudrais pouvoir te dire quelque chose qui te soulagerait de la douleur de sa mort.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a pas de mots pour ça, Sigmar. Et puis je ne le voudrais pas.

— Ça n'a pas de sens, répondit-il. Pourquoi se raccrocher à la douleur ?

— Parce que, sinon, je risque de l'oublier, soupira-t-elle. Sans la peine, je pourrais oublier que c'est à cause de la guerre et d'hommes comme toi qu'il a été tué.

— Tu penses que je suis responsable de sa mort, dit Sigmar.

Elle se détourna de lui et les derniers rayons du soleil brillèrent dans ses cheveux comme du cuivre fondu.

— C'est un orque qui lui a percé le cœur de sa lance, pas toi. Je ne te considère pas comme responsable de sa mort, mais je déteste l'idée que nous avons besoin d'hommes comme toi et comme mon frère pour nous protéger de ce monde. Je déteste l'idée que nous devons bâtir des remparts pour nous cacher et fabriquer des épées pour combattre nos ennemis.

Il tendit la main et toucha son épaule.

— Le monde est un endroit dangereux, Ravenna. Sans nos guerriers et nos épées, nous serions tous morts.

— Je le sais bien, répliqua-t-elle. Je ne suis pas naïve. Je comprends la nécessité de la guerre, mais ce n'est pas pour ça que je dois l'aimer et encore moins quand elle me prend mon frère, encore moins quand tu pourrais disparaître toi aussi.

Sigmar se mit à rire.

— Je n'ai pas l'intention de m'en aller.

Ravenna se tourna vers lui et son rire mourut dans sa gorge lorsqu'il vit les larmes déborder de ses yeux.

— Tu es guerrier et fils de roi, lui dit-elle. Ta vie, ce sont les batailles. Il est peu probable que tu meures vieux et dans ton lit.

— Je suis désolé, lui dit-il.

Elle se laissa tomber dans ses bras et put enfin pleurer son frère, à présent que les rites étaient terminés. Elle avait été forte suffisamment longtemps. Ils

restèrent ainsi enlacés, au bord du fleuve, tandis que le soleil disparaissait enfin à l'horizon et que les étoiles s'allumaient au ciel, dans toute leur gloire. La nuit était sans nuages et Sigmar admira les constellations ; il vit le Grand Loup, la Lance de Myrmidia et la Balance de Verena qui scintillaient sur le champ noir de la voûte céleste.

Il y en avait d'autres, mais il ne voulait pas bouger et risquer de gâcher ce moment. Ravenna pleura la mort de son frère durant de longues minutes et Sigmar la serra simplement contre lui, sans rien dire, respectueux de son chagrin. Ses pleurs finirent par se tarir et elle releva la tête, les paupières bouffies d'avoir tant pleuré, mais forte à nouveau, comme elle l'avait été lorsqu'elle avait reçu le bouclier de Trinovantes de ses mains, sur la colline des Guerriers.

— Merci, lui dit-elle en s'essuyant les yeux avec le bord de son châle.

— Je n'ai rien fait.

— Bien sûr que si.

Perplexe et ne sachant ce qu'elle voulait dire, il garda le silence jusqu'à ce qu'elle s'écarte de lui et s'éloigne, resserrant son châle autour d'elle.

— Vous aviez l'air bien sérieux, reprit-elle soudainement, en changeant de sujet. Avec Wolfgart et Pendrag, je veux dire.

Sigmar hésita avant de lui répondre.

— Nous avons prêté serment, lui dit-il enfin.

— Un serment ? Quel genre de serment ?

Sigmar se demanda un instant s'il devait lui en parler, mais il comprit aussitôt que si son rêve d'un empire unifié devait voir le jour, il fallait aussi que ce rêve prenne forme dans le cœur et l'esprit de son peuple. Une *idée* pouvait être un puissant instrument et se répandre beaucoup plus vite qu'une armée ne pouvait se déplacer.

— Le serment de mettre fin à la guerre, répondit-il, d'unir les tribus et de forger un empire qui pourra faire face aux créatures des ténèbres.

Elle hocha la tête.

— Et qui gouvernerait cet empire ?

— Nous, dit-il, les Unberogens.

— Tu veux dire *toi*.

Sigmar eut un mouvement de la tête.

— Cela serait-il si mauvais ?

— Au contraire, car tu as le cœur bon, Sigmar. J'en suis profondément convaincue. Si tu parviens à construire cet empire, ce sera un royaume fort et juste.

— *Si* je parviens à le construire ? Tu ne m'en crois pas capable ?

— S'il y a un homme qui le peut, c'est bien toi, répondit-elle en avançant et en lui prenant la main. Mais promets-moi juste une chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Sois prudent, lui dit-elle. Tu ne sais pas encore ce que je vais te demander.

— Ça ne fait rien, répondit Sigmar. Tes désirs sont des ordres.

Elle leva sa main libre et lui caressa le visage.

— C'est gentil.

— Je le pense vraiment, reprit Sigmar. Demande ce que tu veux et je te le prometterai.

— Alors, promets-moi que les guerres finiront un jour, dit Ravenna en le regardant droit dans les yeux. Et que lorsque tu auras achevé tout ce que tu voulais accomplir, tu déposeras les armes et tu laisseras tout cela derrière toi.

— Je te le promets, répondit-il sans une seconde d'hésitation.

Les Songes des Rois

L'hiver se referma sur Reikdorf comme un poing serré. Chaque jour était plus court que le précédent et la température baissa jusqu'aux premières chutes de neige qui recouvrirent le monde d'un manteau blanc. Le Reik coulait lentement, majestueux, et ses eaux glacées charriaient des blocs de glace descendus des lointaines Montagnes Grises, plus au sud.

Calfeutrés dans leurs demeures, les Unberogens se préparèrent à attendre la fin de la mauvaise saison. Les greniers étaient pleins des fruits de leurs récoltes, il y avait du pain en abondance et suffisamment de nourriture pour chaque foyer. Le roi Björn fit expédier des chariots de blé en direction de l'ouest et des terres des Endales, car il savait que leur terre n'était pas généreuse et que les eaux putrides des marais avaient empoisonné une bonne partie de leurs récoltes.

Ces convois partirent accompagnés de guerriers en armes, car la forêt restait dangereuse, même au cœur de l'hiver. Certes, les brigands n'attaqueraient pas tant que la neige couvrirait le sol d'un épais tapis, mais ce froid mortel ne faisait pas peur aux bêtes difformes qui hantaient les recoins les plus ténébreux des bois.

Wolfgart prit la tête du convoi destiné à Marburg, chevauchant en tête de la colonne des guerriers nouvellement équipés de hauberts de mailles de fer tout neufs, tout juste sortis de la forge d'Alaric et Pendrag. Au début, Wolfgart s'était montré réticent à se séparer de son plastron de bronze, mais quand Alaric lui avait démontré à quel point ces armures de fer étaient résistantes, il avait joyeusement rejeté sa vieille cuirasse et s'était équipé de ses nouvelles protections.

Avec ses guerriers, ils hiverneraient chez les Endales et reviendraient au printemps. Les jours s'écoulèrent, lents et glacés ; Sigmar regrettait vivement l'absence de son ami.

Les semaines s'étiraient l'une après l'autre, dans une froide indolence, et chacune d'elles pesait lourdement sur ses épaules. Il avait grande envie de mettre en application le serment qu'il avait prononcé avec ses frères d'armes, mais rien ne pouvait se faire tant que l'hiver tenait le monde dans ses griffes. Les armées ne pouvaient manœuvrer en hiver et il aurait été suicidaire de s'obstiner à vouloir le faire par ce froid pénétrant. La vie quotidienne suivait son cours et la population de Reikdorf se consacrait aux travaux qui ne pouvaient être accomplis que lorsque les journées n'étaient pas occupées par les harassants travaux des champs.

Les orfèvres prenaient le temps de façonner de superbes bijoux, les tisserands se lançaient dans la fabrication de grandes tapisseries et les maîtres artisans formaient leurs apprentis au travail du bois, de la pierre et à toutes sortes d'autres techniques, toutes choses qui auraient été impensables sans le confort que leur procuraient leurs abondantes récoltes.

La forge d'Alaric résonnait de coups de marteau et ses cheminées vomissaient des nuages de vapeur sifflante. Pendrag se rendait à la forge tous les jours pour y apprendre les secrets des alliages de métaux qui lui permettraient de produire des épées dont le fil resterait aiguisé plus longtemps et ne s'ébrécherait pas à l'usage.

À mesure que l'hiver avançait, les allées et venues des marchands qui se rendaient à Reikdorf ou qui en repartaient se réduisirent à presque rien. Seules les caravanes naines osaient voyager durant l'hiver. Elles se composaient de chariots bas et assez malgracieux à regarder, tirés par des poneys musculeux et courts sur pattes. Chacune de ces caravanes apportait un chargement de minerai provenant des mines naines, ainsi que des armes et des armures de la meilleure facture et des tonneaux de forte bière.

Des nains vêtus de pied en cap de mailles scintillantes et de lourdes plaques marchaient pesamment à côté de ces caravanes, apparemment indifférents au froid et à la neige profonde. On ne voyait pas leurs visages, dissimulés derrière des visières de bronze ; seules leurs longues barbes tressées étaient visibles. Alaric venait accueillir chaque caravane en personne, interpellant ses congénères dans le langage guttural et cependant lyrique du peuple des montagnes, tandis que la population les observait, dissimulée derrière les fenêtres aux volets tirés.

Dès que les chariots étaient déchargés, on les remplissait de blé, de fourrures et de toutes sortes de marchandises que les nains dans leurs forteresses ne pouvaient se procurer par eux-mêmes. Des messages étaient échangés entre le roi Björn et le roi Kurgan Barbe de Fer qui se transmettaient ainsi ce qu'ils savaient du monde environnant.

Sigmar passa la plus grande partie de l'hiver à s'entraîner en compagnie des guerriers unberogens, affinant ses techniques de combat déjà redoutables et resserrant ses liens d'amitié avec ses camarades par sa loyauté et la vivacité de son esprit.

Il y eut quelques escarmouches. Sigmar et son père durent tous les deux prendre la tête de compagnies qu'ils menèrent dans la forêt pour combattre des groupes d'hommes-bêtes en maraude qui s'en prenaient aux communautés les plus isolées. Chaque fois, les guerriers revenaient à Reikdorf avec des crânes plantés sur leurs lances et chaque fois, les maraudeurs attendaient plus longtemps avant de se relancer à l'attaque.

Les hommes-bêtes n'étaient pas leurs seuls ennemis. Des pillards teutogens n'hésitèrent pas à pénétrer effrontément en territoire unberogen afin d'y voler du bétail et des moutons, mais ils furent rattrapés et tués avant d'avoir pu retourner sur leurs propres terres. Gerréon eut finalement l'occasion de

combattre lors de l'une de ces échauffourées, au cours de laquelle il s'attira le respect de ses compagnons par son habileté meurtrière à manier l'épée. Toutefois, ainsi qu'il l'avait lui-même prédit, son absence à la bataille d'Astofen avait creusé un fossé entre lui et ceux qui avaient remporté cette terrible bataille contre les orques.

Les jours commencèrent enfin à rallonger, et les cavaliers unberogens purent pousser leurs chevauchées un peu plus loin et exercer une surveillance plus étroite sur leurs frontières. À l'approche du printemps, les escarmouches frontalières devinrent plus fréquentes. Les archers devaient inlassablement repousser des simulacres d'attaques de la part de pillards hilares qui les arrosaient de lances et de flèches en poussant des hurlements d'allégresse.

Les jours passèrent. Le peuple de Reikdorf avait encore une fois survécu à l'hiver et le cœur des hommes s'allégea à mesure que les jours devenaient plus lumineux. Chaque jour, le soleil demeurait un peu plus longtemps dans le ciel, et tandis que les neiges reculaient lentement, le vert et l'or de la forêt devenaient de plus en plus éclatants.

Dotés des outils fabriqués par Pendrag, les fermiers purent retourner aux champs pour y préparer les semailles du printemps, tandis que l'on bâtitait de nouveaux greniers et moulins un peu partout sur les terres environnantes. À Reikdorf, les anciens proclamèrent que cet hiver avait été l'un des plus doux dont ils se souvenaient.

À peine les premières fleurs du printemps eurent-elles commencé à percer la mince couche de neige qui persistait encore que l'on aperçut une compagnie de cavaliers qui se dirigeait vers la ville en longeant la rive nord du Reik. Les guerriers en armes se précipitèrent sur les remparts jusqu'à ce que l'on ait repéré une bannière familière et l'on ouvrit les portes. À la tête de ses guerriers, Wolfgart entra dans Reikdorf sous le regard sévère de la statue d'Ulric, accueilli à grands cris par la population en liesse.

Son retour fut célébré dans la joie et un grand festin fut organisé pour fêter chacun des guerriers qui étaient partis au début de l'hiver. Tout le monde lui réclama des nouvelles de l'ouest et Wolfgart se délecta à faire le récit de ses aventures.

— Le roi Marbad, déclara-t-il, le vieux roi lui-même, est en route pour Reikdorf.

Dans la forge, l'atmosphère était lourde et confinée. Le grand soufflet pompait furieusement, soufflant sur le foyer, les étincelles voltigeaient et une fumée brûlante s'accumulait sous la charpente. Les briques les plus proches du feu rougeoyaient et le charbon ronflait sous les bourrasques du soufflet.

— Il faut qu'il souffle plus fort, petit homme ! cria Alaric. La fournaise doit être plus chaude que ça pour ôter les impuretés !

— Il ne peut pas aller plus vite, Alaric, répondit Pendrag. La marée est trop basse et les pompes ne peuvent pas prendre assez de vitesse pour faire accélérer le soufflet.

— Ach, ça fonctionnait parfaitement ce matin.

— C'était ce matin, protesta Pendrag en lâchant les manivelles du soufflet mécanique. Nous allons devoir attendre que la marée remonte.

Il s'éloigna de l'assemblage de vessies gonflées d'air et de sangles de cuir qui constituaient le grand soufflet hydraulique, actionné par une dérivation d'eau venue du Reik, dont le flot rapide avait été aménagé pour traverser la forge.

Lorsque le fleuve était à son plus haut, l'eau faisait tourner une grande roue à aubes qui actionnait le soufflet, lequel permettait à son tour de faire monter la température de la fournaise jusqu'aux températures incroyablement élevées nécessaires à la production du fer.

Pas plus tard que le printemps dernier, quand Alaric était arrivé à Reikdorf, les guerriers unberogens n'étaient armés que d'épées et de lances de bronze mais, grâce aux enseignements du nain, Pendrag avait été le premier homme à forger une épée de fer.

En l'espace d'une saison, tous les guerriers avaient reçu une arme semblable et chaque jour de nouveaux hauberts de mailles et de cuir sortaient de la forge, à mesure que les forgerons de Reikdorf apprenaient les ancestrales techniques du travail du métal connues des nains.

— La marée, soupira Alaric en secouant la tête avec dégoût. À Karaz-a-Karak, nous ne nous embarrassons pas de marées. De puissantes chutes d'eau se déversent du sommet des pics et plongent au cœur de la forteresse, nuit et jour. Ah, humain, je voudrais que tu voies les grandes forges de la montagne. Elles sont si chaudes que le cœur de la forteresse en est illuminé d'un éclat rouge et toute la montagne tremble sous les coups des marteaux-pilons.

— Hélas, nous n'avons pas de chutes d'eau semblables chez nous, lui fit remarquer Pendrag. Nous devons nous contenter des marées.

— Et la machinerie, continua Alaric en ignorant ce commentaire. De grands pistons de fer qui sifflent comme des serpents et des roues tournoyantes et des soufflets rugissants. Par tous les dieux de la montagne, je n'aurais jamais pensé que je soupirerais après la présence d'un ingénieur.

— Un ingénieur ? Qu'est-ce que cela ? Une espèce de forgeron ?

Alaric se mit à rire.

— Non. Un ingénieur est un nain qui se spécialise dans la construction de machines semblables à ce soufflet que nous avons là, mais en beaucoup plus gros et en bien plus perfectionné.

Pendrag regarda le soufflet à eau qui chuintait et sifflait bruyamment, avec ses vessies en accordéon qui se contractaient et se détendaient au rythme du mouvement de la pompe rotative actionnée par l'eau de la dérivation. Avec l'assistance d'Alaric, il lui avait fallu toute son habileté et celle des meilleurs artisans du village pour le construire et ils avaient dû travailler un mois entier pour cela. À ses yeux, c'était une merveille d'inventivité et d'astuce.

— Je pensais que nous nous étions bien débrouillés pour construire ce

soufflet, protesta Pendrag.

— Vous autres humains avez quelques capacités, c'est vrai, concéda Alaric. Pendrag vit bien que le nain lui accordait ce piètre compliment sans grande conviction. Mais les artisans nains sont les meilleurs qui se puissent trouver et jusqu'à ce que je parvienne à persuader un ingénieur de descendre des montagnes, nous devons nous contenter de ce... de ce fourbi.

— Tu nous as aidés à construire le soufflet, reprit Pendrag. N'es-tu pas un ingénieur ?

— Non, mon gars, répondit Alaric. Je suis... tout à fait autre chose. Je suis capable de façonner des armes dont tu n'as même pas l'idée, des armes semblables au marteau que possède le fils de ton roi.

— Ghal Maraz ?

— Oui-da, le briseur de crâne, une arme puissante, assurément, dit Alaric avec un hochement de tête. Le roi Kurgan a vraiment accordé un grand honneur à ton peuple lorsqu'il en a fait présent à Sigmar. Dis-moi, garçon, connais-tu la signification du mot *unique* ?

— Je pense que oui, répondit Pendrag. Cela signifie que quelque chose est spécial. Que c'est le seul de son espèce.

Alaric opina.

— C'est vrai, mais dans le cas de ce marteau, cela signifierait plutôt *sans égal*. Ghal Maraz est ainsi, il n'en existe qu'un seul au monde et il a été forgé dans des temps immémoriaux, avec un art que nul nain d'aujourd'hui ne saurait reproduire.

— Même toi, tu ne saurais pas en fabriquer un comme celui-ci ?

Alaric lui lança un regard irrité, comme s'il venait de mettre en doute ses capacités de nain.

— Je suis très habile, mon gars, mais même avec toute mon habileté, je suis incapable de fabriquer une arme telle que Ghal Maraz.

— Même pas si nous avions un ingénieur ?

Le nain se mit à rire et son visage barbu se détendit.

— Non, pas même si nous avions un ingénieur. Et les gens de mon peuple n'apprécient guère de vivre sans avoir au-dessus de la tête un toit de pierre bien solide. Je doute d'arriver à persuader l'un de ces gars-là de quitter nos montagnes pour venir séjourner ici.

— Tu es bien resté, lui fit remarquer Pendrag en regardant l'orange vif du foyer perdre de son éclat pour passer à un rouge terne palpitant d'une lueur malveillante.

— Oui... et tu sais comment ils m'appellent à Karaz-a-Karak ?

Pendrag fit un signe de dénégation.

— Non, comment t'appellent-ils ?

— *Alaric le Fou*, répondit le nain, c'est comme ça qu'ils m'appellent. Ils pensent tous que j'ai perdu la tête à force de passer mon temps avec vous autres humains.

Ces paroles avaient beau être prononcées sur un ton léger, Pendrag sentit la

tension dans la voix du nain.

— Alors, pourquoi restes-tu ? lui demanda Pendrag. Pourquoi ne pas retourner dans les montagnes ? Je ne dis pas ça parce que je veux que tu t'en ailles, évidemment.

Se détournant du foyer, le nain saisit l'une des lames qui attendaient, entassées sur un établi de bois qui courait sur toute la longueur de l'un des murs de pierres de la forge. Le métal était noir et il fallait encore fixer une poignée et une garde sur la soie pointue de la lame.

— Vous autres humains, vous êtes une race jeune et vous vivez des vies si courtes que beaucoup de mes frères pensent que c'est une perte de temps que de tenter de vous enseigner quoi que ce soit. Il faudrait attendre la durée de plusieurs de vos existences pour qu'un nain soit considéré comme simplement compétent en tant que forgeron. Comparé à l'art des nains, le travail des humains est grossier, de piètre qualité. Il ne vaut pas la peine qu'on s'y intéresse.

— Alors pourquoi le fais-tu ? dit, de la porte, une voix. Pourquoi t'en occupes-tu, je veux dire.

Pendrag leva les yeux et vit la silhouette de Sigmar, dessinée en contre-jour dans l'encadrement de la porte, étroitement enveloppé dans sa cape en peau d'ours. Une bouffée d'air froid pénétra dans la forge et le fils du roi entra en refermant derrière lui.

Alaric posa la lame et s'assit sur un petit tabouret aux pieds épais, à côté de l'établi. Il salua Sigmar de la tête.

— Parce que vous avez du potentiel, répondit-il. Ce monde est cruel... des orques, des hommes-bêtes et d'autres choses encore dont il vaut mieux ne pas trop parler... tous ceux-là ne cherchent qu'à nous noyer dans un bain de sang. Les elfes ont pris peur et se sont enfuis vers leur île et il ne reste que les humains et les nains pour arrêter ces créatures du mal. Chez moi, certains pensent que nous devrions nous contenter de barricader hermétiquement les portes de nos forteresses et vous laisser vous débrouiller seuls, mais moi, à la façon dont je le vois, je pense que si nous ne vous aidons pas en vous permettant d'avoir de meilleures armes et de meilleures armures et en vous enseignant deux ou trois choses sur la manière de les fabriquer, votre race disparaîtra et nous serons les prochains sur la liste.

— Tu nous trouves faibles à ce point-là ? lui demanda Sigmar en se dirigeant vers l'établi où les épées attendaient d'être terminées et en en prenant une.

— Faibles ? s'écria Alaric. Ne dis pas de bêtises, mon petit ! Les hommes ne sont pas faibles. J'ai vécu suffisamment longtemps parmi vous pour connaître votre force, mais vous vous chameillez comme des enfants et vous n'avez pas les moyens de résister à vos ennemis. Lorsque vos ancêtres ont passé les montagnes, il y a bien longtemps, ils avaient des armures et des armes de bronze, pas vrai ?

— C'est ce que nous disent les anciens, acquiesça Pendrag.

— Tous ceux qui vivaient dans ces parages avaient seulement des gourdins de pierre et des plastrons de cuir, et regarde ce qui leur est arrivé : ils ont été exterminés. J'ai vu les orques à l'est des montagnes. Il y en a tant que tu croirais avoir perdu l'esprit rien qu'à voir leurs multitudes. Si vous n'avez ni armes ni armures de fer, ils vous extermineront.

Sigmar fit tourner la lame dans sa main.

— Pendrag, dit-il, saurais-tu fabriquer ces lames de fer sans l'aide de maître Alaric ?

Pendrag hocha la tête.

— Je crois, oui.

— Ce n'est pas suffisant, répliqua Sigmar, laissant retomber l'épée sur l'établi et marchant jusqu'à l'endroit où se tenait Pendrag. Le visage du fils du roi luisait de sueur à cause de la chaleur de la forge, mais son regard était ferme.

— Dis-moi, vraiment, peux-tu fabriquer une telle lame ou non ?

— Je peux le faire, lui assura Pendrag. Je sais éliminer les impuretés du minerai et à présent que le soufflet est en état de marche, nous pouvons faire monter la température du foyer suffisamment haut.

— À marée haute, grommela Alaric.

— À marée haute, reconnut Pendrag, mais oui, je peux le faire. En fait, j'ai beaucoup réfléchi à la manière de mieux brûler les...

Sigmar sourit et l'arrêta de la main.

— Très bien. Lorsque les neiges auront totalement fondu, je rassemblerai tous les forgerons des Unberogens et tu leur apprendras comment fabriquer de telles armes. Maître Alaric a raison. Si nous n'avons pas de meilleures lames et des armures plus solides, nous sommes perdus.

— Tu veux que ce soit *moi* qui leur apprenne ? s'exclama Pendrag. Pourquoi pas maître Alaric ?

— Avec tout le respect que je lui dois, maître Alaric ne restera pas éternellement avec nous et il est plus que temps que nous apprenions à faire ce genre de choses par nous-mêmes.

— C'est très vrai, approuva Alaric. De plus, tu peux mourir demain et alors, à quoi leur servais-tu ?

Pendrag lança un regard exaspéré à Alaric tandis que Sigmar continuait.

— Le roi a décrété qu'à la fin de l'été, chaque village unberogen devrait avoir un forgeron capable de fabriquer des lames de fer. Avec maître Alaric, vous avez fait des choses magnifiques ici, mais vous ne pouvez espérer parvenir à produire suffisamment d'armes suffisamment vite pour équiper tous nos guerriers.

Pendrag se leva et cracha dans sa paume, puis tendit la main à son frère d'armes.

— D'ici la fin de l'été ?

— Tu penses pouvoir y arriver ? lui demanda Sigmar en crachant dans sa paume lui aussi et en prenant la main de Pendrag.

— J’y arriverai, lui assura Pendrag.

Le roi Marbad arriva une semaine à peine après la fonte des neiges. Il se présenta au pont du Sudenreik suivi de sa bannière ornée d’un corbeau et précédé de joueurs de cornemuse. Ceux-ci portaient de longs kilts faits de lanières de cuir et des cuirasses d’écailles formées d’alignements de petits disques de bronze qui étincelaient au soleil.

Chacun de ces musiciens était un jeune homme d’une stature extraordinaire et les cornemuses qu’ils portaient ressemblaient à des vessies sifflantes, dans lesquelles étaient plantés de chalumeaux de bois, dont l’un était utilisé pour souffler dans la vessie, tandis qu’un autre était percé de trous sur lesquels jouaient les doigts.

La musique était audible depuis l’autre rive du fleuve. Lorsqu’ils aperçurent la bannière au corbeau et celui qui chevauchait devant elle, les pêcheurs se mirent à frapper dans leurs mains au rythme de l’entraînante mélodie.

Le roi des Endales, un homme d’âge avancé, aux cheveux gris et au visage marqué par les ans, était bien connu des Unberogens. Il était mince, presque sec, bien que sa cuirasse eut été moulée afin de rappeler le physique athlétique de sa jeunesse. Il portait un heaume pointu, orné de grandes ailes noires qui montaient depuis ses larges gardes-joues, ainsi qu’une longue cape sombre dont les pans déployés recouvraient la croupe de son destrier. Vingt Heaumes Corbeaux chevauchaient aux côtés de leur roi et c’étaient tous des guerriers de haute taille, vêtus de capes noires et de heaumes ailés identiques à ceux du roi. C’était là la fine fleur des guerriers endales, les plus braves d’entre les braves, qui avaient tous juré de donner leur vie pour la protection du roi.

La population de Reikdorf s’interrompit dans ses travaux pour regarder passer le cortège et acclamer ces amis venus de terres lointaines. Des éclaireurs unberogens chevauchaient aux côtés des Endales et les guerriers qui gardaient les remparts envoyèrent des messagers porter la nouvelle de l’arrivée du roi Marbad à leur souverain.

Au moment où le roi des Endales passait le Reik et montait la pente menant aux grandes portes, celles-ci s’ouvrirent largement et le roi Björn sortit de la ville à pied, accompagné de Sigmar, pour accueillir son hôte. Alfgéir et les gardes de la maison du roi les suivaient, vêtus de leurs capes en peau de loup, avec leurs marteaux de guerre à longs manches accrochés à la ceinture.

Observant les cavaliers d’un œil exercé, Sigmar vit la discipline qui régnait dans les rangs ; les Heaumes Corbeaux au visage sévère gardaient la main sur la garde de leur épée et ne relâchaient pas leur attention, même sur ce territoire ami. C’étaient des hommes vigoureux, à l’air coriace, aussi minces et musclés que des loups, mais leurs chevaux étaient maigres et ne valaient pas les magnifiques destriers unberogens avec leur large poitrail.

— Bon sang, que je suis heureux de te revoir, Marbad ! cria le roi des Unberogens d’une voix puissante qui portait facilement jusqu’au fleuve.

Sigmar sourit à entendre le plaisir réel qui résonnait dans la voix de son

père. Il lui avait paru distrait et absent tout l'hiver. Depuis les funérailles de Trinovantes, le feu qui brillait autrefois dans ses yeux s'était terni et Sigmar l'avait souvent surpris à le regarder d'une étrange manière lorsqu'il pensait que son fils ne faisait pas attention à lui.

Le roi Marbad leva les yeux et son visage austère se fendit d'un large sourire. Le roi des Endales était déjà venu à Reikdorf, bien des années auparavant, mais Sigmar n'avait conservé qu'un vague souvenir de cette visite. Les cavaliers à capes noires se déployèrent en éventail et se disposèrent en ligne, de chaque côté de leur roi. Les joueurs de cornemuse se placèrent aux deux extrémités de la ligne et le porteur de la bannière au corbeau demeura au centre, près du roi.

— Je suis heureux de voir que tu es toujours en vie, Björn, répondit Marbad d'une voix profonde, presque surprenante au vu de son physique émacié. J'ai entendu dire que tu avais traversé des temps difficiles.

— Wolfgart exagère toujours, rétorqua Björn, comprenant manifestement d'où pouvaient provenir les informations de Marbad.

Marbad passa la jambe par-dessus l'encolure de son cheval et sauta à terre souplement. Les deux rois s'étreignirent chaleureusement en se donnant de grandes bourrades dans le dos de leurs poings fermés, comme des frères qui se retrouvent après une longue séparation.

— Cela fait trop longtemps, Marbad, s'exclama Björn.

— C'est bien vrai, mon ami, répliqua Marbad en regardant en direction de Sigmar, et ça ne peut pas être Sigmar ! Il n'était qu'un petit garçon la dernière fois que j'ai vu !

Björn se retourna, le bras toujours posé sur les épaules de Marbad.

— Je sais ! Moi-même j'ai du mal à le croire. Il me semble, qu'hier encore, il était à la mamelle et salissait son berceau !

Sigmar dissimula son agacement, tandis que Björn avançait vers lui en compagnie de son frère d'armes. Cela faisait des années que les deux hommes ne s'étaient pas vus, pourtant ils semblaient si à l'aise ensemble qu'ils paraissaient s'être quittés la veille. À l'approche de Marbad, le regard de Sigmar fut attiré par l'épée qu'il portait au côté, dans un fourreau de cuir usé dont dépassait une poignée recouverte d'un entrelacement de fils d'argent scintillants et couronnée d'un pommeau serti d'une gemme bleue, brillant d'un vif éclat.

C'était donc Ulfshard, cette lame que l'on disait forgée par les êtres féériques en un lointain passé, en un temps où les démons arpentaient le monde et où la race des hommes vivait dans des cavernes et ne s'exprimait que par des grognements et des cris de bête.

Sigmar arracha son regard de l'arme fameuse et se tient bien droit devant le roi Marbad qui plaça ses mains gantées sur ses épaules, avec sur le visage une expression pleine de fierté.

— Comme tu as belle allure, Sigmar, lui dit Marbad. Par les dieux, je revois vraiment ta mère dans ton visage !

— Mon père dit que j'ai ses yeux, répondit Sigmar, heureux de ce compliment.

— Ah, c'est une bonne chose que tu lui ressembles, mon garçon, dit Marbad en riant. Tu ne voudrais tout de même pas ressembler à ce vieux bonhomme, pas vrai ?

— Il profite du fait que nous sommes des frères d'armes pour venir m'insulter jusque sur mes terres, lança Björn en éloignant Marbad de Sigmar pour le mener vers Alfgéir.

— Mon cher ami, lui dit Marbad en prenant la main du champion du roi et en la serrant selon le salut des guerriers. Ta maison prospère-t-elle ?

— Oui, mon seigneur, répondit Alfgéir avec un salut de la tête.

— Toujours aussi bavard, hein ? dit Marbad en souriant. Et où est donc Eoforth ? Est-ce que cette vieille fripouille continue à répandre son charabia en essayant de faire croire qu'il s'agit de sages conseils ?

— Il demande ton indulgence, Marbad, lui dit Björn. Il commence à se faire vieux et il lui faut du temps pour quitter son lit ces jours-ci.

— Ach, ce n'est pas grave. Je le verrai ce soir, n'est-ce pas ?

— Certainement, mon vieil ami, certainement, promit Björn avant de se tourner vers Alfgéir. Fais apporter une collation et de l'eau pour les Heaumes Corbeaux et assure-toi que leurs chevaux reçoivent notre meilleure avoine.

— Je m'en occupe, mon roi, répondit Alfgéir qui s'en alla aussitôt donner ses ordres aux gardes de la maison du roi.

Marbad se retourna vers Sigmar.

— Wolfgart m'a parlé du pont d'Astofen, mais j'aimerais entendre cette histoire racontée par celui qui a mené cette action. Peut-être que cette fois, j'aurais droit à une version où il n'y aura ni dragons ni sorciers maléfiques, pas vrai ? Qu'en dis-tu garçon ? Ferais-tu plaisir à un vieil homme en lui racontant une petite histoire ?

Sigmar s'inclina.

— J'en serais heureux, mon seigneur, répondit-il.

Une fois encore, la bière coulait à flot dans la longue maison des Unberogens, où les guerriers étaient venus pour festoyer d'une profusion de viandes rôties. Assis à l'une des tables à tréteaux, Sigmar buvait en compagnie de ses guerriers, tandis que son père et Marbad discutaient, installés au haut-bout de la table. Des servantes circulaient de table en table, apportant force plats de viandes succulentes, outres de vin et cruches de bière.

L'atmosphère était chaleureuse et les Heaumes Corbeaux se sentaient assez en confiance pour avoir ôté leurs amures et s'être joints au festin des guerriers unberogens. Plus tôt dans la soirée, Sigmar avait longuement conversé avec un guerrier du nom de Larédus et il avait trouvé bien des choses qui lui avaient paru sympathiques chez ces Endales.

Leur peuple avait été délogé de ses terres ancestrales par la poussée des tribus jutones, elles-mêmes chassées vers l'ouest par les attaques du

belliqueux roi Artur des Teutogens, et les Endales s'étaient établis sur les terres inhospitalières qui s'étendaient aux alentours de l'estuaire du Reik.

Sigmar n'avait jamais voyagé aussi loin dans l'ouest, mais d'après la description de Larédus et l'histoire de la bataille contre les démons des brumes que lui avait racontée son père, il se dit qu'il n'en avait guère envie. Toutefois, la description que le guerrier lui fit de Marburg lui parut magnifique. La ville était protégée par des remparts de terre levée et bâtie sur un énorme promontoire de pierre volcanique noire qui dominait les marais. D'après lui, les hautes tours ornées d'ailes du palais du Corbeau avaient été édifiées sur les ruines de ce que l'on disait être un ancien avant-poste côtier du peuple fée.

Les joueurs de cornemuse commencèrent à jouer, emplissant la grande salle de leur musique. Cet étrange vagissement aigu n'était guère du goût de Sigmar mais, visiblement, les autres guerriers n'étaient pas de son avis. Ils se donnèrent le bras et se mirent à se balancer et à tourner au rythme du tempo rapide de la mélodie, dans un espace dégagé de la grande salle. Wolfgart dansait comme un forcené, bondissant comme un cabri le long d'une ligne de jeunes filles qui tapaient dans leurs mains et riaient aux éclats devant ses cabrioles.

Sigmar éclata de rire en voyant Wolfgart et sa partenaire entrer en collision avec une servante dont le plateau chargé de sanglier rôti s'envola dans les airs. Les tranches de viande retombèrent en pluie et les chiens-loups du roi se ruèrent en aboyant sur ces succulentes friandises. Les chiens firent trébucher les danseurs et la ronde se disloqua dans une joyeuse anarchie, tandis que les hommes et les femmes s'aidaient mutuellement à se relever, secoués par l'hilarité.

— Il n'a jamais eu le pied très léger, pas vrai ? lança Pendrag en s'asseyant en face de Sigmar.

Sigmar se détourna du tumulte de la danse.

— C'est vrai, je me demande comment il parvient à faire tourner cette énorme flamberge qui lui sert d'épée sans se faire sauter la tête, lui répondit-il en souriant.

— Par pure chance, je suppose.

— Il faut vraiment croire que la chance existe, s'écria Sigmar en avalant la dernière goutte de sa bière et en posant sa chope sur la table dans un claquement sonore pour réclamer qu'on vienne la lui remplir.

— Je préférerais ne pas m'en remettre uniquement à elle, reprit Pendrag. C'est une maîtresse capricieuse. Une minute elle est à tes côtés et elle t'abandonne l'instant d'après pour les beaux yeux d'un autre.

— Il y a du vrai là-dedans, répondit Sigmar, tandis qu'une jolie serveuse aux cheveux de lin remplissait sa chope avec un sourire aguicheur. Pendrag se mit à rire en la regardant partir.

— Je ne pense pas que tu auras besoin de chercher longtemps un lit où dormir ce soir, Sigmar.

— Elle est charmante, mais ce n'est pas mon type, répondit Sigmar en prenant une longue gorgée de sa bière.

— Non, riposta Pendrag. Tu aimes mieux les filles aux cheveux noirs, vrai ? Sigmar sentit le rouge lui monter aux joues.

— Que veux-tu dire par là ?

— Allons, ne joue pas à l'idiot avec moi, mon frère, rétorqua Pendrag. Je sais bien que tu n'as d'yeux que pour Ravenna, c'est clair comme de l'eau de roche. Et puis, penses-tu vraiment que j'étais si occupé à montrer comment on forge des épées de fer à mes patriarches que je n'ai pas remarqué la fibule dorée qu'Alaric est en train de fabriquer pour toi ?

— Suis-je donc si transparent ?

Pendrag fronça les sourcils comme si la chose demandait une intense réflexion.

— Oui.

— Mes pensées sont sans cesse remplies de son image, admit Sigmar.

— Alors, va lui parler, lui conseilla Pendrag. Ce n'est pas parce que son frère est un serpent qu'il faut l'éviter, elle. J'ai vu comme elle te regarde.

— Comment ? le questionna Sigmar. Je veux dire, elle me regarde vraiment ?

— Évidemment, dit Pendrag en riant. Si tu n'étais pas si obsédé par ton rêve d'empire, tu l'aurais vu aussi. C'est un beau brin de fille, cette Ravenna, et tu *auras* besoin d'une reine, un jour.

— Une reine ? se récria Sigmar. Mais je ne me suis pas encore posé cette question !

— Pourquoi pas ? Elle est très belle et quand elle t'a pris ce bouclier, je pense que je suis même tombé un peu amoureux d'elle.

— Ah vraiment ? s'exclama Sigmar. Il se pencha par-dessus la table et vida ce qui restait de sa bière sur la tête de Pendrag qui fit mine de s'étouffer avec une indignation feinte et lui rendit la pareille. Les deux amis se mirent à rire et se serrèrent la main, et Sigmar eut l'impression de sentir un grand poids lui glisser des épaules.

Il se rassit sur son banc et regarda vers le bout de la table. Son père le vit et lui fit signe de venir le rejoindre.

— Mon père me demande, dit-il en se levant et en passant ses mains dans sa chevelure humide de bière. Il baissa les yeux sur son justaucorps trempé. Suis-je présentable ?

— Un véritable fils de roi, lui affirma Pendrag. Dis donc, quand Marbad te demandera de lui raconter Astofen, n'oublie pas de lui décrire mes héroïques exploits au cours de la bataille.

— Ce ne sera pas difficile, dit Sigmar en souriant et en lui donnant une bourrade sur l'épaule. Il se détourna ensuite et se fraya un chemin à travers la foule des guerriers qui festoyaient pour aller rejoindre les deux rois.

— Tu sais que tu es supposé boire la bière, pas te baigner dedans, n'est-ce pas ? lui dit Marbad en riant quand il vit dans quel état il était.

— Mon fils s'entoure de fripouilles, ajouta Björn.

— Un homme *devrait* toujours s'entourer de fripouilles, dit sagement Marbad. Ainsi, il reste honnête, pas vrai ?

— Est-ce pour cela que tu fais partie de mes amis, vieux coquin ? s'exclama Björn.

— Ça se pourrait, acquiesça Marbad, mais je préfère penser que c'est à cause de ma personnalité engageante.

Sigmar prit un siège à côté de Marbad et son regard se posa à nouveau sur l'épée que le roi des Endales portait au côté. Il avait grande envie de voir cette lame fabriquée par l'antique peuple fée et se demandait en quoi une telle arme pouvait différer d'une arme de facture naine.

Interceptant son regard, Marbad tira son arme d'un geste vif et la lui tendit. La gemme bleue qui était sertie dans le pommeau scintilla à la lumière du feu et la lueur des torches se refléta sur la lame polie et ondoya, comme prise au piège dans le métal satiné de l'épée.

— Prends-la en main, lui dit le roi.

Sigmar prit l'arme qu'il lui tendait, stupéfait de sa légèreté et de son équilibrage. Comparé aux épées qu'il avait l'habitude de manier, Ulfshard était un véritable chef-d'œuvre ; elle était totalement différente de Ghal Maraz et pourtant remplie de la même féroce puissance. Cette lame luisait d'un éclat intérieur et Sigmar sentit qu'il s'agissait là d'une arme capable de forger des nations.

— C'est une splendeur, murmura-t-il. Je n'en ai jamais vu de pareille.

— Et tu n'en verras jamais d'autre, dit doucement Marbad. Ulfshard fut forgée par les êtres fées avant qu'ils ne quittent les terres des hommes et, à moins qu'ils ne reviennent, elle restera la seule représentante de son espèce.

Sigmar rendit son arme au roi Marbad, la paume encore fourmillante de la puissance emprisonnée dans cet artefact.

— Ton père me parlait de tes grands rêves d'avenir, jeune Sigmar, reprit Marbad en remettant son épée au fourreau d'un geste fluide. Un empire des hommes. Voilà qui sonne bien, je te l'accorde.

Sigmar opina du chef et se servit de la bière à l'aide d'un pichet de cuivre.

— C'est un rêve ambitieux, je le sais, mais je crois qu'il est réalisable. Plus encore, je crois qu'il est *nécessaire*.

— Par où comptes-tu commencer ? l'interrogea Marbad. La plupart des tribus se haïssent. Je n'ai aucune affection pour les Jutones ou les Teutogens, et ton propre peuple n'a-t-il pas combattu les Mérogens et les Asobornes au cours de ces dernières années ? Quant aux Norsii, ce sont les ennemis de tout le monde. Sais-tu qu'ils offrent des humains en sacrifice à leurs dieux des désolations du nord ?

— J'en ai entendu parler, lui concéda Sigmar, mais on disait la même chose des berserks thuringiens, autrefois, et ce n'étaient que des histoires.

Son père secoua la tête.

— J'ai combattu les Norsii, mon fils. J'ai vu le carnage qu'ils laissent dans

le sillage de leurs invasions et Marbad dit la vérité. C'est un peuple de barbares sans honneur.

— Dans ce cas, nous les chasserons des terres des hommes, répliqua Sigmar.

Marbad eut un rire.

— Au moins, il a du courage, Björn, on ne peut pas le nier.

— C'est faisable, insista Sigmar. Les Endales et les Unberogens sont alliés et mon père a déjà guerroyé aux côtés des Chérusens et des Taléutes. Ces alliances seront la base sur laquelle je m'appuierai pour unir les tribus.

— Et qu'en sera-t-il des Teutogens et des Ostagoths ? lui demanda Björn. Et des Asobornes et des Brigondiens et de tous les autres ?

Sigmar prit une longue goulée de bière.

— Je ne le sais pas encore, père, mais il existe toujours un moyen, dit-il. Que ce soit par l'épée ou par les mots, je gagnerai les tribus à ma cause et je bâtirai un royaume digne de tous ceux qui viendront après nous.

— Tu vois loin, mon garçon, très loin ! s'écria le roi Marbad en lui tapant sur l'épaule avec fierté. Si les dieux te sourient, je pense que tu pourrais être le plus grand de nous tous. Et maintenant, fais-moi plaisir, hein ? Raconte-moi le pont d'Astofen.

Séparations et Rencontres

Avec ses guerriers, le roi Marbad resta encore une semaine chez les Unberogens, profitant de l'hospitalité du roi Björn et de son peuple et la payant de retour par les récits de la vie de sa tribu dans l'ouest et de ses combats contre les Jutones et les Bretonii. Les territoires de l'estuaire du Reik étaient une terre de conflits permanents, avec ces trois tribus humaines entassées les unes sur les autres dans une région qui avait si peu de terres fertiles à offrir.

— Pourquoi Marius n'a-t-il pas tenté de résister aux Teutogens ? lui demanda Sigmar un soir, alors qu'il dînait en compagnie de son père et de Marbad.

— Lors de leur première bataille, Marius a été humilié par Artur, lui dit Marbad, et le roi des Jutones est un homme qui n'apprécie guère l'humiliation. Les Teutogens d'Artur sont de féroces guerriers et ils sont très disciplinés. Ils ont beaucoup appris des nains qui les ont aidés à creuser leur foutue montagne.

— Le roc du Fauschlag, reprit Sigmar. Il a l'air extraordinaire.

— Assurément, acquiesça Björn. À le voir, on pourrait s'imaginer que les dieux seuls auraient l'audace d'installer leur demeure aussi haut.

— Tu l'as vu ? lui demanda Sigmar.

— Une fois, répondit Björn avec un hochement de tête. Je crois bien qu'il monte jusqu'aux cieux. C'est le plus haut rocher que j'aie vu qui ne soit pas une chaîne de montagnes et il n'est pas loin d'être aussi imposant.

— Ton père dit la vérité, jeune Sigmar, mais le fait de vivre à de telles altitudes change les manières de voir d'un homme. Artur était un homme de bien autrefois, un noble souverain, mais à force de regarder ses terres du sommet de son rocher, il est devenu avide et il s'est pris du désir de devenir le maître de tout ce qu'il pouvait voir. Il a conduit ses guerriers vers l'ouest et il a écrasé l'armée de Marius au cours d'une grande bataille sur la côte, repoussant les Jutones vers le sud et l'estuaire du Reik. À peine avait-il remporté la victoire qu'il a fait venir des maçons pour bâtir des murailles et des tours de pierre. En quelques années, il avait planté une douzaine de bastions un peu partout sur les anciens territoires des Jutones. Ainsi, les guerriers d'Artur peuvent attaquer à leur guise partout dans la forêt et au-delà. Je suis bien obligé d'admettre, à contrecœur, que Marius est un chef de guerre plein de ruse et que les chasseurs jutones sont des maîtres archers, mais leur habileté ne leur a pas servi à grand-chose face aux stratagèmes d'Artur. Pour

survivre, ils ont dû reculer encore plus au sud.

— Jusqu'à vos terres, termina Sigmar.

— Eh oui, sur mes terres, cependant nous avons le fort du Corbeau et ils ne sont pas près de nous le prendre. Nous tenons toujours la région nord de l'embouchure du fleuve et nous ne laisserons pas les Jutones nous prendre plus de terres qu'ils ne nous en ont déjà volé, mais cela ne va pas les décourager d'essayer. Ils n'ont guère d'autre choix, car la région côtière n'est qu'une terre désolée où presque rien ne pousse.

— Tu peux compter sur nos épées, frère, assura Björn à Marbad en tendant la main pour saisir la sienne.

— Certes et elles seront les bienvenues, répondit Marbad. Quant à toi, si tu as besoin de nos Heaumes Corbeaux, ils chevaucheront toujours à tes côtés.

Sigmar écouta son père et Marbad échanger ces serments d'entraide et il comprit que c'était par de telles alliances que sa vision d'un grand empire pourrait se réaliser un jour. Il avait le cœur lourd en se joignant aux autres guerriers unberogens lorsqu'ils se rassemblèrent pour faire leurs adieux à Marbad, le jour où il quitta Reikdorf.

C'était par une fraîche et lumineuse matinée de printemps. Le soleil était déjà haut dans le ciel et bien que les derniers vestiges des froidures de l'hiver fussent encore dans l'air, la promesse de l'été était déjà perceptible dans le moindre souffle. Dans leur armure noire, les Heaumes Corbeaux passèrent sous le grand portail, flanqués de leurs joueurs de cornemuse et précédés de la bannière royale qui flottait fièrement au vent.

Marbad monta en selle avec un grognement, car ses articulations rouillées ne lui rendaient pas la tâche aussi aisée qu'autrefois.

— Ach, je ne suis plus si jeune, pas vrai ? lança-t-il en arrangeant sa cape sur la croupe de sa monture et en déplaçant son baudrier de manière à placer Ulfshard plus confortablement sur le côté de sa jambe.

— Hélas, nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre, Marbad, observa Björn.

— C'est vrai mais c'est dans l'ordre des choses, mon frère, les vieux doivent laisser la place aux jeunes, pas vrai ?

— Tu as raison, c'est dans l'ordre des choses, certes oui, répliqua Björn en jetant un curieux regard en direction de son fils.

Marbad se tourna vers Sigmar et se pencha pour lui offrir sa main.

— Porte-toi bien, Sigmar. Je te souhaite de parvenir un jour à bâtir ton empire, même si je doute de vivre assez longtemps pour le voir.

— J'espère que vous le verrez, mon seigneur, répliqua Sigmar. Je ne saurais imaginer de meilleurs alliés que les Endales.

— Et flatteur avec ça, hein ? riposta Marbad en riant. Tu iras loin, j'en suis sûr. Ceux que tu ne pourras vaincre par l'épée, tu les gagneras par la parole.

Le roi des Endales fit pivoter sa monture et passa la grande porte, rejoignant son escorte qui l'attendait. Sous les acclamations du peuple rassemblé pour les voir partir, ils s'engagèrent sur la longue route qui les ramènerait à leurs demeures.

Les cavaliers traversèrent le pont du Sudenreik et défilèrent devant des groupes d'hommes qui bâtissaient de nouvelles maisons et divers édifices sur l'autre rive du fleuve. Reikdorf s'agrandissait et l'on était en train d'élever de nouveaux remparts afin de permettre l'expansion de la ville de l'autre côté du cours d'eau.

— J'aime beaucoup Marbad, dit Sigmar à son père en se tournant vers lui.

— Oui, il est aimé de tous, convint Björn. Dans le passé, c'était un puissant guerrier. Dans sa jeunesse, il aurait attaqué ces Jutones et les aurait mis en déroute. Peut-être que cela aurait été une meilleure chose pour les Endales si le pouvoir était passé entre les mains de l'un de ses fils, de quelqu'un qui aurait eu plus d'appétit pour la bataille.

— Que veux-tu dire ? demanda Sigmar en revenant vers la ville aux côtés de son père, tandis que la population de Reikdorf retournait à son labeur.

Björn posa la main sur l'épaule de son fils.

— Dans une meute de loups, le chef est toujours le plus fort, tu es d'accord ?

— Oui, acquiesça Sigmar.

— Tant qu'il est suffisamment fort pour relever les défis des jeunes loups, il reste le chef, continua Björn. Mais les autres loups savent qu'un jour leur chef vieillira et qu'alors ils l'égorgeront. Parfois le chef sent que son temps est venu et il quitte la meute pour s'en aller au plus profond des bois, mourir dans la solitude et la dignité. C'est terrible lorsque l'âge nous affaiblit et que nous devenons vulnérables ou que nous sommes un fardeau pour les autres. Il est bien préférable de savoir s'effacer quand on possède encore quelques forces plutôt que de se laisser mourir, inutile, sans rien avoir à laisser en héritage à ses successeurs. Comprends-tu ce que je veux dire ?

— Je comprends, dit Sigmar.

— C'est extrêmement difficile à accomplir, reprit Björn. Les hommes s'accrochent au pouvoir comme à une jolie femme, mais parfois il faut savoir l'abandonner quand le moment est venu. Nous avons tous notre moment de gloire sous les feux du soleil, mais lorsque certains s'obstinent à vouloir rester au-delà du temps qui leur est imparti, c'est une chose terrible, mon fils. Cela affaiblit tout ce qui les entoure et ternit le souvenir de toutes les gloires dont ils ont pu se couvrir un jour.

— Où allons-nous ? demanda Ravenna, guidée par Sigmar sous l'ombre des arbres, en direction du murmure de l'eau courante. Sigmar sourit en entendant la note d'excitation nerveuse qu'il y avait dans sa voix. Elle était effrayée d'avoir les yeux bandés et de se trouver aussi loin de Reikdorf, mais également heureuse d'être là, avec lui, en cette parfaite matinée de printemps.

— Juste un peu plus loin, répondit-il. En bas de cette pente. Fais attention, ne trébuche pas.

La journée était lumineuse, le soleil n'était pas encore au zénith et la forêt résonnait des trilles des oiseaux. Un vent léger bruissait dans les feuillages et

l'eau coulait sur les rochers en glougloutant sa chanson paisible.

Avec la venue du printemps, Ravenna avait retrouvé sa bonne humeur et sa mélancolie avait cédé devant l'atmosphère d'optimisme et d'énergie qui avait envahi Reikdorf de semaine en semaine, après la fonte des neiges. Elle avait retrouvé le sourire et Sigmar avait senti comme un rayon de soleil lui illuminer l'âme lorsqu'il l'avait entendue rire avec les autres jeunes filles de la tribu, un soir qu'elles revenaient des champs.

Depuis le soir où il lui avait parlé de son grand rêve, Sigmar n'avait guère eu autre chose que Ravenna en tête... ses cheveux couleur de nuit et le balancement de ses hanches lorsqu'elle marchait... Malgré tous les grands projets qu'il entretenait pour son peuple, il n'en était pas moins homme et la vue de la jeune femme lui faisait courir un feu dans les veines.

Ils s'étaient vus aussi souvent que le temps dont ils disposaient le leur avait permis, mais jamais aussi longtemps qu'ils l'auraient désiré et ils avaient dû attendre jusqu'à ce moment, alors que le souffle de l'été tout proche commençait à réchauffer la terre, pour trouver l'occasion de s'échapper afin de passer l'après-midi ensemble.

Ils avaient suivi les sentiers des chasseurs, chevauchant dans la forêt profonde, traversant des clairières et longeant des pistes creusées d'ornières et signalées par des bornes de pierre. Finalement, Sigmar s'était éloigné des chemins et s'était enfoncé sous les arbres, puis ils avaient mis pied à terre et attaché leurs chevaux aux branches basses d'un jeune arbre. Dans les sacoches suspendues à sa selle, Sigmar avait pris un paquet enveloppé d'une toile et un sac de cuir qu'il s'était passé en bandoulière, avant de lui prendre la main et de la guider plus avant sous les arbres.

— Allez, Sigmar, lança Ravenna. Où sommes-nous ?

— Dans la forêt à l'ouest de Reikdorf, à cinq lieues à peu près, répondit-il en lui prenant la main pour la guider sur le sentier poussiéreux qui descendait jusqu'à la berge du fleuve. Comme elle avait les yeux bandés, il pouvait la regarder à loisir, admirant la courbe de sa mâchoire et sa peau satinée, qui paraissait si pâle par contraste avec l'ocre jaune de sa robe.

Elle avait les mains rugueuses et les doigts calleux, mais leur tiédeur fit monter une bouffée d'excitation en lui.

— Cinq lieues, dit-elle en riant, tout en avançant d'un pas hésitant. Si loin !

Ils étaient encore loin de la frontière des territoires unberogens, mais s'enfoncer aussi loin dans les profondeurs des forêts, seuls, n'était pas très prudent. Cependant, Sigmar ne voulait pas que leur journée soit gâchée par des inquiétudes pour leur sécurité.

— Loin ? s'écria-t-il. Ce n'est rien, cela. Bientôt je t'emmènerai voir les grandes plaines du sud et l'océan au nord. Là tu pourras dire que tu as voyagé loin.

— Tu n'y es même pas encore allé toi-même, remarqua-t-elle.

— C'est vrai, reconnut Sigmar. Mais j'irai.

— Ah oui, répliqua-t-elle, lorsque tu construiras ton empire.

— Exactement, riposta Sigmar. Voilà... nous y sommes.

— Je sens le soleil sur mon visage, souffla Ravenna. Nous sommes dans une clairière ?

— Attention à tes yeux, lui dit Sigmar. Je t'enlève ton bandeau.

Sigmar passa derrière elle et défit le nœud peu serré grâce auquel il avait fait tenir le bandeau qu'il lui avait passé sur les yeux. Elle cligna des paupières le temps de s'accoutumer à la luminosité et son visage s'illumina de joie devant la beauté du paysage qui se déployait devant elle.

Ils se tenaient sur un rivage herbeux, en bordure d'une rivière dont les eaux cristallines cascadaient et écumaient, blanches, par-dessus une série de gros rochers arrondis qui barraient le cours d'eau peu profond. La lumière du soleil scintillait et se réverbérait sur les eaux bondissantes et des poissons argentés filaient comme des éclairs sous la surface.

— Quel merveilleux endroit, s'exclama Ravenna en lui prenant la main et en se dirigeant vers la bordure de l'eau.

Sigmar sourit, enchanté de son ravissement. Comblé de bonheur, il laissa tomber sur l'herbe son sac et son paquet enveloppé de tissu et la laissa l'entraîner derrière elle. Debout sur la rive, Ravenna prit une profonde inspiration et ferma les paupières afin de mieux se délecter des senteurs pures de la grande forêt.

L'air embaumait le jasmin, mais Sigmar ne voyait rien de la beauté qui l'environnait, excepté celle de la jeune femme qui se tenait près de lui.

— Merci de m'avoir amenée ici, lui dit-elle. Comment as-tu découvert cet endroit ?

— C'est la Skein, répondit Sigmar, c'est là que nous avons rencontré Brochenoire.

— Le grand sanglier ? demanda Ravenna.

Il acquiesça d'un signe de tête et lui indiqua un endroit sur la berge opposée, tout près de l'un des gros rochers arrondis.

— Oui, le grand sanglier lui-même. Il est sorti des bois juste à cet endroit et je me souviens très bien que Wolfgart a eu tellement peur qu'il a failli tomber raide mort lorsqu'il l'a vu.

— Wolfgart effrayé ? lança Ravenna en riant, avec un regard un peu inquiet vers le point qu'il lui indiquait. Voilà *vraiment* une chose que j'aurais bien voulu voir. Est-ce qu'il est toujours vivant, ce sanglier ?

— Je ne sais pas, rétorqua Sigmar. Je l'espère.

— Tu l'espères ? J'ai entendu dire que Brochenoire était un monstre qui a tué toute une compagnie de chasseurs.

— C'est vrai, admit Sigmar, mais c'était une noble créature et je pense que nous avons mutuellement reconnu que nous avions quelque chose en commun.

— Qu'as-tu bien pu reconnaître de toi dans un sanglier ? s'exclama Ravenna en riant. Elle retira ses bottes et s'assit sur la rive. Je ne cherche pas à te flatter, mais je ne pense pas que tu ressembles beaucoup à un sanglier.

Ravenna balança ses pieds dans l'eau fraîche et leva le visage vers le soleil.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Sigmar en souriant, mais tu devrais peut-être me voir quand j'ai la gueule de bois.

— Alors que voulais-tu dire ?

Sigmar s'assit auprès d'elle et défit les liens qui maintenaient ses bottes. L'eau était fraîche et le picota agréablement lorsqu'il plongea les pieds dans le courant rapide de la rivière.

— Je voulais dire que nous sommes de la même trempe.

Elle éclata de rire et lui donna une joyeuse bourrade, avant de se rendre compte qu'il était sérieux.

— Je suis désolée, lui dit-elle. Je ne voulais pas me moquer.

— Je sais que cela peut paraître arrogant, continua Sigmar, mais c'est ainsi que je le ressens. Brochenoire était énorme, c'était le plus gros de tous les animaux que j'avais jamais vus. Il avait des pattes comme des troncs d'arbre et un poitrail plus large que celui des plus gros chevaux des écuries du roi. C'était un être unique.

— Tu as raison, répliqua Ravenna. Ça paraît plutôt arrogant.

— Vraiment ? Pourtant, je ne crois pas que ça le soit, car j'ai l'impression d'être le seul à désirer un avenir meilleur que ce que nous avons pour le moment. Les rois des tribus semblent se contenter de leur sort et de leurs petites querelles, ils semblent se contenter de combattre les orques et les bêtes au fur et à mesure qu'ils sont attaqués.

— Mais pas toi ?

— Non, pas moi, reconnut Sigmar, mais je ne t'ai pas amenée ici pour parler de guerres et de morts.

— Oh ? dit Ravenna en lui lançant quelques gouttes d'eau. Et pour *quelle* raison m'as-tu amenée ici, alors ?

Sigmar se releva et alla chercher ce qu'il avait sorti de ses sacoches de selle. Il déposa le sac à côté de lui et tendit à Ravenna le paquet enveloppé de tissu.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-elle.

— Ouvre-le et tu le sauras.

D'une main enthousiaste, Ravenna déplia le tissu qui protégeait le contenu du paquet, le tournant et le retournant entre ses mains. Enfin, elle souleva le dernier pan du tissu et eut le souffle coupé devant la cape vert émeraude qui apparut devant ses yeux. Elle était rehaussée de volutes brodées au fil d'or, avec de fins entrelacs de fils d'argent dans la broderie dorée et son col était bordé d'une douce fourrure d'hermine.

Posée sur le vêtement plié, il y avait une grande fibule dorée, formée d'une longue épingle fuselée ornée d'une pierre bleu azur à son extrémité la plus épaisse, montée sur un cercle d'or brillant, façonné à l'image d'un serpent dévorant sa propre queue. C'était un travail d'une exquise finesse. Le long du corps du serpent, de petites bandes étaient gravées du symbole d'une comète à deux queues.

— Je... je ne sais pas quoi dire, balbutia Ravenna. C'est si beau.

— Eoforth m'a dit que le serpent qui se mord la queue est le symbole de la renaissance et du renouveau, lui dit Sigmar, tandis qu'elle tournait et retournait la fibule entre ses mains, bouche bée devant ce joyau d'une incroyable beauté. Le début de nouvelles choses... et la réunion de deux qui ne font plus qu'un.

— Deux qui ne font plus qu'un, répéta Ravenna en souriant.

— C'est ce qu'il m'a dit, reprit Sigmar. C'est maître Alaric qui a fabriqué cette fibule pour moi, mais je soupçonne qu'il a accepté uniquement pour avoir un peu de répit dans la fabrication des cottes de mailles.

Ravenna caressa le cercle d'or du bout des doigts.

— Je n'ai jamais rien possédé d'aussi beau, souffla-t-elle et Sigmar entendit un tremblement dans sa voix. Et cette cape...

— C'était celle de ma mère, dit Sigmar. Mon père m'a dit qu'elle la portait à leur mariage.

Ravenna déposa la fibule sur le manteau.

— Ce sont des cadeaux merveilleux, Sigmar. Je te remercie du fond du cœur.

Sigmar rougit de plaisir tant il était heureux qu'elle ait aimé ses présents.

— Je suis heureux qu'ils te plaisent.

— Je les adore, répondit Ravenna. D'un signe de tête, elle lui indiqua le sac de cuir qui se trouvait à côté de lui. Et qu'y a-t-il là-dedans ? Encore des cadeaux ?

Il sourit.

— Pas vraiment, répliqua-t-il en tendant la main et en ouvrant le sac pour en sortir un fromage enveloppé dans une mousseline et quelques tranches de pain. Une cruche de terre au bouchon cacheté de cire vint ensuite, suivie de deux gobelets d'étain.

— De quoi manger, s'exclama-t-elle. Tu as pensé à tout.

Sigmar brisa la cire qui retenait le bouchon et leur servit un liquide frais d'une couleur semblable à celle d'un jus de pomme clair. Il lui tendit un gobelet.

— Du vin des coteaux de l'estuaire du Reik, déclara-t-il, un cadeau du roi Marbad.

Ils burent ensemble et Sigmar savoura le goût frais et légèrement acidulé du vin. C'était une saveur plus raffinée que celle de la bière à laquelle il était accoutumé, très agréable et rafraîchissante.

— Tu aimes ce vin ? demanda-t-il.

— Oui, beaucoup, répondit Ravenna. Il est délicieux.

— Fais attention, Marbad m'a averti qu'il est assez fort.

— Est-ce que tu essaierais de m'enivrer ?

— Est-ce que j'en ai besoin ?

— Cela dépend de ce que tu essaies de faire.

Sigmar prit une nouvelle gorgée de vin qui lui donna la sensation d'être déjà ivre, mais il savait que cela n'avait rien à voir avec l'alcool.

— Je ne connais aucune façon intelligente de dire cela, commença-t-il, alors je vais juste te le dire tel que je le pense.

— Quoi donc ?

— Je t'aime, Ravenna, déclara-t-il simplement. Je t'ai toujours aimée, mais je ne sais pas faire de belles phrases et je n'ai jamais su comment te le dire avant aujourd'hui.

Ravenna ouvrit de grands yeux à cette déclaration et il craignit un instant d'avoir commis une terrible erreur jusqu'à ce qu'elle tende la main pour lui effleurer la joue du bout des doigts.

— C'est la plus belle chose que l'on m'a jamais dite, souffla-t-elle.

— Jour et nuit, tu es dans mes pensées, balbutia Sigmar, ses paroles se précipitant sans qu'il puisse les arrêter. Chaque fois que je t'aperçois, je meurs d'envie de te prendre dans mes bras pour te serrer contre mon cœur.

Elle sourit et le fit taire en se penchant vers lui pour l'embrasser. Ses lèvres avaient le goût du vin et elles étaient parfumées d'une myriade d'autres saveurs qui resteraient gravées dans sa mémoire pour le restant de ses jours. Sigmar lui rendit son baiser et la prit dans ses bras pour la coucher dans l'herbe.

Les bras de Ravenna l'enlacèrent et ils s'embrassèrent durant de longues minutes jusqu'à ce que leurs mains finissent par trouver leurs ceintures et les attaches de leurs vêtements qui tombèrent naturellement, dénudant leurs corps. Sigmar savait à quel point il était imprudent de se trouver ainsi, totalement exposé aux regards aussi loin dans la forêt, mais toute sa prudence fut balayée en un instant par la vision du corps de Ravenna, nu contre le sien.

Elle avait la peau pâle, soyeuse, le corps mince et ferme en raison des journées passées à travailler aux champs, mais elle était pourtant douce et souple... et rose d'excitation.

Sigmar avait déjà partagé sa couche avec un certain nombre des filles du village, mais à mesure que ses mains découvraient le corps de Ravenna, il eut la sensation que sa beauté effaçait le souvenir de toutes ces conquêtes. Le moindre contact lui paraissait une expérience nouvelle, hésitante, délicieusement inhabituelle. Ravenna, de son côté, caressait avec un plaisir sans retenue les muscles puissants et noueux de sa poitrine et de ses bras.

Ils s'embrassèrent fougueusement tout en faisant l'amour, gagnant en assurance à chaque mouvement. Sigmar souhaita que ce moment ne finisse jamais. Il sentait le vent frais sur son dos et entendait le bruit de la rivière et la respiration haletante de Ravenna qui résonnait comme un tonnerre à ses oreilles.

Enfin, recrus de fatigue, ils restèrent étendus, enlacés, sur le bord de la rivière, ayant pour un moment oublié tous les soucis du monde.

Sigmar se redressa sur son coude et fit courir le bout de ses doigts le long du corps de sa compagne.

— Quand je serai roi, je t'épouserai, murmura-t-il.

Ravenna lui sourit et il sut que son cœur lui appartenait à jamais.

La grotte était sombre, bruissante des échos du passé : héroïques prouesses, viles trahisons, carnages horribles... certains de ces événements avaient été l'aboutissement de complots, d'autres avaient été évités, mais comme toujours en toutes choses, tout prenait racine dans le cœur et les désirs des hommes.

La prophétesse était assise au centre de la grotte, devant un chaudron de fer noir qui chuchotait sur les braises d'un feu allumé à même le sol. Une fumée à l'odeur putride s'élevait de la pellicule de liquide bourbeux qui mijotait au fond de la marmite et elle jeta une poignée d'herbes pourries et de moisissures dans le récipient de métal brûlant.

Il y eut un sifflement et une fumée plus épaisse monta de sa mixture. Elle inspira profondément et sentit la puissance apportée par le vent des royaumes du nord investir son corps. Les hommes ne savaient pas grand-chose de ces énergies. Ils craignaient leur pouvoir de métamorphose, leur capacité à plier le corps des hommes pour les transformer en monstres vils et contrefaits. Dans leur ignorance, ils l'appelaient la sorcellerie ou simplement le *mal*, mais la prophétesse savait que ce pouvoir n'était rien de plus qu'une force élémentaire qui pouvait se soumettre à la volonté de certains, pourvu que cette volonté soit suffisamment forte.

Enfant, elle était hantée de visions qui lui montraient des choses qui ensuite se produisaient. Elle pouvait accomplir des prouesses miraculeuses sans le moindre effort. Elle savait faire danser des flammes sur le bout de ses doigts, et les ombres obéissaient à ses commandements et la portaient là où elle désirait aller.

À cause de cela, elle avait été un objet de crainte et ses parents l'avaient suppliée d'arrêter ou de cacher ses talents. Ils l'aimaient, mais ils craignaient ce qu'elle deviendrait à sa majorité, et elle les avait entendus pleurer et se lamenter auprès des dieux qui leur avaient donné une enfant affligée d'une telle malédiction.

Malgré tout, elle était si jeune et la tentation d'utiliser ses talents était si grande. Elle avait pris plaisir à amuser les autres enfants du village en faisant naître d'éblouissantes images de lumière et de flammes qui les faisaient hurler de joie et courir chez leurs parents auxquels ils racontaient mille histoires au sujet de ses merveilleux pouvoirs.

Elle avait narré ses exploits à son père et son cœur s'était serré à voir l'expression d'angoisse qui s'était peinte sur son visage. Sans une parole, il avait empoigné sa hache et l'avait prise par la main, l'emmenant vers les profondeurs crépusculaires de la forêt, loin de sa maison.

Ils avaient marché des heures, si longtemps qu'elle avait fini par s'endormir d'épuisement et qu'il avait continué en la portant dans ses bras, serrée contre sa poitrine. En se concentrant, elle pouvait encore faire remonter à sa mémoire l'odeur de sa veste de cuir et la senteur terreuse de la tourbière tandis qu'il pataugeait dans les vasières peu profondes du marais de Fangefougères.

Sous le regard de la lune verte, suspendue au firmament, il l'avait déposée dans cette immensité de roseaux et d'eau noire, dans les ténèbres crissant du

bourdonnement des insectes, au silence seulement troublé par le clapotement sonore d'un crapaud des marais sautant dans l'eau. Il avait levé sa hache et la lumière de la lune s'était reflétée sur le tranchant luisant de son outil. Elle s'était mise à pleurer, tout comme son père dont le visage était baigné de larmes.

La devineresse sentit monter sa colère, mais elle la réprima violemment. La colère donnait une terrible puissance au vent du nord et elle la ferait basculer dans une noire spirale de haine. Or, pour réussir à s'élever sur les courants ascendants du pouvoir, l'esprit devait être clair. Et la colère ne faisait qu'obscurcir l'esprit.

Son père avait levé sa hache très haut, tremblant de tous ses membres devant l'horreur de ce qu'il s'apprêtait à accomplir, mais avant qu'il ne puisse l'abattre et mettre fin à ses jours, une voix forte avait résonné sur le sinistre marais, vibrante d'une inflexible autorité.

— Laisse cette enfant, avait ordonné la voix. Elle m'appartient à présent.

Son père avait reculé ; sa hache lui avait échappé des mains et était tombée dans une gerbe d'éclaboussures.

Elle avait crié son nom, mais il avait disparu dans l'obscurité et elle ne l'avait plus jamais revu.

Elle s'était alors retournée et avait vu une vieille commère toute rabougrie et desséchée, vêtue de robes noires en haillons, qui s'avancait dans sa direction, traversant d'un pied sûr les mares fangeuses du marécage. Sa terreur avait instantanément décuplé et elle s'était sentie envahie d'une sensation d'affreuse familiarité, d'abominable inéluctabilité, mais elle était restée clouée sur place, incapable de bouger.

— Tu as le don, ma petite, avait déclaré la sorcière en s'arrêtant devant elle.

Elle avait secoué la tête en signe de dénégation, mais la vieille avait ri amèrement.

— Tu ne peux pas le nier, fillette. Je le vois en toi, comme celle qui m'a précédée l'avait vu en moi. À présent, suis-moi car tu as beaucoup à apprendre. Les sombres puissances sont déjà à l'œuvre et elles veulent ma mort.

— Je ne veux pas y aller, avait-elle gémi. Je veux rentrer à la maison. Je veux mon papa.

— Ton papa était sur le point de te tuer, avait grincé la vieille. Tu n'as nulle part où aller. Si tu retournes là-bas, les prêtres du dieu loup te brûleront comme une adepte des arts ténébreux. Tu mourras dans la douleur. C'est donc ça que tu veux ?

— Non !

— Non, avait répété la sorcière. Maintenant, donne-moi la main et je t'apprendrai à te servir des pouvoirs qui sont les tiens.

Elle s'était mise à pleurer et la main de la vieille, vive comme une lame, l'avait brutalement giflée.

— Ne pleure pas, gamine, avait sèchement craché la sorcière. Garde tes

larmes pour les morts. Pour réussir à maîtriser tes pouvoirs et y survivre, tu dois être un peu plus forte que ça.

La vieille mégère lui avait tendu la main.

— Allons, viens. J'ai tant de choses à t'enseigner et tu as si peu de temps pour les apprendre.

Ravalant ses larmes, elle avait pris la main de la sorcière et s'était laissé conduire vers le cœur du marais où elle avait découvert l'existence du puissant vent de pouvoir qui souffle depuis les contrées du nord. Au fil des longues années, elle avait appris beaucoup d'autres choses : le pouvoir des amulettes et des malédictions, le moyen de lire les augures, d'interpréter les présages et, ce qui peut-être était le plus important, de sonder le cœur et l'âme des hommes.

— Ils te haïront pour tes pouvoirs et malgré cela, les hommes rechercheront toujours ton aide afin de tromper leur destin, lui avait expliqué la vieille qui ne lui avait jamais dit son nom.

— Alors, pourquoi devrions-nous les aider ? avait-elle rétorqué.

— Parce que c'est notre rôle en ce monde.

— Mais pourquoi ?

— Je ne peux pas répondre à ta question, ma petite, avait répliqué la vieille. Il y a toujours eu l'une de nous, une prophétesse, dans les marais de Fangefougères et il y en aura toujours une. Nous faisons partie de ce monde, comme les tribus des hommes avec leurs villages. Nous manions une dangereuse puissance, un pouvoir capable de pervertir le cœur du plus noble des hommes et d'en faire une créature des ténèbres. Nous manions ce pouvoir pour que les autres n'aient pas à le faire. C'est une vie solitaire, je te le concède, mais la race des hommes n'est pas faite pour maîtriser de telles puissances, quelles que soient les décisions que certains prendront peut-être un jour, car l'homme est trop faible pour résister à ses attraits.

— Alors, c'est notre destin ? avait-elle demandé. De guider et de protéger en se résignant à être redoutées et détestées ? De ne jamais connaître d'amour ni de famille ?

— C'est ainsi, avait acquiescé la vieille. C'est le fardeau qu'il nous faut porter. Mais nous ne parlerons plus de tout cela, car mon temps touche à son terme et je sens déjà ma mort qui approche dans un bruit de bottes, avec un sifflement de couteau de cuisine que l'on aiguise.

Un an plus tard, sa préceptrice était morte, brûlée vive et cuite dans son propre chaudron par des orques.

Elle l'avait regardée mourir, sans éprouver de tristesse ni le besoin d'intervenir. Cela faisait des décennies que la vieille savait comment elle mourrait, tout comme elle-même savait à quelle heure la mort viendrait la chercher et à quel moment il lui faudrait se mettre en quête d'une enfant dotée des mêmes pouvoirs qu'elle afin d'en faire celle qui lui succéderait, même contre son gré.

Cela s'était passé par une terrible nuit de tempête. Un groupe d'hommes

était arrivé. Ils avaient attaqué les orques et les avaient exterminés. Le chef de cette troupe avait massacré les orques à grands coups meurtriers de sa hache à lame double, tandis qu'une femme qui voyageait avec eux hurlait dans les douleurs de l'enfantement. La bataille était presque terminée quand les cris de la femme s'étaient tus et que les pleurs d'un nouveau-né avaient déchiré la nuit.

Les hommes avaient poussé des cris de chagrin en découvrant que la femme était morte. Elle avait vu l'homme à la hache, le visage inondé de larmes, qui soulevait un bébé couvert de sang du sol où il était couché. À ce moment-là, le ciel avait paru se fendre sous la violence d'un coup de tonnerre retentissant et une comète gigantesque avait traversé la voûte céleste, illuminant la nuit de l'éclat incandescent des deux queues qu'elle traînait à travers le ciel.

— L'Enfant du Tonnerre... tu es né avec dans les oreilles la clameur de la bataille et en sentant couler le sang chaud sur ta peau, avait-elle susurré. Tu connaîtras la grandeur, mais ta vie sera marquée par la guerre.

Au fil des années, ses pensées étaient souvent revenues vers cet enfant né sous le signe de la comète aux queues jumelles, vers les courants de pouvoir qui coulaient et ondoyaient autour de lui et vers les destinées qui se modelaient et se déformaient par le simple fait de son existence.

Plus le temps passait, plus elle percevait que de grandes puissances avaient été libérées par la naissance de cet enfant, mais leur œuvre était encore inachevée. Pour qu'il réalise pleinement son potentiel, bien des choses devaient encore lui arriver : il devait connaître la joie, la peine, la colère, la trahison et un grand amour qui changerait à tout jamais le destin de ce monde.

Elle permit à son esprit de prendre son envol, abandonnant derrière elle sa carcasse squelettique, atrophiée par la maladie, montant vers le firmament sur les ailes de la conscience, là où la chair n'avait plus aucun pouvoir, vers les régions où seule primait la force de l'âme. L'atmosphère était sillonnée d'invisibles courants suscités par le cœur belliqueux des hommes et de myriades d'autres créatures de ce monde, et ces vents soufflaient violemment, amoncelant au-dessus de la terre d'invisibles nuages d'orage.

Les marais de Fangefougères bouillonnaient sous l'influence d'une énergie antédiluvienne, le terrain était saturé d'une puissance brute qui remontait du centre même du monde. Elle pouvait voir ce monde, déployé devant elle comme une carte immense, les grandes chaînes des montagnes au sud et à l'est, le sauvage océan à l'ouest et au-delà, les terres du peuple fée.

Le grand vent du pouvoir soufflait du nord en nuées colorées, en une palette de rouges et de pourpres belliqueux entre lesquels on parvenait à peine à distinguer quelques taches blanches ou dorées, presque étouffées par ces horribles teintes guerrières. Les nuances les plus sombres prenaient l'ascendant et la guerre se profilait à l'horizon, comme une ombre immense qui s'allongeait sur les terres, promettant son lot de destruction et de famines et ses cortèges de veuves.

Son regard redescendit soudainement au niveau du sol et elle aperçut la

silhouette solitaire qu'elle avait attendue, pataugeant péniblement et se frayant prudemment un chemin à travers le marais. Sa cape verte était étroitement resserrée autour de sa mince silhouette et elle ressentit une légère irritation en voyant qu'il était arrivé jusqu'au pied de la colline où elle avait établi sa demeure sans qu'elle s'aperçoive de son approche.

Il était environné de couleurs tourbillonnantes, des rouges vifs, des roses insolents et des pourpres lascifs. Un instrument des sombres puissances, à n'en pas douter, mais animé d'intentions qui serviraient les siennes pour le moment.

Elle revint rapidement à sa chair et gémit en sentant le poids des années s'appesantir à nouveau sur ses épaules après avoir goûté la liberté de l'esprit. Lorsque les femmes de son espèce auraient disparu, nul ne saurait plus comment s'envoler sur les courants des vents de pouvoir. Attristée par cette pensée, elle écouta les pas des pieds mouillés qui s'approchaient de l'ouverture de sa caverne.

Clignant des paupières pour chasser la fumée âcre, elle attendit l'arrivée de ce jeune homme dont l'âme était tout entière occupée par l'idée de la vengeance et de la trahison.

Il était d'une beauté saisissante. Devant son corps mince à la plastique irréprochable, elle sentit frémir en elle un désir qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Il était beau au point d'en être obscène, avec des traits qui présentaient une parfaite combinaison de dureté masculine et de douceur féminine.

Il avait rassemblé ses cheveux noirs en une courte queue de cheval et portait une épée au côté, dans un fourreau de cuir noir accroché à sa ceinture.

— Bienvenue dans ma demeure, Gerréon des Unberogens, lui dit-elle.

Livre Deuxième

La Naissance d'un Roi

Puissant est le grand Sigmar

Qui sauva un roi nain

Du déshonneur

Quelle récompense lui accorder ?

Un marteau de guerre

Un marteau de fer

Tombé du ciel sur la terre

Suivi d'une traîne de flammes jumelles

Tombé de la forge des dieux

Les maîtres des runes le façonnèrent

Ghal Maraz ils le nommèrent

Le Briseur de Crânes.

Tous Nos Peuples Réunis

Les lueurs du feu illuminaient les visages des guerriers qui l'entouraient et Sigmar adressa un signe de tête à Wolfgart et Pendrag lorsqu'il aperçut les ombres de Svein et Cuthwin qui descendaient la pente de la colline, se faufilant à travers les fourrés. Tous deux se déplaçaient en silence, avec une habileté à se fondre dans leur environnement qui en faisait les meilleurs éclaireurs de son armée.

— Les voilà de retour, murmura Sigmar.

Ses frères d'armes scrutèrent l'obscurité.

— Tu as de bons yeux, frère, répliqua Wolfgart. Je ne vois rien.

Pendrag lui indiqua une ligne d'arbres d'un mouvement de tête.

— Là. Derrière les ormes, je crois.

Wolfgart examina l'endroit, mais secoua la tête.

— De vrais fantômes, chuchota-t-il.

— Ils ne vaudraient pas grand-chose comme éclaireurs s'ils laissaient n'importe qui les voir, lui fit observer Pendrag.

Les deux hommes apparurent, sortant des arbres derrière lesquels ils étaient camouflés et Sigmar leur fit signe de s'approcher du groupe de cavaliers tapis dans les buissons enchevêtrés, en bordure du cratère. La pente était raide, très boisée, la terre meuble et semée de rochers noirs et pointus.

À en croire la légende, un fragment de lune était tombé là, des siècles auparavant, creusant ce trou dans la terre. Sigmar ignorait s'il fallait y ajouter foi, mais la terre à l'entour était stérile et rien de bon ne pouvait y pousser. L'air était vicié et les arbres tordus, comme torturés. Les buissons de la bordure du cratère étaient hirsutes et barbelés d'épines suintantes d'une sève verdâtre. Tous les hommes qui avaient eu la malchance de s'y égratigner avaient plongé dans un sommeil fébrile, peuplé de cauchemars.

Une rumeur étouffée de roulements de tambours et de braiments gutturaux leur parvint depuis l'intérieur du cratère, accompagnée d'un sombre langage émis par des gorges qui n'auraient jamais dû être faites pour parler.

Cinquante guerriers vêtus de peaux de loup attendaient les éclaireurs et Sigmar pria pour que le terrain leur soit favorable, car il pouvait sentir le désir de vengeance qui brûlait dans le cœur de chacun de ses hommes. Lors de leurs attaques contre les villages de la frontière entre les territoires des Unberogens et des Asobornes, ces immondes hommes-bêtes s'étaient livrés à une boucherie sans précédent.

— Qu'avez-vous vu ? demanda-t-il à ses deux éclaireurs lorsqu'ils furent

suffisamment près pour entendre son murmure.

— À peu près soixante à soixante-dix de ces monstres, chuchota Svein en retour, complètement ivres et prêts à en découdre.

— Des captifs ?

Le visage habituellement jovial de Svein se durcit et il acquiesça de la tête.

— Oui, mais dans un sale état. Les bêtes se sont bien amusées.

— Et ils ne soupçonnent pas notre présence ? demanda Wolfgart.

Cuthwin secoua la tête.

— Je nous ai fait passer sous le vent de leur campement. Aucun d’eux ne regarde vers l’extérieur, ils sont trop... occupés... avec leurs captifs.

— Tu es sûr ? insista Wolfgart.

— Évidemment, souffla sèchement Cuthwin. S’ils nous trouvent ici, ce sera à cause de ton foutu boucan !

Sigmar se détourna pour cacher son sourire à Wolfgart. Il se rappelait la nuit, il y avait près de six ans de cela, où il avait surpris Cuthwin à essayer de se faufiler subrepticement dans la longue maison, au centre de Reikdorf. C’était la nuit qui avait précédé leur départ pour la bataille du pont d’Astofen et Sigmar n’avait oublié ni la façon dont le jeune garçon de l’époque avait su se montrer furtif, ni son courage et son attitude pleine de défi. C’étaient des qualités qui l’avaient bien servi lorsqu’il était devenu l’un des guerriers de Sigmar.

Courroucé, Wolfgart se hérissa aux paroles du jeune éclaireur, mais il ne répondit pas.

— Pendrag, reprit Sigmar, prends quinze guerriers et allez vous mettre en position à l’est, à une centaine de pas. Wolfgart, fais la même chose à l’ouest.

— Et toi ? s’enquit Wolfgart. Que vas-tu faire ?

— Nous allons passer la crête au galop et charger droit vers le cœur du campement de ces créatures, lui expliqua Sigmar. Lorsque les monstres se jetteront sur nous, vous arriverez tous les deux par les flancs et vous les écraserez.

— Excellent plan, dit Wolfgart en souriant. Net et précis.

Pendrag eut l’air de vouloir dire quelque chose, mais il haussa les épaules et fit volter son cheval pour aller rassembler ses hommes. Sigmar adressa un signe de tête à Wolfgart qui suivit l’exemple de Pendrag et s’en alla choisir les guerriers qu’il allait mener au combat.

Le rythme des tambours s’accélérait dans le cratère. Sigmar se retourna sur sa selle pour regarder le cavalier qui se trouvait juste derrière lui

— Es-tu prêt, Gerréon ? demanda-t-il.

Le jumeau de Trinovantes fit avancer sa monture pour se placer à côté de lui et lui décocha un sourire carnassier.

— Je suis prêt, frère.

Sigmar et Gerréon s’étaient réconciliés six ans auparavant.

Un jour que Sigmar s’entraînait à la lance et à l’épée avec Pendrag, sur le

Pré aux épées, au pied de la colline des Guerriers, le frère de Trinovantes était venu le trouver. Le Pré aux épées était le nom que l'on donnait à une vaste prairie située à l'intérieur des remparts de Reikdorf et c'était là que les vétérans de cette cité en pleine expansion formaient les jeunes recrues aux différentes disciplines du combat.

Wolfgart avait argumenté qu'apprendre les arts de la guerre devant un endroit où reposaient les morts était la meilleure manière d'attirer le mauvais sort, mais Sigmar avait tenu bon en lui rétorquant que chaque guerrier devait avoir conscience de ce qui était en jeu s'il manquait à son devoir.

Des dizaines de jeunes hommes y venaient apprendre à combattre à l'épée et à la lance sous la férule impitoyable d'Alfgéir, et Wolfgart en formait d'autres au maniement de l'arc. On avait installé des cibles en forme de silhouettes d'orques et l'endroit résonnait du claquement sec des flèches tirées avec précision et des tintements des lames d'épée entrechoquées.

Chacun des guerriers de Reikdorf possédait une épée de fer, à présent, et année après année, Pendrag et Alaric avaient sillonné les terres des Unberogens pour s'assurer que tous les forgerons avaient pu équiper leur forge d'un soufflet hydraulique afin d'être capables de produire de telles armes. Rares étaient les guerriers qui portaient encore une armure de bronze et la plupart des cavaliers avaient une cotte de mailles faite d'anneaux de fer rivetés ou un haubert d'écailles.

Les émissaires des Jutones, des Chérusens et des Taléutes avaient observé les immenses progrès accomplis par les Unberogens et le roi Björn se réjouissait à la pensée que la puissance de sa tribu fût connue dans tous les territoires environnants.

— Voilà les ennuis qui arrivent, avait soufflé Pendrag en apercevant Gerréon qui se dirigeait dans leur direction.

Aussitôt tendu à l'idée des paroles peu amènes et des cris d'indignation que le beau guerrier n'allait pas manquer de proférer au sujet de son comportement à l'égard de sa sœur, Sigmar avait baissé sa lame et s'était tourné pour faire face au frère de Ravenna. Ses relations avec Ravenna n'étaient plus un secret pour personne et seul un aveugle aurait pu ne pas s'apercevoir de leurs sentiments l'un envers l'autre.

Il était seulement surpris que Gerréon ait attendu aussi longtemps pour venir le voir.

Comme à son habitude, Gerréon était vêtu avec une impeccable élégance. Il portait une culotte de daim moulante de la meilleure qualité, un pourpoint noir cousu de fil d'argent et des bottes de cuir souple. Sa main était nonchalamment posée sur le pommeau de son épée, une épée que Sigmar l'avait vu plus d'une fois manier avec une habileté terrifiante, étourdissante, lors de nombreux entraînements et combats.

Sigmar était un excellent escrimeur, mais Gerréon était ce que les Roppsmens nomment un *maître des lames*. Sigmar s'était crispé, prêt à endurer un assaut d'indignation vertueuse, et il avait senti Pendrag qui venait

se placer à ses côtés.

— Gerréon, avait-il commencé, si c'est au sujet de Ravenna...

Gerréon l'avait interrompu.

— Non, Sigmar, ce n'est pas au sujet de ma sœur. C'est entre toi et moi.

Gerréon n'avait tout de même pas l'intention de le défier en combat singulier ? Lancer un défi au fils de son roi serait une pure folie. Même s'il remportait le combat, les gardes le tueraient.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Gerréon avait ôté la main du pommeau de son arme.

— J'ai eu le temps de réfléchir depuis la mort de Trinovantes et j'ai honte des choses que j'ai dites et faites lorsque vous êtes revenus d'Astofen. Mon frère était ton ami et tu l'aimais sincèrement.

— C'est vrai, Gerréon, avait simplement répondu Sigmar.

— Je voulais juste que tu saches que je ne te blâme pas pour sa mort. Comme l'a dit ma sœur, c'est un orque qui l'a tué, pas toi. Si tu veux bien m'offrir ton pardon, je t'offrirai en retour mon amitié, comme mon frère autrefois.

Gerréon lui avait alors décoché son éblouissant sourire et lui avait tendu la main.

— Et ainsi que ma sœur aujourd'hui.

Sigmar s'était senti rougir en prenant sa main.

— Tu es un Unberogen, avait-il répliqué. Tu n'as pas besoin de mon pardon, mais je te l'accorde de toute façon.

— Merci, avait repris Gerréon. C'était très important pour moi, Sigmar. J'ignorais si j'avais perdu tout espoir d'avoir ton amitié.

— Jamais, lui avait assuré Sigmar. Quel genre d'empire pourrais-je bien bâtir si je laissais s'installer la division entre les Unberogens ? Non, Gerréon, tu es l'un de nous et tu le resteras toujours.

Ils s'étaient serré la main et Gerréon avait eu un sourire de soulagement.

Wolfgart et Pendrag avaient regardé cet acte de contrition inattendu avec une profonde suspicion, mais au fil des années, les circonstances avaient donné raison à Sigmar d'avoir accordé sa confiance à Gerréon et celui-ci avait fini par mériter leur respect au cours de dizaines de combats désespérés. À la bataille des collines Stériles, Gerréon avait sauvé la vie de Sigmar en décapitant d'un seul coup le seigneur de guerre orque qui était parvenu à l'immobiliser sous le cadavre de son loup.

Contre les pillards teutogens, Gerréon avait abattu un archer au moment où il s'appêtait à décocher une flèche à bout portant dans le dos vulnérable de Sigmar.

En d'innombrables occasions, Gerréon avait chevauché à leurs côtés, et chaque fois, Sigmar avait rendu grâce aux dieux pour la force de caractère qui avait poussé le jeune homme à rechercher la réconciliation. Ravenna avait été transportée de joie et Sigmar avait passé bien des moments heureux avec elle

et Gerréon, à chasser, à chevaucher sur les chemins forestiers ou simplement à parler durant de longues heures, jusque très tard dans la nuit, de son rêve de parvenir à unifier les tribus des hommes.

Et cette nuit-là, dans l'obscurité environnante, avec ses frères d'armes qui s'éloignaient pour aller prendre leur position autour du cratère, Sigmar se sentit reconnaissant de la présence de Gerréon. Il compta une centaine de battements de cœur avant de lancer son étalon vers le sommet de la pente, rapidement suivi des vingt guerriers qui étaient restés avec lui.

Le martèlement des tambours devint plus fort à mesure que les chevaux grimpaient vers le sommet des pentes rocheuses du cratère et Sigmar se retourna afin de s'adresser aux cavaliers derrière lui. Chacun d'eux portait une chemise de mailles et il y en avait un bon nombre qui arboraient également des plastrons et des épaulières de fer. Leurs capes rouges ondoyaient au vent et ils étaient tous armés d'une longue lance et d'une lourde épée.

— Nous allons les frapper aussi vite et aussi fort que possible, leur lança-t-il. Faites autant de bruit que vous le pouvez en chargeant. Je veux que leur regard soit fixé sur nous.

Il vit à leur expression que tous ses hommes savaient ce qu'ils avaient à faire.

— Bonne chasse, ajouta-t-il.

La crête du cratère se rapprocha comme une ombre noire ourlée par la clarté des étoiles. Au-dessus de leurs têtes, les nuages luisaient d'un éclat orange, illuminé par la lumière du feu. Un cri perçant déchira la nuit et Sigmar sentit la colère monter en lui en percevant la terreur et la souffrance inimaginable qu'il exprimait.

— Tu te rends compte des risques que nous prenons, lui dit Gerréon.

— Je sais, répliqua Sigmar, mais nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. Si nous n'attaquons pas maintenant, ces monstres disparaîtront dans les profondeurs de la forêt et nous aurons perdu toute possibilité de venger nos morts. Non, ils doivent mourir ce soir.

Gerréon opina du chef et fit glisser son épée hors de son fourreau.

Sigmar sortit une longue lance à pointe ferrée du grand fourreau qui était accroché derrière lui.

— Unberogens ! hurla-t-il en talonnant brutalement les flancs de son étalon. C'est l'heure de la vengeance !

L'étalon bondit par-dessus le rebord du cratère et ses cavaliers se lancèrent à sa suite en rugissant leur cri de guerre.

Au-dessous, ils découvrirent une scène de cauchemar. Les flammes ronflaient et s'élançaient vers le ciel et des groupes de bêtes monstrueusement contrefaites se pressaient dans le fond du cratère, en pleine orgie, ivres de massacre et d'alcools abjects.

C'étaient des horreurs couvertes de fourrure et de cuir, horribles, hideuses, des rejetons abâtardis d'hommes et de bêtes. Il y avait des créatures dont la tête de bouc était plantée sur un torse musculeux, juchées sur des jambes

torses aux articulations inversées. Des monstres à peau rouge et au crâne cornu, dotés d'une queue qui fouettait l'air, gambadaient parmi des amoncellements de cadavres, tandis que de lourdes bêtes qui ressemblaient à l'épouvantable fusion d'un cheval et de son cavalier tournaient en titubant comme des ivrognes autour du campement.

Au centre du cratère, dominant le rassemblement, se dressait un énorme monolithe d'obsidienne noire, gravé de runes hideuses dont la simple vue évoquait les massacres et la débauche. Un énorme homme-bête à tête de taureau, vêtu d'une cape noire en lambeaux, était en train d'arracher le cœur d'un captif encore pantelant, tandis que des créatures à peine identifiables s'agitaient autour de lui en un sabbat effréné, glissant et bondissant autour de la pierre en une danse extatique d'adoration démente.

Leurs vociférations se mêlaient au profond roulement de tambours de peau brute sur lesquels d'énormes monstres à tête de loup frappaient à coups redoublés de leurs pattes griffues.

Partout dans le camp, on pouvait apercevoir les silhouettes d'hommes, de femmes et d'enfants ligotés qui avaient clairement été molestés et battus. La plupart étaient morts et ils avaient tous été torturés. Certains avaient simplement été dévorés vivants. La fureur de Sigmar, déjà brûlante, monta encore au point qu'il sentit presque submergé. Il eut l'impression qu'un voile rouge descendait sur ses yeux.

Cependant, Sigmar n'était pas un berserk. Il maîtrisa sa rage pour la concentrer en une lance glacée de fureur froide.

Son étalon se jeta dans la pente et un cri de haine inarticulé jaillit de ses lèvres. Une trompe de guerre sonna et il eut la sensation que chacune de ses notes stridentes le poussait plus vite en direction de l'ennemi.

Tout à leurs horribles réjouissances, les monstres n'étaient pas préparés à une telle attaque, mais ils sortirent de leur torpeur et la bête à tête de taureau poussa un mugissement assourdissant, dont les échos rebondirent contre les parois du cratère. L'implacable battement de tambour s'arrêta net.

Quelques monstres rougeâtres lancèrent des javelines en direction de leurs assaillants, mais ils n'avaient pas réellement pris le temps de viser et n'inquiétèrent guère les cavaliers. Sigmar projeta sa lourde lance qui se ficha dans le dos de l'un des hommes-bêtes, le clouant au tronc d'un arbre difforme. Les lances de ses guerriers volèrent à leur tour et le cratère se mit à résonner de grondements de douleur.

Depuis le rebord du cratère, Cuthwin et Svein décochaient leurs flèches empennées de plumes d'oie et chacune d'entre elles abattait sa cible. N'ayant pas le temps d'attraper une autre lance, Sigmar empoigna Ghal Maraz, le balança et l'abattit en plein sur le visage grimaçant d'une créature velue à tête d'ours.

Le marteau de guerre lui fendit le crâne en deux et Sigmar poussa sa monture au cœur de la mêlée ennemie. Des mâchoires claquèrent et des griffes jaunies jaillirent dans sa direction. Son cheval poussa un hennissement de

douleur, lorsque la pointe d'une javeline se planta dans sa croupe. D'un revers, Sigmar enfonça la poitrine de son agresseur, lui faisant éclater la cage thoracique et le projetant en arrière.

Les Unberogens traversèrent le camp ennemi en piétinant tout sur leur passage, dans une véritable tempête de lames. Les lances se plantaient dans les chairs, les lames tranchaient et détachaient des bras griffus de leurs épaules musculeuses. Les centaures beuglèrent des cris de défi et chargèrent les cavaliers, brandissant des haches à longs manches ou des massues cloutées.

Sigmar vit l'un de ses cavaliers choir de sa monture sous les coups de l'une de ces armes. Disloqué par l'impact, l'homme était mort en touchant le sol ; son armure ne lui avait été d'aucun secours contre la force brute du monstre.

Les créatures dégageaient un ignoble remugle de fourrure humide, de sang et d'excréments. Sigmar eut un haut-le-cœur. L'une des créatures ricanantes, à l'allure de diabolotin, bondit en croupe sur son destrier et lui plongea ses crocs aiguisés comme des aiguilles dans le bras.

Sigmar écrasa son faciès de loup d'un violent coup de coude en arrière et lui fit lâcher prise. Tirant sa dague de sa main libre, il frappa en arrière, plongeant sa lame dans l'abdomen de son assaillant. La créature lâcha prise et tomba de son cheval. Il planta sa dague dans l'œil d'un homme-bête qui le chargeait en levant très haut une hache à large lame. Sa dague lui échappa des mains et il entendit résonner de nouveaux cris de douleur. Les hommes-bêtes avaient finalement surmonté leur surprise.

Au centre de la tourmente, le grand homme-bête à tête de taureau se tenait debout, les bras tendus, et des éclairs dansaient dans la paume de ses mains. Sigmar jeta un regard vers l'est et l'ouest en entendant les cris de guerre de ses frères d'armes. Pendrag apparut le premier et Wolfgart un instant après, chacun menant la charge.

— Unberogen ! hurla-t-il en se lançant derechef au cœur de la mêlée.

Sigmar balançait Ghal Maraz de gauche et de droite, pourfendant un nouvel homme-bête à chaque nouveau coup, hurlant à pleins poumons pour donner libre cours à sa colère. Le tonnerre de la cavalcade résonna dans le cratère, et Pendrag et Wolfgart chargèrent eux aussi au cœur de la mêlée. Le tintamarre des épées et des haches était assourdissant.

C'est alors que l'éclair frappa.

Comme s'il avait été lancé par un dieu malfaisant, un javelot de lumière crépitante, d'un blanc bleuté, s'abattit sur le sol au beau milieu des troupes unberogens. L'épieu de lumière incandescente explosa et les hommes, les chevaux et les hommes-bêtes furent déchiquetés et projetés dans les airs par cette mortelle déflagration d'énergie.

Une puanteur de chair carbonisée s'éleva dans l'atmosphère et Sigmar cligna des paupières pour chasser les éblouissants papillons blancs qui l'aveuglaient, horrifié par ce prodigieux pouvoir de destruction. Un nouvel éclair s'écrasa au sol, déchiquetant la terre en une ligne de dévastation zigzagante tandis que les cieux semblaient lacérés par son éclatante blancheur.

Il entendit monter des hurlements de souffrance. Sur le sol, des chevaux se débattaient furieusement, agitant en tous sens les moignons de leurs jambes consumées par la foudre. Les hommes-bêtes se ruèrent en rugissant de joie sur les cavaliers tombés et les lardèrent de coups de poignard et de lance. Des arcs d'énergie grésillant dansaient d'un cavalier à l'autre, les jetant à bas de leur monture.

Une nouvelle lance de lumière cingla le sol, explosant au milieu des cavaliers et Sigmar vit Wolfgart catapulté dans les airs. Pendrag et ses guerriers entrèrent en collision avec la masse grouillante des hommes-bêtes et les dispersèrent à coups de lame. Des flèches se plantèrent en vibrant dans leurs fourrures bestiales et les plus petits des hommes-bêtes essayèrent de fuir le carnage en poussant des braiments de terreur.

Les cavaliers les exterminèrent sans merci, en les écrasant sous les sabots de leurs montures ou en les abattant à coups de lance.

Un nouvel éclair tomba des cieux. Semblant onduler sous sa puissance, la terre scintilla d'un feu bleuté. Des arcs d'énergie électrique coururent dans le cratère et Sigmar entendit le monstrueux homme-bête à tête de taureau éclater d'un rire jubilant devant la dévastation qu'il avait déclenchée. Il plaquait l'une de ses mains griffues sur la grande pierre, au centre du cratère, tout en continuant à appeler la foudre ; Sigmar lança son étalon dans sa direction. Il leva Ghal Maraz à bout de bras au moment où un nouvel éclair grésillant s'abattait en sifflant.

Cependant, au lieu de frapper le sol, l'éclair s'accrocha à la tête du puissant marteau de guerre.

Sigmar sentit monter la terrifiante puissance invoquée par le grand homme-bête ; dans l'effort que son arme produisit pour dissiper ces abominables énergies, le manche de Ghal Maraz devint brûlant. Sigmar poussa un cri en sentant une partie de cette énergie palpitante passer dans son corps et faire courir dans ses veines un feu élémentaire.

Des arcs de lumière bleue flamboyèrent autour de lui et jaillirent de Ghal Maraz en éclairs bourdonnants et crépitant. Les yeux de Sigmar s'illuminèrent tandis qu'il luttait pour contenir le feu fulgurant qui menaçait de le déchiquer.

En le voyant approcher, la créature à la tête de taureau cracha une série d'ordres gutturaux à ses serviteurs qui se précipitèrent pour défendre leur maître. Les monstres difformes vinrent se placer sur son chemin d'un pas titubant, mais un bon nombre d'entre eux furent fauchés par une volée de flèches.

Laissant échapper un hululement guerrier, Sigmar talonna son étalon qui bondit.

Les bêtes hurlèrent en le voyant qui les survolait. Ramenant le bras en arrière, Sigmar lança son marteau en direction de l'homme-bête environné d'éclairs.

Ghal Maraz s'envola en tournoyant, scintillant et crépitant d'énergie. Le

cheval de Sigmar atterrit au moment où l'arme frappait. Avec une main plaquée au grand monolithe et l'autre maintenue en place par la foudre, le grand homme-bête fut incapable d'éviter le coup.

Dans un jaillissement de sang et d'esquilles d'os, son crâne explosa sous la violence du coup que lui asséna le puissant marteau de guerre. Un geyser d'énergie flamboyante fusa du cadavre décapité et la dépouille du grand homme-bête fut secouée de spasmes par l'éruption des énergies qu'il avait invoquées et qui s'échappaient à présent de son corps.

Laissant agoniser le monstre, Sigmar fit virevolter sa monture, abandonnant le cadavre de son ennemi à présent réduit à l'état de carcasse desséchée et carbonisée. Le feu qui illuminait ses yeux s'éteignit lentement et les derniers résidus de la foudre emprisonnée dans son corps disparurent avec la mort de celui qui l'avait invoquée. Sigmar prit une inspiration frémissante et se tourna vers la bataille qui faisait rage.

Une cacophonie de hurlements monta de la foule des hommes-bêtes à la mort de leur chef, tandis que les guerriers unberogens se ruaient sur les derniers monstres. Planté au milieu du cratère, Wolfgart fauchait à grands moulinets de son énorme lame les derniers des tambourineurs à tête de loup, avec leurs mâchoires dégoulinantes de bave. Armé de son arc de corne, Pendrag décochait flèche sur flèche sur les derniers fuyards.

Sigmar eut un sinistre sourire. Il ne resterait bientôt plus un seul homme-bête vivant.

Il se laissa glisser du dos de sa monture et lui flatta le flanc.

— Par les dieux, c'était un saut de toute beauté, Grandcœur ! s'écria-t-il en lui caressant l'encolure et en lui ébouriffant la crinière.

L'étalon eut un petit hennissement de plaisir et secoua la tête, puis il suivit son maître quand il alla récupérer son marteau. Les éclairs qui avaient fait scintiller son arme s'étaient éteints, mais l'inscription runique qui courait sur la tête du marteau luisait encore de puissance.

— Je crois que c'était la chose la plus idiote que je ne t'ai jamais vu faire, s'exclama Gerréon en arrivant au petit trot pour s'arrêter près de lui.

Sigmar se retourna pour lui faire face.

— Quoi donc ?

— De jeter ton marteau comme ça. Tu étais désarmé.

— J'avais encore mon épée, rétorqua Sigmar.

Gerréon tendit le doigt vers sa ceinture. Il ne lui restait plus qu'une bande de cuir. Il n'avait même pas senti le coup d'épée qui avait tranché les lanières qui retenaient son fourreau et il se trouva soudainement très stupide d'avoir lancé Ghal Maraz comme il l'avait fait.

— Par Ulric ! cria Wolfgart en se mettant à courir pour venir les rejoindre. Quel lancer, Sigmar ! Incroyable ! Tu nous as fait sauter la tête de cette monstruosité avec une telle aisance !

Gerréon secoua la tête.

— Et moi qui suis là à lui dire à quel point je l'ai trouvé idiot de le jeter

ainsi.

— Bien au contraire ! s'écria Wolfgart. Tu n'as pas vu ce coup ? Je n'ai jamais vu une chose pareille ! L'éclair ! Le marteau !

— Que serait-il arrivé si tu l'avais manqué ? Hein, dis-moi ? intervint Pendrag qui arrivait à cheval.

— Je l'aurais rossé à mort, répondit Sigmar en prenant la pose d'un boxeur, poings levés.

— Tu n'as pas vu l'énormité de la bête ? riposta Pendrag en riant. Il t'aurait transformé en chair à pâtée avant que tu aies pu lui mettre une droite.

— Sigmar ? intercédâ Wolfgart. Jamais de la vie.

— Disons que si tu avais un marteau qui puisse revenir dans ta main après que tu l'as lancé, reprit Gerréon, là, je serais impressionné.

— Ne dis pas de bêtises, lança Pendrag. Un marteau qui revient après qu'on l'a lancé ? Comment pourrait-on fabriquer une chose pareille ?

— Qui sait ? dit Wolfgart. Je suis sûr que maître Alaric saurait comment faire.

Pendrag secoua la tête en signe de dénégation.

— Laissons pour le moment de côté les conceptions du monde assez fumeuses de nos amis Wolfgart et Gerréon. Nous devrions brûler les corps et quitter cet endroit. L'odeur du sang ne va pas tarder à attirer d'autres prédateurs et nous devons soigner nos blessés.

— Tu as raison, lui répondit Sigmar en reprenant son sérieux. Wolfgart, Gerréon, donnez l'ordre aux hommes de rassembler les cadavres des hommes-bêtes et de bâtir un bûcher autour de cette pierre. Dans une heure, il faut qu'ils soient tous dans le feu et que nous soyons partis. Pendrag, aide-moi à m'occuper des blessés.

Le voyage de retour à travers la forêt leur prit six jours. En chemin, ils passèrent près de nombreux hameaux et petits villages. Quand ils arrivèrent dans les régions habitées de la forêt, Sigmar escorta les survivants des attaques des hommes-bêtes vers les vestiges de trois villages en ruine.

Dans chacun de ces villages, les palissades avaient été jetées à bas, démolies, démantelées à coups de hache ou simplement défoncées par des mains bestiales d'une force surhumaine. Ces communautés n'étaient plus que des charniers fumants et les cavaliers n'avaient guère le temps de pratiquer les rites mortuaires appropriés. Aidés des survivants éplorés et hagards, ils se contentèrent d'enterrer les corps afin que les défunts puissent emprunter le chemin du royaume de Morr.

Debout près des tombes, Sigmar sentit une présence auprès de lui. Levant la tête, il vit Wolfgart. Les yeux rougis par la fumée des feux, son ami avait l'air épuisé au-delà de toute expression.

— Une bien triste journée, soupira Sigmar.

Wolfgart eut un haussement d'épaules.

— J'en ai connu de pires.

— Tu as l'air troublé. Qu'as-tu en tête ?

— Tout ça, répondit Wolfgart en indiquant de la main les tombes alignées devant eux. Ce massacre et les hommes que nous avons perdus pour venger ces gens.

— Eh bien ?

— Ce village est en territoire asoborne et les gens que nous avons ramenés ici sont des Asobornes.

— Et alors ?

Wolfgart soupira à son tour.

— Alors, ce ne sont pas des Unberogens. Pourquoi nous sommes-nous précipités à leur secours ? Nous avons perdu cinq hommes et nous en avons trois autres qui ne chevaucheront plus jamais à nos côtés. Alors, dis-moi pour quelle raison nous avons fait tout ça. Après tout, la reine Freya n'en aurait sûrement pas fait autant pour notre peuple, n'est-ce pas ?

— Peut-être pas, admit Sigmar, mais ça ne change rien. Tous ces gens sont de *notre* peuple : les Asobornes, les Unberogens, les Teutogens... tous autant qu'ils sont. Cette nuit où nous avons juré que tout ce que nous ferions, nous le ferions pour le bien de l'empire de l'humanité... est-ce que ça signifiait quelque chose pour toi, Wolfgart ?

— Évidemment que ça voulait dire quelque chose ! protesta Wolfgart.

— Alors, où est le problème si nous venons en aide aux Asobornes ?

— Je ne sais pas trop, répondit Wolfgart d'un ton hésitant. Je suppose que j'imaginai que nous ferions cet empire en soumettant les autres tribus par la guerre.

Sigmar posa la main sur l'épaule de Wolfgart et le fit pivoter sur lui-même pour le mettre face aux travaux qui se déroulaient dans le village. Des groupes d'hommes allaient chercher les cadavres dans les ruines des maisons et aidaient les fermiers à rassembler leurs morts afin de leur donner une sépulture. Tous avaient les mains et le visage maculés de sang.

— Regarde ces hommes, lui dit Sigmar. Il y a des Asobornes et des Unberogens. Es-tu capable de distinguer les uns des autres.

— Bien sûr, rétorqua Wolfgart. Ça fait six ans que je chevauche avec ces guerriers. Je les connais très bien.

— Fais comme si tu ne les avais jamais vus. Serais-tu capable de distinguer les Asobornes des Unberogens ?

Wolfgart eut l'air mal à l'aise et Sigmar insista.

— On dit que la nuit tous les loups sont gris. Tu as déjà entendu cette expression ?

— Oui.

— Eh bien, c'est la même chose pour les hommes, poursuivit Sigmar en lui indiquant du doigt un homme au visage crispé de tristesse qui portait un enfant mort dans ses bras. En dessous de tout ce sang et de toute cette crasse, nous sommes tous des hommes. Nos petites différences n'ont aucune signification. Nous saignons tous de la même façon et nous sommes tous les mêmes aux yeux de nos ennemis. Crois-tu vraiment que les hommes-bêtes ou

les orques se préoccupent de savoir s'ils tuent des Asobornes ou des Unberogens ? Ou des Taléutes ? Des Chérusens ? Des Ostagoths ?

— Je suppose que non, reconnut Wolfgart.

— Bien sûr que non ! s'écria Sigmar, soudain irrité par le manque de vision de Wolfgart, et nous ne devrions pas faire plus de distinctions. Quant à soumettre les autres tribus... je n'ai pas envie de devenir un tyran, mon ami. Les tyrans finissent toujours par se faire renverser et leurs ennemis démantèlent tout ce qu'ils ont créé. Je veux bâtir un empire qui durera pour l'éternité, quelque chose qui en vaudra la peine, qui sera fondé sur la justice et sur un gouvernement puissant.

— Je crois que je comprends mieux, mon frère, marmonna Wolfgart.

— Bien, lui dit Sigmar, car j'ai besoin de toi à mes côtés, Wolfgart. Ce sont nos divisions qui séparent nos peuples. Nous devons grandir et dépasser cela.

— Je suis navré.

— Ne sois pas navré, riposta Sigmar. Deviens un homme meilleur.

Cinq jours plus tard, depuis les remparts de Reikdorf, Sigmar observait l'amarrage d'une nouvelle barge tout juste arrivée aux docks que l'on avait construits le long de la rive nord du fleuve. C'était une embarcation à la coque large et profonde, avec de hauts bordages constitués de grands pavois recouverts de cuir et qui arborait le blason des Jutones, un crâne posé devant deux sabres courbes entrecroisés.

Le pont supérieur de la barge était chargé de barriques et de caisses de bois, tandis que la soute devait sans nul doute être pleine de lourds sacs de jute et de ballots de fourrures et de substances colorantes. Les marécages des environs de Jutonsryk étaient riches en plantes utiles à la fabrication de la teinture et les marchands qui en avaient les moyens pouvaient engager des guerriers afin qu'ils s'aventurent dans ces marais hantés et leur ramènent toutes sortes de végétaux avec lesquels ils fabriqueraient des pigments dont la couleur vive ne perdait pas son éclat au fil du temps.

Il aperçut un autre bateau plus loin sur le fleuve, celui-ci à l'emblème du corbeau du roi Marbad. Il se dit qu'il lui faudrait rappeler aux gardes de nuit de surveiller les tavernes des environs du fleuve, car lorsque des Endales et des Jutones se retrouvaient au voisinage les uns des autres, on pouvait être sûr qu'il y aurait du grabuge.

Le regard de Sigmar glissa sur les docks nouvellement construits pour se poser sur les bâtiments de l'autre côté du fleuve. Le pont du Sudenreik était l'un des passages les plus encombrés de la ville. On avait entamé des travaux sur la rive opposée pour bâtir un troisième pont, car le deuxième pont, une simple structure de bois, servait principalement à transporter des matériaux de construction en direction des nouveaux chantiers de la portion sud de Reikdorf.

En se basant sur ce qu'il avait appris de maître Alaric, Pendrag avait installé une école dans cette nouvelle zone et, deux fois par semaine, les enfants

unberogens venaient y apprendre toutes sortes de choses au sujet du vaste monde qui s'étendait au-delà de Reikdorf et des moyens qui leur permettaient de vivre dans ce monde.

Les parents de ces enfants étaient venus nombreux se plaindre auprès du roi Björn du temps perdu par leurs enfants à l'école, alors qu'ils avaient du travail aux labours et des corvées à leur confier. Mais Sigmar avait convaincu son père que l'éducation était le seul moyen qui permettrait à son peuple de s'améliorer et les leçons avaient continué.

Avec l'essartage d'une partie de la forêt, au sud, pour y installer des cultures et la mise en place de nouvelles pâtures pour les bestiaux, on avait construit un nouveau grenier et un nouvel abattoir. Au cours des récentes années, de plus en plus de gens étaient venus s'établir à Reikdorf, attirés par la promesse d'y trouver du travail et de s'enrichir, et la ville grandissait bien plus vite que quiconque n'aurait pu le croire possible.

De nouvelles maisons avaient été édifiées près des remparts sud et une multitude de commerçants n'avaient pas tardé à s'y installer : on y trouvait des cordonniers, des tonneliers, des forgerons, des tisserands, des potiers, des palefreniers et des tenanciers de tavernes. Un deuxième marché avait fait son apparition dans l'année qui avait suivi l'achèvement de la haute palissade qui protégeait ce quartier des attaques.

Des segments du rempart nord étaient déjà en train d'être rénovés. On arrachait les anciens poteaux de bois et, sous l'œil vigilant de maître Alaric, les jeunes tailleurs de pierre qu'il venait de former les remplaçaient par des blocs de pierre qu'ils ramenaient de la forêt et travaillaient sur place.

Au centre de Reikdorf, de nombreux bâtiments étaient déjà faits de pierre et, à mesure que l'on ouvrait de nouvelles carrières dans les collines environnantes, on en construisait d'autres, selon des plans de plus en plus élaborés.

Sigmar n'avait jamais eu l'occasion de poser le regard sur le fort du Corbeau du roi Marbad ou sur le Fauschlag du roi Artur mais, à son avis, les villes qui entouraient l'un ou l'autre ne pouvaient être aussi peuplées que Reikdorf. Le fleuve et les terres fertiles qui entouraient le Reik avaient apporté une immense prospérité aux Unberogens et le moment d'utiliser les dons que leur avaient généreusement offerts les dieux approchait.

Les coffres étaient pleins d'or grâce au commerce avec les nains et les autres tribus, et les greniers débordaient des fruits de leurs récoltes. Le moral des guerriers était au beau fixe. Tous les forgerons travaillaient dur pour leur fournir de l'équipement et chaque homme avait à présent une chemise de mailles de fer, un plastron ajusté et des épaulières, des grèves, des brassards et un gorgerin.

Aux yeux de tous ceux qui les apercevaient, les cavaliers unberogens ressemblaient à une armée de glorieux guerriers d'argent, scintillants sous les rayons du soleil. Maître Alaric avait même suggéré de fabriquer des plaques d'armure pour les chevaux, mais ces protections s'étaient révélées trop

lourdes, sauf pour les plus puissants des étalons.

Dans l'espoir d'obtenir des animaux suffisamment forts pour porter de telles armures tout en conservant leur rapidité, Wolfgart s'était lancé dans l'acquisition des plus énormes chevaux de trait et des plus puissants chevaux de guerre afin de les croiser. Il était convaincu qu'il ne lui faudrait que quelques années pour parvenir à produire les destriers dont il rêvait.

Pour Sigmar, le moment serait bientôt venu de porter son rêve d'un empire des hommes au-delà des frontières des terres unberogens.

Sigmar approchait de sa vingt et unième année et, en regardant autour de lui sa belle et prospère ville de Reikdorf, il sourit de contentement.

— J'en ferai la plus grande cité de mon empire, pensa-t-il en se détournant de son poste d'observation sur les remparts et en redescendant vers la longue maison au centre de la ville.

Il traversa la grande place du marché de Reikdorf, tandis que le soleil couchant passait derrière les remparts. La plupart des marchands avaient déjà remballé leurs éventaires et s'en étaient allés avec leurs carrioles, abandonnant la place jonchée de détritux aux chiens errants qui se disputaient les restes. Sigmar longea la forge de Beothryn en marchant au centre de la rue pour éviter les flaques boueuses qui s'étaient formées au pied des murs du bâtiment.

Derrière la longue maison, sur le Pré aux épées, il aperçut la silhouette en armure d'Alfgéir, encore occupé à entraîner les jeunes gens au maniement de l'épée malgré l'heure tardive. Cédant à une envie soudaine, il changea de trajectoire et se dirigea vers le terrain d'exercice.

Sur le pré, une douzaine de jeunes gens bataillaient les uns contre les autres et le soleil couchant se reflétait sur le bronze de l'armure d'Alfgéir, la faisant scintiller comme de l'or pur. De tous les guerriers unberogens, le champion du roi était le seul à porter encore une armure de bronze.

Gerréon se tenait auprès d'Alfgéir. Il était le meilleur de tous les bretteurs des Unberogens et nul n'était plus apte que lui à instruire la prochaine génération de guerriers. Sigmar lança un bref regard à la tombe de Trinovantes, sur la colline des Guerriers non loin de là, puis il reporta son attention sur l'entraînement, prenant plaisir au tintement des lames qui s'entrechoquaient en faisant jaillir des étincelles.

Il vit Alfgéir houspiller les deux élèves les plus éloignés de lui et donner à l'un d'eux une calotte sur l'oreille. Il eut une grimace compatissante. Il avait beau être fils de roi, il n'en avait pas moins reçu sa ration de taloches du temps où il s'entraînait sur le Pré aux épées.

Sigmar observa les jeunes gens de l'œil expérimenté du guerrier confirmé, remarquant ceux qui se montraient les plus rapides, les plus habiles et les plus déterminés, cherchant à voir si certains avaient le regard du héros, une qualité que Wolfgart avait été le premier à définir.

— Tu peux le voir dans leurs yeux, avait déclaré Wolfgart. C'est une parfaite combinaison de sens de l'honneur et de courage. Je vois exactement

la même chose dans ton regard.

Sigmar avait examiné le visage de son frère d'armes, à la recherche d'une expression moqueuse, mais Wolfgart était parfaitement sérieux, aussi avait-il accepté ce compliment pour ce qu'il était. En vérité, une fois que la chose avait été définie, il avait vu le même regard sur le visage de chacun de ses amis et il s'était senti réellement béni d'être entouré de si exceptionnels compagnons.

Gerréon l'aperçut et se mit à courir à petites foulées pour le rejoindre en bordure du pré.

— Ils progressent bien, lui lança Sigmar.

— Oui, acquiesça Gerréon. Ce sont de bons garçons. Si on leur donne quelques années, ils formeront le meilleur corps de combattants que tu puisses souhaiter.

Sigmar hocha la tête d'un air approbateur et se tourna vers les jeunes guerriers en entendant l'un des garçons pousser un cri de douleur et lâcher son épée. Il avait le bras rouge du sang qui jaillissait d'une coupure au biceps et il se laissa tomber à genoux.

Suivi de Gerréon, il traversa le pré en courant dans sa direction.

— Allez chercher le chirurgien, cria sèchement Alfgéir d'un ton brusque.

Sigmar s'agenouilla près du blessé pour examiner son bras. La lame s'était fortement enfoncée dans le muscle, laissant une entaille nette et très profonde d'où le sang jaillissait à gros bouillons. Le garçon était livide.

— Regarde-moi, lui dit Sigmar.

Le jeune guerrier quitta son bras ensanglanté du regard. Il avait les yeux pleins de larmes, mais Sigmar vit qu'il avait l'air bien décidé à ne pas les verser devant le fils de son roi.

— Quel est ton nom ?

— Brant, haleta le garçon dont la respiration devenait de plus en plus courte.

— Ne regarde pas ta blessure, lui ordonna Sigmar en lui posant une main sur l'épaule. Regarde-moi. Tu es un Unberogen. Tu es d'une race de héros et les héros n'ont pas peur de quelques gouttes de sang.

— Ça fait mal, souffla Brant.

— Je sais, répondit Sigmar, mais tu es un guerrier et la douleur est une compagne constante pour un guerrier. C'est ta première blessure. Souviens-toi bien cette douleur et toutes les autres blessures ne te paraîtront rien comparées à celle-ci. Tu comprends ce que je te dis ?

Le garçon hocha la tête, les dents serrées pour résister à la douleur, mais Sigmar put voir qu'il puisait déjà dans ses réserves pour la surmonter.

— Il y a du métal en toi, Brant. Je le vois clairement, continua Sigmar. Tu seras un puissant guerrier et un grand héros.

— Merci... mon seigneur, répondit Brant.

Cradoc, le guérisseur, arrivait en courant à travers le pré, serrant son sac médicinal contre son cœur.

— Tu auras une cicatrice, reprit Sigmar. Fais-lui honneur.

Sigmar s'essuya la main sur sa tunique et ramassa l'épée de Brant, tandis que Cradoc s'agenouillait à côté du blessé. Il passa le doigt sur le fil de la lame et ne fut pas surpris de voir qu'elle était aiguisée comme un rasoir. Il se tourna vers Alfgéir et Gerréon.

— Tu les entraînes avec des lames non émoussées ?

— Bien sûr, riposta Alfgéir sur un ton de défi. À la moindre faute, ils se blessent. Ainsi, ils ne commettent pas deux fois la même erreur.

— Je ne me suis jamais entraîné avec des lames aiguisées, remarqua Sigmar.

— C'était mon idée, intervint Gerréon. J'ai pensé que cela leur enseignerait la valeur de la douleur.

— Et je suis tout à fait d'accord, reprit Alfgéir. Comme le roi, d'ailleurs.

Sigmar tendit l'épée de Brant à Alfgéir.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier. Je n'avais pas l'intention de vous réprimander. En fait, je suis même d'accord avec vous. L'entraînement *doit* être aussi dur et authentique que possible. De cette manière, lorsqu'ils se trouveront plongés au cœur d'une vraie bataille, ils sauront à quoi s'attendre.

Alfgéir opina de la tête et se tourna vers les autres garçons qui regardaient leur compagnon blessé que l'on emmenait.

— Personne ne vous a dit que vous pouviez vous arrêter ! rugit-il.

L'entraînement n'est pas terminé tant que je ne vous le dis pas !

Sigmar se détourna du champion du roi pour faire face à Gerréon.

Le visage de son ami était aussi pâle que l'avait été celui de Brant.

— Gerréon ? Quelque chose ne va pas ?

Gerréon le regardait avec des yeux écarquillés. Sigmar baissa la tête et vit l'empreinte d'une main ensanglantée au beau milieu de sa poitrine. Il tendit la main vers son ami, mais celui-ci recula.

— Qu'y a-t-il ? Ce n'est qu'un peu de sang.

— La main rouge... murmura Gerréon. Et l'épée blessée.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, mon ami, lui dit Sigmar.

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Gerréon secoua la tête comme s'il s'éveillait d'un long sommeil et Sigmar vit une lueur glaciale dans le regard du bretteur.

Mais avant qu'il ait pu lui en demander la raison, la sonnerie impérieuse des cloches d'alarme résonna sur la ville et il attrapa Ghal Maraz.

— Rassemble nos guerriers ! cria-t-il en tournant les talons et s'éloignant à toutes jambes en direction des remparts.

Les Hérauts de la Guerre

Sigmar courait à travers les rues de Reikdorf, serrant dans ses mains le manche de son marteau, le cœur battant la chamade contre ses côtes. Cela faisait bien des années que les gardes des remparts n'avaient fait résonner l'alarme et il se demandait quelle menace avait pu les inciter à prendre une telle mesure.

Il dérapa en tournant le coin du grenier principal et fut rejoint dans sa course folle par d'autres guerriers qui enfilaient à la hâte leur cotte de mailles ou bouclaient leur ceinturon d'épée. La foule des guerriers était de plus en plus dense et les cloches sonnaient toujours.

Il se précipita vers les échelles du chemin de ronde, accrocha Ghal Maraz à sa ceinture et grimpa rapidement. Étrangement, il ne vit aucune agitation ni aucune peur sur le visage des hommes qui se trouvaient déjà sur les remparts. On ne voyait pas d'arcs prêts à tirer ni de lances prêtes à voler vers l'ennemi. Enfin parvenu au chemin de ronde, Sigmar joua des coudes pour s'approcher de la barrière des pieux taillés en pointe qui constituaient les créneaux.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix autoritaire.

— Des éclaireurs viennent de nous prévenir, répondit un guerrier tout proche, en pointant le doigt vers l'extérieur. Il y en a des centaines qui arrivent par la route du centre.

Regardant par-dessus les remparts, Sigmar aperçut une longue colonne de personnes qui avançaient péniblement en direction de Reikdorf. Des centaines d'hommes et de femmes en vêtements de voyage poussiéreux et maculés de boue sortaient de la forêt, au nord de Reikdorf. Beaucoup traînaient des carrioles et des litières chargées de paquets enveloppés de toile, d'enfants et de vieillards.

— Qui sont ces gens ?

— On dirait des Chérusens.

Sigmar reporta son regard sur la colonne d'individus qui marchaient avec lassitude en direction du portail et de la grande statue d'Ulric flanquée de ses deux loups. En regardant mieux, il reconnut une femme à la chevelure noire qui cheminait à leurs côtés. C'était Ravenna, soutenant une femme aux cheveux blancs qui portait un enfant en pleurs. Sa longue robe verte était tachée de boue.

— Ouvrez les portes ! ordonna-t-il. Tout de suite !

Le guerrier salua de la tête et cria des ordres aux gardes de faction en bas des remparts. Sigmar redescendit du chemin de ronde, tandis qu'une poignée

d'hommes en armes commençaient à ouvrir les énormes battants du portail.

Aussitôt que l'ouverture fut suffisamment large, Sigmar se glissa au-dehors et remonta le long de la colonne sous les regards implorants des réfugiés.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui sont ces gens ? demanda-t-il à Ravenna dès qu'il l'eut rejointe.

— Sigmar ! s'écria-t-elle. Loués soient les dieux ! Nous terminions nos travaux dans les pâturages d'en haut lorsque nous les avons vus arriver du sud.

— Qui sont-ils ? On dirait des Chérusens.

Ravenna posa sa main sur son bras et il vit qu'elle était épuisée.

— Ce sont des survivants, répondit-elle simplement.

— Des survivants de quoi ?

Ravenna resta un moment silencieuse, comme si elle craignait de donner vie à la terreur qui avait chassé ces pauvres gens de leurs demeures.

— Les Norsii, dit-elle enfin. Les hommes du nord sont en marche.

Dans la longue maison du roi Björn, l'humeur était sombre et Sigmar sentit monter la colère et le désir de vengeance dans le cœur de tous les guerriers qui se trouvaient là. Il avait ressenti la même fureur lorsqu'ils avaient découvert le carnage perpétré par les hommes-bêtes dans les villages de la frontière est des terres unberogens.

Les Norsii...

Cela faisait des années que les sanguinaires tribus nordiques n'étaient pas descendues dans le sud pour y semer la mort, la destruction et l'horreur. Les lointains territoires du nord restaient une contrée mystérieuse pour la plupart des tribus du sud. Rares étaient les hommes qui éprouvaient le désir ou la nécessité de s'aventurer au-delà des frontières de leurs propres terres tribales, sans parler de franchir les Monts du Milieu. Certaines fables parlaient de grands dragons vivant dans les forêts lointaines et de tribus de féroces guerriers mangeurs d'hommes qui vénéraient de sombres divinités avides de sang.

Des décennies s'étaient écoulées depuis la dernière fois où les Norsii avaient marché sur le sud, mais au coin du feu, les vieux de Reikdorf racontaient parfois des histoires où ils évoquaient les ennemis qu'ils avaient affrontés jadis : des barbares en armures noires, coiffées de casques cornus, avec des haches redoutables et des boucliers en forme de losange, beaucoup plus grands qu'un homme ordinaire, des cavaliers imposants sur d'énormes destriers noirs aux yeux d'un rouge étincelant et qui soufflaient du feu par les naseaux.

Maîtres des terrifiants drakkars-loups, les pillards norsii étaient la terreur des côtes, des tueurs qui ne laissaient que ruines fumantes et cadavres derrière eux. Rares étaient les survivants de leurs pillages.

On disait aussi que des molosses au mufle baveux et des monstres contrefaits combattaient à leurs côtés ; et les vieillards murmuraient qu'ils

étaient également accompagnés d'infâmes nécromants, capables d'invoquer d'effroyables démons issus d'au-delà des royaumes du monde connu et de lancer des javelots de flammes qui pouvaient incinérer des armées de guerriers en armes.

Sigmar était convaincu que la plupart de ces histoires étaient très exagérées, mais la menace des hommes du nord était considérée avec beaucoup de sérieux par tous les hommes qui vivaient à l'ouest des montagnes.

On avait fait entrer près de quatre cents personnes à l'intérieur de la ville et il y en avait encore deux cents qui campaient à l'extérieur, sous des tentes et des abris de fortune. Fort heureusement, le plus froid de l'hiver était passé et les nuits étaient douces. Ceux qui dormaient à la belle étoile ne couraient donc pas trop de risques de succomber au froid.

Fou de rage en découvrant que les gardes avaient ouvert aux réfugiés, Alfgéir avait menacé de leur peler la peau du dos à coups de fouet jusqu'à ce que Sigmar lui explique que c'était lui qui avait ordonné l'ouverture des portes.

— Et comment allons-nous nourrir tous ces gens ? avait fulminé le maréchal du Reik.

— Les greniers sont pleins, avait répondu Sigmar. En faisant attention, nous pourrions nourrir tout le monde.

— Tu dépasses les bornes, jeune Sigmar, avait lancé Alfgéir en s'éloignant à grands pas.

Les guerriers unberogens avaient été appelés à se réunir dans l'heure à la longue maison, afin d'entendre deux hommes qui étaient arrivés avec les réfugiés et qui étaient les émissaires de Krugar, roi des Taléutes, et d'Aloysis, roi des Chérusens.

L'homme du roi Krugar était un guerrier svelte au profil d'aigle qui se nommait Notker. Il portait un sabre de cavalerie incurvé et avait la tête rasée, sauf pour une longue mèche plantée au sommet du crâne et qui lui descendait jusqu'à la taille. Ses vêtements et ses jambes légèrement arquées dénotaient le cavalier et chacun de ses mouvements était aussi vif que précis.

L'émissaire du roi Aloysis se nommait Ebrulf. C'était un véritable géant aux épaules musculeuses, qui portait une hache d'un poids si phénoménal qu'il paraissait impossible que quiconque puisse jamais la soulever. Dès qu'il le vit, Sigmar le trouva sympathique, car il avait l'air noble et fier mais sans arrogance.

Sigmar se tenait aux côtés de son père. Assis sur son trône de bois, le roi arborait une expression sévère et royale en écoutant ce que les émissaires de ses deux pairs avaient à lui dire. Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Savez-vous combien de Norsii sont en marche ? demanda Björn.

Notker répondit le premier.

— Près de six mille épées, mon seigneur.

— Six mille ! s'exclama Alfgéir. Impossible. Les hommes du nord ne pourraient rassembler une telle armée.

— Avec tout le respect que nous devons à votre champion, intervint Ebrulf, cela n'a rien d'impossible. Les tribus perdues qui vivent au-delà des mers marchent avec eux. Des centaines de drakkars-loups ont été tirés sur le rivage de la mer du nord et il en arrive chaque jour davantage.

— Les tribus perdues ? souffla Eoforth. Ils reviennent ?

— Hélas oui, lui répondit Notker. Des hommes de haute taille sur des destriers noirs, avec de longues lances et des armures de fer noir, des hommes qui servent les dieux oubliés et des chamans qui en appellent au pouvoir de ces dieux pour anéantir leurs ennemis à l'aide du feu de la sorcellerie.

À la mention des tribus perdues, de ces hommes terrifiants et assoiffés de sang qu'ils avaient dû combattre dans les premiers jours de l'établissement des tribus sur ces terres, un hoquet d'horreur courut dans la foule qui s'était rassemblée dans la longue maison. Un bon nombre des histoires que l'on racontait à la veillée narraient les prouesses des braves héros du passé qui avaient chassé ces sauvages de l'autre côté des océans, des centaines d'années auparavant, les obligeant à se réfugier dans les désolations hantées du nord.

— On dit pourtant que ces tribus ont disparu dans les désolations, reprit Eoforth. On dit que ces terres ont subi la malédiction des dieux il y a des millénaires et que personne ne peut y vivre.

Ebrulf tapota le manche de sa hache.

— Fais-moi confiance, vieil homme, ils sont bien vivants. Mordcol que tu vois là a fait sauter plus d'une de leurs têtes au cours de nos batailles.

— Je suppose que vous ne venez pas seulement dans ma longue maison pour m'apporter ces nouvelles, leur dit Björn. Dites-moi donc ce que vous êtes venus me demander.

Notker et Ebrulf échangèrent un regard et le Chérusen adressa un bref signe de tête au Taléute au crâne rasé qui s'avança et s'inclina profondément devant le roi des Unberogens.

— Nos rois nous ont envoyés ici pour vous offrir de vous joindre à la puissante armée que nous rassemblons en ce moment même, afin d'affronter les hommes du nord et les repousser jusqu'à la mer, déclara Notker.

Ebrulf continua.

— Le roi Aloysius a rallié des hommes sous sa bannière jusque sous l'ombre des Monts du Milieu et le roi Krugar a convoqué ses cavaliers aux collines de Färlic. Notre armée compte presque quatre mille épées et si vous acceptez d'y ajouter la force de vos guerriers, nous pourrions combattre les nordlings à armes égales.

— Vous nous offrez de rejoindre votre armée ? se récria Alfgéir d'un ton brusque. Ce que vous voulez dire, c'est que vous craignez d'être vaincus et que vous serez morts avant l'hiver si nous ne venons pas à votre secours.

Ebrulf lança un regard menaçant en direction d'Alfgéir

— Tu as une langue de vipère, homme du roi. Continue à me manquer de respect de la sorte et c'est *ton* col que ma hache mordra !

Alfgéir fit un pas en avant, le visage empourpré de colère et la main sur la

garde de son épée.

Björn arrêta son champion d'un geste irrité.

— Bien qu'Alfgéir ait parlé comme il ne l'aurait pas dû, il a raison lorsqu'il dit que vos deux rois me demandent beaucoup. En envoyant autant de guerriers vers le nord, je laisserais mes terres pratiquement sans aucune protection.

— Le roi Krugar est bien conscient de ce qu'il vous demande, reprit Notker, mais il vous offre l'alliance des épées si vous acceptez de chevaucher vers le nord.

— Le roi Aloysius vous promet le même engagement, mon seigneur, ajouta Ebrulf.

Sigmar fut stupéfait de ces deux promesses, mais son père semblait s'y attendre et il hocha la tête.

— En vérité, cette menace venue du nord doit être bien terrible, dit le roi Björn.

— Elle l'est, mon seigneur, elle l'est, lui assura Notker.

On remercia les messagers pour les nouvelles qu'ils avaient apportées et les serviteurs du roi les menèrent à des logements convenables pour des émissaires royaux, afin qu'ils puissent y prendre un peu d'eau et de nourriture. Les guerriers unberogens furent ensuite congédiés et ils s'en allèrent le cœur lourd et l'esprit agité de sombres pensées guerrières.

Le roi Björn garda Alfgéir et Eoforth près de lui et Sigmar s'assit à côté de son père, tandis qu'ils débattaient de la meilleure manière d'aller à la rencontre de la menace des hommes du nord. Le maréchal du Reik était d'humeur belliqueuse. Lui qui, d'habitude, était si laconique, se montra plus prolix tant l'arrivée des réfugiés et des émissaires l'avait mis hors de lui.

— Ils sont aux abois, dit Alfgéir. Ils doivent l'être pour nous avoir envoyé ces deux-là pour quémander de l'aide. Offrir l'alliance des épées... c'est une chose qui ne se fait pas à la légère.

— C'est vrai, acquiesça Eoforth, mais les nordlings ne sont pas une menace à prendre à la légère non plus.

— Peuh ! Ce ne sont que des hommes, coupa Alfgéir. Ils saignent et ils meurent comme tous les autres.

— J'ai déjà combattu les Norsii dans le passé, dit Björn. Oui, c'est vrai, ils saignent et meurent, mais ce sont des guerriers aussi puissants que féroces, et si les tribus perdues marchent vraiment avec eux...

— J'ai toujours cru que les tribus perdues n'étaient que des contes à faire peur aux enfants, intervint Sigmar.

— Évidemment, s'écria Alfgéir. Ils essaient juste de nous effrayer pour que nous les aidions.

— Je ne le crois pas, objecta Eoforth. Et je ne crois pas non plus que ces deux hommes mentaient.

— Ils ne mentaient pas, répondit Björn. Sigmar ? Tu es d'accord ?

— Oui, père. Je n'ai senti aucune fourberie chez eux. Je suis convaincu qu'ils disent la vérité et que nous devons marcher au secours des rois, tes cousins. Bénéficier de l'alliance de deux souverains aussi puissants serait un grand avantage pour nous. La plus grande partie de notre frontière nord serait défendue et ce n'est pas rien d'avoir pour alliés la cavalerie taléute et les hommes sauvages des Chérusens.

— Tu parles en véritable souverain ! s'exclama le roi Björn en riant. Nous allons marcher avec eux. Si les Chérusens et les Taléutes étaient vaincus, nous serions la prochaine proie des Norsii.

— Je me demande, s'interrogea Eoforth, pourquoi Aloysis et Krugar n'ont pas demandé leur aide aux Teutogens ?

— Ils l'ont probablement fait, lui répondit Björn, mais Artur pense vraisemblablement qu'il est en sécurité au sommet de son Fauschlag et il se prépare sans doute à envahir les terres de ses voisins dès que les Chérusens et les Taléutes seront vaincus et que les Norsii seront suffisamment affaiblis.

— Eh bien, il est encore plus crucial de nous joindre à eux dès maintenant, ajouta Sigmar.

— Qu'en sera-t-il de nos terres ? s'enquit alors Alfgéir. Nous allons les priver de toute protection si nous envoyons un tel contingent de guerriers vers le nord. À chaque jour qui passe, les hommes-bêtes se montrent plus audacieux... et les peaux-vertes reprennent toujours leurs raids au printemps.

— Nous rassemblerons autant de guerriers que nous le pourrons, mais nous ne laisserons pas nos terres sans défense, lui assura Björn. Je vais confier la protection de nos demeures à notre meilleur guerrier.

— À qui ? demanda Alfgéir. Appréhendant la réponse de son père, Sigmar sentit une boule de plomb se former dans son estomac.

— Sigmar défendra notre territoire pendant que notre armée marchera vers le nord.

La surface du Reik reflétait l'image de la lune et les échos des joyeuses beuveries des tavernes du bord du fleuve résonnaient au-dessus des eaux, portant jusqu'aux habitations faiblement éclairées de la rive sud. Debout sur la berge, Gerréon observait le fleuve, l'esprit en ébullition tandis qu'il repensait à l'incident qui s'était déroulé sur le Pré aux épées.

Les accidents n'étaient pas rares sous la rude férule d'Alfgéir, mais le sang qui avait été versé en cette fin d'après-midi lui avait rappelé un jour presque oublié. Il ferma les yeux et se remémora l'empreinte sanglante sur la tunique de Sigmar, puis il se souvint avec quelle précision les paroles de la devineresse lui étaient soudainement revenues en mémoire, résonnant dans son esprit comme s'il les avait entendues la veille.

Lorsque tu verras le signe de la main rouge et dans le même souffle une épée blessée... l'instant de ta vengeance sera venu. Cherche la ciguë d'eau qui pousse dans les marais quand il n'y aura point de roi pour régner à Reikdorf.

Hébété, il avait quitté la grotte de la sorcière, l'esprit embrumé par les fumées opiacées des plantes qu'elle faisait brûler dans son foyer et par les implications de ses propres désirs. Gerréon se souvenait à peine de son retour à travers le marais de Fangefougères, excepté que ses pas l'avaient conduit à travers le marécage ténébreux sans aucune difficulté et qu'il s'était réveillé dans son lit le matin suivant, souffrant d'une violente migraine et la bouche sèche et pâteuse.

Alors qu'il était étendu là, la voix de la devineresse avait semblé murmurer tout près de lui et il était resté cloué de terreur sur sa couchette, tandis que les paroles de la vieille coulaient comme du miel dans ses oreilles.

Fais la paix, montre-toi conciliant... n'oublie pas ta vengeance, mais déguise-la sous les apparences de l'amitié. Souviens-toi, Gerréon des Unberogens... la main rouge et l'épée blessée...

Il s'était levé avec l'impression de se déplacer dans un rêve et il avait marché dans Reikdorf. Le soleil brillait et le ciel était d'un bleu extraordinaire. Il s'était arrêté devant la pierre du Serment, au centre de la ville, et il avait senti monter en lui un sentiment de malaise malsain en se dirigeant vers le Pré aux épées.

Là, il avait trouvé Sigmar et il s'était réconcilié avec le futur roi des Unberogens, bien qu'il ait manqué s'étouffer sur chacun des mots qu'il prononçait. Pendant six longues années, il avait conservé sa haine bien dissimulée au plus près de son cœur, la nourrissant à chaque jour qui passait, ravivant sa rancœur dès qu'elle menaçait de diminuer.

Et pourtant...

Au fil des jours, à mesure que son amitié avec Sigmar grandissait, il avait senti décroître l'emprise de sa haine, comme si la souffrance qu'il avait ressentie à la mort de son jumeau s'apaisait. Un matin il avait réalisé, à sa grande horreur, qu'il en était venu à *aimer* Sigmar. Même Wolfgart et Pendrag, des hommes pour lesquels il avait eu le plus grand mépris dans son adolescence, lui étaient devenus sympathiques et il avait été obligé d'admettre qu'une fois disparues les humeurs de la jeunesse, il y avait beaucoup à apprécier en eux.

Il n'avait pas tardé à être intégré à la fraternité des guerriers et à partager avec eux la camaraderie de ceux qui combattent au coude à coude et se sauvent mutuellement de la mort en d'innombrables occasions. Les années passant, Sigmar et lui étaient presque devenus des frères ; le futur lui paraissait doré et sa haine s'était évanouie comme s'évapore la brume du matin.

Et à présent...

À présent qu'il avait vu les signes que lui avait prédits la sorcière, les sombres souvenirs de la mort de Trinovantes remontaient dans son esprit comme une rivière en crue submerge un barrage rompu, et le venin, la rage et la souffrance qui l'avaient envahi au moment de la trahison de Sigmar lui revenaient, aussi virulents et amers que le jour où l'on avait ramené le corps

de Trinovantes.

L'épée blessée...

À l'époque, il n'avait pu imaginer ce que pourrait être ce signe, mais en voyant le jeune garçon couvert de sang sur le Pré aux épées, tout était soudain devenu clair. Le garçon avait dit s'appeler Brant, un ancien nom dont les origines remontaient aux premiers jours de la migration de la tribu depuis les terres de l'est, un beau nom et un fier héritage.

Dans le langage primitif de la tribu unberogen, ce nom signifiait « épée ».

Et Reikdorf dépourvue de roi ? C'était une chose qui paraissait impensable en ces temps où les Unberogens étaient au sommet de leur puissance et de leur influence, mais le roi Björn venait de proclamer l'appel aux armes.

Des cavaliers étaient partis annoncer la nouvelle sur tout le territoire et convoquer tous ceux qui lui avaient juré allégeance à se rendre à Reikdorf dans les dix jours. Chaque homme devait venir avec son épée, son bouclier et son armure de mailles et se tenir prêt à marcher vers le nord pour une campagne qui durerait plusieurs mois.

En l'absence de son père, Sigmar gouvernerait...

Et il n'y aurait pas de roi à Reikdorf.

Dans son esprit, de sanglantes et ténébreuses idées et la pensée du plaisir qu'il retirerait de pouvoir, enfin, venger Trinovantes s'opposait aux liens de fraternité qu'il avait noués durant les six dernières années. Il détourna les yeux du cours du fleuve et se tourna vers la silhouette grise de la colline des Guerriers, où reposait son frère.

— Que voudrais-tu que je fasse ? murmura Gerréon, le visage baigné de larmes.

Pendant une dizaine de jours, Reikdorf fut le lieu de rassemblement de tous les guerriers venus des quatre coins des territoires unberogens. Envoyés par les communautés du bord du fleuve et des vallées fertiles qui s'étendaient autour du Reik, des groupes d'hommes d'armes arrivaient à la capitale des Unberogens, obtempérant aux ordres du roi, avec à un sens du devoir et de l'honneur plus puissant que le plus robuste fer forgé de main de nain.

On établit des campements dans les prairies, à l'est de la ville, et de longues rangées de tentes en grosse toile poussèrent les unes à côté des autres pour abriter les hommes qui arrivaient par centaines de toutes les régions des territoires du roi. Des compagnies de guerriers au visage sévère, armés de lourdes haches, d'épées et de lances, traversaient le pont du Sudenreik, accompagnés d'archers en armures légères, avec leurs plastrons de cuir, leurs beaux arcs en bois d'if et leurs carquois chargés de flèches aux fûts aussi droits que les rayons du soleil.

Au nord de la ville, Wolfgart fit installer des enclos à chevaux pour que les cavaliers puissent y mettre leurs montures à l'écurie, tandis que Sigmar organisait les hommes en unités de combattants. L'armée grandissait de jour en jour et bientôt Pendrag se vit confier la tâche de tenir le compte des

effectifs.

Cela faisait longtemps que les marchands itinérants utilisaient un système de marqueurs et de symboles simples pour conserver une trace de leurs transactions ; avec l'aide d'Eoforth, Pendrag s'inspira de ce concept et du langage runique des nains pour développer une forme rudimentaire d'instructions écrites. Sigmar vit immédiatement les avantages que l'on pouvait tirer d'un tel système. Aussi, il ordonna à Pendrag de raffiner ce nouvel outil de communication et de le faire enseigner dans ses écoles.

Lorsque le moment fut venu pour l'armée de se mettre enfin en marche, le décompte de Pendrag permettait de savoir que le roi Björn se trouverait à la tête d'une armée de presque trois mille épées. Chaque homme avait été scrupuleusement enregistré par Pendrag, avec le village dont il provenait.

En travaillant de concert, Sigmar, Wolfgart et Pendrag avaient accompli de véritables prouesses d'organisation, tant pour la préparation de l'armée que pour s'assurer qu'elle quitterait Reikdorf avec suffisamment de vivres pour la soutenir tout au long de sa campagne. On rassembla une longue file de chariots, accompagnés des artisans nécessaires pour que l'armée puisse soutenir le combat, et on les prépara à suivre les guerriers.

Le roi Björn ne participa guère à ces préparatifs. Il préférait passer ses journées avec les hommes en compagnie desquels il combattrait bientôt. Chaque jour, il visitait les campements et parlait avec autant d'hommes qu'il le pouvait. Sigmar l'accompagnait parfois, s'amusant des plaisanteries que son père échangeait avec les guerriers et tentant de dissimuler sa déception de ne pas se joindre à eux.

Après avoir entendu son père déclarer qu'il devrait rester à Reikdorf, il avait quitté la longue maison et s'était dirigé vers la demeure de Ravenna, muet de fureur de s'être vu refuser une telle occasion de combattre un ennemi aussi puissant.

Ravenna n'avait pas eu besoin de recourir à son intuition féminine pour se rendre compte de l'humeur massacrante dans laquelle il était. Elle s'était immédiatement assise à sa table et leur avait servi deux généreuses mesures de bière du Reikland. Sans rien dire, elle l'avait laissé tourner comme un ours en cage et avait patiemment attendu qu'il s'assoie en face d'elle.

Quand il s'était enfin assis, elle lui avait placé un gobelet en main.

— Parle-moi, avait-elle dit. Que se passe-t-il ?

— Mon père m'humilie ! avait-il tempêté. L'armée doit marcher vers le nord pour combattre les Norsii. Les rois des Chérusens et des Taléutes nous supplient de les aider et mon père a décidé de répondre à leur demande.

— Et où est l'humiliation là-dedans ?

— Je ne participe pas à cette campagne ! avait explosé Sigmar en avalant une grande gorgée de bière. On me laisse en arrière, comme un valet que l'on oublie. Et pendant ce temps-là, les autres se couvriront de gloire au combat !

Ravenna avait secoué la tête.

— Tu es capable de voir si loin, Sigmar, mais parfois tu es tellement

aveugle...

Il avait relevé la tête avec sur le visage une expression de colère et de surprise mêlées.

— Sigmar, ton père t'honore, avait-elle repris. Il t'a confié la garde de tout ce qui lui est le plus précieux pendant qu'il sera au loin. Tout ce qu'il a bâti au fil des années est sous ta protection jusqu'à ce qu'il revienne. C'est un immense honneur.

Sigmar avait pris une profonde inspiration, suivie d'une nouvelle gorgée de bière.

— Je suppose que tu as raison.

— Cela n'a rien à voir avec une « supposition », avait déclaré Ravenna.

— Mais l'occasion de combattre les Norsii ! avait protesté Sigmar. C'est dans des batailles comme celle-ci que l'on acquiert la gloire ! Il y a...

— Vas-tu finir avec ces bêtises ! l'avait sèchement coupé Ravenna en reposant brutalement son gobelet sur la table. N'as-tu rien appris ? Il n'existe *aucune* gloire dans les batailles, seulement la souffrance et la mort. Tu parles de gloire, mais où est la gloire pour ceux qui ne reviendront jamais ? Où est la gloire de ceux qui sont abandonnés sur le champ de bataille, à servir de nourriture aux corbeaux et aux loups ? Je t'ai toujours dit que je haïssais la guerre, mais je déteste encore plus le fait que vous la perpétuez, vous autres hommes, avec vos discours ronflants sur la gloire et ses nobles causes. On ne fait pas la guerre pour la liberté, pour la gloire ou pour n'importe quelle autre précieuse sottise. Ce que veulent les rois, c'est plus de terres et plus de richesses, et le moyen le plus rapide et le plus facile de les obtenir, c'est la conquête. Alors, ne viens pas faire de discours sur la gloire à ma table, Sigmar. C'est la gloire qui a tué mon frère.

Devant la colère et la peine qui se lisaient sur son visage, Sigmar avait soigneusement mesuré ses paroles.

— Tu as raison, mais certaines batailles valent la peine d'être menées, avait-il doucement repris. Le combat contre les Norsii en fait partie, car ce n'est pas un combat pour la richesse ou la gloire, c'est une lutte pour la survie.

— Voilà la raison pour laquelle je suis heureuse que tu ne partes pas avec ton père.

— Heureuse ? Que veux-tu dire ?

Ravenna s'était radoucie.

— Crois-tu que les dangers que nous devons affronter chaque jour vont décroître pendant que nos guerriers seront partis dans le nord pour affronter les Norsii ? Nous aurons encore des hommes-bêtes, des pillards et des peaux-vertes à combattre, et les autres tribus seront vite au courant du départ de ton père. Que se passera-t-il si les Teutogens ou les Asobornes ou les Brigondiens décident que le moment est venu de s'emparer des terres unberogens pendant que le roi est absent ? Les guerriers qui partent avec ton père vont se battre pour notre sauvegarde et je remercie les dieux que tu restes ici pour en faire autant. Je pense que tu ne manqueras pas de batailles à mener pendant que ton

père est dans le nord.

Ceux Qui Restent

Le village d'Ubersreik avait été ravagé par le feu. L'atmosphère était encore légèrement enfumée et alourdie par des effluves de bois brûlé. Autrefois, une centaine de personnes avaient vécu ici et à présent, elles étaient toutes mortes. Des loups rôdaient dans le village déserté, à la recherche de charognes, et on pouvait voir des corbeaux perchés sur les vestiges de toutes les toitures. Accablé d'une immense tristesse à la vue de cette scène de dévastation, Sigmar entra dans le village sur son étalon gris.

L'odeur âcre et écœurante de la corruption planait dans l'air. Sentant monter dans sa gorge une salive au goût de bile, Sigmar cracha sur le sol piétiné. Il avança, entouré de Wolfgart et Pendrag et suivi de trente cavaliers qui représentaient le quart des effectifs restés à Reikdorf après le départ de l'armée royale en direction du nord, un mois auparavant.

Partout où se posaient ses yeux, il n'y avait que mort et désolation.

Des familles entières avaient été massacrées dans leur maison ; les malheureux avaient été lardés de coups de couteau, puis traînés à l'extérieur et démembrés avec une furie sanguinaire. Des carcasses de bétail pourrissantes traînaient çà et là, le crâne défoncé. La moitié d'une carcasse de vache avait été abandonnée au milieu de la rue.

— Qui a pu faire une chose pareille ? s'écria Wolfgart, la gorge serrée de colère et de désespoir. Des peaux-vertes ?

Sigmar fit un signe de dénégation.

— Non.

— Tu as l'air sûr de toi, dit Pendrag d'un ton bouleversé, bien que son indignation fut perceptible sous le contrôle qu'il exerçait sur sa voix. Ça ressemble tout à fait à du travail d'orques.

— Ce n'est pas le cas, affirma Sigmar. Les orques n'abandonnent pas de cadavres derrière eux, lorsqu'ils se trouvent aussi avancés en territoire humain. Ils s'en nourrissent. Je n'ai vu aucune de leurs traces ni aucun de leurs barbouillages. C'est horrible, mais c'est trop propre pour que ce soit des orques.

Le visage de Pendrag était un masque de dégoût. Il se détourna des cadavres noircis et sauvagement estropiés entassés en travers de l'entrée d'une maison incendiée.

— Alors qui d'autre ? s'indigna Wolfgart. Tu penses que ce sont des hommes qui ont fait ça ? Quel genre d'hommes serait capable de massacrer des femmes et des enfants avec une telle sauvagerie ?

— Des berserks ? suggéra Pendrag. On raconte que certains guerriers thuringiens boivent un tord-boyaux qui les plonge dans la folie furieuse durant une bataille.

— Je n’imagine pas que le roi Otwin ait pu autoriser un pareil massacre, répondit Sigmar. Il a la réputation d’être dur, mais rien de ce que j’ai entendu à son sujet ne peut laisser penser que ses guerriers sont du genre à se livrer à une telle... boucherie.

— Les temps ont changé, dit Pendrag. Est-ce seulement lui qui gouverne encore les Thuringiens ?

— Pour autant que je sache, répliqua Sigmar. Je n’ai pas entendu dire que son trône était passé entre de nouvelles mains.

— Alors, peut-être qu’un chef de brigands à voulu faire un exemple, spécula Pendrag.

— Il reste trop de choses dans le village, expliqua Wolfgart. Des brigands auraient tout emporté... et pourquoi tout brûler ? On ne peut pas continuer à rançonner les gens si on les tue jusqu’au dernier.

Sigmar arrêta sa monture au centre du village dévasté et se retourna sur sa selle pour mieux prendre la mesure du massacre et des destructions qui l’entouraient. Son cœur s’emplit de désespoir à l’idée des pauvres gens qui étaient morts ici. Il imagina leurs hurlements lorsqu’ils avaient été pris par les flammes, lorsque l’ennemi s’était abattu sur eux.

— Pourquoi ne se sont-ils pas défendus ? s’interrogea Wolfgart en faisant avancer son cheval à ses côtés.

— Comment ça ? lui demanda Sigmar.

— On ne voit pas la moindre épée dans les décombres. Personne n’a tenté de combattre.

— Ce n’étaient que des fermiers, lui fit remarquer Pendrag.

— C’était quand même des hommes, rétorqua sèchement Wolfgart. Ils auraient pu essayer de se défendre. Je vois des haches et quelques faux, mais rien qui puisse laisser penser qu’il y a eu un combat. Quand quelqu’un entre chez toi avec des intentions meurtrières, tu tues ce salopard. Ou bien tu essaies au moins de le combattre comme tu peux, avec un couteau, une hache ou ses poings.

— Tu es un guerrier, mon frère, lui rappela Sigmar. Tu as le combat dans le sang, mais ces gens n’étaient que des fermiers, probablement épuisés après une journée de travail aux champs. Leurs agresseurs sont arrivés en fin de journée et ils n’ont pas eu la moindre chance de se défendre.

Wolfgart secoua la tête.

— Un homme devrait toujours être prêt à se battre, qu’il soit fermier ou guerrier.

— Ils comptaient sur nous pour les protéger, soupira Sigmar, et nous les avons abandonnés.

— Nous ne pouvons pas être partout à la fois, mon ami, intervint Pendrag en retirant son casque. Nos terres sont trop vastes pour que nous puissions les

quadriller avec le peu de troupes qu'il nous reste.

— Exactement, répondit Sigmar. Nous avons été arrogants d'imaginer que nous étions capables de protéger nos terres sans aide, mais Wolfgart a raison, tous les hommes *devraient* être préparés à se battre. Nous avons fait en sorte d'équiper d'une épée tous nos guerriers, il faudrait maintenant que nous en donnions à *chaque* homme de nos terres.

— C'est une chose d'avoir une épée, riposta Wolfgart, mais c'est tout autre chose de savoir s'en servir.

— Tu as absolument raison, mon ami. Nous devons commencer à entraîner tous les hommes, de façon à ce qu'ils sachent tous se servir d'une épée. Chaque village doit avoir sa propre troupe de guerriers pour pouvoir se défendre contre ce genre d'attaques.

— Cela prendra du temps, objecta Pendrag. Si c'est seulement possible.

— Nous devons rendre cela possible, répliqua sèchement Sigmar. À quoi nous servirait un empire, si nous sommes incapables de le défendre ? Au retour de mon père, nous commencerons à développer dans chaque village un système qui nous permettra de lever des troupes, de les entraîner et de les équiper. Tu as raison, nos terres sont trop vastes pour que notre seule armée puisse les défendre. Il faut que chaque village soit capable d'assurer sa propre défense.

La conversation s'interrompit lorsque Cuthwin et Svein apparurent à l'orée de la forêt, au nord d'Ubersreik, et qu'ils se dirigèrent vers les trois guerriers.

À l'expression du visage taillé à coups de serpe de Svein, Sigmar comprit que ses soupçons étaient justifiés. Les deux éclaireurs approchèrent et Sigmar se laissa glisser de sa monture, tandis que Svein s'accroupissait et esquissait un dessin dans la poussière.

— Peut-être cinquante cavaliers, mon seigneur, commença Svein. Ils sont arrivés de l'ouest, au coucher du soleil. Ils ont traversé le village en brûlant tout sur leur passage. Un autre groupe est arrivé de l'est et ils ont intercepté tous ceux qui essayaient de fuir. La plupart des paysans ont été tués dehors, mais d'autres ont été refoulés vers leur maison et brûlés vifs à l'intérieur.

— Dans quelle direction ces pillards sont-ils repartis après avoir tué tout le monde ? demanda Sigmar.

— Vers l'ouest, répondit Cuthwin, en suivant la lisière de la forêt en direction de la côte.

— Mais ils n'ont pas continué jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

— Non, seigneur, acquiesça Cuthwin. À cinq lieues environ, ils ont obliqué vers le nord en suivant la rivière.

— Bon travail, leur dit Sigmar en se relevant et en balayant d'un revers de main la cendre qui s'était déposée sur son pantalon de laine.

— J' imagine que tu sais qui a fait ça, n'est-ce pas ? lui dit Pendrag.

— J'ai mon idée, admit Sigmar.

— Qui ? gronda Wolfgart. Dis-le et nous leur tomberons dessus, épée au clair !

- Je pense que ce sont les Teutogens, répondit Sigmar.
- Les Teutogens ? Mais pourquoi ? demanda Wolfgart.
- Artur sait que le roi est parti vers le nord avec son armée et il tire parti de l'absence de mon père pour mettre nos forces à l'épreuve, expliqua Sigmar. Ça me paraît logique.
- Dans ce cas, allons brûler l'un de ses villages, s'écria Wolfgart avec rage, pour lui montrer à quoi il s'expose en s'attaquant aux Unberogens !
- Sigmar se tourna vers son ami, les yeux brillants de colère tout en lui désignant de la main les cadavres carbonisés et mutilés.
- Tu voudrais faire ce genre de choses à un village teutogen ? Tu voudrais tuer des femmes et des enfants, juste pour assouvir une vengeance ?
- Et toi, tu voudrais laisser ces barbares massacrer nos gens sans répondre ? riposta Wolfgart.
- Artur paiera pour ça, lui promit Sigmar, mais pas tout de suite. Nous ne sommes pas assez nombreux pour lui infliger la punition qu'il mérite et nous ne lui donnerons pas l'excuse qu'il attend pour se jeter sur nous. Tant que notre armée est dans le nord, nous devons ravalier notre fierté.
- Et quand ton père sera de retour ? insista Wolfgart.
- Alors, nous réglerons nos comptes.

Le roi Björn resserra sa cape de loup blanc sur ses épaules. Il était glacé jusqu'aux os par le froid qui régnait dans ces contrées nordiques et par ce vent mordant qui trouvait toujours un moyen de pénétrer dans les moindres interstices de ses vêtements, quelles que soient les fourrures dans lesquelles il s'enveloppait. À cette latitude, le climat et le paysage n'avaient plus rien à voir avec ceux de sa terre natale, avec sa tiédeur printanière et ses hivers revigorants.

Ici, les hommes habitaient un univers de forêts de pins noirs, de vallées aux contours déchiquetés et de landes battues par les vents, une terre où seuls les plus résolus parvenaient à survivre. Les gens du nord devaient endurer des étés humides et des hivers d'une telle férocité que, parfois, un village entier périssait en une nuit, enseveli sous les neiges apportées par une tempête, effacé de la surface du monde.

Cependant, ce rigoureux climat avait engendré une race d'hommes robustes, extraordinairement résistants, et les habitants du nord avaient impressionné Björn par leur courage et leur ténacité face aux envahisseurs norses.

Le roi des Unberogens traversa le camp des armées alliées, souriant aux groupes de guerriers qu'il croisait et louant leur bravoure. Les hommes sauvages des Chérusens, nus à l'exception de leurs peintures de guerre et des pagens cloutés dont ils se ceignaient les reins, dansaient autour de feux aux flammes bleutées. Les guerriers taléutes buvaient leur alcool de grain âcre et brûlant en parlant des nombreuses têtes qu'ils avaient déjà prises.

L'armée était entrée dans la bataille, forte de presque sept mille guerriers. Près de mille étaient tombés et nourrissaient à présent les corbeaux et la terre

caillouteuse. Des centaines d'autres hurlaient de douleur, tandis que les chirurgiens accomplissaient leur sanglante besogne pour tenter de sauver les blessés. La vallée était plantée d'une suite de tentes alignées de façon irrégulière, mais la plupart des guerriers dormaient enroulés dans d'épaisses fourrures, à côté de l'un des feux de camp qui parsemaient le paysage par centaines comme autant d'étoiles tombées du ciel.

Alfgér marchait aux côtés du roi, vêtu de pied en cap de son armure de bronze, coiffé de son casque dont la visière relevée était façonnée à l'image d'une tête de loup grondant. Le champion de Björn portait la même cape de loup blanc que le roi, un cadeau qu'ils avaient reçu du roi Aloysius, lorsque l'armée unberogen avait traversé la Talabec et était entrée sur les terres des Chérusens.

Les deux hommes étaient suivis de dix guerriers armés de lourds marteaux de guerre, vêtus de cuirasses teintes en rouge et portant de longues barbes tressées à la mode taléute. Ces hommes étaient tellement sûrs de leurs capacités qu'ils dédaignaient de porter le casque et n'avaient pas de bouclier. Björn savait que leur assurance n'était pas usurpée.

En trois occasions au moins, sur le champ de bataille, ces hommes lui avaient sauvé la vie, faisant éclater les crânes des Norsii ou abattant à l'aide de leurs puissants marteaux d'énormes monstres prêts à se jeter sur lui. Chacun des hommes de la suite de Björn portait une cape de loup blanc et on murmurait déjà que c'étaient là des guerriers bénis, investis de la force d'Ulric.

Les troupes des hommes du nord avaient pénétré fort loin à l'intérieur des terres et la forteresse côtière qui était la capitale de Wolfila, le roi des Udoes, était toujours assiégée. Il faudrait encore verser beaucoup de sang avant de parvenir à repousser les Norsii à la mer. Jusqu'à présent, l'armée avait réussi à les faire reculer, mais les rencontres n'avaient été que des escarmouches, de simples préliminaires avant la grande bataille qui s'était déroulée dans les collines rocheuses des contreforts des Monts du Milieu.

Les armées des Norsii combattaient farouchement, bestialement, mais elles étaient loin d'être aussi disciplinées que celles du sud. Les trois rois avaient réuni leurs armées respectives pour constituer un grand ost et ils inspiraient leurs hommes par leur exemple, se portant aux points où le combat était le plus féroce et encourageant leurs soldats à accomplir des prouesses défiant l'imagination.

Les sept mille guerriers des rois du sud avaient engagé le combat contre les six mille tueurs impitoyables des royaumes du nord et les maraudeurs en armures noires venus d'au-delà des mers. La bataille avait commencé lorsque des hordes de berserks, à la chevelure hérissée en pointes et au corps encroûté d'une pâte faite de poudre de craie et de sang, s'étaient rués à l'attaque en faisant tournoyer leurs chaînes, surgissant des rangs ennemis et vociférant de terribles imprécations à leurs dieux impies.

Quelques volées de flèches avaient eu raison de ces enragés, mais les

molosses de guerre au museau baveux et au pelage poisseux de sang et les hommes-bêtes hurlants n'étaient pas tombés aussi facilement. Ils avaient fait de terribles ravages dans les rangs alliés, déchirant les gorges de leurs crocs jaunâtres et tailladant les hommes par douzaines à l'aide de leurs appendices pourvus de lames acérées.

Björn se remémora l'instant terrible où il avait vu une troupe de cavaliers en armure sombre, sur leurs étalons à la robe noire et luisante qui s'ébrouaient et hennissaient, former une pointe de flèche et s'engouffrer dans la brèche pratiquée par les molosses. Des dizaines d'hommes avaient succombé sous les coups de leurs lances noires ou écrasés par leur charge furieuse et impossible à arrêter. Sans se laisser impressionner, les hommes sauvages des Chérusens avaient chargé à leur tour dans la masse des cavaliers en armes, sans souci du danger, et ils les avaient jetés à bas de leur selle. Les Unberogens les avaient alors taillés en pièces à coups de hache aussi brutaux qu'efficaces.

La furieuse bataille avait continué ; à chaque instant, une nouvelle horreur surgissait des rangs ennemis, mais le courage des hommes du sud n'avait pas failli. À mesure que la journée s'écoulait, les attaques adverses s'étaient faites moins acharnées et Björn avait fini par sentir un certain fléchissement chez les Norsii.

Les alliés avaient avancé, une masse compacte et silencieuse de haches et d'épées, tandis que les cavaliers taléutes harcelaient l'ennemi par le flanc, criblant ses rangs de flèches mortelles qu'ils tiraient en plein galop. Les guerriers unberogens avaient martelé la ligne norse et l'avaient fait reculer comme un arc détendu, tuant les guerriers adverses par dizaines. Sentant que le moment était venu de montrer sa présence, Björn ordonna que l'on fasse avancer sa bannière et il avait chargé, brandissant sa grande hache très haut au-dessus de sa tête afin que tous ses guerriers puissent l'apercevoir.

En le voyant charger, les rois des Taléutes et des Chérusens s'étaient eux aussi lancés dans la mêlée et l'atmosphère avait soudain résonné de sonneries de trompes de guerre et de battements de tambour qui saluaient l'offensive des rois du sud. Des centaines de cavaliers s'étaient abattus sur l'armée des nordlings, les massacrant par dizaines et les dispersant comme des fétus de paille dans le vent.

Une joyeuse clameur avait retenti la vallée et durant un instant, ils avaient cru que le destin des Norsii était scellé et que leurs ennemis étaient condamnés. C'est alors qu'un seigneur de guerre en armure écarlate, coiffé d'un casque cornu, avait traversé au galop les rangs de l'armée en déroute, suivi d'une bannière rouge sang. Il chevauchait un destrier à la robe de ténèbres et aux yeux luisants comme deux fournaises ardentes. Il avait rétabli la discipline dans les rangs et l'ennemi s'était alors retiré en bon ordre, quittant la vallée sans cesser de se défendre.

L'armée du sud n'avait plus la force ni la cohésion nécessaires pour poursuivre le combat. Le cœur lourd, Björn avait écouté les rapports de ses éclaireurs qui l'avaient informé que les nordlings s'étaient regroupés hors de

vue et qu'ils faisaient retraite vers une crête couverte d'une épaisse forêt.

Cette nuit-là, les armées des trois rois s'étaient convenablement reposées et restaurées. Tous les hommes savaient qu'il leur faudrait encore combattre et mourir au cours des jours à venir.

Jour après jour, les alliés avaient harcelé les hommes du nord, espérant les inciter à charger et à quitter leur position défensive, mais la crainte que ceux-ci avaient de leur grand seigneur de guerre avait quelque peu tempéré leur férocité naturelle et ils ne se laissèrent pas déloger, même sous les quolibets et les insultes les plus pittoresques des archers taléutes.

Les commandants de l'armée alliée étaient terriblement contrariés de ne pouvoir trouver de solution au problème que leur posait la poursuite de leur campagne contre les nordlings. Et à présent, Björn se rendait à un conseil de guerre réuni pour tâcher de trouver une réponse à cette épineuse question.

— Krugar va vouloir attaquer à l'aube, tout comme Aloysis, déclara Alfgéir alors qu'ils approchaient de la tente des rois, entourée d'un anneau de guerriers en armes et éclairée par des torches flamboyantes.

— Je sais, répondit Björn, et une partie de moi le voudrait également.

— Si nous essayons d'escalader cette pente, cela risque de nous coûter cher, reprit Alfgéir lorsqu'ils se trouvèrent devant la tente du roi Aloysis. Nous allons perdre beaucoup d'hommes.

— Je le sais bien, Alfgéir, mais quel autre choix avons-nous ?

Sigmar prenait conscience que le temps n'était pas une chose immuable, rigide et inflexible, mais qu'il était au contraire aussi malléable que de l'or que l'on réchauffe à la forge. Depuis que son père avait quitté Reikdorf, les semaines lui avaient paru passer avec une lenteur exaspérante. Pourtant, entre les voyages qu'il devait entreprendre aux quatre coins des terres unberogens, les heures qu'il parvenait à passer en compagnie de Ravenna lui semblaient toujours s'écouler en un éclair.

À peine passait-il le grand portail de Reikdorf et tombait-il dans ses bras, qu'il avait l'impression de devoir remettre son haubert, saisir son bouclier et repartir au combat. Les attaques contre les communautés frontalières continuaient, mais aucune avec la sauvagerie qu'ils avaient rencontrée lors de la destruction d'Übersreik.

Sigmar avait fait envoyer des charretées d'épées et de lances à chacun des villages unberogens, accompagnées de guerriers qui avaient pour mission de former les villageois. En plus de ces armes, il avait puisé dans les réserves des greniers de Reikdorf pour nourrir les femmes et les enfants pendant la période où les hommes étaient occupés à apprendre à se défendre comme des guerriers.

Eoforth avait imaginé un système de rotation permettant aux voisins de chaque fermier de s'occuper d'une partie de ses champs, pendant que celui-ci s'entraînait en vue de protéger leur village. Ainsi, chaque homme pouvait-il apprendre le maniement des armes sans s'inquiéter pour ses labours ou ses

récoltes.

Ayant fait le nécessaire pour son propre domaine, les pensées de Sigmar se tournèrent vers les territoires qui s'étendaient au-delà des frontières du royaume de son père. Avec le passage des mois d'été, les tribus orques s'étaient mises en marche dans les montagnes et il avait reçu des nouvelles du roi Barbe de Fer qui l'informait que de grandes batailles se déroulaient sous les remparts de nombreuses forteresses naines. Sigmar aurait voulu envoyer une compagnie de guerriers au secours des nains assiégés, mais il ne pouvait se passer d'aucun de ses hommes.

Il faisait les cent pas dans la longue maison, exténué, attendant des nouvelles de son père et du déroulement de la guerre dans le nord. Il but une gorgée de vin et l'alcool aida un peu à atténuer la migraine qui commençait à naître derrière ses yeux.

— Ce n'est pas ça qui t'aidera, lui lança Ravenna depuis l'entrée de la grande salle. Tu as besoin de repos, pas de vin.

— J'ai besoin de sommeil, répondit Sigmar, et le vin m'aide à dormir.

— Pas du tout, riposta Ravenna qui traversa la grande salle et lui prit sa chope des mains. Le sommeil de l'homme aviné n'est pas un vrai repos. Même si tu t'endors, tu ne seras pas reposé le lendemain.

— Peut-être pas, répliqua-t-il, en se penchant pour lui embrasser le front, mais sans lui, les pensées tournent sans fin dans mon esprit et mes nuits sont longues et sans sommeil.

— Alors, viens partager ma couche, Sigmar, dit doucement Ravenna. Je t'aiderai à dormir et au matin, tu t'éveilleras comme un homme nouveau.

— Vraiment ? répondit Sigmar en lui prenant la main et en la suivant en direction de la porte de la longue maison. Et comment espères-tu accomplir ce miracle ?

Ravenna sourit.

— Tu verras...

Sigmar s'allongea sur le lit de Ravenna, le corps luisant d'une légère pellicule de sueur. Elle posa un bras en travers de sa poitrine et enroula sa jambe autour de sa cuisse. Sa chevelure noire était déployée sur les fourrures du lit et Sigmar sentit le parfum de l'huile de rose avec laquelle elle avait massé sa peau.

Il ne restait plus que des braises dans le foyer, mais la pièce était plaisamment tiède et confortable et il y planait le parfum de deux personnes qui viennent de partager un agréable moment.

Sigmar sourit en sentant une délicieuse torpeur l'envahir. Le vin et la compagnie de Ravenna avaient apaisé son esprit troublé et les soucis du monde extérieur lui parurent soudain très lointains.

Ravenna lui passa la main sur la poitrine et il caressa sa chevelure. Les événements des derniers jours lui traversèrent rapidement l'esprit et leur poids sembla s'alléger. Il désirait ardemment recevoir, enfin, des nouvelles de son

père et des hommes qui combattaient dans le nord mais, comme Eoforth aimait à le dire, si les souhaits pouvaient se transformer en chevaux, plus personne n'irait à pied.

— À quoi penses-tu ? murmura Ravenna d'une voix rêveuse.

— Je pense à la guerre dans le nord, répondit-il et il sursauta lorsque Ravenna lui arracha soudainement un poil du bras.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et s'appuya sur lui, reposant son menton sur ses bras repliés, le regardant avec un sourire amusé.

— Pourquoi as-tu fait ça ? lui demanda-t-il.

— Quand une femme te demande à quoi tu penses, elle n'a pas *réellement* envie d'entendre ce que tu penses vraiment.

— Non ? Et que veut-elle entendre ?

— Elle veut que tu lui dises que tu penses à elle, combien elle est belle et à quel point tu l'aimes.

— Oh ! Dans ce cas, pourquoi ne pas le demander ?

— Ce n'est pas la même chose s'il faut le demander, lui fit remarquer Ravenna.

— Mais tu es très belle, lui dit Sigmar. Des Montagnes du Bord du Monde au grand océan de l'ouest, il n'y a pas de plus belle femme que toi et je t'aime plus que tout, tu le sais.

— Dis-le encore.

— Je t'aime, répéta Sigmar, de tout mon cœur.

— Bien, sourit Ravenna. Là je me sens bien et quand je me sens bien... tu te sens bien aussi.

— Dans ce cas, est-ce que ça ne serait pas une preuve d'égoïsme de ma part de te dire simplement ce que je pense que tu as envie d'entendre ? lui demanda Sigmar. Est-ce que je ne le dis pas juste pour me sentir mieux ?

— Est-ce que ça aurait de l'importance ? répondit Ravenna d'une voix lasse, les paupières papillotant de fatigue.

— Non, répliqua Sigmar avec un sourire. Je suppose que non. Tout ce que je veux, c'est que tu sois heureuse.

— Alors, parle-moi du futur.

— Le futur ? Je ne suis pas un devin, mon amour.

— Non, je voulais parler de ce que tu espères pour le futur, murmura Ravenna. Et pas de rêves d'empire grandiose, parle-moi juste de nous.

Sigmar la serra contre lui et ferma les paupières.

— Très bien, reprit-il. Je serai le roi des Unberogens et tu seras ma reine, la femme la plus aimée de tout notre royaume.

— Y aura-t-il des enfants dans ce futur merveilleux ? chuchota Ravenna.

— Sans aucun doute, répondit Sigmar. Un roi doit avoir un héritier, après tout. Nos fils seront forts et courageux et nos filles seront dévouées et belles.

— Combien d'enfants aurons-nous ?

— Autant que tu voudras, lui promit-il. Les héritiers de Sigmar compteront parmi les plus beaux, les plus fiers et les plus vaillants des Unberogens.

— Et nous ? murmura Ravenna. Que deviendrons-nous ?

— Nous nagerons dans le bonheur et nous vivrons longtemps et en paix, répondit Sigmar.

Le visage baigné de larmes, Gerréon courait vers le cœur des ténèbres du marais de Fangefougères comme s'il avait le diable à ses trousses. Ses belles bottes de chevreau étaient dans un état pitoyable et il avait les pieds trempés par la boue noire et la vase qui se déversaient à l'intérieur. Plus il s'enfonçait vers l'intérieur des marais lugubres et désolés, plus ses culottes de laine étaient maculées par les éclaboussures de leurs eaux putrides.

Le sol était voilé de bancs de brume et Morrslieb répandait sa lueur fantomatique dans le ciel, baignant les lieux d'une phosphorescence verdâtre. De petites flammèches semblaient flotter dans la brume, telles des chandelles lointaines, mais même dans son trouble et sa misère, Gerréon savait qu'il ne devait pas les suivre.

Les marais de Fangefougères étaient peuplés des cadavres de ceux qui s'étaient laissé fasciner et attirer par les feux follets dans les trous bourbeux des tourbières des environs de Reikdorf et qui y avaient trouvé la mort.

Sa main se serra sur la garde de son épée. Une fureur aveugle monta dans son esprit lorsqu'il s'imagina Sigmar, copulant avec sa sœur dans sa propre maison. Ils étaient arrivés ensemble, alors que Gerréon était occupé à affûter sa lame et il avait eu le plus grand mal à sourire et à s'empêcher de se ruer sur le prince unberogen sur-le-champ.

Sigmar avait posé la main sur son épaule et il avait réussi à ne pas tressaillir, mais il avait failli être trahi par le flamboiement de haine qui avait illuminé son regard.

Les intentions lubriques de Sigmar et de Ravenna transparaissaient dans chacune de leurs paroles et, malgré leur invitation à rester partager le repas avec eux, il s'était excusé et avait fui dans l'obscurité, avant que la clarté du feu ne fasse paraître ses véritables sentiments.

Gerréon traversa une mare peu profonde, s'enlisant et trébuchant dans la boue grasse qui aspirait ses bottes. Il tomba à genoux dans l'eau fangeuse, essaya de se rattraper dans un jaillissement d'éclaboussures nauséabondes et vit des larmes noires couler sur le visage qui lui rendait son regard sur le sombre miroir des eaux.

La surface de la mare ondula et son visage se déforma grotesquement. Durant un bref instant, son souffle resta pris dans sa gorge lorsqu'il vit l'image de la lune qui se reflétait au-dessus de son épaule, lumineuse et imperturbable, inexplicablement insensible aux remous de l'eau.

Gerréon ressortit les mains de la boue. Elles étaient enduites d'une fine pellicule d'un liquide noirâtre et huileux qui lui dégoulinait des doigts. Dans l'obscurité, on aurait dit du sang et il secoua les mains pour s'en débarrasser, dégoûté.

— Non... pitié... murmura-t-il. Je ne veux pas le faire.

Quittant des yeux la surface de l'eau, il releva la tête et vit dans un rayon de lune une plante élancée qui s'épanouissait en bordure de la mare. Ses tiges se terminaient par des bouquets de minuscules fleurs blanches, regroupées en ombelles. Elle exsudait une odeur écœurante et Gerréon, le cœur serré, reconnut la ciguë des marais, l'une des plus mortelles parmi les plantes qui poussaient dans cette contrée.

Le vent soupira et agita légèrement le plant de ciguë. Pendant une seconde, Gerréon eut l'impression qu'il lui faisait signe d'approcher. Il le regardait toujours lorsque sa tige creuse ploya soudain et se brisa, laissant échapper une larme de liquide huileux.

Gerréon leva les yeux au ciel, cherchant le moyen d'échapper au futur que les augures semblaient déterminés à le contraindre d'accepter.

Lumineuse et glacée, impitoyable et hostile, la lune lui rendit son regard.

Selon la croyance populaire, regarder la lune renégate en face, même un court instant, portait malheur, car les Sombres Puissances pouvaient alors voir les tréfonds du cœur de ceux qui s'y risquaient et y planter une graine maléfique.

Comme il scrutait cette lumière changeante, il lui sembla entrevoir une paire d'yeux scintillants, subtilement dissimulés dans les replis ondoyants de sa surface, des yeux d'une beauté et d'une cruauté indescriptibles.

— Qui es-tu ? hurla-t-il dans les ténèbres.

Les profondeurs insondables de ces yeux lui promirent de noires merveilles et des moments inoubliables et Gerréon comprit soudain, avec une clarté effrayante, que les liens qui retenaient son destin s'étaient noués bien longtemps avant sa naissance et qu'ils se poursuivraient bien après la mort qui finirait par le prendre un jour.

Il se releva et pataugea à travers la mare, droit sur la ciguë à la tige brisée.

— Très bien, dit-il d'une voix basse. Si je ne peux échapper à mon destin, alors il ne me reste plus qu'à l'accomplir.

L'Aube Rouge

Le soleil monta à travers les bancs de nuages dorés qui barraient l'horizon et ses rayons illuminèrent les armures de bronze des Norsii. On eut dit que la ligne d'arbres qui couronnait la crête était en flammes. Rassemblés dans une attitude de défi au sommet de leur large promontoire rocheux, les redoutables guerriers du nord martelaient les bossages de leurs boucliers du plat de leurs haches, rugissant de terrifiants cris de guerre, réclamant du sang et des morts.

Sur son destrier, Björn les observait depuis le bas de la pente. Alfgéir était à ses côtés et il était entouré de ses gardes du corps personnels, les Loups Blancs, ainsi que les appelaient à présent les hommes. Sa bannière frappée d'un loup palpitait dans le vent glacé du nord. Il jeta un regard à droite et à gauche pour voir les étendards des autres rois, levés haut au-dessus de la ligne de l'armée.

Björn tirait une immense fierté de savoir que, de tous ces guerriers assemblés, les Unberogens étaient sans le moindre doute les plus redoutables et les plus magnifiques. Alignés les uns derrière les autres, lances dressées, ses hommes attendaient l'ordre d'avancer et les frères d'armes des tribus répondaient aux cris de guerre des Norsii par des rugissements qui n'étaient pas moins effrayants que ceux de l'ennemi.

Les hommes sauvages des Chérusens se retournèrent, exhibant leurs postérieurs pour montrer leur mépris de l'adversaire, tandis que les cavaliers Taléutes galopaient de long en large devant la ligne adverse avec une glorieuse désinvolture.

Le moral était bon et les prêtres d'Ulric avaient déclaré que ce vent glacial était de très bon augure, une bénédiction du dieu de l'hiver et un présage de victoire.

Björn se tourna en direction d'Alfgéir. L'armure de bronze de son champion luisait d'un éclat doré. Il avait relevé sa visière et se tenait immobile à côté de son roi, mais Björn vit dans l'expression de son visage une tension qu'il ne lui avait encore jamais vue avant une bataille.

— Quelque chose te tracasse ? lui demanda Björn.

Alfgéir tourna le regard vers son roi et secoua la tête.

— Non, je suis calme.

— Tu as l'air troublé.

— Nous sommes sur le point d'engager le combat et je dois protéger un roi qui se jette dans les plus affreuses mêlées sans se préoccuper le moins du monde de sa survie, répondit Alfgéir. Certains seraient troublés pour moins

que ça.

— Ton seul souci est pour ma vie ?

— Oui, mon seigneur.

— La pensée de ta propre mort ne t'inquiète pas ?

— Cela devrait, mon roi ?

— J'imagine que la plupart des hommes ressentent au moins un peu d'appréhension à l'idée de mourir.

Alfgéir haussa une épaule.

— Si Ulric veut de moi, il me prendra et il n'y a rien que je puisse faire pour l'en empêcher. Je ne peux que combattre de mon mieux et prier pour qu'il me trouve digne de lui et m'accorde l'honneur d'entrer dans son palais.

Björn sourit, car c'était peut-être la plus longue conversation qu'il avait eue avec son champion.

— Tu es un homme remarquable, Alfgéir. On dirait que la vie est vraiment simple pour toi, n'est-ce pas ?

— Je suppose que oui, acquiesça Alfgéir. Je suis lié par mon devoir envers vous, mais au-delà de ça...

— Qu'y a-t-il au-delà de ça ? l'interrogea Björn, soudain curieux. Alfgéir prétendait ne pas se préoccuper de la mort, pourtant la bataille qui se préparait lui avait délié la langue comme aucune autre chose ne l'avait pu. Cependant, au moment même où cette pensée naissait dans son esprit, Björn sut que ce n'était pas la langue de son champion qui s'était déliée, mais plutôt sa propre langue.

— Au-delà... je ne sais pas, reprit Alfgéir. J'ai toujours été votre champion et protecteur.

— Et lorsque je serai mort, tu seras celui de Sigmar, termina Björn, la bouche soudainement très sèche à la pensée que son désir de parler, de communiquer avec un autre être vivant provenait du besoin qu'il ressentait de s'assurer que son peuple serait en sécurité après sa mort.

— Vous êtes d'humeur sombre, mon seigneur, lui dit Alfgéir. Quelque chose ne va pas ?

C'était une question très simple, mais Björn se rendit compte qu'il ne savait comment y répondre.

Il s'était éveillé au beau milieu de la nuit. Sa perception aiguisée du danger l'avait averti d'une présence à l'intérieur de sa tente. Il ignorait comment la chose pouvait être possible, avec Alfgéir et les Loups Blancs qui montaient la garde tout autour, mais sa main avait instantanément trouvé la hampe de la Faucheuse d'Âmes.

Il avait ouvert les yeux et un étau glacé lui avait enserré le cœur quand il avait vu une brume argentée ramper sur le sol et une silhouette encapuchonnée de noir, accroupie dans un coin.

Björn avait fait basculer ses jambes sur le côté de son lit de camp et il avait levé sa hache. Le sol était froid et des tentacules de brume s'étaient enroulés autour de ses jambes tandis que la silhouette sombre se redressait de toute sa

hauteur.

— Qui êtes-vous ? avait rugi Björn. Montrez-vous !

— Calme-toi, roi Björn, avait soufflé une voix sibilante qu'il ne connaissait que trop bien. Je ne suis qu'une voyageuse de ta propre contrée, venue pour réclamer ce qui lui revient de droit.

— Toi, avait murmuré Björn au moment où la silhouette ténébreuse repoussait son capuchon pour révéler le visage ridé de la sorcière de Fangefougères. Sa chevelure luisait de la même luminescence argentée que la brume et une crainte glaciale s'était insinuée dans l'âme de Björn lorsqu'il avait compris ce qu'elle était venue chercher.

— Comment as-tu pu arriver jusqu'ici ? avait-t-il demandé.

— Je ne suis pas là, roi Björn, avait répondu la sorcière. Je ne suis qu'une ombre dans les profondeurs des ténèbres, l'émissaire de puissances qui dépassent de loin ta compréhension. Aucun de ceux qui sont ici ne m'a vue et aucun ne me verra. Je suis venue pour toi et pour toi seul.

— Que veux-tu ?

— Tu sais ce que je veux, avait répliqué la devineresse en s'approchant de lui.

— Éloigne-toi de moi ! s'était écrié Björn.

— Préfères-tu voir ton fils mort et tes terres ravagées ? avait craché la sorcière. Car c'est cela qui est en jeu aujourd'hui.

— Sigmar est en danger ?

La devineresse avait hoché la tête.

— Au moment où je te parle, un ami qui a toute sa confiance complotait pour l'assassiner. Demain à la même heure, ton fils aura passé les portes qui mènent au royaume de Morr.

Björn avait senti ses jambes se dérober et il était retombé assis sur sa couche, submergé de terreur à l'idée de devoir accompagner le corps de Sigmar jusque dans sa tombe sur la colline des Guerriers.

— Que puis-je faire ? avait-il gémi. Je suis trop loin pour lui porter secours.

— Non, lui avait dit la sorcière. Tu n'es pas trop loin.

— Mais toi... tu es toujours à Fangefougères, pas vrai ? Et c'est une vision que tu m'envoies ?

— C'est exact, roi Björn.

— Alors, si tu sais qui complotait contre Sigmar, pourquoi ne peux-tu le sauver ? lui avait demandé Björn. Tu commandes aux mystères. Tu peux le sauver !

— Non, car c'est moi qui ai mis l'assassin sur son chemin.

Björn avait bondi sur ses pieds et la Faucheuse d'Âmes s'était abattue, tranchant la sorcière en deux, mais la lame l'avait traversée sans aucun dommage, car son corps n'avait pas plus de substance que le brouillard.

— Pourquoi ? avait grondé le roi. Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? Pourquoi le mettre à la merci d'un meurtrier pour tenter ensuite de le sauver ?

La sorcière avait glissé vers lui et il avait plongé le regard dans ses yeux

animés d'un sombre savoir ; il y avait vu tourner des choses capables de le précipiter dans la damnation éternelle pour peu qu'il en vienne à les apprendre. Il avait tourné la tête.

— Un homme est la somme de ses expériences, Björn, avait soufflé la sorcière. Ses amours, ses peurs, ses joies et ses peines se mêlent, comme les métaux qui constituent la lame d'une bonne épée. Chez certains, les qualités sont équilibrées et ceux-là deviennent des serviteurs de la lumière. D'autres, au contraire, sont déséquilibrés et basculent vers les ténèbres. Pour devenir l'homme qu'il lui faut être, ton fils doit endurer des souffrances et des pertes plus terribles que celles de tous les autres hommes.

— Je croyais que tu venais de dire que je devais le sauver ?

— Et c'est ce que tu feras. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés sur la colline des tombeaux, je t'ai dit qu'un jour viendrait où je te demanderais de conclure avec moi un pacte sacré. T'en souviens-tu ?

— Je m'en souviens, avait répondu Björn en sentant une sombre menace s'appesantir sur ses épaules.

— Je suis venue te demander de tenir ce serment, avait poursuivi la sorcière.

— Très bien, avait dit Björn. Demande ce que tu veux.

— Quand la bataille débutera, au matin, cherche le seigneur de guerre à l'armure écarlate, celui qui conduit l'armée des nordlings et affronte-le.

Björn l'avait examinée, les paupières plissées par la suspicion.

— C'est tout ? Pas d'énigme ou d'absurdité de ce genre ? Voilà qui m'inquiète.

— Simplement ceci, avait répondu la sorcière.

— Alors, je t'en fais le serment solennel, comme roi des Unberogens, avait déclaré Björn. J'affronterai ce bâtard de Norsii et je ferai sauter sa tête maudite de ses épaules.

La sorcière avait souri en lui faisant un petit signe de tête.

— J'en suis convaincue, avait-elle répondu.

La brume s'était épaissie et Björn s'était réveillé le lendemain, lorsqu'un rayon de soleil matinal l'avait forcé à ouvrir les paupières. Il s'était assis ; les points essentiels de son entretien avec la sorcière étaient gravés dans sa mémoire avec une terrifiante netteté.

En ouvrant la main, il avait découvert un petit pendentif de bronze suspendu à un lien de cuir. Il l'avait retourné sur sa paume et avait vu qu'il s'agissait d'un bijou très simple, façonné à l'image d'un portail fermé. Sa première impulsion avait été d'aller le jeter du haut d'une falaise ou dans une rivière au cours rapide, mais il l'avait passé autour de son cou et dissimulé sous son gilet de laine.

À présent qu'il se trouvait face à l'armée ennemie, le pendentif suspendu à son cou semblait peser aussi lourd qu'une enclume et il avait la sensation que son poids menaçait de l'entraîner vers sa mort.

Alfgeir lui indiqua la crête du doigt.

— Voilà le chien bâtard qui se montre.

Björn leva la tête. Le seigneur de la horde ennemie se tenait en première ligne de l'armée des Norsii. Son armure était cramoisie et lustrée, sa bannière ornée d'un dragon était fièrement levée. Le destrier noir se cabra et les rayons du soleil firent scintiller la grande épée que le guerrier brandissait au-dessus de sa tête.

On entendit des roulements de tambours et les appels aigus des trompettes. L'armée des rois du sud se mit en marche, forte de milliers de guerriers armés d'épées, de haches et de lances, bien décidés à chasser les Norsii de leurs terres.

Le hurlement d'un loup résonna au loin et Björn eut un sourire mélancolique.

— Un bon présage, tu crois ? demanda-t-il.

— Ulric est avec nous, répondit Alfgéir en lui tendant la main.

Björn saisit la main de son champion et la serra à la manière des guerriers.

— Qu'il t'accorde sa force, Alfgéir.

— Et à vous également, mon roi, répondit Alfgéir.

Le roi Björn, souverain des Unberogens, leva les yeux vers le seigneur de guerre en armure écarlate et empoigna le manche de sa Faucheuse d'Âmes, tandis que les corbeaux commençaient à tournoyer dans le ciel.

Sigmar se leva, revigoré et l'esprit alerte. Les derniers vestiges d'un rêve où son père lui était apparu s'accrochaient encore à son esprit, juste au-delà des limites de sa mémoire. Il prit une profonde inspiration et regarda Ravenna qui dormait encore, étendue à ses côtés. Ses fourrures avaient glissé pendant la nuit et son épaule nue apparaissait. Il se pencha pour embrasser sa peau bronzée.

Elle sourit, mais ne s'éveilla pas et il se glissa hors du lit pour récupérer ses vêtements.

Réalisant soudainement à quel point il était affamé, Sigmar se servit quelques morceaux du poulet froid qui attendait sur une assiette posée sur la table. La veille, il avait préparé le repas avec Ravenna, mais quand Gerréon les avait quittés, leurs pensées s'étaient tournées vers la satisfaction d'autres appétits et ils n'avaient pas touché à leur dîner.

Il s'assit et entreprit de rompre son jeûne. Il remplit un gobelet d'eau et se rinça la bouche. Ravenna remua dans son sommeil et Sigmar eut un sourire de contentement.

Son esprit était moins tourmenté par la pensée de la guerre et les inquiétudes qu'il ressentait pour son peuple, pourtant il savait que la tâche qui consistait à gouverner une terre n'était jamais achevée pour aucun homme, qu'il fût fils de roi ou non. Un bref instant, il souhaita retrouver la simplicité de sa prime jeunesse, au temps où il ne rêvait encore que de combattre un ou deux dragons et de devenir l'égal de son père.

Ces rêveries d'enfant avaient été remplacées par des ambitions beaucoup

plus grandioses, dans lesquelles il voyait son peuple vivre dans la paix, dirigé par des hommes bons qui dispenseraient une justice équitable pour tous. Chassant ses visions de grandeur d'un mouvement de tête, il se sentit simplement heureux de n'être qu'un homme qui venait de s'éveiller d'une nuit passée dans les bras d'une belle femme et qui avait à présent le ventre plein.

Ravenna se retourna, appuyant sa tête sur son bras replié. Sa chevelure aile de corbeau était si embroussaillée qu'elle ressemblait à la crinière d'un guerrier berserk. Cette pensée le fit sourire et elle lui rendit son sourire. Repoussant les couvertures, elle se leva et traversa la pièce, entièrement nue, pour aller chercher sa cape vert émeraude.

— Bonjour, mon amour, lui dit Sigmar.

— C'est un bon jour, en effet, répondit Ravenna. Es-tu reposé ?

— Je suis en pleine forme, acquiesça Sigmar, bien que seul Ulric sache comment cela se fait. Tu ne m'as pas laissé beaucoup dormir, femme !

— Très bien, sourit Ravenna. Je te laisserai en paix la prochaine fois que tu viendras partager mon lit.

— Allons, ce n'était pas ce que je voulais dire.

— Tant mieux.

Sigmar repoussa son assiette et les restes de son poulet.

— J'ai envie d'aller nager, s'écria Ravenna. Tu devrais m'accompagner.

— Je ne sais pas nager, répondit Sigmar, et, malheureusement, j'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

— Je t'apprendrai, insista Ravenna en entrouvrant sa cape pour lui faire admirer sa nudité, et si le futur roi ne peut prendre un peu de temps pour lui, qui d'autre peut le faire ? Viens, je connais un petit étang au nord, à un endroit où un affluent du Reik traverse une petite vallée bien cachée. Tu vas adorer.

— Très bien, répondit Sigmar, ouvrant les mains en signe de défaite. Tout ce que tu voudras.

Ils s'habillèrent rapidement et prirent un panier avec un peu de pain, du poulet et des fruits. Sigmar mit son ceinturon avec son épée, car il avait laissé Ghal Maraz à la longue maison du roi, puis ils s'en allèrent tous les deux, main dans la main, à travers Reikdorf.

Au passage, Sigmar adressa un signe de la main à Wolfgart et Pendrag qui entraînaient les guerriers sur le Pré aux épées et ils continuèrent en direction de la porte nord. Les gardes les saluèrent de la tête lorsqu'ils passèrent le portail, louvoyant entre les chariots des marchands ostagoths, attelés de poneys à l'épais pelage embroussaillé, et les colporteurs des tribus brigondiennes.

Les routes menant à Reikdorf étaient très fréquentées et les gardes des remparts avaient fort à faire pour contrôler tous ceux qui désiraient entrer dans la cité du roi.

Un loup hurla dans le lointain et Sigmar sentit un frisson lui courir le long de l'épine dorsale.

Ils s'engagèrent bientôt dans la forêt, hors de vue de la route et de Reikdorf, marchant en direction d'un gargouillis d'eau courante. D'un pas assuré, Ravenna les mena à un petit vallon isolé, traversé par un mince ruban d'eau cristalline qui cascadaît depuis les hauteurs des environs de Reikdorf pour couler en direction du Reik majestueux.

Bien que les arbres fussent largement espacés, la route n'était pas visible depuis l'endroit où ils se trouvaient. Une muraille de pierres plates se dressait là, comme d'anciennes dents plantées dans la terre, devant un large étang dans lequel tombait une petite cascade.

L'étang était profond. Ravenna enleva aussitôt sa robe et plongea, fendant la surface des eaux comme une lame de couteau. Elle remonta à la surface en secouant la tête, puis se mit à nager en repoussant ses cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

— Allez ! cria-t-elle. Viens te baigner !

— Elle a l'air froide, répondit Sigmar.

— Juste tonifiante, lui assura Ravenna en traversant l'étang à longues brasses, puissantes et déliées. Ça va te réveiller !

Sigmar déposa leur panier de nourriture à l'orée de la clairière.

— Je suis très bien réveillé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Ravenna en riant. Le puissant Sigmar craint l'eau froide ?

Secouant la tête, il détacha son ceinturon et le laissa tomber à côté du panier, puis il retira ses bottes et le reste de ses vêtements. Il se leva et avança jusqu'au bord de l'eau, savourant la sensation que lui procuraient les gouttelettes de la brume soulevée par la petite chute d'eau en se déposant sur sa peau. Perché sur la branche d'un arbre de l'autre côté de l'étang, juste en face de lui, un corbeau les regardait. Il adressa un salut de la tête à l'oiseau des augures qui observait la scène avec un silencieux intérêt.

— Trinovantes a vu un corbeau la nuit précédant votre départ pour Astofen, dit une voix derrière lui. Sigmar voulut se saisir de son épée, avant de se rendre compte qu'il l'avait laissée par terre, à côté du panier. Il se retourna et se détendit en voyant Gerréon, debout à l'orée de la clairière.

Il vit instantanément que quelque chose n'allait pas.

Ses vêtements étaient couverts de boue et de traînées noirâtres, ses bottes étaient en piteux état et son pourpoint de cuir était en loques. Son visage était livide, ses yeux étaient soulignés de larges cernes sombres et sa chevelure noire, d'ordinaire si soignée, était dénouée et lui pendait sur les épaules en mèches crasseuses et emmêlées.

— Gerréon ? s'écria-il, soudainement mal à l'aise en prenant conscience de sa nudité. Que se passe-t-il ?

— Un corbeau, répéta Gerréon. Très approprié, tu ne crois pas ?

— Comment ça, approprié ? demanda Sigmar, déconcerté par l'intonation hostile de sa voix.

Du coin de l'œil, il entrevit Ravenna qui revenait à la nage vers la rive et il

avança d'un pas vers Gerréon.

Son malaise s'intensifia lorsqu'il vit ce dernier se plaçait entre lui et son épée.

— De voir un corbeau avant de mourir, l'un comme l'autre.

— Qu'est-ce que tu racontes, Gerréon ? s'énerva Sigmar. Je commence à me fatiguer de tes sornettes !

— Tu l'as tué ! brama Gerréon avant de dégainer son épée.

— Qui ça ? lui demanda Sigmar. Je ne comprends rien à ce que tu dis.

— Tu le sais très bien, répliqua Gerréon en pleurant. Trinovantes. Tu as tué mon jumeau et maintenant, c'est moi qui vais te tuer !

Sigmar savait qu'il aurait dû reculer, bondir dans l'eau et se laisser emporter par le courant avec Ravenna, mais dans ses veines courait un sang royal, et les rois ne s'enfuient pas devant le combat, même lorsqu'ils savent qu'ils ne peuvent pas gagner.

Gerréon était un bretteur hors pair et Sigmar était nu et sans armes. Contre n'importe quel autre adversaire, il aurait eu une chance d'arriver au contact sans subir de blessure mortelle, mais contre un adversaire aussi rapide que Gerréon, qui était capable de frapper aussi vite qu'une vipère peut mordre, il savait qu'il n'avait aucune chance.

— Gerréon ! cria Ravenna depuis le bord de l'étang, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Reste dans l'eau, lui intima Sigmar, tout en avançant à pas lents vers Gerréon. Il infléchit sa trajectoire vers la gauche, mais son adversaire était trop habile pour se laisser prendre à une ruse aussi grossière et il se déplaça de manière à rester entre Sigmar et son épée.

— Tu l'as envoyé à la mort. Tu te moquais complètement de savoir qu'il était prêt à mourir pour toi, lui reprocha Gerréon.

— Ce n'est pas vrai, répondit Sigmar d'une voix basse et apaisante, tout en continuant à approcher.

— Bien sûr que si !

— Alors, tu n'es qu'un misérable pleutre ! lui lança sèchement Sigmar, espérant l'inciter à commettre une imprudence. Si ton sang criait vengeance, il y a bien longtemps que tu aurais dû venir me défier ! Mais non ! Tu attendais ton heure pour me prendre par surprise. Je te pensais aussi courageux que Trinovantes, alors que tu n'es pas la moitié de l'homme qu'il était. En ce moment, il doit t'accabler de ses malédictions depuis le palais d'Ulric !

— Je t'interdis de prononcer son nom ! vociféra Gerréon.

Sigmar lu l'intention de Gerréon dans ses yeux avant que celui-ci ne porte son coup et il sauta de côté au moment où le bretteur se ruait sur lui. La lame de Gerréon passa comme un éclair argenté et Sigmar pivota sur ses talons, tout en lui assenant une frappe transversale assassine.

Sous la violence du coup, Gerréon vacilla et Sigmar trébucha. Déséquilibré, il sentit une brûlure fulgurante, comme une ligne de douleur blanche, naître sur sa hanche et remonter le long de ses côtes. Le sang jaillit de la blessure et

Sigmar secoue la tête pour chasser les étincelles de douleur qui lui lançait le crâne.

Il tournoya et esquiva d'un bond en arrière l'épée de Gerréon qui revenait sur lui. Il s'en fallut d'un cheveu que la lame ne répande ses entrailles sur le sol. Mais alors qu'il essayait de reprendre son souffle, il fut soudainement pris d'un vertige qui le mit à genoux.

Ravenna sortit de l'eau, criant le nom de son frère, et Sigmar se força à se relever, luttant pour retrouver une respiration égale. Gerréon sautillait légèrement d'un pied sur l'autre dans la posture d'un maître d'armes, un bras levé derrière lui, son bras d'arme tendu devant lui.

Sigmar serra les poings et avança vers son adversaire, le souffle court, haletant, laborieux.

Que lui arrivait-il ?

Sa vision se brouilla un instant et il eut l'impression que le monde se mettait soudainement à tourbillonner follement autour de lui. Sa main commença à trembloter, comme s'il était saisi des mêmes trémulations que celles dont souffraient certains malheureux anciens de Reikdorf.

Gerréon se mit à rire, et les yeux de Sigmar se fixèrent sur la lame de son adversaire. Elle était enduite d'une substance huileuse et jaunâtre. Baissant le regard, il vit qu'un peu de cette substance s'était mêlée au sang qui coulait de sa blessure au côté.

— Tu sens le poison qui travaille, Sigmar ? grinça Gerréon. Tu devrais. J'en ai mis suffisamment sur ma lame pour tuer un destrier de guerre.

— Du poison... souffla Sigmar d'une voix rauque. Il avait l'impression que sa poitrine était écrasée dans l'étau géant de maître Alaric. Je t'ai... bien dit... que tu n'étais... qu'un pleutre.

— Je me suis laissé emporter par la colère au début, mais je ne commettrai pas la même erreur deux fois, ricana Gerréon.

Les tremblements qui agitaient les mains de Sigmar montèrent dans ses bras, si violents qu'il parvenait à peine à les maintenir immobiles. Une terrible léthargie monta en lui mais, porté par la puissance de sa fureur, il réussit tout de même à faire quelques pas titubants en direction de Gerréon.

— Qu'as-tu fait ? hurla Ravenna en se précipitant en direction de son frère.

Gerréon se tourna vers elle et, de sa main libre, il la jeta à terre d'un revers presque nonchalant.

— Ne t'avise plus de me parler ! cracha-t-il. Sigmar a tué Trinovantes et tu fais la catin pour lui ? Tu n'es plus rien pour moi ! Je devrais te tuer pour avoir déshonoré notre frère !

Sigmar retomba à genoux, secoué de tremblements convulsifs. Ses jambes refusaient de le porter. Il essaya de parler, mais l'étau qui enserrait sa poitrine lui imposait une pression trop écrasante et ses poumons étaient noyés de flammes.

Roulant sur elle-même, Ravenna bondit sur ses pieds. Son visage était un masque de fureur quand elle se rua sur son frère.

Celui-ci réagit instinctivement, en combattant accompli, et il esquivait facilement son attaque.

— Dieux ! Non ! hurla Sigmar en voyant l'épée de Gerréon plonger dans l'abdomen de Ravenna.

La lame la traversa de part en part et elle tomba, arrachant l'épée à la main de son frère. Sigmar se releva d'un seul coup, soulevé de douleur, de colère et de chagrin, toute pensée obliérée, à l'exception du désir de se venger de Gerréon.

La brume rouge du berserk descendit sur Sigmar et, alors qu'il avait toujours résisté à ses appels, il se laissa submerger entièrement. La douleur de sa blessure disparut, le feu qui enflammait ses poumons s'atténua et il se jeta sur le meurtrier de Ravenna.

Ses mains se refermèrent sur le cou de Gerréon et il serra de toutes ses forces.

— Tu l'as tuée ! cracha-t-il.

Il obligea Gerréon à se mettre à genoux, sentant les forces quitter lentement son corps, mais sachant qu'il lui en restait suffisamment pour venir à bout de ce traître méprisable. Il plongea les yeux dans ceux de Gerréon, cherchant un signe de regret, de remords, mais il n'y avait rien, à l'exception de...

Sigmar revit le tout jeune homme qui avait pleuré son jumeau perdu, il vit une âme hurlante, entraînée malgré elle vers de terrifiants abysses. Il vit les serres acérées comme des rasoirs d'une monstrueuse puissance qui s'était nichée dans le cœur de Gerréon et le combat désespéré qui s'était livré dans les replis de cette âme torturée.

Et, au moment où les mains de Sigmar s'apprêtaient à faire cracher son dernier souffle à Gerréon, il vit cette puissance monstrueuse se lever et prendre entièrement possession de l'escrimeur afin d'en faire sa marionnette. Une terrible lumière s'alluma dans les yeux de Gerréon et un sourire malveillant, rayonnant de pure malice, illumina son visage.

Les mains de Sigmar furent arrachées du cou de son ennemi et celui-ci le repoussa en arrière. La force du berserk qui l'avait animé un instant auparavant le désertait à présent et Sigmar recula d'un pas incertain, trahi par son propre corps.

Avec un petit rire, Gerréon arracha son épée du corps étendu de sa sœur, tandis que Sigmar s'éloignait de lui sur ses jambes flageolantes.

— Tu es fini, Sigmar, énonça le bretteur fraticide d'une voix qui résonnait de puissance brute. Tu es mort, et ton rêve avec toi.

— Non, balbutia Sigmar. Le monde tournoya autour de lui et il tomba en arrière, dans l'étang. L'eau était glacée et pendant une seconde, elle dissipa la paralysie du poison. Il battit des bras et des jambes en se sentant sombrer sous la surface. L'eau lui remplit la bouche et les poumons.

Le courant le prit et il se débattit en se sentant partir vers la rivière.

Le monde devint gris et sa dernière vision fut celle de Gerréon qui lui souriait à travers des myriades de bulles qui montaient vers la surface.

Le Val Gris

Horst Edsel n'était pas homme à spéculer sur les caprices des divinités ; il avait depuis longtemps accepté sa condition de pion insignifiant au cœur des grandes tragédies qu'elles aiment à imaginer. Les rois pouvaient à leur guise mener leurs armées au combat contre leurs ennemis et les grands seigneurs de guerre conquérir des terres qui n'étaient pas les leurs. Mais Horst, comme bien des hommes, n'était guère concerné par les mouvements des courants de l'histoire.

Il n'était pas particulièrement intelligent et ne possédait aucun don remarquable, que ce soit physique ou mental. Il s'était marié jeune - avant que les femmes de Reikdorf découvrent à quel point ses capacités étaient limitées - et sa femme lui avait donné deux enfants, un garçon et une fille. La fille était morte en même temps que sa mère, au cours d'un accouchement terriblement difficile, et le petit garçon avait été emporté par une maladie débilitante, trois ans après.

Les dieux avaient cru bon de lui accorder ces bienfaits puis de les lui retirer, pourtant Horst n'avait jamais éprouvé le désir de les maudire pour autant, car les joies qu'il avait connues durant ces brèves années étaient bien supérieures à tout ce qu'il avait pu connaître avant ou après.

Horst poussa sa barque à l'écart de la berge du fleuve à l'aide d'une rame, qu'il utilisa ensuite pour avancer à travers les hautes tiges des bouquets de roseaux et les épais bancs d'algues qui prospéraient en abondance à cette hauteur, loin des jetées en bois de la ville. Les maigres prises qu'il parvenait à tirer du fleuve suffisaient à le nourrir et lui laissaient quelques poissons à vendre au marché, mais guère plus, et certainement pas de quoi payer les taxes d'amarrages que réclamait le roi Björn.

Ses filets et ses cannes étaient solidement attachés sur le côté de sa petite barque et son chat dormait, roulé en boule à l'arrière. Il n'avait pas donné de nom à son animal, car cela aurait été une marque d'attachement, et Horst avait bien remarqué que dès qu'il s'attachait à quelque chose, les dieux le lui enlevaient. Il ne voulait pas attirer une malédiction sur son chat en lui donnant un nom, pour ensuite le voir mourir sous ses yeux.

Le soleil était déjà assez haut dans le ciel.

— La journée est bien avancée, le chat, dit-il.

L'animal bâilla en lui montrant ses crocs, mais ne lui accorda pas plus d'attention.

— J'aurais pas dû finir le reste de ce tord-boyaux taléute, marmonna-t-il en

sentant brûler dans sa gorge le goût de bile âcre de l'alcool de grain bon marché que vendaient les moins recommandables des marchands. On a trop dormi, le chat, et voilà qu'on a manqué le meilleur moment pour le poisson. Les autres pêcheurs auront vidé la rivière à l'heure qu'il est. Encore une journée où on va crever la dalle, toi et moi. Enfin, surtout moi.

Enfin sorti des roseaux, Horst glissa les rames dans les tolets et dirigea lentement sa barque vers le centre du fleuve. En amont, des bateaux marchands descendaient à la voile vers Reikdorf et Horst regardait constamment par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il ne courait pas le risque de se faire éperonner.

Un certain nombre de cris et d'invectives qui lui conseillaient d'aller se faire pendre ailleurs fusèrent de quelques bateaux, mais Horst les ignora avec une tranquille dignité et dirigea sa petite embarcation vers un endroit où un affluent descendu des collines des Cinq sœurs se jetait dans le Reik. Il avait déjà remarqué que les poissons se regroupaient souvent ici et il décida de renoncer à tenter sa chance dans le cours principal du fleuve.

Il laissa tomber par-dessus bord la pierre attachée au bout d'une corde qui lui servait d'ancre. Elle tomba à l'eau avec un plouf très gratifiant qui lui attira un regard méprisant du chat. Ensuite, il appâta son hameçon avec un morceau de viande pourrie, récupéré la veille sous le billot du boucher.

— On n'a plus rien à faire qu'à attendre, le chat, déclara Horst en jetant sa ligne dans l'eau.

Il se laissa aller à sommeiller au soleil, appuyé contre le plat-bord de la barque, la ligne enroulée autour du doigt, au cas où un poisson aurait envie de mordre.

Il avait l'impression d'avoir à peine fermé les yeux depuis une seconde, lorsque quelque chose tira sur la ligne attachée à son doigt. À la traction que cela faisait, c'était sûrement quelque chose de gros.

Horst se redressa. Il attrapa sa canne à pêche, la dégagea avec un peu de difficulté et commença à enrouler sa ligne autour d'un taquet vissé au plat-bord de la barque. Même le chat leva les yeux lorsque le petit bateau se balançait sur l'eau.

— C'est un gros, le chat ! cria Horst, rêvant déjà d'une belle truite bien fraîche ou d'un mulot, ou peut-être même d'un flet de belle taille, bien que cette portion du cours du fleuve soit un peu loin de la mer pour cela. Il tira à nouveau sur la canne et ses espoirs d'un bon dîner s'évanouirent lorsqu'il vit le corps.

Il dérivait sur le dos, dans sa direction, et l'hameçon s'était planté dans la peau de sa poitrine. Horst l'examina à travers l'eau et vit que le corps était celui d'un homme entièrement nu, puissamment bâti et qu'il perdait du sang. Sa chevelure blonde ondoyait dans le courant comme une couronne d'algues et Horst tendit le bras pour le rapprocher du bateau.

Au prix d'énormes difficultés, il réussit à le hisser dans sa barque, grognant et peinant sous la charge, car l'homme était fort grand et très musculeux.

— Je sais bien ce que tu penses, dit-il au chat. Pourquoi tant de peine, alors que ce pauvre diable est clairement mort, pas vrai ?

Le chat se leva du tableau arrière et vint à pas feutrés examiner la prise, flairant le corps détrempé avec une certaine indifférence. Horst s'assit pour reprendre son souffle, attendant que son cœur se calme pour avoir la certitude qu'il n'allait pas tomber raide d'avoir tant forcé.

C'est à ce moment qu'il remarqua le sang qui coulait toujours des longues estafilades que l'homme avait au côté.

— Ho ho, on dirait que notre bonhomme n'est pas tout à fait mort ! s'exclama-t-il.

Horst se pencha et repoussa les mèches de cheveux trempées qui lui cachaient le visage de l'homme.

Il eut un hoquet de surprise, se jeta sur ses avirons et se mit à ramer de toutes ses forces en direction des jetées de Reikdorf.

— Oh non, le chat ! s'écria-t-il. C'est mauvais, ça... très très mauvais !

— Survivra-t-il ? interrogea Pendrag, anxieux de la réponse.

Cradoc ignore sa question. Quel intérêt y avait-il à donner une réponse que le guerrier ne comprendrait pas ou ne voudrait pas admettre s'il la comprenait ? Le jeune prince était devant les portes du royaume de Morr, sur le fil du rasoir, et aucun savoir humain ne pouvait l'empêcher de passer le seuil.

Lorsque Pendrag avait fait irruption chez lui, le visage blême et l'air terrorisé, il était en train de soigner le bras cassé d'un jeune guerrier, encore une victime des impitoyables techniques d'entraînement imposées par Alfgéir sur le Pré aux épées. Avant même que Pendrag n'ait ouvert la bouche, Cradoc avait su qu'un terrible malheur était arrivé.

Il avait pris son sac de guérisseur et avait suivi Pendrag d'un pas claudicant, son âge le rendant incapable de marcher au même rythme que le jeune guerrier. Le temps d'arriver à la longue maison, Cradoc était hors d'haleine et il avait la bouche sèche.

Il vit ses pires soupçons se confirmer devant la foule rassemblée autour de la maison du roi. Tous les visages étaient crispés de peur. Pendrag leur fraya un chemin et, bien qu'il se fut préparé au pire, Cradoc se sentit glacé jusqu'aux os lorsqu'il vit Sigmar, étendu sur un lit couvert de fourrures, trempé et aussi livide qu'un cadavre.

Les frères d'armes de Sigmar étaient agenouillés auprès de lui, avec Eoforth, et un groupe de guerriers se tenait de l'autre côté du lit, leurs armes à la main, comme prêts à se battre. Dans un coin de la pièce, un homme voûté attendait, visiblement nerveux, vêtu d'une veste en daim rapiécée. Blotti entre ses chevilles, un petit chat apeuré ne quittait pas des yeux les chiens de chasse du roi.

Cradoc avait immédiatement renvoyé tous les gêneurs et commencé son examen, redoutant que le prince ne soit déjà au-delà de toute assistance possible, mais il vit aussitôt que le sang s'écoulait encore par faibles

pulsations des profondes coupures qu'il avait à la hanche et sur le côté du thorax.

— Je t'ai demandé s'il vivra ? insista Pendrag. C'est Sigmar qui est là !

— Par tous les diables, je sais bien que c'est lui ! s'exclama Cradoc avec rudesse. Maintenant, tais-toi et laisse-moi travailler.

Le teint du blessé n'était guère encourageant et il avait à l'évidence perdu beaucoup de sang, pourtant cela ne suffisait pas à expliquer les autres symptômes. Sigmar avait les pupilles dilatées et l'extrémité de ses doigts était agitée d'une légère trémulation.

Cradoc se pencha sur les blessures, des blessures clairement causées par la lame d'une épée.

— Que s'est-il passé, demanda Cradoc. Qui a attaqué le prince ?

— Nous ne le savons pas encore, gronda Wolfgart, mais quel que ce soit, il mourra avant la fin de ce jour !

Cradoc hocha la tête et se pencha encore un peu plus sur les blessures. À peine discernable sur le rebord de la plaie, il vit un dépôt d'une substance résineuse et jaunâtre. Il renifla la blessure et se rejeta en arrière en percevant une fragrance aigre et végétale.

— Shallya, aie pitié de nous ! souffla-t-il en soulevant les paupières de Sigmar.

— Quoi ? demanda Pendrag. Qu'y a-t-il, vieil homme ? Parle !

— De la ciguë, répondit Cradoc. Le prince a été empoisonné. La lame qui l'a blessé était enduite de sève des ciguës des Fangefougères.

— Et c'est mauvais, ça ? demanda Wolfgart qui tournait comme un ours en cage derrière Pendrag.

— À ton avis, espèce d'idiot ? aboya Cradoc. As-tu déjà entendu parler d'un *bon* poison ? Arrêtez de me poser des questions stupides et rendez-vous utiles. Apportez-moi de l'eau propre ! Tout de suite !

Il se tourna vers le groupe des guerriers.

— J'ai déjà vu des cas d'empoisonnement à la ciguë sur du bétail qui avait brouté trop près des marais ou qui avait bu dans une mare où plongeaient les racines de la plante.

— Est-ce que c'est fatal ? demanda Eoforth, formulant la question que tout le monde craignait de poser.

Cradoc hésita, ne voulant pas étouffer le peu d'espoir qui restait dans le cœur de ces hommes.

— En général, oui, répondit-il enfin. Le plus souvent, l'animal empoisonné commence par avoir des difficultés à respirer, ensuite ses pattes cèdent sous lui et il entre en convulsions. Pour finir, les poumons lâchent et il cesse de respirer.

— Tu as dit « en général », reprit Eoforth, calme au milieu de la panique qui s'était emparée de tous ceux qui se trouvaient dans la longue maison. Il y en a qui survivent ?

— Quelques-uns, mais ils ne sont pas nombreux, répondit Cradoc tout en

fouillant dans son sac pour en extraire une fiole de terre cuite, bouchée à la cire. Mais où est l'eau que j'ai demandée, tonnerre d'Ulric !

— Fais tout ce que tu peux, répliqua Eoforth. Le prince *doit* vivre.

Wolfgart apparut près de lui.

— Nettoie les blessures, ordonna Cradoc. À fond. Éponge le sang et n'aie pas peur de nettoyer l'intérieur de la plaie. Il faut passer partout. Il ne faut pas qu'il reste la moindre de trace de résine dans son corps, tu m'as bien compris ? Pas la moindre trace.

— Pas une trace, répéta Wolfgart et Cradoc vit briller une terrible angoisse dans les yeux du guerrier.

Il lui tendit la fiole.

— Lorsque la plaie sera propre, tu appliqueras cet emplâtre de tarrabeth et tu demanderas à une personne à la main sûre de le recoudre.

— Et il vivra ? Il sera sauvé après ça ?

Cradoc posa une main paternelle sur l'épaule de Wolfgart.

— Nous aurons fait tout ce qui est en notre pouvoir pour le sauver. À présent, c'est aux dieux de décider s'il doit vivre ou mourir.

Cradoc céda la place à Wolfgart qui se mit aussitôt au travail. Ses articulations protestèrent vigoureusement lorsque Pendrag l'aïda à se relever.

— Où a-t-on retrouvé Sigmar ? lui demanda-t-il.

— Est-ce important ?

— Ça pourrait être vital ! aboya Cradoc, agacé. Maintenant, arrête de répondre à mes questions par des questions et dis-moi où on l'a retrouvé.

Pendrag baissa la tête, contrit, et lui indiqua l'homme au dos voûté avec la veste en daim.

— C'est Horst qui a trouvé le prince dans le fleuve.

Cradoc examina d'un œil scrutateur le petit homme à l'air anxieux. Il sentait le poisson et le cuir mouillé. Le guérisseur le reconnut. Quelques années auparavant, il avait soigné son fils qui était atteint d'une maladie débilitante qui lui avait fait fondre la chair sur les os. Hélas, malgré tous ses efforts, le garçon était mort.

— C'est toi qui l'as trouvé ? lui demanda Cradoc. Où ça ?

— J'étais allé pêcher près de la rive du fleuve lorsque j'ai vu le jeune prince, balbutia Horst.

— À quel endroit exactement ? aboya Cradoc. Allons, pêcheur, ça pourrait être vital pour lui !

Horst se recroquevilla un peu sous le ton impérieux de Cradoc et le chat dressa les oreilles.

— Je te demande pardon, reprit Cradoc plus doucement. Mes articulations me font souffrir et le fils du roi est mourant, alors je n'ai pas trop le temps de faire des politesses. J'ai besoin que tu sois précis, Horst. Dis-moi où tu as trouvé Sigmar.

Horst hocha la tête d'une manière qui pouvait ressembler à un mouvement d'assentiment.

— Là-haut, à l'embouchure de l'un des affluents du nord, seigneur. Celui qui descend des Cinq sœurs. J'étais monté pêcher là-bas et le prince est passé dans le courant et il s'est pris à ma ligne.

— Tu connais cet endroit ? demanda Cradoc en se tournant vers Pendrag.

— Je sais où ça se trouve, oui.

— Sigmar était nu, ce qui me laisse penser qu'il était allé nager et qu'il n'est pas tombé à l'eau avant d'être attaqué, poursuivit Cradoc en se frottant la tempe de la paume de la main. Y a-t-il un étang en amont de cette rivière ?

Pendrag eut un hochement de tête.

— Oui. C'est l'un des endroits favoris des amoureux pour la baignade.

— Emmène-moi là-bas, ordonna Cradoc, et si vous voulez venger le prince, amenez aussi vos meilleurs pisteurs.

— Que veux-tu dire ? Qu'est-ce que tu espères trouver là-haut ?

— Je pense que Sigmar ne sera probablement pas notre seule victime aujourd'hui, répliqua Cradoc.

Les yeux de Sigmar s'ouvrirent sur un monde cendreux, d'un gris lugubre. Autour de lui, des plaines arides et rocailleuses s'étendaient à perte de vue, des landes mortes sur lesquelles soufflait un vent sec et brûlant. Quelques arbres tordus parsemaient le paysage, montant haut vers le ciel et leur silhouette se dessinait contre le champ de l'horizon comme des crevasses noires et sinueuses.

Il était seul, nu, perdu dans ce désert sauvage, sans aucune étoile au ciel ni aucun repère lui permettant de savoir où il se trouvait. Il ne connaissait pas cette contrée.

À l'horizon, il aperçut une chaîne de montagnes immenses, démesurées. C'était sans conteste la plus haute qu'il ait jamais vue. Même les pics des lointaines Montagnes Grises n'étaient pas aussi impressionnants que ce gigantesque massif montagneux.

— Il y a quelqu'un ici ? cria-t-il, mais sa voix lui sembla étouffée et sans timbre, aussi morne que la couleur du monde qui l'entourait. Le silence de ce curieux paysage parut absorber son cri et il ressentit une étrange impression de décalage. N'ayant pas d'autre point de repère vers lequel se diriger, il se mit en marche vers les montagnes.

Dans sa mémoire, les événements qui l'avaient conduit jusqu'à cet endroit étaient brouillés. Il n'avait que quelques souvenirs, très vagues, de son existence. Il connaissait son propre nom et savait qu'il était de la tribu des Unberogens, les plus féroces de tous les guerriers à l'ouest des montagnes, mais pour le reste...

Sigmar marcha pendant ce qui lui sembla être des heures, mais il remarqua vite que le ciel restait immuable au-dessus de sa tête et que le soleil mort ne bougeait pas, suspendu au milieu des nuages gris. Il ignorait s'il s'était écoulé une seconde ou un millénaire, car ses membres restaient aussi forts que lorsqu'il avait commencé à marcher. Il eut la certitude qu'il pourrait marcher

éternellement dans ce royaume sans vie, sans jamais ressentir de fatigue.

Il s'arrêta sur une pensée soudaine.

Était-il mort ?

Cet étrange paysage était manifestement dépourvu de vie. Alors, où étaient les grandes salles dorées du palais d'Ulric, les splendides festins et les guerriers tombés glorieusement à la bataille ? N'avait-il pas, au cours de son existence, démontré sa vaillance ?

Allait-il se voir refuser le droit de reposer dans les sanctuaires aux côtés de ses ancêtres ?

Son cœur frémit de crainte, et à cette seule pensée, il sentit l'ombre s'amasser autour de lui. L'endroit où il s'était arrêté était aussi désert et désolé que n'importe lequel de ceux qu'il avait traversés jusqu'à présent, mais il pouvait y sentir le poids d'une sourde menace.

— Montrez-vous ! rugit-il. Sortez de votre trou et venez mourir !

à peine avait-il terminé sa phrase que les ombres s'amassèrent sur le sol et se lovèrent sur elles-mêmes, prenant la forme de fantômes noirs et cauchemardesques. Deux loups énormes, à la gueule écumante, aux yeux rouges et aux crocs pointus comme des poignards se mirent à tourner autour de lui, l'échine basse, tandis qu'un démon écailleux, qui avait la tête cornue et la langue fourchue, agitait une épée dégoulinante en proférant des paroles de mort.

Sigmar souhaita avoir une arme pour se défendre. Il baissa les yeux et vit apparaître une épée d'or dans sa main. Levant son arme, il s'imagina vêtu d'une armure de fer de la meilleure facture et ne fut pas surpris de la voir apparaître sur son corps, scintillante et bien huilée.

Les créatures des ténèbres l'avaient encerclé, mais plutôt que d'attendre qu'elles fassent le premier mouvement, Sigmar se rua à l'attaque. Son épée passa à travers l'un des loups d'ombre qui s'évanouit dans une volute de fumée noire.

Le second loup bondit sur lui et Sigmar se laissa tomber, épée dressée, de manière à l'éventrer. Le loup disparut à son tour et le démon se jeta sur lui, arme brandie. La lame frappa, cherchant à lui trancher la gorge, mais Sigmar esquiva en plongeant et enfonça son épée dans le flanc du démon.

Au lieu de disparaître, la créature émit un hurlement strident si douloureux pour l'oreille que Sigmar tomba à genoux. Son arme lui échappa des mains et disparut aussitôt qu'elle toucha le sol. Poussant un beuglement de triomphe, le démon abattit son épée, prêt à lui faire sauter la tête... et fut arrêté par une grande hache double qui bloqua sa lame en pleine course.

Sigmar leva les yeux et vit un puissant guerrier vêtu d'un long haubert d'écailles de fer polies, d'un kilt de lanières de cuir tressées, renforcées de bronze, et coiffé d'un casque ailé en bronze. La hache du guerrier repoussa la lame du démon et, d'un revers, lui fendit le thorax en deux, le renvoyant aux enfers d'où il était sorti.

Une fois le démon disparu, le guerrier se retourna et tendit la main à

Sigmar. Avant même d'avoir vu le visage de son sauveur, Sigmar sut de qui il s'agissait.

— Père, souffla-t-il tandis que Björn l'écrasait contre lui dans une puissante étreinte.

— Mon fils, répondit Björn. Mon cœur déborde de fierté à ta vue, même si je suis accablé de chagrin de te savoir ici.

— Quel est cet endroit ? Suis-je mort ? Et... et toi ?

— Nous sommes au val gris. C'est le monde qui s'étend entre la vie et la mort, le lieu où errent les esprits des morts.

— Comment suis-je arrivé ici ?

— Je l'ignore, mon fils, mais tu *es* là, et j'ai bien l'intention de faire en sorte que tu retournes vers le monde des vivants. Maintenant, suis-moi, nous avons du chemin à faire.

Sigmar lui indiqua le vide stérile qui les entourait.

— Du chemin ? Pour aller où ? J'ai marché une éternité dans cet endroit et je n'ai rien trouvé.

— Nous devons atteindre les montagnes. Là, nous trouverons la porte.

— Quelle porte ?

— Celle du domaine de Morr, répondit Björn, celle qui mène au royaume des trépassés.

La bataille fut finalement gagnée. Mais comme l'avait craint Alfgéir, ils en avaient payé le prix. Les Norsii s'étaient battus comme des démons contre les armées des rois du sud et leurs remparts de boucliers s'étaient révélés être d'imprenables forteresses au sommet de leur crête boisée. Sans répit, les haches et les épées des Taléutes, des Chérusens et des Unberogens avaient martelé les nordlings, jusqu'à ce que leurs boucliers volent en éclats et que leurs lances se rompent.

Centimètre après centimètre, ils étaient montés à l'assaut de la crête sanglante et avaient fait reculer les Norsii, mais ils avaient payé chaque mètre de terrain gagné de la vie de dizaines d'hommes. Lorsque l'armée des rois du sud eut finalement pris le sommet de la colline, leurs adversaires continuèrent le combat, regroupés en cercles de plus en plus étroits, refusant de se rendre, sans demander merci.

Ces hommes étaient réellement indomptables.

Combattant comme s'il était exalté par la fureur des dieux, le roi Björn s'était rué, dès le début, au plus fort de la bataille, moissonnant les nordlings à chaque coup de sa puissante hache. Les Loups Blancs avaient essayé de le suivre, mais le roi progressait sans relâche.

Voyant vers quel objectif se dirigeait le roi, Alfgéir avait désespérément tenté de le rejoindre, mais un molosse de guerre, rendu fou par l'odeur du sang, lui avait sauté à la gorge, refermant sa mâchoire sur son gorgerin avec un claquement métallique. Après avoir tué la bête, il avait été impuissant à rattraper son roi, tant il était pressé de toutes parts par une foule de combattants qui lui interdisaient toute progression vers l'avant.

Alfgéir ferma les yeux en se rappelant la glorieuse vision de son souverain affrontant le seigneur de l'armée ennemie dans son armure écarlate. Jamais il ne fut aussi fier de servir Björn des Unberogens qu'à l'instant où il vit son suzerain décapiter le chef des barbares. La bannière au dragon avait basculé et un cri de désarroi et de fureur était monté de la masse des Norsii qui avaient tous tourné un regard vengeur vers celui qui venait de la faire tomber.

Le maréchal du Reik chassa ses souvenirs et s'approcha du feu autour duquel s'affairaient les guérisseurs. Partout alentour, on entendait les cris des mourants qui réclamaient leur épouse ou leur mère ; leurs pitoyables appels déchiraient le cœur de ceux qui essayaient de rendre leurs derniers instants un peu plus supportables.

Au sommet de la colline, on allumait de grands brasiers pour célébrer la victoire : les corps des hommes du nord, entassés en monticules, étaient brûlés en offrande à Ulric. Toutefois, cette victoire avait un goût de cendres pour Alfgéir, car il avait failli à son devoir.

Le roi Björn gisait sur un lit de camp que l'on avait monté à la hâte, et son armure déchiquetée et ensanglantée reposait sur le sol, à côté de lui. Il avait la peau grisâtre et son corps était emmailloté de bandages qui dissimulaient les innombrables coups d'épée et de lance qu'il avait reçus. En dessous du lit s'étalait une mare formée par le sang qui s'écoulait de ses blessures et qui ruisselait goutte à goutte à travers la toile.

À peine Björn avait-il occis le seigneur de guerre norsii que ses champions en armure noire s'étaient rués sur lui pour venger leur maître. Alfgéir se souvenait de chacun des coups d'épée et de lance comme s'il les avait ressentis dans sa propre chair.

— Vivra-t-il ?

L'un des guérisseurs leva vers lui un visage baigné de larmes.

— Nous avons recousu ses blessures, mon seigneur, répondit celui-ci, et nous les avons pansées avec des bandages imprégnés de faxyoryll et de feuilles d'arachnelle.

— Mais va-t-il survivre ? insista Alfgéir.

Le guérisseur secoua la tête.

— Nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir pour le sauver. C'est maintenant aux dieux de décider s'il doit vivre ou mourir.

Sigmar et Björn continuèrent leur marche dans le val gris, dans un paysage qui restait immuable, quelle que soit la distance qu'ils parcouraient. Sigmar avait l'impression que les montagnes étaient toujours aussi lointaines, mais son père lui assura qu'ils avançaient dans la bonne direction.

Cependant, si le paysage restait le même, ils n'étaient plus seuls. Des ombres, semblables à celles qui avaient assailli Sigmar, les accompagnaient, voltigeant en lisière de leur champ de perception, visibles seulement du coin de l'œil, comme si elles voulaient escorter les voyageurs tout en craignant qu'ils ne les voient clairement.

— Quelles sont ces créatures ? demanda Sigmar à son père en entrevoyant une silhouette fugitive à la périphérie de son champ de vision.

— Les âmes de ceux qui sont condamnés à la damnation éternelle, répondit Björn avec une immense tristesse. Eoforth disait que le val gris est le lieu où résident les âmes des morts sans repos, ceux dont le corps a été rappelé par la nécromancie et qui ne peuvent accéder au royaume de Morr.

— Alors, rien de ce qui se trouve ici n'est vraiment mort ?

— C'est tout comme, répondit Björn. Ceux qui sont retenus en ce lieu ont parfois été vertueux dans leur vie mortelle, mais ici, leur haine du monde des vivants les a totalement pervertis. Notre chaleur et notre lumière leur rappellent ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils ne pourront plus jamais retrouver.

— Alors, pourquoi ne nous attaquent-ils pas ?

— Sois heureux qu'ils ne le fassent pas, Sigmar, car je ne pense pas que nous aurions la force de leur résister.

— Raison de plus pour nous attaquer.

— C'est possible, acquiesça Björn, mais je pense qu'ils nous guident plutôt vers un endroit de leur choix.

— Lequel ?

— Je l'ignore, mais tant qu'à y aller, nous pouvons tout aussi bien profiter de cette promenade, pas vrai ?

— Promenade ? se récria Sigmar. As-tu vu où nous sommes ? Cet endroit est abominable.

— Certes, tu as raison, mais nous avons la chance de pouvoir marcher ensemble, père et fils côte à côte, et cela fait trop longtemps que nous n'avions pas parlé entre hommes.

Sigmar hocha la tête.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis. Eh bien, veux-tu me raconter comment se passe la guerre dans le nord ?

Le visage de Björn s'assombrit et Sigmar sentit son père hésiter avant de lui répondre.

— Assez bien, assez bien. Tes hommes ont combattu comme s'ils étaient les loups d'Ulric, et les Chérusens et les Taléutes se sont montrés vaillants eux aussi. Nous avons chassé les Norsii de leurs territoires et nous les avons renvoyés à leurs royaumes glacés. Lorsque tu seras roi, tu devras traiter Krugar et Aloysius avec honneur, mon fils. Ce sont des rois très estimables et des alliés loyaux des Unberogens.

Sigmar ne pouvait pas ne pas remarquer la manière dont son père avait formulé sa réponse, mais il réprima les sentiments qui montaient dans son cœur.

— Cette porte vers laquelle nous marchons, la porte de Morr, pourquoi devons-nous y aller exactement ? demanda-t-il.

— Tu me poseras la question quand nous y serons, répondit son père et Sigmar perçut une mise en garde dans sa voix.

Ils continuèrent à avancer en silence pendant une période indéterminée, jusqu'à ce que Björn reprenne soudain la parole.

— Je suis fier de toi, Sigmar, et ta mère l'aurait été également si elle avait vécu.

Sigmar sentit sa gorge se serrer, mais au moment où il allait répondre, il vit le regard de son père. Tournant la tête, il eut le souffle coupé au spectacle qui se présentait à ses yeux.

La dernière fois qu'il avait regardé les montagnes, elles semblaient toujours aussi lointaines, mais à présent, elles se dressaient subitement devant eux, tel un monstrueux rempart noir défendant les mystérieux territoires qui s'étendaient au-delà. Sous le regard de Sigmar, les flancs des montagnes parurent ondoyer et se distordre, comme si un pouvoir divin était à l'œuvre, remodelant la roche pour lui donner une nouvelle forme.

Des pans entiers de falaise se détachèrent de la montagne et s'amalgamèrent pour constituer des pilastres d'une hauteur terrifiante. Des corniches colossales se comprimèrent les unes contre les autres, poussées par une force tectonique. Dans une pluie d'éclats de roche, au milieu de tourbillons de poussière, un gigantesque linteau rocheux se matérialisa contre le toit du monde.

En quelques instants, un immense portail apparut dans le flanc de la montagne, si large et si haut qu'il paraissait capable d'enjambrer la totalité des terres environnantes, aussi loin que portait le regard. Entre les immenses colonnes tourbillonnait un abîme de néant ténébreux, une noirceur si absolue que rien ni personne ne pouvait espérer ressortir de son obscure étreinte.

Un gémissement de convoitise douloureuse s'éleva des terres environnantes et les ombres qui s'étaient attachées à leurs pas durant tout leur périple montèrent de la poussière comme une grande vague. De nouveaux spectres de loups apparurent, accompagnés de choses démoniaques, de bêtes et de créatures si épouvantables qu'elles en devenaient impossibles à imaginer.

C'étaient des bêtes noires comme la nuit, à la gueule pleine de crocs acérés, aux yeux rouges comme des braises incandescentes, qui se dressaient sur des griffes de ténèbres, des dragons aux dents longues comme des épées qui se déplaçaient en ondulant, des choses squelettiques ressemblant à des lézards, avec des queues comme des lames de hache acérées, dont la tête n'était qu'un crâne grimaçant.

Quoi que ces êtres aient pu être dans la vie, ils étaient à présent, dans la mort, des monstres de cauchemar.

Portée par le vent, l'armée des ombres alla se ranger face à eux, formant une ligne ininterrompue, dressée entre eux et l'immense porte de la montagne. Un guerrier de haute taille sortit des rangs des monstres. De toutes les créatures de l'ombre, il était le seul à arborer une couleur qui tranchait sur tout ce noir.

Il était très grand et vêtu d'une armure de plaques couleur de sang. Son casque était façonné à l'image d'une tête de démon cornu et grimaçant. Il tenait devant lui une énorme épée à deux mains, pointée droit sur le cœur de

Sigmar.

— Toi ? cracha Björn. Comment est-ce possible ? Je t'ai tué.

— Tu penses être le seul capable de traiter avec les anciennes puissances, vieil homme ? rétorqua le guerrier, et Sigmar eut un mouvement de recul en constatant que le faciès démoniaque de son casque n'était pas forgé dans le métal, mais qu'il était le véritable visage du guerrier. La mort ne suffit pas pour mettre un terme au service des anciens dieux.

— Parfait, riposta Björn. Je peux te tuer à nouveau, s'il le faut.

— Père, intervint Sigmar, de quoi parle donc cette chose ?

— Ne te soucie pas de ça, répondit sèchement Björn. Prépare tes armes.

Une pensée suffit à Sigmar pour être à nouveau armé, mais au lieu de l'épée d'or qu'il avait eue précédemment en main, il tenait à présent la puissante forme de Ghal Maraz.

— Le garçon doit entrer, souffla le démon. Son heure est venue.

— Non, objecta Björn, ce n'est pas l'heure. J'ai conclu un pacte sacré !

Le démon éclata d'un gros rire où transparaissait un amusement ordurier.

— Avec une mégère qui vit dans une grotte ! Tu t'imagines vraiment qu'une pauvre vieille qui fricote dans les mystères puisse être capable de s'opposer à la volonté des anciens dieux ?

— Pourquoi ne t'approches-tu pas pour le découvrir, vil avorton de catin !

— Si tu ne nous le donnes pas de ton plein gré, nous te le prendrons par la force, répliqua le démon. D'une manière ou d'une autre, il mourra. Donne-le et tu pourras retourner au monde de la chair. Tu n'es pas si vieux que la perspective de vivre encore n'ait plus d'attrait pour toi.

— J'ai suffisamment vécu pour remplir l'existence de dix hommes, démon ! rugit Björn, et ce n'est pas un roquet de ton espèce qui me prendra mon fils !

— Tu ne peux pas t'opposer à nous, vieil homme, l'avertit le démon.

En regardant son père, Sigmar sentit sa poitrine se gonfler d'une sauvage fierté. Même s'il ne saisissait pas totalement la nature de cet affrontement, il avait compris que son père avait conclu un terrible marché dans l'espoir de le sauver.

L'armée des démons avançait. Les loups claquèrent des mâchoires et les monstres volants bondirent dans les airs. Sigmar brandit Ghal Maraz et Björn se prépara à frapper, la Faucheuse d'Âmes bien en main ; les deux seigneurs des Unberogens étaient prêts à affronter leur destin.

Soudain, l'atmosphère environnante sembla gagner en épaisseur. Sigmar sentit d'innombrables présences se joindre à eux. En regardant à gauche et à droite, il vit des guerriers fantomatiques, vêtus de hauberts de mailles et armés de haches à long manche qui s'étaient levés par centaines et qui remplissaient tout l'espace qui les entourait. Sigmar se mit à rire en voyant l'expression d'incrédulité qui s'était peinte sur le visage du démon.

— Père, souffla-t-il en reconnaissant des visages parmi les guerriers.

— Je les vois, souffla Björn en retour, le visage baigné de larmes de gratitude. Ce sont les guerriers des Unberogens qui sont tombés au combat. La

mort elle-même ne peut les empêcher de venir se ranger aux côtés de leur roi.

Sur la plaine du val gris, dans le royaume de la non-vie, l'armée des démons et l'armée des fantômes étaient face à face et Sigmar sentit son âme déborder d'une immense fierté.

— C'est le dernier présent que je te fais, mon fils, dit Björn. Nous devons réussir une percée à travers leurs lignes et atteindre cette porte. Lorsque nous y serons parvenus, tu devras m'obéir, quelle que soit la demande que je te ferai. Tu m'as bien compris ?

— Parfaitement.

— Promets-le-moi, exigea le roi.

— Je te le promets.

Björn hocha la tête et tourna un regard vengeur vers le démon en armure rouge.

— Tu le veux ? Eh bien, viens donc et essaie de le prendre !

Avec un mortel cri de guerre, le démon leva son épée et chargea.

L'Un d'Eux Doit Passer

Les démons se ruèrent sur les Unberogens avec des mugissements et des cris stridents, sans stratégie ni réflexion, ne pensant qu'à anéantir leurs adversaires le plus rapidement possible.

— Avec moi ! tonna Björn en se précipitant lui aussi à la rencontre de l'ennemi. Les fantômes suivirent en silence, en formant un triangle mortel dont la pointe était constituée par Sigmar et Björn. Les deux armées entrèrent en collision avec un fracas métallique et spectral qui résonna comme un tonnerre lointain.

L'armée des fantômes s'enfonça à travers les rangs démoniaques, se frayant un chemin à coups de hache et d'épée, creusant une tranchée dans l'armée adverse pour amener le roi et le prince jusqu'à la porte du royaume de Morr.

Ghal Maraz pulvérisa un démon ; le marteau de Kurgan Barbe de Fer se révélait plus létal que n'importe quelle épée. En ce lieu, l'énergie dont l'avaient imprégné les forgerons nains était tout aussi puissante que dans le monde des vivants, si ce n'est plus. À chacun de ses coups, il anéantissait l'essence de l'un des démons et sa seule présence semblait leur infliger une douleur cuisante.

Björn combattait avec toute la science acquise au cours de ses longues années. Fidèle à son nom de guerre, sa puissante Faucheuse d'Âmes couchait les rangs ennemis devant lui. Cependant, les démons étaient nombreux et à mesure que l'armée unberogen s'enfonçait plus profondément dans les rangs de la horde, elle devait ralentir, car elle commençait à être encerclée par les monstres.

Toutefois, en dépit de la férocité des assaillants, il ne s'agissait pas d'une bataille sanglante. Lorsque l'un des combattants était vaincu, il s'évaporait simplement. La lumière ou l'obscurité qui marquait son existence clignotait au moment où il était percé d'un coup d'épée ou déchiré par des crocs, puis il disparaissait.

La bataille faisait rage à l'ombre du gigantesque portail. Sigmar vit les ténèbres tournoyantes scintiller comme si elles étaient en attente, comme si leur impatience grandissait de seconde en seconde.

Côte à côte, Sigmar et Björn continuèrent le combat, poussant résolument la pointe de leur armée de plus en plus profondément vers le cœur de la légion démoniaque. Les ténèbres qui occupaient l'espace entre les deux grands piliers se mirent à tourbillonner de plus en plus tumultueusement et Sigmar remarqua une lueur dorée qui émanait du pendentif que son père portait au

cou.

— Je te vois, Enfant du Tonnerre ! vociféra le démon rouge, en se ruant sur lui à travers la foule des combattants.

Sigmar se tourna vers la créature, figé d'horreur par sa simple présence.

L'épée du démon s'abattit en sifflant. Parvenant, à la dernière seconde, à surmonter son épouvante, il l'esquiva de justesse. La lame meurtrière frappa, encore et encore, manquant chaque fois de mettre fin à ses jours.

Sigmar comprit instantanément que son adversaire lui était infiniment supérieur. À l'évidence, le démon qui lui faisait face avait passé des siècles à perfectionner ses techniques de combat. En cet affrontement désespéré, il comprit quelle était sa seule chance de le vaincre.

Alors que le démon se lançait dans une nouvelle série d'assauts foudroyants, Sigmar recula, faisant semblant de trébucher au dernier moment, tout en bloquant un coup qui aurait dû le décapiter.

Avec une clameur de triomphe, le démon bondit en avant, impatient d'administrer le coup de grâce, mais Sigmar se rétablit et tournoya sur lui-même en balançant Ghal Maraz vers le genou de son ennemi. Le marteau de guerre s'écrasa sur la genouillère de l'armure du démon qui s'écroula avec un cri de rage.

Inversant sa prise, Sigmar balança à nouveau son arme en un coup ascendant en direction du visage hurlant de son ennemi. Ghal Maraz fit exploser le crâne du démon qui s'évanouit dans les airs avec un glapissement de terreur, renvoyé vers on ne sait quelle géhenne oubliée.

Devant la mort de son maître démoniaque, la horde des ombres recula et Sigmar poussa en avant, suivi de près par les fantômes des guerriers unberogens.

Il se retourna, cherchant son père du regard. Celui-ci se trouvait non loin de là, assailli par une multitude de démons qu'il tenait désespérément à distance à grands coups de hache. Sans réfléchir une seconde, Sigmar se rua dans la mêlée, frappant de gauche et de droite. Les démons refluèrent et, avec son père, ils se frayèrent un chemin et rejoignirent les fantômes des unberogens qui combattaient toujours pour eux.

L'armée des démons était en déroute ; leur ligne s'était désorganisée et leur nombre diminuait de minute en minute. Sentant la victoire toute proche, les guerriers unberogens se jetèrent sur la horde démoniaque et Sigmar et Björn retrouvèrent leur place en première ligne.

Toutefois, le combat restait acharné et il ne se passait pas un instant sans que des démons ou des fantômes disparaissent du champ de bataille. Cependant, rien ne pouvait arrêter l'avance inexorable des unberogens ; Sigmar défonça le crâne d'un loup démoniaque d'un coup de marteau et il vit qu'aucun ennemi ne se dressait plus entre lui et le grand portail.

— Père ! cria-t-il. Nous sommes passés !

Björn renvoya au néant une créature cauchemardesque aux ailes ténébreuses et à la queue barbelée et lança un regard à la montagne. La porte noire

ondulait à présent comme une étendue de poix bouillonnante et, pendant une fraction de seconde, Sigmar eut l'impression d'entrapercevoir les contours à peine dessinés d'une immense silhouette enveloppée de robes noires qui lui faisait signe, juste au-delà du portail titanique.

Loin d'être frappé de peur à cette vision, Sigmar ressentit une sagesse sereine émaner de l'apparition géante, une sérénité née de l'acceptation de la mort, inéluctable et naturelle. Abaissant Ghal Maraz, il comprit ce qui devait se produire.

Il avança vers l'immense portail, certain que le palais d'Ulric lui serait ouvert et qu'il y trouverait la paix. Une main calleuse lui saisit le bras et il se retourna pour voir son père, debout devant lui. L'armée des fantômes s'était rassemblée derrière son roi et la horde des démons avait disparu.

— Je dois y aller, lui dit Sigmar. À présent, je sais pourquoi je suis là. Dans le monde des vivants, je suis en train de mourir.

— Oui, répondit Björn, en soulevant le pendentif qui brillait à son cou pour le retirer. Mais j'ai conclu un pacte sacré pour que cela ne soit pas.

— Alors... tu es... mort ? l'interrogea Sigmar d'une voix hésitante.

— Si je ne le suis pas encore, je le serai bientôt, oui, dit Björn en levant le pendentif. Sigmar vit qu'il s'agissait d'un objet très simple, une petite image en bronze du grand portail devant lequel ils se trouvaient, mais cette petite porte-là était barrée.

Son père lui passa le pendentif autour du cou.

— Ceci m'a permis de rester suffisamment longtemps pour t'aider, mais il est pour toi maintenant. Conserve-le bien.

— Alors, c'était aujourd'hui que j'étais supposé mourir ?

Björn acquiesça de la tête.

— Les serviteurs des Dieux Sombres espéraient parvenir à te tuer par une de leurs machinations, mais il existe des personnes qui s'opposent à leurs projets et elles ne sont pas sans pouvoir.

— Tu as offert ta vie en échange de la mienne, murmura Sigmar.

— Je ne comprends pas les vérités qui régissent tout cela, mon fils, mais les lois des morts ne sauraient être contestées, même par les rois. L'un de nous doit passer cette porte.

— Non ! hurla Sigmar en voyant la silhouette de son père perdre sa substance et devenir comme celle des guerriers fantômes qui avaient combattu à leurs côtés. Je ne peux pas te laisser faire une chose pareille pour moi !

— La chose est faite, répondit simplement Björn. Une grande destinée t'attend, mon fils, et aucun père ne pourrait être plus fier que moi, car je sais que tes prouesses surpasseront même les exploits des plus grands rois des temps anciens.

— Tu as vu le futur ?

— Je l'ai vu, mais ne me pose pas de question là-dessus car il est temps pour toi de quitter ce lieu et de retourner au royaume des vivants. Cela sera difficile. Tu vas connaître de grandes douleurs et un grand désespoir.

En même temps que son père prononçait ces dernières paroles, il était attiré vers le portail du royaume de Morr en compagnie de l'armée des fantômes.

— Mais tu connaîtras également la gloire et l'immortalité, ajouta Björn dans son dernier souffle.

Sigmar pleura amèrement en regardant son père et ses fidèles guerriers passer du royaume des vivants au royaume des défunts. À peine eurent-ils traversé le portail qu'il disparut comme s'il n'avait jamais existé et Sigmar se retrouva seul, dans le désert désolé du val gris.

Il prit une profonde inspiration et ferma les yeux.

Pour les rouvrir sur un monde d'abominables souffrances.

Le sommet de la colline aux Guerriers était exposé à tous les vents et continuellement souffleté de bourrasques glacées, dont les griffes cruelles s'insinuaient sous les capes et les tuniques, glaçant les corps sous la froidure de l'automne. Sigmar ne fit aucune tentative pour se calfeutrer dans sa cape de loup, comme s'il mettait le vent au défi de parvenir à le gêner le moins du monde. Le froid était devenu un compagnon de chaque instant et il l'accueillait comme un vieil ami.

À la seconde où il avait ouvert les paupières et où il s'était éveillé à la douleur, le souvenir de la tuerie près de la rivière lui était revenu et il avait hurlé d'une souffrance qui ne provenait pas du fait qu'il avait frôlé la mort, mais du bonheur qu'il avait perdu.

Il se souvenait avoir dit au jeune garçon qui avait été blessé au Pré aux épées que la douleur était la compagne du guerrier, mais il se rendait compte à présent que c'était plutôt le désespoir qui accompagnait le guerrier à chaque instant de son existence : le désespoir qu'il ressentait devant la futilité de la guerre, la fugacité du bonheur et les illusions des rêves.

Six guerriers en armes l'accompagnaient ; depuis l'attaque de Gerréon, près de cinq semaines auparavant, il était constamment protégé. La peur d'un assassinat avait transformé ses frères d'armes en vieilles femmes effrayées, mais Sigmar ne pouvait les en blâmer, car qui aurait pu imaginer que Gerréon s'attaquerait à lui avec une telle sauvagerie ?

Il ferma les yeux et se laissa tomber à genoux, retenant à grande peine ses sanglots au souvenir de Ravenna. Le chagrin qu'il avait ressenti devant la pâleur de son visage, rendue encore plus frappante par le contraste avec sa chevelure noire, était aussi vif que lorsqu'il l'avait vue étendue sur son lit de mort.

La jeune femme intelligente et pleine de vivacité, dont la seule vision emplissait son cœur d'un rayon de soleil, n'était plus. À sa place, il ne restait qu'une plaie béante, immense, qui ne se refermerait jamais. Il serra les poings et lutta pour contrôler la fureur qui montait en lui, car n'ayant personne à frapper, il craignait de retourner sa colère contre lui.

Il aurait dû voir les ténèbres dans le cœur de Gerréon. Il aurait dû avoir confiance en ses amis et les écouter lorsqu'ils lui avaient dit qu'ils

soupçonnaient que le repentir de Gerréon n'était pas sincère. Il devait y avoir eu un signe, un indice qu'il n'avait pas su voir et qui lui aurait permis de sentir venir la trahison qui l'avait privé de l'amour de sa vie.

Chaque jour, Sigmar se renfermait un peu plus sur lui-même et s'isolait de Wolfgart et Pendrag qui tentaient de le faire sortir de sa mélancolie. Le vin devint son refuge, le moyen qui lui permettait d'émousser la douleur et d'oublier les visions qui revenaient chaque nuit, les cauchemars où il revoyait l'épée de Gerréon plonger dans le ventre de Ravenna.

La disparition de Ravenna n'était pas la seule douleur qui hantait son cœur, car il savait que son père était mort, lui aussi. Aucun message ne leur était parvenu du nord, mais Sigmar avait la totale certitude que le roi des Unberogens était tombé. Les gens de Reikdorf attendaient impatiemment son retour, mais lui savait déjà qu'ils connaîtraient bientôt le même chagrin que celui qui le tourmentait journellement.

Dans le secret de son âme, il avait parfois envie de se réjouir que d'autres puissent souffrir autant que lui, mais son âme était assez noble pour savoir que ces pensées étaient indignes de lui et il luttait pour ne pas se laisser aller à de telles mesquineries. Il n'avait parlé à personne du val gris et du destin de Björn, car il aurait été inconvenant pour un fils d'évoquer la mort du roi son père avant d'en avoir eu confirmation et il ne voulait pas que son règne débute par un mauvais présage.

Reikdorf ferait bien assez tôt l'expérience du deuil.

Au cours des semaines consécutives à son réveil, il avait appris que son corps était resté froid et immobile, ni réellement vivant ni réellement mort, durant six jours. Sa vie était restée suspendue à un fil, et Cradoc le guérisseur s'était montré totalement incapable d'expliquer pour quelle raison il ne s'éveillait pas ou pourquoi il ne glissait pas dans la mort.

Wolfgart, Pendrag et même le vénérable Eoforth l'avaient veillé nuit et jour, assis près de lui durant toute la période où il était resté aux portes du royaume de Morr. Il avait conscience de la chance qu'il avait de pouvoir compter sur des frères d'armes aussi fidèles. La distance qu'il avait prise avec eux n'en était que plus difficile à justifier.

Le chagrin, ainsi que Sigmar l'avait appris au fil des années, était loin d'être un processus rationnel.

Il avait essayé de rejeter ce que ses yeux avaient vu sur la berge de la rivière et espéré une vengeance, mais elle lui avait été refusée, car ni Cuthwin ni Svein n'avaient pu retrouver la moindre trace du passage de Gerréon. Les maigres possessions du traître n'étaient plus là et il avait disparu comme une ombre dans les contrées sauvages.

Au réveil de Sigmar, Wolfgart était allé seller son cheval dans l'intention de fouiller la forêt et de traquer le traître, mais Sigmar le lui avait interdit, conscient que Gerréon avait beaucoup trop d'avance sur eux et qu'il était bien trop habile pour se laisser prendre.

Le nom du traître était à présent frappé d'anathème. Il ne trouverait ni

refuge ni secours sur les territoires des hommes. Il s'était enfui et il était fort probable qu'il mourrait seul dans la forêt, comme le lâche et le paria qu'il était.

Sigmar secoua la tête pour chasser ces mauvaises pensées et ramassa une poignée de poussière sur le sommet de la colline, laissant couler entre ses doigts la terre sombre et riche ; il eut la sensation que quelque chose se cristallisait et se métamorphosait en pierre au-dedans de lui.

Il tourna le regard vers son domaine, la cité de Reikdorf toujours en expansion, son peuple, le fleuve puissant et les terres qui s'étendaient alentour en une riche tapisserie, aussi loin que portait le regard.

Les derniers grains de poussière tombèrent de ses doigts. Il tendit la main vers son épaule et caressa la grande fibule d'or qu'il avait donnée à Ravenna, sur le bord de la rivière, et qui retenait à présent sa cape.

— À compter de ce jour, je n'aimerai aucune autre femme, déclara-t-il. Cette terre sera mon unique amour.

La respiration de Sigmar était laborieuse et ses poumons peinaient. Il termina son dernier tour du Pré aux épées, chaque foulée faisant monter de douloureux élancements dans ses jambes fatiguées. Malgré la brûlure, il s'obligea à continuer. Il voulait avoir retrouvé ses forces avant que l'armée revienne à Reikdorf avec le corps du roi.

Il se sentait terriblement coupable de devoir taire ce qui s'était passé à son peuple, mais il n'avait guère de choix. Ainsi, il se voyait contraint de dissimuler l'amère vérité au plus profond de son cœur.

Jadis, une course semblable l'aurait à peine essoufflé, mais aujourd'hui, il lui fallait user de toute sa volonté pour parvenir à mettre un pied devant l'autre. Sa force et son endurance revenaient peu à peu, à un rythme qui le contrariait énormément, même si le vieux Cradoc en était époustoufflé.

Chaque jour, Sigmar luttait pour retrouver sa vigueur d'antan. Il s'entraînait au poignard et à l'épée, pour travailler la rapidité, soulevait les barres de fer lestées que maître Alaric avait forgées pour lui, pour développer sa force et il courait une douzaine de fois autour du Pré aux épées pour améliorer son endurance.

C'était Pendrag qui avait eu l'idée de faire s'entraîner Sigmar à la vue des plus jeunes guerriers, en déclarant qu'ils pourraient ainsi le voir se renforcer de jour en jour et que cela leur donnerait de l'espoir.

Au fond de lui, Sigmar savait que la suggestion de Pendrag était tout autant destinée à *lui* donner l'impulsion nécessaire qu'à entretenir l'espoir des jeunes guerriers. S'il s'entraînait dans la solitude, il serait le seul à être déçu s'il abandonnait, mais tout le monde le serait s'il échouait devant son peuple et Sigmar n'était pas du genre à se laisser aller à ce genre de choses.

Des gouttes de sueur lui coulèrent dans les yeux et il s'essuya le front de la main en arrivant au terme de sa course. Il se dirigea au petit trot vers Wolfgart, qui paraissait à peine éprouvé par l'exercice, s'arrêta et se pencha

en avant en s'appuyant sur ses cuisses. Pendrag avait, lui aussi, l'air en pleine forme et Sigmar dut combattre la vague d'amertume qui monta en lui.

— Il faut donner du temps à ta force pour qu'elle revienne, lui dit Pendrag qui avait perçu son humeur.

Sigmar leva les yeux et il eut l'impression que le monde se mettait à tourner autour de lui. Il se laissa tomber accroupi, prit une série de profondes inspirations et étira les muscles de ses jambes.

— Je sais, haleta-t-il, mais c'est tellement... irritant... de savoir que... je ne suis pas... en aussi bonne forme que... je le devrais.

— Laisse-toi un peu de temps, répondit Pendrag en lui tendant la main. Il y a six semaines, tu étais à l'article de la mort. Il serait arrogant d'imaginer pouvoir retrouver tes forces aussi rapidement.

— Oui, ajouta Wolfgart. Tu es drôlement coriace, mais même toi tu n'es pas *aussi* coriace que cela.

— Eh bien ! Je devrais l'être, riposta sèchement Sigmar en ignorant la main de Pendrag et en se relevant sans aide. Si je dois devenir roi, je ferais un roi vraiment pitoyable si je ne peux même pas prendre un peu d'exercice sans souffler comme un vieillard édenté !

Il regretta immédiatement ses paroles, mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Wolfgart secoua la tête et le regarda, mains sur les hanches.

— Qu'Ulric nous préserve, tu es vraiment d'une humeur massacrate aujourd'hui, répliqua-t-il.

— Je pense que j'ai toutes les raisons de l'être, maugréa Sigmar.

— Je ne dis pas le contraire, mais je ne comprends pas pourquoi tu dois passer ta mauvaise humeur sur nous. Gerréon s'est enfui, que les dieux le maudissent, et Ravenna est partie elle aussi.

— Je suis au courant, rétorqua Sigmar d'une voix dure.

— Alors, écoute-moi, implora Wolfgart. Ravenna est morte et je porte son deuil moi aussi, mais il faut que tu reprennes le cours de ta vie. Honore sa mémoire, mais continue à vivre. Tu trouveras une autre femme pour en faire ta reine.

— Je ne veux pas d'une autre femme pour en faire ma reine ! s'emporta Sigmar. Ravenna a toujours été celle que je voulais.

— Mais c'est fini, poursuivit Wolfgart. Un roi a besoin d'une reine et même si son frère ne l'avait pas tuée, Ravenna n'aurait jamais pu l'être.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

Ignorant le coup d'œil d'avertissement de Pendrag, Wolfgart continua résolument.

— La sœur d'un traître ? Le peuple ne l'aurait jamais permis.

— Wolfgart... coupa Pendrag en voyant le visage de Sigmar s'empourprer.

— Réfléchis une seconde et tu verras que j'ai raison. Ravenna était une femme merveilleuse, mais qui l'aurait acceptée comme reine ? Les gens auraient murmuré que ta lignée était souillée par le sang d'une famille de

traître. Et n'essaie même pas de me dire que ça ne porte pas malheur.

— Tu devrais faire attention à ce que tu dis, Wolfgart, gronda Sigmar d'une voix menaçante, en faisant un pas vers son frère d'armes, qui ne recula pas.

— Tu veux me frapper, Sigmar ? Ne te gêne pas, mais tu sais que j'ai raison, s'entêta Wolfgart.

Sigmar sentit son chagrin et sa fureur se coaguler en une explosion de violence brûlante et son poing s'écrasa sur la mâchoire de Wolfgart avec une telle brutalité qu'il le projeta au sol, bras et jambes écartés. À peine le coup porté, Sigmar fut submergé de honte.

— Non ! s'écria-t-il.

Le jour lointain de son enfance où il avait cassé le coude de Wolfgart d'un coup de marteau dans un accès de rage lui était aussitôt revenu en mémoire. Il s'était bien juré de ne jamais oublier la leçon de maîtrise de lui-même qu'il avait apprise ce matin-là, mais voilà qu'il se retrouvait debout, poings levés, devant l'un de ses camarades étendu à terre.

Ses poings s'ouvrirent et toute son amertume fondit comme neige au soleil.

Il s'accroupit près de son ami.

— Par les dieux, Wolfgart, je suis vraiment désolé !

Wolfgart lui adressa un regard noir, tout en faisant jouer sa mâchoire inférieure et en massant l'ecchymose qui commençait à s'épanouir sur son visage.

— Je ne voulais pas te frapper. J'ai seulement... commença Sigmar, mais sa voix s'éteignit. Il ne trouvait pas de mots pour exprimer les émotions qui bouillonnaient en lui.

Wolfgart hocha la tête et se tourna vers Pendrag.

— On dirait que nous avons encore du pain sur la planche, Pendrag. Il a une droite de fillette.

— Tu as de la chance que notre frère d'armes n'ait pas encore retrouvé toutes ses forces, sinon il t'aurait arraché la tête, maudit fou que tu es, répliqua Pendrag en les aidant tous les deux à se relever.

— C'est sûrement vrai, reconnut Wolfgart, mais je savais ce que je faisais.

Sigmar regarda le visage de ses deux frères d'armes. Il y lut leur inquiétude pour lui et leur tolérance pour sa colère et son chagrin. Leur patience était une leçon d'humilité.

— Je suis navré, mes amis, leur dit-il. Ces dernières semaines ont été les plus difficiles de toute ma vie. Je ne peux pas vous dire à quel point elles ont été dures, mais votre présence m'a toujours réconforté. Je vous ai bien mal traités et je vous demande de me pardonner.

— Tu as souffert, répondit Pendrag, mais tu n'as pas besoin de t'excuser. Nous sommes tes frères d'armes et nous devons toujours être là pour toi, dans la joie comme dans le malheur.

— Pendrag sait vraiment dire les choses de manière élégante, Sigmar, ajouta Wolfgart. Il n'y avait que de vrais amis pour te supporter, alors que tu t'es vraiment conduit comme le roi des emmerdeurs. N'importe qui d'autre

t'aurait laissé tomber depuis longtemps.

Sigmar sourit du langage cru mais juste de Wolfgart.

— C'est exactement pour cela que je dois vous présenter mes excuses, mes amis. Vous êtes mes frères, mes amis les plus proches et je me suis conduit de manière indigne envers vous. Depuis la mort de Ravenna... je me suis replié sur moi-même, j'ai enfermé mon âme dans une forteresse. Je n'ai laissé personne y entrer et j'ai attaqué tous ceux qui s'y sont essayés. Mais ceux qui s'enferment dans une place-forte finissent par mourir de faim et aucun homme ne devrait se tenir à l'écart de ses frères.

À mesure qu'il parlait, Sigmar sentit une force nouvelle monter en lui. Pour la première fois depuis son retour du val gris, il sourit réellement.

— Me pardonneriez-vous ? leur demanda-t-il.

Pendrag eut un hochement de tête.

— Il n'y a rien à pardonner.

— Bienvenue, mon frère, répondit Wolfgart.

L'aube suivante se leva sur une matinée pluvieuse et dans la maison du roi, Sigmar émergea lentement du sommeil. Les bribes d'un rêve s'accrochaient encore à sa mémoire. Les images s'estompaient déjà, mais il s'y raccrochait comme à un cadeau des dieux.

Il s'était vu, marchant le long de la rivière à l'endroit où il avait rencontré le sanglier Brochenoire. L'herbe était douce sous ses pieds et le vent léger portait les parfums de l'été. Son père se tenait sur le rivage, grand, puissamment bâti, vêtu de son plus beau haubert de mailles. La couronne de bronze des Unberogens scintillait à son front et le métal rougeoyant brillait comme une couronne de flammes sous les rayons du soleil.

Björn irradiait de puissance et de confiance. Il s'était tourné vers Sigmar, avait soulevé la couronne qui ceignait son front et l'avait offerte à son fils.

Les mains tremblantes, Sigmar l'avait acceptée. À l'instant où ses doigts avaient touché le métal, son père avait disparu et il avait senti la couronne peser sur son front.

Il avait alors entendu un rire et s'était retourné, souriant et transporté de joie en voyant Ravenna danser sur l'herbe, avec le vent qui jouait dans ses cheveux. Elle portait la robe vert émeraude qu'il aimait tant et la cape de sa mère, retenue par la fibule d'or que maître Alaric avait fabriquée à la demande de Sigmar.

Il ne pouvait se rappeler la substance des paroles qu'ils avaient échangées, mais ils avaient parlé très longtemps et fait l'amour, tout comme la première fois que Sigmar l'avait emmenée à cet endroit.

Pour la première fois depuis l'attaque de Gerréon, il ne ressentit aucun chagrin, mais seulement de l'amour et une immense reconnaissance pour avoir eu le bonheur de connaître une telle beauté. Jamais elle ne vieillirait. Jamais elle ne deviendrait amère ou pleine de ressentiment au fil des années.

Elle serait jeune et adorée pour l'éternité.

Sigmar ouvrit les yeux et se sentit mieux reposé qu'il l'avait été depuis des semaines, les yeux vifs et clairs, les muscles puissants et déliés. Il prit une profonde inspiration et entama ses exercices du matin, tout en réfléchissant à la signification de son rêve. En temps ordinaire, revoir son père et Ravenna en songe ne lui aurait apporté que de la douleur, mais celui-ci était différent.

Les prêtres prétendaient que les rêves étaient des dons de Morr, des visions qui permettaient à ceux à qui elles étaient accordées de voir à travers le voile fragile de l'existence et d'entrevoir les royaumes des dieux. De tels songes étaient considérés comme des présages extrêmement significatifs, comme le signe de temps propices au renouveau.

Fallait-il envisager ce rêve comme un dernier cadeau des dieux avant qu'il ne s'embarque dans sa grande œuvre, la fondation de l'empire des hommes ? Si c'était le cas, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose.

Sigmar termina ses étirements et alla se tremper la tête dans le baquet d'eau qui se trouvait au coin de la longue maison, puis il se sécha à l'aide d'une toile de lin avant de revêtir sa tunique et son pantalon. Il entendit des cris à l'extérieur et comprit de quoi il s'agissait probablement.

Prenant son haubert de mailles, il l'enfila, jouant des épaules pour que l'armure se mette convenablement en place. Ensuite, il se passa les mains dans les cheveux et les attacha derrière sa tête en une petite queue-de-cheval haut perchée.

D'autres voix résonnèrent dehors. Sigmar alla prendre sa bannière écarlate derrière le trône et empoigna Ghal Maraz de l'autre main, puis il se dirigea vers la grande porte de chêne de la longue maison. Les chiens de chasse du roi lui emboîtèrent le pas et Sigmar pensa que ces animaux étaient à présent à lui.

Il ouvrit les portes. Une procession solennelle avançait sous la pluie en direction de la maison du roi, transportant un corps allongé sur une litière de boucliers. Des centaines de personnes s'étaient amassées sur son passage et, sur les collines entourant Reikdorf, Sigmar vit les soldats de l'armée unberogen, rassemblés pour assister à l'ultime retour de leur roi dans sa demeure.

Alfgéir marchait tête baissée à côté de la litière, dans son armure de bronze ternie et bosselée. Il leva les yeux au moment où les portes de la longue maison du roi s'ouvrirent.

Les yeux du maréchal du Reik confirmèrent à Sigmar ce qu'il savait déjà.

La pluie tombait en rideaux brumeux, dégoulinant de l'armure et des cheveux trempés d'Alfgéir. Le champion du roi mit un genou à terre et Sigmar pensa qu'il n'avait jamais vu un homme arborer une expression aussi honteuse et misérable.

— Mon seigneur, articula Alfgéir en tirant son épée et en l'offrant à Sigmar, ton père est mort. Il est tombé au combat contre les hommes du nord.

— Je sais, Alfgéir, répondit Sigmar.

— Tu sais ? Comment ?

— Bien des choses ont changé depuis le départ de mon père pour la guerre.

Je ne suis plus le jeune homme que tu as connu et tu n'es plus l'homme que tu étais.

— Non, reconnut Alfgéir. J'ai manqué à mon devoir et le roi est mort.

— Tu n'as pas manqué à ton devoir, objecta Sigmar, et tu dois conserver ton épée, mon ami. Tu en auras besoin si tu dois être mon champion et maréchal du Reik.

— Ton champion ? balbutia Alfgéir. Non... Je ne pourrais...

— Tu n'aurais rien pu faire, déclara Sigmar. Mon père a donné sa vie pour moi. Aucun talent martial et aucun savoir n'auraient pu le sauver.

— Je ne comprends pas.

— Pas plus que moi, du moins pas complètement, avoua Sigmar, mais je serais honoré si tu acceptais de me servir comme tu l'as servi.

Alfgéir se releva. Les gouttes de pluie roulaient sur son visage comme des larmes et il remit son épée au fourreau.

— Je te servirai fidèlement, lui promit Alfgéir.

— J'en suis certain, répondit Sigmar.

Passant devant son champion, il s'approcha de la litière de boucliers. Son père était étendu, vêtu de son armure brillante et polie comme un miroir, serrant sa Faucheuse d'Âmes contre son cœur. Son noble visage était paisible. À présent que son âme l'avait quitté, la cicatrice qui barrait son visage semblait un peu moins impressionnante.

Sigmar fit quelques pas en arrière.

— Portez mon père dans la grande salle de sa maison, dit-il.

Piétinant dans la boue, la procession des guerriers avança et pénétra dans la longue maison. Sigmar se retourna pour s'adresser aux centaines de personnes en deuil rassemblées devant lui. Il vit de nombreux amis dans cette foule où chaque visage lui était connu.

Ces gens étaient ses sujets à présent.

Il planta sa bannière dans la terre mouillée, devant la longue maison. Transperçant les nuées d'orage, un rayon de soleil vint la baigner de lumière. Le tissu cramoisi ondula dans le vent. Levant Ghal Maraz à bout de bras au-dessus de sa tête, Sigmar s'adressa à la foule d'une voix si forte que ses paroles portèrent jusqu'aux milliers de guerriers qui observaient la scène depuis les collines entourant la ville.

— Peuple des Unberogens ! Le roi Björn a quitté ce monde et il se trouve à présent dans les grandes salles du palais d'Ulric avec sa grande hache, la Faucheuse d'Âmes, et en compagnie de ses parents, Dragor Toison-Rouge, Sweyn Cœur-de-Chêne et le puissant Berongundan. Il est mort comme il le souhaitait, au combat, entouré d'ennemis et la hache à la main.

Sigmar abaissa Ghal Maraz.

— J'enverrai mes cavaliers aux quatre coins de nos terres, cria-t-il, afin de proclamer qu'au lever de la nouvelle lune, mon père prendra sa place sur la colline des Guerriers.

La Réunion des Rois

Après le retour des guerriers à Reikdorf, un grand festin fut organisé afin d'honorer leur bravoure et les faits d'armes des héros disparus. Des poètes chantèrent leurs sagas dans les tavernes bondées et même à tous les coins de rue, enchantant leurs auditoires par leurs sanglantes épopées des batailles menées contre les cruels Norsii et par la geste de la mort héroïque du roi Björn.

Pourtant, aussi épiques et fourmillants de détails sensationnels et fantastiques que pouvaient être ces récits, Sigmar savait qu'ils ne pourraient jamais refléter la grandeur et la noblesse du sacrifice de son père lors de son ultime combat, ce moment où il était entré de son plein gré dans le monde de l'au-delà pour sauver son fils.

Sigmar ne ressentait aucun besoin d'ajouter à la légende qui était en train de se bâtir autour des prouesses de son père. Il savait que la postérité serait avide de l'héroïsme désespéré et de la tragique inéluctabilité de sa mort, plutôt que du drame familial plus intime qui s'était joué dans le royaume crépusculaire du val gris.

Les jours qui suivirent le retour de l'armée furent aussi joyeux que terriblement douloureux, car en même temps que des femmes et des mères retrouvaient leur mari et leurs fils, de nombreuses familles avaient perdu un être cher, et le décès du roi Björn était une perte cruelle pour tous les Unberogens.

On honora ceux qui étaient tombés en dressant des bûchers sur les collines entourant Reikdorf et au coucher du soleil du jour suivant, la nuit fut illuminée par un millier de feux. Les hommes du nord avaient été repoussés vers leur terre gelée, mais Sigmar savait que cela ne serait qu'une question de temps avant qu'un nouveau seigneur de guerre ne se lève pour attiser les braises du feu guerrier qui brûlait en permanence dans leurs cœurs belliqueux.

Malgré tout, les Unberogens étaient d'humeur enthousiaste et Sigmar pouvait sentir la confiance que son peuple mettait en lui, aussi palpable que la solidité du sol sous ses pieds. Son habileté martiale était connue de tous, tout comme son honneur et son intégrité. Il voyait à quel point ils étaient fiers de lui et savait aussi combien ils étaient tristes d'avoir perdu Ravenna. Personne n'osait mentionner le nom de Gerréon, au point qu'il commençait à s'effacer des mémoires.

Partout, Sigmar était accueilli par des sourires et par les manifestations de la chaude amitié de tous ceux qui le connaissaient et lui faisaient confiance.

Il était prêt à endosser le manteau de roi et son peuple était prêt à accepter son gouvernement.

Les rois des tribus arrivèrent à Reikdorf la veille de la nouvelle lune.

Le roi Marbad des Endales fut parmi les derniers à arriver, accompagné de ses Heaumes Corbeaux. Sa bannière avait été trempée dans le sang en l'honneur de Björn. En compagnie de Pendrag, Sigmar vint assister à son arrivée, au son de la musique des cornemuses, et il fut à nouveau impressionné par l'allure martiale des guerriers de Marbad.

Sigmar avait vu ces magnifiques guerriers pour la dernière fois six années auparavant, lorsque le roi vieillissant était venu rendre visite à son frère roi, accompagnant Wolfgart qui avait hiverné sur ses terres. Marbad avait pris de l'âge au cours des années passées. Sa chevelure était devenue complètement blanche et son corps maigre paraissait douloureusement décharné, pourtant il avait toujours fière allure et il salua Sigmar avec beaucoup de chaleur et d'énergie.

Les Heaumes Corbeaux semblaient aussi redoutables que dans le souvenir de Sigmar et tout aussi vigilants. Cette fois, cependant, Sigmar dut reconnaître qu'ils avaient des raisons de l'être. Sur la berge opposée du fleuve, une troupe de guerriers observait leur arrivée avec une hostilité non dissimulée. Ils portaient des armures de bronze, étaient coiffés de casques surmontés de plumets et avaient décoré leurs lances de pennons colorés qui flottaient au vent. C'étaient là les guerriers vêtus de vives couleurs de la tribu des Jutones, des émissaires du roi Marius qui n'avait pas daigné faire le voyage jusqu'à Reikdorf.

Le roi Artur des Teutogens ne s'était pas dérangé, lui non plus, et il n'avait même pas fait l'effort d'envoyer un émissaire assister aux rites funéraires de son royal voisin. Mais Sigmar n'en avait pas été surpris. En vérité, il avait même été satisfait de savoir qu'aucun Teutogen n'osait se rendre à Reikdorf par crainte de possibles représailles pour le massacre d'Ubersreik et le pillage des autres villages et communautés frontaliers.

Les deux rois qui avaient combattu contre les Norsii aux côtés de son père, Krugar des Taléutes et Aloysius des Chérusens, s'étaient déplacés en personne. Tous deux étaient des hommes de fer qui avaient grandement impressionné Sigmar par les louanges sincères qu'ils lui avaient adressées en lui parlant de son père.

La reine Freya des Asobornes était venue, elle aussi, traversant le pays depuis la frontière de l'est, à la tête d'une procession de chars de guerre aux conductrices hurlantes, terrorisant les paysans occupés à labourer leurs champs et déclenchant une vague de panique à Reikdorf jusqu'à ce que l'on connaisse ses intentions. Fièremment juchée sur son char de bois noir, incrusté de flammes dorées et aux roues armées de lames, la belle reine à la chevelure cuivrée s'était présentée devant Sigmar avec un sourire plein de malice et avait planté son trident en terre juste devant ses pieds.

— Je suis la reine Freya ! annonça-t-elle avec emphase. J'ai anéanti la tribu de la Gueule rouge, conquis les terres de misérables brigands et occis le Grand croc ! J'ai connu mille hommes et je suis la maîtresse des plaines de l'est. Je me présente devant toi afin de rendre hommage à ton père et goûter à ta force en la mesurant à la mienne !

Ensuite, elle brisa la hampe de son trident et le jeta aux pieds de Sigmar, avant de l'attirer contre elle pour l'embrasser violemment sur la bouche tout en lui empoignant l'entrejambe. Pendrag et Alfgéir en furent si absolument sidérés que ni l'un ni l'autre n'eut le temps de réagir ; et au moment où ils tendirent enfin la main vers leurs épées, la reine relâcha Sigmar, rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Le fils de Björn a dans les reins la puissance de son père ! s'écria-t-elle. J'aurai plaisir à faire la bête à deux dos en sa compagnie !

Sur ces fortes paroles, Freya était repartie à la tête de ses guerrières asobornes, de féroces amazones qui conduisaient leurs chars de guerre, nues, seulement vêtues de peintures de guerre, et elles étaient allées installer leur campement dans les jachères qui s'étendaient à l'est de Reikdorf.

— Par tous les dieux du ciel, s'était exclamé Sigmar plus tard, alors qu'ils prenaient leur repas dans la grande salle de la longue maison, cette femme est folle à lier !

— Au moins, elle t'a trouvé puissant, remarqua Pendrag. Imagine ce qu'elle aurait dit si elle n'avait pas été favorablement impressionnée par ta... force.

— Certes oui, ajouta Wolfgart avec un large sourire. Si j'étais le roi, ça ne me dérangerait pas de passer une nuit en sa compagnie.

— Ce serait certainement une expérience intéressante, acquiesça Pendrag. À condition de survivre.

— Vous êtes tous les deux complètement malades, répliqua Sigmar. J'aimerais mieux mettre un loup enragé dans mon lit que cette Freya.

— Allons, ne fais pas ta rombière, gloussa Wolfgart, à l'évidence réjouï par la gêne de Sigmar. Ce serait une nuit inoubliable. Et pense aux glorieuses cicatrices que tu pourrais nous montrer après.

Sigmar fit un signe de dénégation.

— Mon père m'a toujours dit qu'un homme ne devrait jamais coucher avec une fille qu'il n'est pas certain de pouvoir vaincre à la lutte. Êtes-vous sûrs, l'un et l'autre, que vous seriez capables de venir à bout de Freya ?

— Peut-être que non, répondit Wolfgart, mais ce serait amusant de le découvrir.

— Espère plutôt ne jamais être obligé de le faire, mon cher, avait riposté Pendrag.

Le soir des funérailles du roi Björn, à l'heure où le soleil commençait à descendre à l'horizon, la tension était palpable à Reikdorf. Un grand festin avait débuté dans la longue maison au moment où le soleil passait au zénith. Les rois et leurs guerriers avaient porté de nombreux toasts au nom du grand

roi Björn et l'on avait consommé d'énormes quantités de bière et d'alcools divers. Des centaines d'hommes et de femmes se pressaient dans la longue maison et Sigmar se sentit transporté de joie à la vue de tous ces gens qui étaient venus de si loin pour honorer son père.

On avait abattu les plus belles têtes de bétail et enfourné des centaines de pains. Le long de l'un des murs, on avait aligné des tables à tréteaux qui croulaient littéralement sous le poids de dizaines de tonnelets de bière, venus des brasseries du bord du fleuve, et de flacons de vin du ponant. La chaleur du foyer central réchauffait toute la longue maison et l'atmosphère était embaumée des fumets appétissants de la viande rôtie.

Les joueurs de cornemuse endales emplissaient la grande salle de leur musique et des joueurs de tambour les accompagnaient, frappant leurs instruments au rythme de la mélodie. Quoiqu'un peu forcée, l'humeur était tout de même à la fête, car le moment était venu de se remémorer les exploits d'un guerrier héroïque, de célébrer son existence épique tandis qu'il prenait place au banquet du palais d'Ulric. Le corps du roi reposait à la maison des guérisseurs, où les acolytes de Morr lui administraient les derniers sacrements. Ces hommes étaient venus du marais de Fangefougères la semaine précédente pour prendre soin de son corps avant qu'il passe les portes de sa tombe.

Jusqu'à présent, l'ambiance avait été tendue, mais il n'y avait eu aucune violence. Les guerriers de chacune des tribus avaient respecté la bannière de trêve sous laquelle s'étaient réunis les rois des hommes. Eoforth avait pris toutes les précautions pour installer les tribus dont les relations étaient conflictuelles aussi loin que possible les unes des autres. Afin de s'assurer que le serment de paix serait respecté, Alfgéir et les Loups Blancs arpentaient la grande salle, avec leurs marteaux suspendus à la ceinture, ne buvant que du vin abondamment coupé d'eau.

Le bourdonnement des conversations et les chants résonnaient sous les hautes poutres du plafond et Sigmar regarda la grande salle, assis sur son trône, à côté du trône vide de son père.

Le roi Marbad raconta son combat contre les démons des brumes dans les marais et les guerriers lui réclamèrent bruyamment les histoires des batailles auxquelles il avait participé aux côtés de Björn, dans sa jeunesse. Krugar et Aloysius leur narrèrent les épisodes de la guerre contre les Norsii et comment Björn avait chargé au centre d'un rempart de boucliers pour aller faire sauter la tête du seigneur de guerre ennemi en combat singulier.

Chacun des souverains avait son anecdote à relater. Sigmar écouta la reine Freya raconter l'anéantissement de la tribu du Coutelas sanglant, une bataille qui lui avait permis de briser l'emprise des peaux-vertes dans l'est durant une décennie. Un bon nombre des guerriers unberogens qui se trouvaient dans la grande salle avaient participé à cette victoire et ils tambourinèrent sur les tables à l'aide du manche de leurs haches en se remémorant la fureur de ce combat.

La reine Freya en vint à la conclusion de son histoire et Sigmar fut choqué

de l'entendre vanter les prouesses sexuelles de son père. Il comprit alors que c'était ainsi qu'il avait obtenu l'aide des guerrières asobornes dans son combat contre les orques. Il se demanda avec un frisson s'il devrait lui aussi partager la couche de Freya pour la gagner à sa cause, dans un futur proche ou lointain.

Sigmar vit que la situation allait dégénérer une seconde avant que la première insulte soit prononcée, lorsqu'il aperçut un Jutone au visage couvert de balafres, aux cheveux tressés et à la barbe taillée en deux pointes se diriger d'un air fanfaron vers l'endroit où les musiciens endales s'étaient installés.

Le jeune joueur de cornemuse était beaucoup plus grand que le Jutone, mais il était également beaucoup plus jeune et à l'évidence, ce n'était pas encore un guerrier.

— Par les dieux, ce vacarme me vrille les oreilles ! On dirait un berger qui s'accouple avec un de ses moutons ! Vous ne savez donc pas jouer de vraie musique ? beugla le Jutone en arrachant la cornemuse des mains du jeune homme et en la jetant dans le feu.

Les autres musiciens s'arrêtèrent de jouer et une poignée de guerriers endales bondirent sur leurs pieds, furieux. Un petit groupe de guerriers jutones vêtus de gilets de cuir aux couleurs vives se levèrent aussitôt des bancs situés en face des endales. Alfgéir vit immédiatement que les choses tournaient mal et il traversa la foule à grands pas en direction des belligérants.

Les Jutones et les Endales se lançaient des regards mauvais. Mais le roi Marbad fit un signe de tête à ses musiciens et la musique reprit.

— Hé, Jutone ! *C'est* de la vraie musique ! cria l'un des Endales en retirant les restes carbonisés de la cornemuse du foyer. Pas comme le tintamarre absurde que vous écoutez chez vous !

Le maréchal du Reik arriva finalement au Jutone et le fit brutalement pivoter dans sa direction, mais l'homme n'avait que la violence en tête. Il n'était pas disposé à se laisser faire sans résistance, aussi lui décocha-t-il un coup de poing. Mais Alfgéir, qui avait anticipé l'attaque, baissa la tête et le poing du Jutone s'écrasa contre son front. L'homme poussa un mugissement de douleur.

Faisant un pas en arrière, Alfgéir cueillit le perturbateur à l'abdomen d'un vigoureux coup de marteau qui le plia en deux, soufflant comme un bœuf. Une paire de Loups Blancs apparurent à ses côtés et Alfgéir leur confia immédiatement l'individu, à présent incapable d'esquisser un geste de plus.

Les autres Jutones se lancèrent à l'attaque, poings levés, essayant de frapper Alfgéir à la tête. Il esquiva les coups avec aisance et frappa brutalement en pleine face l'un des Jutones grimaçant, lui administrant un coup de pommeau qui lui brisa le nez et lui fit sauter quelques dents. Les Endales se précipitèrent au secours d'Alfgéir et bientôt la mêlée fut complète. Les poings et les pieds volaient dans toutes les directions. Les rancœurs et les vieilles querelles avaient enfin trouvé à s'exprimer.

Sigmar bondit de son trône et traversa toute la grande salle en longeant le

foyer central, furieux de la stupidité de cette bagarre absurde. Partout dans la salle, des guerriers s'étaient levés, prêts à se battre et il dut se frayer un chemin à coups de coude pour parvenir à son champion, soulevant des cris de colère dans son sillage, vite apaisés lorsque celui qui les avait poussés voyait à qui il avait affaire.

Au bout de la longue maison, la bagarre s'étendait peu à peu comme des ondes qui se propagent à la surface d'un plan d'eau, à mesure que les guerriers étaient entraînés les uns après les autres dans la confrontation. La reine Freya sauta au cœur de la mêlée comme une banshee enragée, tandis que les Taléutes s'empoignaient avec les Jutones et que les hommes des Chérusens se débattaient entre les griffes des guerrières asobornes qui crachaient comme de panthères furieuses.

Jusqu'à présent, Alfgeir était le seul à avoir utilisé son arme, mais il ne faudrait pas longtemps avant qu'une lame ne s'enfonce dans un corps et la réunion se terminerait dans la discorde et la haine. Sans avoir pleinement conscience de ce qu'il faisait, Sigmar leva Ghal Maraz et se rua vers le point d'origine de la dispute.

Le marteau monta très haut dans les airs et s'abattit violemment sur une table qu'il réduisit en miettes. Il continua sa course jusqu'au sol, qu'il percuta dans un craquement assourdissant. Le sol se fissura sous l'impact et une puissante vague de force renversa tous les hommes qui se trouvaient autour de lui.

Le silence se fit soudainement et Sigmar s'avança au centre du cercle constitué par les guerriers à terre.

— Assez ! hurla-t-il. Vous êtes réunis ici selon un pacte de paix ! Est-ce qu'il va vraiment falloir que je brise quelques crânes pour vous faire entrer cette idée dans la tête ?

Personne ne répondit et ceux qui se trouvaient près de lui eurent le bon sens de prendre l'air contrit.

— Nous nous sommes réunis ici pour accompagner mon père vers sa dernière demeure, un homme qui a combattu aux côtés de la plupart d'entre vous en de si nombreuses occasions que nul ne pourrait les dénombrer. Il vous a réunis autour de lui, comme des hommes d'honneur et c'est ainsi que vous célébrez son souvenir ? En vous querellant comme des peaux-vertes ?

— S'il faut en croire les anciennes sagas, reprit Sigmar, les peuples d'ici sont ceux que les dieux ont frappés de folie, car toutes leurs guerres sont joyeuses et toutes leurs chansons sont tristes. Il m'a fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour comprendre cette phrase.

Les paroles de Sigmar coulaient de ses lèvres sans qu'il ait besoin de réfléchir et tous ses rêves d'un empire unifié s'éveillaient dans son âme, tandis qu'il arpentait la grande salle de la maison de son père, son puissant marteau de guerre dressé devant lui.

— Quelle sorte de créatures sommes-nous, pour nous efforcer sans arrêt de faire couler le sang de nos frères, quand nous avons tant d'ennemis autour de

nous qui se délectent à l'idée d'en faire autant ? Chaque année, de nouveaux guerriers meurent pour la sauvegarde de nos terres et chaque année, les hordes des orques et des hommes-bêtes sont plus fortes et plus nombreuses. Si les choses ne changent pas, nous serons poussés à la mort ou contraints de survivre en marge de notre existence. Si *nous* ne changeons pas, nous ne méritons pas de vivre.

Sigmar leva Ghal Maraz au-dessus de lui et la lumière du feu fit scintiller les runes gravées sur sa puissante tête et le long de son manche.

— Ces terres sont nôtres, par la volonté du destin, et elles ne le resteront que si nous parvenons à mettre nos différends de côté pour reconnaître que nous partageons un but commun : notre survie. Ne sommes-nous pas tous des humains ? N'avons-nous pas tous les mêmes désirs pour nos familles et nos enfants ? Au-delà des petits détails de la vie, nous sommes tous mortels, nous vivons tous en ce monde, nous respirons le même air et la terre nous accorde les mêmes bienfaits.

Le roi Krugar des Taléutes s'avança de quelques pas.

— Il est dans la nature de l'homme de se battre, Sigmar, dit-il. Les choses ont toujours été ainsi et elles le seront toujours.

— Non, rétorqua Sigmar. Il n'en sera pas ainsi.

— Qu'es-tu en train de suggérer ? demanda le roi Aloysius des Chérusens.

— Je propose que nous décidions de fonder une nation, s'écria Sigmar. Que nous combattons ensemble ! Quand l'une de nos terres sera en danger, ce seront toutes nos terres qui seront menacées. Lorsqu'un roi appellera à l'aide, tous lui répondront.

— Tu es un rêveur, mon ami, répondit Krugar. Nous allions nos épées avec celles de nos voisins, mais aller combattre pour le roi d'une contrée lointaine ? Pour quelle raison irions-nous risquer notre vie et celles de nos hommes pour des gens qui ne sont pas de chez nous ?

— Et pourquoi pas ? riposta Sigmar, d'une voix qui résonna dans toute la grande salle. Pense à ce que nous pourrions accomplir si nous étions unis dans le même but. Quelles grandes choses ne pourrions-nous pas apprendre, si nos terres étaient toujours à l'abri des attaques ? Quelles nouvelles merveilles pourrions-nous découvrir, si nos érudits et nos penseurs étaient libérés du fardeau de devoir sans cesse trouver le moyen de se nourrir ou de se défendre, s'ils pouvaient consacrer toute la force de leur volonté à l'amélioration de la condition de l'homme ?

— Et qui gouvernerait ce paradis ? demanda Aloysius. Toi ?

— Si je suis le seul à avoir la vision qui permet de réaliser ce projet, alors pourquoi pas ? s'exclama Sigmar. Mais quel que soit celui qui gouvernera, il devra être juste et sage, il devra être fort et avoir le soutien de ses chefs et de ses guerriers. Il devra pouvoir compter sur leur loyauté et en retour, ceux-ci devront pouvoir bénéficier de la protection de tous les guerriers de toutes les contrées.

— Tu crois réellement qu'une telle chose est possible ? l'interrogea

Alouis.

— Je suis convaincu qu'elle est nécessaire, répondit Sigmar en levant Ghal Maraz devant lui. Je pense sincèrement que nous sommes capables de venir à bout de toutes les difficultés que recèle notre destin. Mais nous devons nous unir afin de combattre pour notre survie, c'est la seule voie possible. Le haut roi des nains m'a donné ce marteau, une arme puissante qui lui venait de ses ancêtres, et je jure par son pouvoir que je réaliserai ce projet de mon vivant.

Un vent froid balaya toute la longueur de la grande salle et l'on entendit résonner une voix bourrue, sonore, qui s'exprimait avec un fort accent.

— Belles paroles, petit homme, mais Ghal Maraz est beaucoup plus qu'une arme. Je pensais que tu l'avais compris lorsque je t'en ai fait présent.

Sigmar sourit et se retourna pour voir la silhouette d'un individu trapu et puissamment musclé qui se découpait dans l'encadrement de la grande porte. Les lueurs du feu se reflétaient sur une armure étincelante, d'une telle magnificence que chacun des guerriers rassemblés là en eut le souffle coupé. Son plastron miroitant était incrusté de motifs représentant des marteaux et des éclairs d'argent et d'or, et les courtes jambes du guerrier étaient protégées par un haubert de mailles de la plus belle facture.

Il avait le visage couvert d'un heaume à visière fermée, façonnée pour représenter le visage stylisé d'un dieu nain. Il entra dans la longue maison et leva les mains pour retirer son casque.

La pâle figure qui apparut était très âgée et l'on en distinguait à peine la chair sous la broussaille des cheveux nattés et de barbe argentée qui dissimulaient le visage du nain. Il avait des yeux immensément vieux, empreints d'une sagesse séculaire qui dépassait de très loin les capacités de l'entendement humain. Sigmar abaissa Ghal Maraz et mit un genou en terre.

— Roi Kurgan Barbe de Fer, dit-il, soyez le bienvenu à Reikdorf.

Tous les regards étaient fixés sur le haut roi des nains qui marchait de long en large sur l'estrade où se tenaient Sigmar et Eoforth, au bout de la grande salle, devant la foule des guerriers rassemblés. La nouvelle de l'arrivée des nains s'était répandue comme une traînée de poudre et la longue maison était pleine à craquer de guerriers venus écouter ce que le roi du peuple des montagnes avait à dire.

Maître Alaric était sorti de sa forge et avait salué son roi comme un ami perdu de longue date. Ils avaient conversé un moment dans le langage de leur peuple, puis le roi des nains avait hoché la tête d'un air attristé et s'était détourné.

Les gardes du roi étaient des nains à la carrure imposante, vêtus d'armures réalisées avec art, en un métal plus brillant que l'argent poli et qui renvoyait la lumière des torches avec un éclat éblouissant. Les haches de ces guerriers étaient impressionnantes, facilement aussi massives que celles des guerriers unberogens les plus forts. Ils observaient leur entourage d'un œil circonspect et quelque peu hostile. Aucun des hommes n'avait encore osé leur adresser la

parole, car ils leur paraissaient venus d'un autre monde, étranges et dangereux à approcher.

Le roi Kurgan avait répondu au salut de Sigmar et avait fendu la foule qui se pressait dans la longue maison, comme un navire qui fend les eaux en avançant sur l'océan. Il s'était dirigé vers l'estrade sur laquelle se trouvaient les trônes des rois unberogens.

— Tu te souviens du jour où je t'ai donné ce marteau, mon petit ? demanda le haut roi.

— Je m'en souviens très bien, mon roi, répondit Sigmar qui avait emboîté le pas au roi Barbe de Fer.

— Pas si bien que ça, c'est évident, grommela Kurgan, ou tu te souviendrais que c'est Ghal Maraz qui t'a choisi. J'ai vu quelque chose de spécial en toi, ce jour-là, mon garçon. Ne me fais pas regretter de t'avoir donné l'héritage de ma maison.

Le roi Kurgan se retourna vers la foule des guerriers.

— Je pense que vous savez tous comment ce jeune blanc-bec a obtenu Ghal Maraz ?

Personne n'osa répondre jusqu'à ce que Wolfgart se décide.

— Nous avons entendu cette histoire une ou deux fois, mais pourquoi ne nous la racontez-vous pas, roi Kurgan ? cria-t-il.

— Oui-da, fit Kurgan en acquiesçant de la tête, peut-être bien que je le devrais. M'est avis que quelqu'un devrait vous rappeler ce que cela signifie d'être le dépositaire de l'une des armes ancestrales des nains. Mais d'abord, il me faudrait une lichette de bière. La route est longue pour venir des montagnes.

En un clin d'œil, maître Alaric fit apparaître un tonnelet et le délicieux arôme de la bière naine vint chatouiller les narines de ceux qui se trouvaient non loin du roi, lorsqu'Alaric en versa une pinte pour Kurgan. Le roi nain prit une longue gorgée de liquide et eut un hochement de tête appréciateur, avant de déposer sa chope sur l'accoudoir du trône du roi Björn.

— Très bien, mes gaillards, commença Kurgan. Écoutez bien, car c'est une histoire que vous n'entendrez plus jamais raconter par un nain, aussi longtemps que vous vivrez, puisque c'est celle de mon humiliation.

Dans la grande salle, tout le monde retint son souffle. Sigmar lui-même, qui connaissait l'histoire de Ghal Maraz mieux que personne, se sentit envahi d'une excitation fébrile, car jamais il n'aurait imaginé, même en rêve, qu'il entendrait un jour le roi des nains raconter, devant une salle pleine de tous les représentants des tribus humaines, comment il l'avait sauvé.

— C'était tout juste hier, reprit Kurgan. Comme si j'avais juste cligné de l'œil tellement la chose me paraît proche et je me souviens si bien du moindre détail que c'est grande pitié. Avec ma parentèle, nous voyagions à travers les forêts pour nous rendre dans les Montagnes Grises afin de rendre visite à l'un de nos grands clans du sud, les Rocheceurs. De fameux artisans de la pierre, mais avides d'or. Ils l'aiment plus que n'importe quel autre clan nain et je

vous prie de croire que ça veut dire quelque chose.

Quoi qu'il en soit, nous étions en train de passer une rivière, lorsque ces maudits verdâtres, qu'ils soient trois fois voués aux enfers, nous sont tombés dessus, menés par Vagraz Fend-la-Hure, l'un de ces monstrueux orques noirs. Ce Vagraz Fend-la-Hure était aussi rusé qu'une fouine, celui-là. Il a attendu que nous soyons prêts à faire halte pour la nuit et que nous ayons mis la bière en perce pour nous attaquer. Leurs flèches noires ont transpercé la gorge de Threkki, mon parent. Sa belle barbe blanche était toute tachée de sang, rouge comme un coucher de soleil. Jamais je n'oublierai cette vision. Nos gardes, des nains que je connaissais depuis plus de deux fois la plus longue durée que puisse atteindre votre vie, nos gardes furent massacrés sans la moindre pitié et des gobelins tranchèrent les jarrets de nos poneys. Les amis de mon foyer, de ma demeure, furent assassinés par les peaux-vertes. Et je me souviens d'avoir pensé que nous avions bien de la malchance, lorsque j'ai vu qu'ils nous gardaient comme prisonniers au lieu de nous tuer tout de go.

Ils nous volèrent notre or, nos trésors et nos armes. Ce fut une noire journée, pour sûr, et je me souviens d'avoir pensé en moi-même : « Kurgan, si jamais tu te sors de ce traquenard, tu pourras ajouter un chapitre long comme le bras à ton livre des rancunes... ». Mais je vais trop vite et ma gorge est sèche comme vent de nord à revivre cette histoire.

Le roi nain fit une pause pour prendre une nouvelle lampée de bière. Son auditoire était captivé par son histoire et par sa voix, dure et métallique. Il s'exprimait d'une voix suprêmement confiante et pourtant sans arrogance, car il avait la défaite et avait appris l'humilité à cette occasion.

— Et voilà que nous étions là, ligotés à des poteaux, livrés aux orques pour leur amusement. La seule chose que nous aurions pu tenter aurait été de rompre nos liens pour mourir avec honneur, mais même cela nous était refusé, car nous étions attachés avec notre propre corde, de la bonne corde naine et même moi, j'étais incapable de la faire céder. Tout autour, Vagraz et ses orques se pavanaient, assis sur notre trésor, buvant une bière vieillie en fût durant cinq cents ans dont le prix en or aurait pu payer la solde d'une armée et se gobergeant de la chair de mes frères. J'ai lutté tant que j'ai pu, mais je n'ai pas réussi à venir à bout de ces maudites cordes.

J'ai regardé ce grand orque noir, droit dans les yeux, et je n'ai pas honte de dire que c'était une bête vraiment effrayante. C'était à cause de ses yeux, voyez-vous... rouges comme la fournaise d'une forge lorsque le feu couve, brûlants de haine et de rage... tant de haine. Il avait l'intention de nous torturer l'un après l'autre, en me laissant assister au spectacle, pour que je voie tous mes amis et parents se faire démembrer pour les amuser, lui et sa bande. Il voulait que je le supplie, mais on n'a jamais vu un nain supplier qui que ce soit, et encore moins l'un de ces foutus orques ! À cet instant, je me suis bien promis que je verrais ce monstre mort avant le matin.

Des acclamations éclatèrent spontanément et Sigmar se rendit compte qu'il avait joint sa voix aux autres, enthousiasmé lui aussi par le ton de défi avec

lequel Kurgan racontait son histoire. Dans la grande salle, tous les hommes s'étaient redressés et ils se pressaient en avant pour mieux entendre le roi nain narrer son aventure.

— Des paroles fort courageuses, mes petits, bien courageuses en effet, mais lorsque j'ai vu mon vieux conseiller, Snorri, se faire traîner à son tour vers le feu, je suis bien obligé d'admettre que j'ai pensé que mon temps sur cette terre touchait à son terme et que j'étais en bon chemin pour aller rejoindre mes ancêtres. Pourtant, cela ne devait pas être.

Kurgan fit quelques pas jusqu'à Sigmar et posa son poing ganté de mailles au milieu de sa poitrine.

— Les peaux-vertes se préparaient à torturer mon vieux Snorri, lorsque l'air s'est soudainement criblé de flèches, des flèches humaines. Au début, je n'ai rien compris à ce qui se passait et puis j'ai vu ce gamin-là, qui déboulait dans le camp à la tête d'une bande de gars maigrichons et tout peinturlurés, en hululant, en braillant et en beuglant comme des sauvages.

J'ai commencé par penser que nous n'étions pas encore sortis de la marmite et que nous allions juste nous faire massacrer et voler par cette bande au lieu des orques, mais c'est alors qu'ils ont commencé à tuer les peaux-vertes. Ils se battaient avec un courage aussi inflexible qu'un régiment de Brise-fers et ils se montraient tout aussi meurtriers. Jamais rien vu de pareil auparavant... des humains qui combattaient des orques avec autant de cœur et de feu. Et alors, voilà que le gamin bondit au milieu d'un rempart de boucliers orques et commence à taillader de droite et de gauche avec sa petite épée de bronze. C'est de la folie, que j'ai pensé, il n'en sortira jamais vivant. Et pourtant, c'est ce qu'il a fait et pas seulement vivant... mais en laissant un cercle de peaux-vertes morts autour de lui.

Bon, je ne suis pas un nain qui se laisse impressionner facilement, il faut que vous le sachiez, mais notre jeune Sigmar s'est battu comme si les esprits de ses ancêtres étaient là pour le voir. Il a même arraché du sol le poteau où était attaché mon vieux Borris, ce même poteau que j'avais vu trois orques enfoncer dans la terre à coups de marteau. Évidemment, au moment où je vous parle, quelques-uns d'entre nous avaient déjà été libérés et alors qu'on coupait mes liens, je me suis tourné vers le jeune Sigmar et je lui dist que ses guerriers vont tous mourir si personne ne leur prête main-forte. Avec mes gars, eh bien, nous avons quelques puissantes armes runiques avec nous lorsque nous nous étions fait prendre et je savais exactement où les trouver.

Kurgan fit une courte pause, le temps d'échanger un regard coupable avec Sigmar.

— Oh bon, peut-être pas exactement, mais elles n'étaient pas loin. Je savais que Vagraz avait sûrement fait mettre toutes les armes dans sa tente, à portée de main, pour pouvoir se garder les meilleures, parce que même un orque sait reconnaître une belle arme quand il en voit une. À ce moment-là, notre Sigmar était en train d'affronter le monstre et les voilà qui dansent d'avant en arrière en se tailladant à tour de bras, mais c'est Sigmar qui endurait le pire,

du fait que Vagraz avait sa hache et son armure. Je ne sais pas quel genre d'enchantelements concoctent les chamans des orques, mais leurs noirs sortilèges doivent être puissants. La hache de la bête était tout environnée de flammèches noires qui crépitaient et quel que soit l'endroit où Sigmar le frappait, il n'arrivait pas à lui faire une égratignure.

Sigmar eut un frisson en se remémorant la bataille contre l'énorme seigneur de guerre orque. Chacun de ses coups était dévié et, chaque fois, la hache de son adversaire passait à un cheveu de mettre un terme à sa jeune existence. Des années plus tard, il lui arrivait encore de se réveiller en pleine nuit, inondé de sueur, avec en tête le souvenir de ce combat désespéré.

— Enfin bon, voilà que je me précipite dans la tente du chef orque et que je fouille partout pour retrouver mon vieil ami, Ghal Maraz, mais il y a un foutoir pas croyable et tout est entassé et éparpillé dans la tente. Je trouve mon armure mais rien pour me battre, à part une épée humaine qui, ne prenez pas offense de ce que je vais dire, ne pouvait pas m'être d'un grand secours tellement sa lame était mal forgée. Je cherche donc quelque chose d'utile, mais ne trouve rien. Et à chaque seconde qui passe, je vois des hommes mourrir et j'entends le rire de Vagraz qui se réjouit d'avance à l'idée de tous nous tuer, avec l'aide de ses orques noirs.

C'est à ce moment-là que j'ai trouvé Ghal Maraz. J'étais en train de maudire les orques en lâchant un chapelet de tous les jurons jamais entendus dans la langue naine, lorsque ma main s'est refermée sur une bonne tresse bien solide drapée autour d'un manche d'acier froid et je l'ai reconnu rien qu'au toucher. Je l'ai ressorti de sous un tas de butin.

Sigmar lui tendit le puissant marteau de guerre et Kurgan le prit, caressant l'arme magnifique sur toute sa longueur. Les runes scintillèrent, mais il était impossible de savoir si c'était à cause de la lumière du feu ou du contact de la main d'un membre de la race de ses créateurs. Les yeux du roi Kurgan s'illuminèrent en sentant sous sa paume le grand marteau de guerre et il sourit avec un peu de regret en le levant devant lui.

— Me voilà donc qui brandis Ghal Maraz, prêt à me ruer en plein cœur de la bataille. En fait, j'étais prêt à m'effondrer de fatigue et de douleur, mais un nain ne se couche jamais tant qu'il y a une bataille en cours, à moins d'être mort. Et même dans ce cas, il a intérêt à être vraiment, vraiment mort, sinon ses ancêtres risquent d'avoir deux mots à lui dire à son arrivée de l'autre côté ! C'est au moment où j'ai soulevé le marteau que j'ai su que ce n'était pas à moi de le porter au combat. Voyez-vous, le pouvoir que recèle Ghal Maraz est très ancien, même pour nous autres nains, et il sait qui est censé le manier. Pour dire le vrai, je pense qu'il t'a toujours appartenu, Sigmar, même avant ta naissance. Je pense qu'il t'a attendu durant tous ces longs siècles, dans la solitude. Il attendait le moment où tu serais prêt à l'utiliser.

Alors, au lieu de charger, je le lance à Sigmar qui était en mauvaise posture devant Vagraz qui s'apprêtait à lui faire sauter sa jeune tête et, que le diable m'emporte si je mens, il le rattrape au vol et il bloque la hache de l'orque qui

s'abattait sur lui. Voilà les deux adversaires à armes égales et Vagraz a l'air beaucoup moins hardi tout à coup. Il commence à grogner et à grincer en montrant ses grandes dents, mais notre jeune Sigmar ne se laisse pas démonter. Il voit bien que ce bâtard de verdâtre est inquiet et il lui rentre dedans avec Ghal Maraz. Il le roue de coups jusqu'à ce l'orque se retrouve à genoux devant lui, battu à plates coutures.

Sigmar sourit à ce souvenir, en se rappelant le sentiment de chaleur et d'accomplissement qui l'avait enveloppé lorsqu'il avait levé le grand marteau de guerre et s'était approché du seigneur de guerre pour lui administrer le coup de grâce.

— Te rappelles-tu ce que tu lui as dit ? demanda Kurgan.

— J'ai dit « est-ce que c'est vraiment ce que tu peux faire de mieux ? » répondit Sigmar.

— Oui, sourit Kurgan, et puis tu lui as exposé le crâne d'un seul coup de marteau. En vérité, je ne pense pas que beaucoup de gens auraient pu y parvenir, même avec un marteau fabriqué de mains de nains. C'est là que le vent de la bataille a tourné. Les orques n'aiment pas trop qu'on leur tue leur chef, ça leur détruit le moral comme une mauvaise ferraille qui s'effrite sous les coups, et lorsque Vagraz est mort, ça a été la débandade. Une fois la bataille terminée, je me souviens que tu as essayé de me rendre Ghal Maraz et j'ai pensé que c'était un geste très honorable de la part d'un homme, mais j'ai regardé dans tes yeux et j'y ai vu briller une énergie comme je n'en avais jamais vue.

Comme le roi nain parvenait au terme de son récit, la lumière sembla soudain plus tamisée dans la longue maison, comme si ce bâtiment édifié par les habiles architectes de sa race voulait mettre en valeur ses talents de conteur.

— Le visage du jeune Sigmar était dans la pénombre et lorsque j'ai vu les flammes se refléter dans ses yeux, je peux vous jurer qu'ils ont brillé d'un éclat surnaturel. Même les yeux du seigneur orque ne luisaient pas de la même puissance brute que ce regard. J'ai immédiatement compris qu'il y avait quelque chose de spécial chez ce jeune homme. Je l'ai senti, aussi sûr que je sais distinguer la pierre de la bière. J'ai regardé Ghal Maraz et j'ai su que le moment était venu pour moi de transmettre cette arme merveilleuse, cet héritage de ma propre famille, à un *humain*. Jamais une telle chose n'était arrivée, aussi loin que l'on puisse chercher dans les annales de la race naine, mais j'ai pensé que la vie d'un roi nain valait bien un présent tel que le Briseur de Crânes.

Kurgan traversa l'estrade et offrit une nouvelle fois Ghal Maraz à Sigmar, en s'inclinant devant le jeune prince, avant de se retourner vers son auditoire fasciné.

— Si j'ai offert ce marteau à Sigmar, c'est pour une bonne raison. Il est bien vrai que c'est une arme et une arme de grande puissance, n'en doutez pas, mais il est bien plus que cela. Ghal Maraz est un symbole d'unité, le symbole

de ce qui peut être *accompli* par l'unification. Un marteau représente la force et la domination, c'est une arme honorable et qui peut, à la différence de la plupart des autres armes, avoir la capacité de créer tout autant que de détruire. Un marteau peut écraser et tuer, mais il peut également façonner le métal, bâtir des maisons et réparer ce qui est brisé. Regardez ce merveilleux présent pour ce qu'il est, une arme et un symbole de tout ce qui peut venir à l'existence. Hommes des terres de l'ouest des montagnes, écoutez les paroles de Sigmar, car il parle avec la sagesse des anciens.

Le roi Kurgan descendit de l'estrade sous un tonnerre d'applaudissements, mais le vénérable nain leva les mains pour réclamer le silence qui finit par s'établir.

— À présent, il est temps de boire à la mémoire du roi Björn et de l'envoyer glorieusement rejoindre ses ancêtres !

Livre Troisième

La Naissance d'une Légende

*Où nous voyons la gloire et le renom
De Sigmar, porteur du marteau
Du haut roi des nains,
Se répandre aux quatre coins du monde.
Ainsi Il devient le plus puissant de tous les seigneurs
Des Unberogens et des autres tribus
De l'humanité.*

Vengeance

La lueur des bateaux incendiés illuminait le ventre des nuages d'un éclat rouge qui faisait penser aux enfers auxquels, dit-on, croient les Norsii. Depuis le haut des falaises, Sigmar observait les vastes étendues de l'océan et les milliers d'hommes qui mouraient sous ses yeux, incinérés dans la carcasse de leurs navires ou entraînés sous la surface par le poids de leur armure.

Il n'éprouvait aucun sentiment pour ces hommes qu'il était en train de massacrer ; pour lui, ces barbares ne représentaient rien, ou presque. Des centaines de navires emplissaient la vaste baie et la nuit était aussi claire que le jour tandis que les archers unberogens et udoses continuaient à décocher leurs flèches enflammées qui se plantaient dans les voiles et les coques des drakkars qui se bousculant pour s'échapper.

— Par la barbe du grand Ulric, murmura Pendrag. Tu veux donc tous les tuer ?

Sigmar retint une réponse acerbe et se contenta de hocher la tête.

— Ils n'ont que ce qu'ils méritent ! gronda le roi Wolfila. Les hommes du nord ont une dette de sang et mon peuple réclame vengeance !

— Mais... balbutia Pendrag. Ceci... c'est un meurtre.

Sigmar ne répondit rien. Comment faire comprendre son point de vue à son frère d'armes ? Les Norsii ne faisaient pas partie de sa vision et ils ne pourraient jamais en faire partie. Leurs dieux nordiques étaient des incarnations du massacre, la culture norse était celle de la barbarie et du sacrifice humain. Ce peuple n'avait pas sa place dans l'empire de Sigmar et, comme il ne pourrait jamais se plier à sa loi, il devait être anéanti.

Le flamboiement des incendies se reflétait sur le visage buriné de Sigmar, accentuant les reliefs de son beau profil. Ses yeux vairons scintillaient, durs comme la pierre. Vingt-cinq étés s'étaient écoulés depuis sa naissance sur la colline où s'était déroulée la bataille dans le marais de Fangefougères et Sigmar était devenu un homme aussi admirable qu'il lui était possible d'être.

À son front brillait la couronne des Unberogens. Il la portait depuis deux années, depuis que son père s'en était allé reposer dans son riche tombeau, sur la colline des Guerriers. Ses larges épaules étaient drapées d'une longue cape de peau d'ours qui battait dans les bourrasques.

Au sommet des falaises, des milliers de guerriers attendaient en ligne, répartis en larges unités de combattants armés de lances et d'épées. Les hommes des clans udoses poussaient des hurlements d'allégresse en regardant mourir les Norsii, tandis que les Taléutes, les Chérusens et les Unberogens

semblaient saisis d'un respect mêlé d'effroi devant la mise à mort d'une race tout entière.

À peine la tombe du roi Björn avait-elle été scellée que Sigmar avait ordonné un grand rassemblement guerrier pour le printemps suivant. Pendrag, et même Wolfgart, avait argumenté contre ce rassemblement qui leur semblait prématuré, mais Sigmar s'était montré inflexible.

— La tâche qui nous attend pour forger notre empire est immense, leur avait-il déclaré, et à chaque jour qui passe nos chances d'y parvenir s'amenuisent. Non, dès la fonte des neiges de l'an prochain, nous marchons contre les Norsii.

C'était donc ce qu'ils avaient fait. Laissant derrière lui un contingent suffisant pour protéger les territoires des Unberogens, Sigmar avait rassemblé trois mille hommes et les avait conduits vers le nord, en invoquant les promesses d'entraide faites à son père par les Taléutes et les Chérusens. Krugar et Aloysius avaient tous les deux montré une certaine réticence à honorer leurs engagements si rapidement, mais avec trois mille guerriers campés sous les remparts de leurs cités, ils n'avaient guère eu d'autre choix que de se joindre au roi des Unberogens.

Comme il fallait s'y attendre, Artur, le chef des Teutogens, avait refusé de consacrer le moindre guerrier à la cause de Sigmar et son armée avait donc poursuivi son chemin en direction des territoires des Udoes, qui étaient continuellement harcelés par les attaques incessantes des pillards du nord.

La capitale du roi Wolfila, une forteresse de granit bâtie sur la côte nordique, avec de hautes tours qui s'élançaient vers le ciel, était accrochée au sommet d'une falaise escarpée dominant les vagues de l'océan qui s'écrasaient dans un grondement, très loin en dessous. Dès le moment où il l'avait vu venir à sa rencontre, passant à cheval sous le haut portail de son château, Sigmar avait immédiatement ressenti de la sympathie pour Wolfila. Son visage balafré et décoré de tatouages qui lui donnaient une expression féroce était couronné d'une chevelure nattée, flamboyante comme le soleil couchant, et il portait un kilt de cuir tressé et une épée presque aussi démesurée que celle de Wolfgart.

Ce roi des contrées du nord s'était montré tout disposé à se joindre à la campagne de Sigmar. À son appel, les hommes et les femmes des clans de son peuple étaient bientôt arrivés, descendant de leurs landes solitaires ou de leurs fortins bâtis au sommet de leurs collines pour se joindre à l'immense armée de Sigmar. Portant des tatouages tribaux et des kilts, c'étaient des gens à l'air farouche, armés de grandes épées à la garde en corbeille.

Comme Sigmar l'avait prévu, les Norsii s'étaient battus comme des démons pour protéger les terres qu'ils avaient conquises, mais ils ne pouvaient pas grand-chose pour arrêter les huit mille guerriers qui marchaient contre eux, brûlant et détruisant tout sur leur passage.

Le climat s'était mis de la partie et les armées du sud avaient été accablées par des tempêtes effrayantes, pilonnées par des barrages d'éclairs qui

fendaient le ciel et y dessinaient des visages grimaçants, et poursuivies par des rafales hurlantes dont les mugissements évoquaient le rire des dieux sombres. Le moral de l'armée en pâtit, mais Sigmar prenait soin de ses hommes avec une attention sans faille, veillant à ce que chacun ait de la nourriture et de la boisson et sache à quel point lui, Sigmar, était fier de mener son armée au combat.

L'issue finale de cette guerre n'avait jamais été en question, car les Norsii étaient en infériorité numérique, à trois contre un. En outre, leurs hommes étaient affamés et avaient vu tout ce qui faisait leur vie détruit par la vengeance de leurs victimes d'antan.

Sigmar avait toujours pris soin de permettre aux Norsii de battre en retraite vers la côte la plus septentrionale, où leurs navires les attendaient, échoués sur la grève. Ces nordlings avaient beau être de redoutables guerriers, c'étaient tout de même des hommes et ils avaient envie de vivre.

Lorsque les Norsii embarquèrent enfin sur leurs drakkars, Sigmar déchaîna sur eux l'arme la plus récente qu'il avait dans son arsenal.

Du haut des falaises qui entouraient la baie, de grandes catapultes projetèrent d'énormes projectiles enflammés qui dessinèrent des paraboles incandescentes dans les airs, avant de s'écraser sur les ponts en bois bien sec des navires. Les forts vents qui tournaient dans la baie attisèrent les flammes et sous la pluie de projectiles qui les arrosaient depuis le sommet des falaises, toute la flotte des Norsii ne fut bientôt plus qu'un immense brasier.

Çà et là, quelques embarcations parvinrent tant bien que mal à s'extraire de cet enfer et à s'enfuir, mais elles n'étaient pas nombreuses et dispersées. En moins de temps qu'il ne leur en avait fallu pour assembler leurs machines de guerre, une peuplade entière avait été quasiment entièrement exterminée.

Sigmar observa le massacre avec satisfaction. Écartée, la menace norse ne représenterait plus un danger pour son empire. Il ne ressentait pas le moindre remords à l'idée des milliers d'hommes qui étaient en train de mourir sous ses yeux.

Le roi Wolfila se tourna vers lui et lui tendit la main.

— Mon peuple te remercie pour tes actions, roi Sigmar. Dis-moi à présent comment je peux te payer de retour, car je veux rester le débiteur d'aucun homme.

— Je ne désire aucun paiement, Wolfila, répliqua Sigmar. Seulement ton serment que nous serons dorénavant des rois frères et qu'avec tes guerriers, tu marcheras à mes côtés à l'avenir, comme mon allié.

— Je te le promets, Sigmar, lui assura Wolfila. À partir d'aujourd'hui, les Udoses et les Unberogens sont des frères d'armes. Quand tu auras besoin de nos lames, tu n'auras qu'à demander.

Les deux rois se serrèrent la main, et Wolfila s'en alla rejoindre ses guerriers en brandissant son épée et son bouclier très haut au-dessus de sa chevelure que l'éclat des flammes teintait de rouge sang.

— Ils ne sont pas près d'oublier ce jour, dit Wolfgart en regardant partir le

roi des Udoses. Les survivants, je veux dire. Ils reviendront un jour pour nous punir de ce que nous leur avons fait.

— Nous traiterons ce problème lorsqu'il se présentera, rétorqua Sigmar en se détournant du carnage.

Pendrag lui agrippa le bras d'un air implorant et le força à se retourner vers la mer enflammée.

— Est-ce ainsi que ça doit se passer, mon frère ? Est-ce ainsi que tu veux forger ton empire ? Par le meurtre ? Dans ce cas, je ne veux rien avoir à faire avec ça !

— Non, ce n'est pas ainsi que cela doit se passer, répondit Sigmar en se débarrassant de la main de son frère d'armes d'une secousse de l'épaule. Mais qu'aurais-tu voulu que je fasse des Norsii ? Négocier avec eux ? Ce sont des sauvages !

— Et que sommes nous d'autres ?

— Nous sommes victorieux. J'écoute leurs cris et je me souviens des pauvres gens qui sont morts sous leurs haches et leurs épées. Et je suis heureux de ce que nous avons fait. Je me souviens des femmes violées ou prises en esclavage, des enfants sacrifiés sur leurs autels sanguinolents, et je suis heureux de ce que nous avons fait. Je pense à tous ceux qui vivront grâce à ce que nous avons été obligés de faire aujourd'hui et je suis heureux de ce que nous avons fait. Peux-tu me comprendre, Pendrag ?

— Je pense que oui, mon frère, soupira Pendrag en se détournant, et cela m'emplit de tristesse.

— Où vas-tu ? lui demanda Sigmar.

— Je ne sais pas, répliqua Pendrag. Loin de tout ça. Je comprends pourquoi nous l'avons fait, mais je n'ai aucun désir d'écouter les hurlements des mourants que nous avons condamnés au bûcher.

Pendrag s'en alla le long du sentier qui montait jusqu'au sommet de la falaise, passant entre les rangs des guerriers en armes. Sigmar fit un mouvement pour le suivre, mais Wolfgart l'arrêta.

— Laisse-le aller, Sigmar. Crois-moi, il a besoin d'un peu de solitude.

Sigmar eut un hochement de tête.

— Tu comprends que nous étions obligés de faire ça, n'est-ce pas ?

— Oui, je comprends, répondit Wolfgart. Mais c'est seulement parce que je n'ai pas autant de cœur que Pendrag. Il pense tout le temps, celui-là, et dans des moments comme ça... eh bien, c'est une sorte de malédiction. Ne t'inquiète pas, il finira par comprendre.

— Je l'espère.

— Bon. Et maintenant ? demanda Wolfgart.

— Maintenant, nous devons faire des offrandes à Ulric et à Morr. À la fin de la bataille, il faut honorer les morts.

— Non, je veux dire pour nous. Est-ce que nous rentrons à la maison ?

Sigmar fit un signe de dénégation.

— Non, pas encore. J'ai une dernière chose à faire dans le nord avant de

rentrer à Reikdorf.

— Quoi donc ?

— Artur, dit simplement Sigmar.

L'armée des Unberogens abandonna le lieu du massacre des Norsii et fit route le long des contreforts nord des montagnes, droit vers le domaine ancestral des Teutogens. Le voyage à travers les forêts qui s'étendaient au pied de la chaîne montagneuse se déroula dans une atmosphère tendue. Plus d'une fois, Sigmar se sentit observé par des yeux inhumains, comme si une armée de monstres les regardait passer depuis les profondeurs hantées de ces bois.

Finalement, touchant au toit du monde et dépassant de la forêt ombreuse, Sigmar aperçut enfin le Fauschlag depuis le sommet duquel Artur gouvernait son peuple.

Solitaire et cyclopéen, le grand pic se trouvait encore à cent lieues, mais il dominait le paysage et semblait s'élever jusqu'à toucher le ciel. Sa masse défiait l'entendement. Il se dressait à l'écart de la haute chaîne de montagnes déployée à l'est telle une rangée d'austères sentinelles, comme s'il avait été banni de la compagnie des autres pics. Les Teutogens ne pouvaient manquer de voir arriver une troupe armée aussi importante et, à chaque pas qui les rapprochait du Fauschlag, Sigmar sentait peser un peu plus le regard de ses ennemis.

Une route très fréquentée qui s'incurvait en direction du sud, vers une région boisée d'aspect moins menaçant, finit par les mener au pied de la grande forteresse. Le gigantisme de cette place forte était difficile à croire, même lorsque l'on se trouvait juste devant.

La hauteur du Fauschlag était telle que, vu d'en bas, on ne pouvait détecter aucun signe qu'il existât une cité au sommet du pic, excepté de minces panaches de fumée qui montaient dans les airs en ondulant et qui les guidèrent jusqu'au château d'entrée édifié à son pied.

Des tours de granit poli se dressaient de chaque côté d'un vaste portail de bois dur, dont les madriers étaient cerclés de fer noir et maintenus par d'énormes boulons. Des dizaines de guerriers en armure les regardèrent arriver depuis les remparts. Les pointes de leurs lances scintillaient au soleil, sous leurs bannières bleues et blanches qui claquaient au vent.

De lourdes chaînes pendaient depuis le sommet du Fauschlag, guidées le long de l'immense façade rocheuse par des rangées verticales d'anneaux de fer solidement plantés dans le roc. Au fil des jours qui s'étaient écoulés depuis leur arrivée, Sigmar avait vu des chariots fermés les utiliser pour monter et descendre le long de la falaise, transportant des hommes et diverses fournitures entre le sol et la cime.

Accompagné de Pendrag, qui portait sa bannière baissée afin de montrer qu'ils désiraient parlementer, Sigmar s'était rendu à cheval jusqu'au château et avait annoncé son intention d'en appeler au roi Artur afin qu'il lui rende raison du sang des Unberogens qu'avaient versé ses guerriers.

Deux journées s'étaient écoulées sans la moindre réponse et l'impatience de Sigmar n'avait fait que grandir. Enfin, le troisième jour, au coucher du soleil, un messager à cheval était sorti par une poterne cachée et s'était avancé en direction de l'armée unberogen.

Sigmar avait chevauché à sa rencontre, encadré de Wolfgart et d'Alfgéir. Pendrag, qui avait à peine échangé deux mots avec lui depuis une quinzaine de jour, brandissait sa bannière écarlate.

Le cavalier était un puissant guerrier qui portait une cuirasse et des épaulières peintes d'un blanc aussi pur que la neige vierge. Son épaisse chevelure rousse était nattée. Une longue cape de peau de loup couvrait ses épaules et il avait posé un marteau à long manche en travers des épaules de sa monture, un grand animal qui devait bien faire ses dix-sept paumes au garrot.

— Tu es Sigmar ? articula le guerrier d'une voix rauque, teintée d'un fort accent.

— Le *roi* Sigmar, corrigea Alfgéir en laissant glisser sa main vers la poignée de son épée.

— Tu apportes un message de ton roi ? l'interrogea Sigmar.

— Oui, répondit le cavalier en ignorant le regard noir que lui adressait Alfgéir. Je suis Myrsa, Garde éternel du roi Artur des Teutogens, et je suis là pour vous ordonner de quitter ces terres sous peine de mort.

Sigmar eut un petit hochement de tête. Il s'était attendu à recevoir une réponse de ce style, mais il voyait bien que le guerrier n'était pas très à l'aise du fait qu'Artur ne se soit pas déplacé en personne.

Il se pencha en avant sur sa selle.

— Marbad des Endales m'a dit autrefois qu'Artur était devenu arrogant à force de s'abriter au sommet de son imprenable forteresse. En voyant ce rocher, je le crois volontiers, car quel homme ne finirait par se sentir supérieur à tous les autres en ayant la maîtrise d'un aussi puissant bastion ?

Le visage de Myrsa s'empourpra sous l'insulte qui était faite à son roi, mais Sigmar ne s'arrêta pas pour autant.

— À force de rester à l'abri de ses remparts, n'est-il pas vrai qu'un roi peut finir par avoir peur de les quitter ?

— Tu es ici sur les terres des Teutogens, répondit Myrsa en faisant un effort pour parler d'une voix égale. Si tu refuses de partir, tes guerriers se briseront contre le Fauschlag. Aucune armée ne peut vaincre nos murailles.

— Des remparts de pierre, c'est bien joli, remarqua Sigmar, mais j'ai suffisamment d'hommes pour encercler ce caillou et verrouiller la cité d'Artur jusqu'à ce que chaque homme, chaque femme et chaque enfant soit mort de faim. Je n'ai aucun désir d'en arriver là, car je voudrais que les Teutogens soient nos frères et non nos ennemis. Va dire à Artur qu'il lui reste une journée pour se présenter devant moi, sinon je grimperai au sommet de ce rocher et je lui fendrai le crâne en deux devant toute sa population réunie.

Myrsa acquiesça d'un mouvement de tête très raide et fit voler sa monture pour retourner en direction du château bâti au pied du Fauschlag. La grande

porte s'ouvrit à son approche et le Garde éternel disparut à l'intérieur.

— Tu n'étais pas sérieux, pas vrai ? demanda Pendrag. Lorsque tu as parlé d'affamer la ville ?

— Non, bien sûr que non, répondit Sigmar, mais il fallait qu'il pense que je l'étais.

— Alors, qu'as-tu l'intention de faire ? intervint Alfgéir.

— Exactement ce que je lui ai dit, répliqua Sigmar. Si Artur ne descend pas de lui-même, je grimperai là-haut et je l'extirperai de sa cachette.

— Escalader le Fauschlag ? lança Wolfgart en se tordant le cou pour apercevoir le sommet de l'immense piton rocheux.

— Oui, dit Sigmar en souriant. Ça ne doit pas être aussi difficile que ça.

La sueur qui coulait de son front lui piquait les yeux et ses muscles le brûlaient comme du plomb fondu. Sigmar était en train de trouver quelques bonnes raisons de remettre en cause ses fanfaronnades au sujet de la facilité qu'il y aurait à escalader le Fauschlag. La forêt se déployait en dessous de lui en une vaste étendue verte. À l'est, la chaîne montagneuse montait de l'océan de verdure en un alignement de pics d'un blanc pur et la mer scintillait très loin sur l'horizon, comme un reflet de lumière.

L'exaltation que lui procurait le spectacle du monde vu de cette altitude était quelque peu refroidie par la terreur qu'il ressentait à se savoir accroché du bout des doigts à cette paroi rocheuse et par la conscience qu'un faux mouvement suffirait à le précipiter vers sa mort, à des centaines de pieds au-dessous.

Le Fauschlag était fouetté par de puissantes bourrasques. Ayant assuré ses prises, Sigmar tendit le cou et leva les yeux, mais le sommet restait hors de vue. Des oiseaux tournaient lentement dans le ciel, très haut au-dessus de lui et il leur envia l'aisance de leur vol.

Alfgéir et ses frères d'armes avaient essayé de le dissuader de se lancer dans cette folle entreprise, mais Sigmar savait qu'il ne pouvait reculer. Il avait averti le champion d'Artur qu'il escaladerait le Fauschlag et sa parole se devait d'être de fer.

Il risqua un coup d'œil vers le bas et déglutit, la gorge serrée, en apercevant son armée déployée sur les collines entourant le Fauschlag et ses hommes, à peine gros comme des fourmis, qui regardaient leur roi monter vers sa gloire ou son trépas.

— Tu suis toujours, Alfgéir ? cria Sigmar pour couvrir le hurlement du vent.

— Oui, seigneur, répondit Alfgéir en dessous, d'une voix tendue par l'effort et la colère. Tu penses toujours que c'était une bonne idée ?

— Je commence à me dire que c'était peut-être un peu irréfléchi, c'est vrai, admit Sigmar. Veux-tu redescendre ?

— Et te laisser grimper tout seul ? cracha Alfgéir. Tu te fiches de moi ? Personne ne redescendra, à moins qu'un de nous deux ne tombe.

— Ne parle pas de ça, répondit Sigmar en pensant à Wolfgart. Ça porte malheur.

Alfgéir n’ajouta rien de plus et les deux guerriers continuèrent leur ascension, rampant vers le sommet du Fauschlag, centimètre par centimètre. Les prises pour les mains et les pieds ne manquaient pas, car la surface de la roche était très irrégulière, mais ils devaient déployer une énergie démesurée pour maintenir leurs prises et Sigmar, qui n’avait pas l’habitude de pratiquer de tels exercices d’escalade, sentait les muscles de ses bras se crispier douloureusement, parcourus de crampes.

Tenter une telle ascension vêtus de lourdes mailles aurait été encore plus suicidaire que ne l’estimaient déjà ses hommes et ils ne portaient d’armure ni l’un ni l’autre, mais comme ils ne voulaient pas se retrouver sans armes au sommet du Fauschlag, Ghal Maraz était attaché à la ceinture de Sigmar et la grande épée d’Alfgéir était accrochée dans son dos, dans son fourreau.

Plusieurs fois durant leur escalade, Sigmar avait entendu des cliquetis et des raclements métalliques. En regardant plus loin, il avait vu les chariots en bois des Teutogens qui montaient vers le sommet, accrochés à leurs longues chaînes. L’un de ces chariots fermés était justement en train de redescendre dans leur direction et Sigmar en profita pour le scruter attentivement, tout en essayant d’imaginer les moyens pratiques qui permettaient le fonctionnement d’un mode de transport semblable.

— Il est impossible que ces chariots et une telle quantité de métal soient soulevés à bras d’homme jusqu’au sommet du Fauschlag, dit-il d’un ton songeur. Il doit y avoir un genre de machinerie là-haut.

— C’est fascinant, haleta Alfgéir, mais qu’est-ce que ça peut bien nous faire ? Continue à grimper. Ne t’arrête pas ou bien je ne serai plus capable de repartir.

Sigmar acquiesça et abandonna la contemplation du chariot qui continua sa descente vers le château, très loin au-dessous. Les grimpeurs poursuivirent leur pénible ascension jusqu’à ce que Sigmar ait l’impression qu’il lui était impossible d’avancer d’un centimètre de plus.

Il entendit Alfgéir qui se hissait à côté de lui et il prit une profonde inspiration. Ses poumons le brûlaient et il avait de la peine à respirer. Il lui semblait qu’une éternité s’était écoulée et il se maudit intérieurement pour l’orgueil qui l’avait incité à se lancer dans cette épopée insensée.

Sigmar se remémora le temps où il n’était qu’un jeune garçon, un jour où son père lui avait montré comment construire un petit feu pour faire cuire ses aliments dans la forêt. Il aurait préféré bâtir un énorme feu de joie, mais son père lui avait enseigné que l’art d’allumer un feu était avant tout celui de savoir préserver un équilibre. Trop petit, un feu ne réchauffait rien, mais s’il était trop grand, il pouvait facilement échapper au contrôle de celui qui l’avait fait et consumer une forêt entière.

L’orgueil, comme Sigmar était en train de l’apprendre, était de la même nature. S’il en avait trop peu, un homme manquait de confiance en lui et ne

pouvait jamais rien accomplir dans sa vie. Mais s'il en avait trop... eh bien, un excès d'orgueil pouvait vous conduire à vous retrouver accroché à flanc de falaise, à deux doigts de la mort.

Néanmoins, cette aventure ajouterait encore à sa réputation grandissante et elle lui vaudrait même peut-être un panneau sur le pont du Sudenreik. Souriant à cette pensée, Sigmar reprit sa reptation vers le sommet, cherchant précautionneusement une nouvelle prise et obligeant son corps fatigué à se mettre en mouvement.

Les rafales menaçaient à chaque instant de l'arracher à son perchoir, mais il se collait à la roche et se serrait contre elle plus étroitement qu'aucun amant n'avait jamais enlacé l'objet de son désir.

Sigmar était tellement obnubilé par la douleur et l'épuisement qu'il lui fallut un moment pour se rendre compte que l'inclinaison de la pente s'était adoucie et qu'ils rampaient à présent le long de ce qui ressemblait plus à un dévers qu'à un à-pic.

Il secoua la tête et battit des paupières pour chasser la sueur et vit qu'ils étaient parvenus au sommet. Depuis l'endroit où ils se trouvaient, le flanc de la montagne s'élevait en pente douce jusqu'à la base d'un mur bas qui marquait le périmètre de la cime du Fauschlag.

Sigmar tendit la main à Alfgéir, dont le visage était livide d'épuisement et qui lui adressa un signe de tête reconnaissant.

— Nous l'avons fait, mon ami, haleta Sigmar. Nous sommes au sommet.

— Merveilleux, souffla Alfgéir d'une voix rauque, en levant les yeux. Nous n'avons plus qu'à étripier tout le monde pour entrer.

Sigmar tourna la tête et vit un alignement de guerriers teutogens en haubert de bronze qui avaient fait leur apparition au sommet du mur et qui les regardaient, épées levées et arcs prêts à tirer.

Sigmar décrocha Ghal Maraz de sa ceinture et aida Alfgéir à se relever. Les deux hommes se tournèrent ensuite vers les Teutogens, en armes, fièrement campés sur leurs pieds, épuisés mais dans une attitude de défi, totalement euphoriques à l'idée de l'exploit impossible qu'ils venaient d'accomplir en réussissant cette incroyable escalade.

Myrsa, le Garde éternel, se tenait au milieu de la ligne de guerriers et Sigmar s'avança vers lui, s'attendant à ce que les archers décochent leurs flèches d'une seconde à l'autre. Alfgéir lui emboîta le pas.

— Je t'en prie, dis-moi que tu as un plan, murmura-t-il.

Sigmar secoua la tête.

— Pas vraiment... je ne pensais pas que nous réussirions à survivre jusqu'au sommet, répondit-il.

— Formidable, cracha Alfgéir. Je suis vraiment ravi de voir que tu avais pensé à tout.

Parvenu au pied du mur, Sigmar se tint devant Myrsa et le regarda droit dans les yeux. Il avait prévu que le guerrier serait là pour les recevoir et il

espérait avoir correctement lu dans le cœur de cet homme lorsqu'ils s'étaient entretenus, en bas de la montagne.

— Où est Artur ? lui demanda Sigmar.

Le seul signe de tension que manifesta son interlocuteur fut une crispation de la mâchoire, mais elle en disait long sur les conflits qui agitaient l'âme du guerrier.

— Il prie devant la Flamme d'Ulric, répondit Myrsa. Il a dit que vous deviez tomber.

— Il s'est trompé, répliqua Sigmar. Et il s'est trompé sur beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

— C'est possible, mais il reste mon roi et ma vie lui appartient.

— Si j'étais ton roi, je serais honoré d'avoir un homme tel que toi à mon service.

— Et je serais fier de t'offrir mon bras, mais il est stupide de rêver à ce qui ne peut être.

— Nous verrons bien, répondit Sigmar. À présent, à moins que tu n'aies l'intention de me tuer, conduis-moi à Artur des Teutogens.

Les maisons sur le Fauschlag étaient aussi bien construites que tout ce qui se pouvait voir à Reikdorf et Sigmar ne put que s'émerveiller du courage et de la détermination qu'il avait dû falloir pour hisser tous les matériaux nécessaires jusqu'à cette hauteur. Il reconnut l'art des bâtisseurs nains dans certains édifices, mais la majorité d'entre eux avaient été construits grâce au savoir-faire des hommes. L'ingéniosité humaine ne cessait jamais de fasciner Sigmar et il se sentit plus décidé que jamais à parvenir à l'unification de son peuple.

Leur marche à travers la ville attira rapidement un grand nombre de gens qui sortaient de leurs maisons pour voir passer cet étrange roi qui venait d'escalader le Fauschlag. Les guerriers de Myrsa encadraient Sigmar et Alfgéir mais, malgré le fait qu'ils couraient le risque d'être tués à tout moment, Sigmar se sentit curieusement exalté et emplí de confiance.

Toutes ce qu'il avait pu voir des Teutogens lui évoquait un peuple doté d'un orgueil féroce mais pragmatique ; cependant toutes les idées préconçues qu'il avait pu entretenir en les considérant comme un peuple de sauvages pillards et de meurtriers s'évanouirent à la vue de leur société bien ordonnée. Des enfants jouaient dans les rues et les femmes les rappelèrent à elle sur le passage de la procession de plus en plus importante qui se dirigeait vers le cœur de la cité.

Les prêtres d'Ulric prétendaient que, dans les temps anciens, le dieu des loups et de l'hiver avait frappé le sommet de cette montagne d'un coup de poing afin de l'aplanir pour que ses fidèles puissent y célébrer son culte. On disait qu'une grande flamme brillait en son centre, un feu qui n'avait besoin ni de tourbe ni de bois pour brûler nuit et jour et Sigmar se sentit transporté d'une excitation enfantine à l'idée de voir une telle merveille.

Durant le trajet, les guerriers qui les encadraient n'échangèrent pas une

parole et Sigmar perçut une tension de plus en plus palpable à mesure qu'ils approchaient de leur destination.

Enfin, Sigmar, Alfgéir et leur escorte sortirent des rues qui serpentaient entre les bâtiments de granit au toits de tuiles d'argile pour arriver sur une esplanade située au centre du plateau du Fauschlag.

À cet endroit se dressait un cercle de pierres levées, un anneau de menhirs reliés entre eux par des linteaux de pierre plats, posés en équilibre précaire sur les sommets des grandes pierres. Ces menhirs avaient été taillés dans une roche noire et luisante, veinée d'or rouge, et au centre de ce cercle une grande flamme blanche montait du sol, répandant une lumière éblouissante et pure.

Cette flamme brûlait sans répandre la moindre chaleur et elle montait plus haut qu'un homme. Un guerrier vêtu d'une armure travaillée avec un art merveilleux se tenait à genoux dans cette lumière aveuglante, tenant son épée devant lui, pointe en bas. Il pria, serrant étroitement des deux mains la poignée de son épée, le front appuyé contre le pommeau et Sigmar sut qu'il ne pouvait s'agir que d'Artur.

Les plaques qui protégeaient son dos et ses épaules luisaient comme de l'argent et les mailles de bronze qui apparaissaient en lisière des plaques étaient aussi finement ouvragées que celles de toutes les armures naines que Sigmar avait eu l'occasion de voir. Un heaume de bronze orné d'ailes était posé sur le sol à côté d'Artur et, comme Sigmar s'approchait de lui, le roi des Teutogens se releva souplement et se tourna pour lui faire face.

Artur était un bel homme à la chevelure noire striée d'argent et son visage buriné exsudait l'assurance un peu complaisante de l'homme qui n'a jamais connu la défaite. Il portait une barbe tressée en deux pointes et répandait une aura de puissance.

Cependant, les yeux de Sigmar furent surtout attirés par l'épée d'Artur : l'épée draconique de Caledfwlch, une étincelante lame argentée que l'on disait capable de trancher dans le fer le plus dur et même dans la pierre. Les légendes des Teutogens parlaient d'un sage mystérieux vivant au-delà des mers, un chaman de l'ancienne tradition, qui avait façonné l'épée pour Artur, à la naissance de celui-ci, en utilisant un fragment d'éclair gelé par le souffle d'un dragon des glaces.

En admirant la longue lame de l'épée dont le tranchant semblait recouvert d'une fine couche de givre scintillant, Sigmar se sentit tout disposer à accorder foi à ces légendes.

— Tu es le roi des Unberogens ? lui lança Artur lorsque Sigmar pénétra dans le cercle de pierres.

Quatre silhouettes en robes sombres apparurent aux points cardinaux du cercle. À leurs capes de fourrure de loup et aux queues de loups qu'ils portaient en talisman, Sigmar reconnut des prêtres d'Ulric.

— C'est bien moi, lui répondit Sigmar, et tu es le roi Artur.

— J'ai cet honneur, répliqua Artur. Sache que tu n'es pas le bienvenu dans ma cité.

— Que je sois bienvenu ou non n’a aucune importance, riposta Sigmar. Je suis ici pour te demander de me rendre compte pour la mort de mes gens. Alors que mon père guerroyait dans le nord, des pillards teutogens ont mis des villages unberogens à sac et massacré les innocents qui y vivaient. Tu dois répondre de ces morts.

Artur secoua la tête. — Tu en aurais fait tout autant, garçon.

— Tu ne le nies pas ? s’exclama Sigmar. Appelle-moi encore une fois « garçon » et je te tue.

— De toute manière, c’est bien ce que tu es venu faire ici, n’est-ce pas ?

— C’est vrai, acquiesça Sigmar.

— Et tu es monté jusqu’ici pour me défier en combat singulier, je suppose ?

— Oui.

Artur éclata d’un grand rire aux riches tonalités de baryton, chargé d’un profond amusement. — Tu es bien le fils de Björn. Un risque-tout à la tête farcie de ridicules notions d’honneur. Dis-moi pour quelle raison je ne demanderais pas simplement à Myrsa et à ses guerriers d’en finir avec toi ?

— Parce qu’il n’obéirait pas à ton ordre, rétorqua Sigmar en avançant en direction d’Artur, Ghal Maraz bien dressé devant lui. Tu as peut-être oublié la signification du concept d’honneur mais je ne pense pas que ce soit son cas. En outre, peux-tu me dire quel homme oserait refuser un défi qui lui est lancé devant les prêtres d’Ulric ? Et quel genre de roi serait capable de conserver son autorité après avoir démontré aux yeux de tous qu’il n’est qu’un pleutre ?

Les yeux d’Artur se plissèrent et Sigmar vit une intense colère et une immense arrogance briller dans son regard.

— Tu viens tout juste d’accomplir une escalade presque impossible. C’est un exploit impressionnant, mais qui a dû te vider de tes forces, siffla-t-il. Tu es parvenu à l’extrême limite de ton endurance et tu imagines pouvoir me surpasser ? Tu n’es qu’un gamin qui n’a pas encore de poils au menton et je suis un roi.

— Eh bien dans ce cas, tu n’as rien à craindre, cracha Sigmar d’un ton sec, en levant son marteau de guerre.

— Ma lame draconique va te passer au travers du corps comme si tu n’étais qu’une brume, articula Artur en ramassant son heaume et en le plaçant sur sa tête.

Sigmar ne répondit rien. Il se contenta d’avancer en décrivant un cercle en direction d’Artur, étudiant son adversaire et observant ses mouvements. Artur était puissamment bâti, avec les larges épaules et les hanches étroites d’un escrimeur, mais cela faisait des années qu’il n’avait pas livré bataille.

Malgré cela, il bougeait bien, soupagement, sans hâte, avec grâce et assurance, presque aussi superbe que l’avait été Gerréon. Le nom du traître remonta à la mémoire de Sigmar sans qu’il l’ait voulu et il vacilla à ce souvenir.

Artur vit passer une ombre dans le regard de Sigmar. Il bondit en avant et l’épée draconique siffla dans l’air, laissant dans son sillage le murmure du

vent d'hiver. Sigmar se reprit juste à temps pour esquiver l'attaque, mais la lame glaciale avait bien failli le décapiter alors qu'ils n'en étaient qu'à la première passe d'armes du combat.

Flairant la faiblesse, Artur se rua de nouveau à l'attaque mais Sigmar était prêt à le recevoir et il bloqua ses assauts de la tête et de la hampe de Ghal Maraz. À chaque parade, des étincelles blanches s'envolaient dans les airs et Sigmar sentait le grand marteau de guerre se refroidir à chacun des coups qu'il parvenait à détourner.

L'allonge du roi teutogen était bien supérieure à celle de Sigmar et celui-ci n'avait guère d'occasions de l'approcher de suffisamment près pour lui porter une attaque à son tour. Il pirouetta pour éviter une estocade de l'épée draconique et Ghal Maraz s'écrasa dans le flanc d'Artur. Le fracas du métal percutant le métal résonna en écho contre les pierres noires du cercle de menhirs et Sigmar se balança sur le côté afin d'éviter le coup en retour d'Artur, stupéfait que son coup n'ait pas fait exploser l'armure et brisé l'échine de son ennemi.

Voyant sa surprise, Artur se mit à rire.

— Tu n'es pas le seul à avoir noué des alliances avec les gens des montagnes et à faire usage de leur art !

Sigmar recula. Il examina les ornements et les cannelures de l'armure et le lustre du métal et il y reconnut le savoir-faire des nains. Les inscriptions runiques qui couraient le long de la hampe de Ghal Maraz brillèrent d'un furieux éclat, comme irritées d'avoir été contraintes d'infliger des dommages à un artefact né des mains de ses propres créateurs.

Les deux rois continuèrent à échanger les horions dans la lumière de l'étincelante Flamme d'Ulric, mais Sigmar sentait sa force décliner de minute en minute. Il avait touché Artur plusieurs fois, en lui assenant des coups qui auraient tué sans coup férir un guerrier moins puissant, mais le roi des Teutogens ne courbait pas l'échine.

Il vit monter une lueur de triomphe dans les yeux de son adversaire et para désespérément, bloquant une nouvelle fois l'épée qui décrivait un arc de cercle en direction de sa poitrine. Les deux armes mystiques entrèrent en collision avec un tintement métallique tel que jamais oreille humaine n'en avait entendu de pareil. Sous le choc, Sigmar sentit ses bras s'engourdir de douleur. Artur pivota sur lui-même et lui décocha un formidable coup de poing au menton.

Sous la puissance du coup, il recula en titubant, avec l'impression que son crâne était traversé d'étincelles.

Il entendit Alfgéir pousser un cri d'horreur et ouvrit les yeux. Devant lui s'élevait un mur blanc et rugissant.

Levant les bras au ciel, Sigmar tomba à travers le brasier incandescent de la Flamme d'Ulric et ses os flamboyèrent d'une lumière blanche et glacée. Il hurla, enveloppé d'un froid mordant issu d'un endroit lointain, à l'écart du monde et inconnu des mortels, un froid qui ne ressemblait à rien de ce qu'il

avait pu connaître.

Même le souvenir du vide immense du val gris lui parut réconfortant comparé à la puissance impitoyable et corrosive qui s'incarnait dans cette fournaise. Durant une fraction de seconde, un moment qui lui parut durer un battement de cœur, ou peut-être une éternité, cette puissance posa le regard sur lui et dans ce bref instant il sentit qu'elle le jugeait, qu'elle estimait la valeur de son existence.

Puis ce fut terminé. Il réapparut de l'autre côté de la grande Flamme d'Ulric, roulant au sol puis se relevant, animé d'une énergie et d'une vigueur toutes neuves. Des hoquets de surprise résonnèrent dans la foule qui se pressait autour du cercle de pierres et il partagea l'ébahissement des spectateurs car il ne portait pas la moindre trace de son passage dans le feu sacré. Il était inchangé.

Pas entièrement toutefois, car l'ombre d'une cape de peaux de loups scintillantes semblait envelopper ses épaules et son corps était entouré de filaments de brume bleutés, comme s'il venait d'émerger des abysses du plus profond des glaciers. Ghal Maraz était nimbé d'un feu blanc pur et Sigmar sentit une furieuse énergie lui courir dans les veines, sauvage et indomptée, comme s'il était le plus féroce de tous les animaux de la meute.

Il rejeta la tête en arrière mais au lieu d'un rire, le hurlement triomphant d'un loup jaillit de sa gorge, résonnant en écho contre les pierres du cercle.

Ses yeux scintillèrent d'éclairs blancs, emplis d'un paysage hivernal et sans fin, et le cortège des prouesses légendaires du passé et du futur défila sous ses yeux. Il vit les grands héros des temps anciens et les plus grands chefs du futur réunis autour de lui, il vit leurs exploits épiques et leur courage et son cœur déborda de la gloire et de l'honneur qui avaient rempli leurs vies.

Sans véritable raisonnement conscient, il leva Ghal Maraz et sentit résonner le choc de l'épée draconique qui percutait violemment la hampe du marteau de guerre. Il se laissa tomber à genoux, comme dans un rêve, et Artur abattit à nouveau son antique lame sur lui.

Sigmar para l'attaque en relevant Ghal Maraz et la tête du marteau rencontra la lame de l'épée draconique dans une cataclysmique explosion de force. Il y eut un unimaginable déchaînement d'énergies libérées par l'impact et la lame d'Artur se brisa en un millier de fragments et mourut avec une plainte suraiguë qui était celle de l'hiver et de la mort des saisons.

Artur recula, aveuglé par la déflagration, et Sigmar se releva vivement tout en faisant décrire à Ghal Maraz un arc meurtrier en direction de la tête du roi teutogen.

L'héritage ancestral de la famille de Kurgan Barbe de Fer s'écrasa contre le heaume d'Artur, disloquant le métal et réduisant en charpie le crâne qu'il protégeait. Soulevé par la puissance du coup, le corps d'Artur s'envola dans les airs et atterrit comme une marionnette désarticulée devant la flamme éblouissante, au centre du cercle de pierres levées.

Sigmar resta debout devant la dépouille, haletant sous la puissance qui

courait dans ses veines et l'exultation de la victoire. Il vit les prêtres d'Ulric incliner la tête et tomber à genoux. Dans un silence absolu que ne troublait pas le moindre souffle de vent ou la moindre parole, il se retourna face à la foule de ceux qui avaient été témoins de sa victoire sur Artur.

— Teutogens, votre roi est mort ! cria-t-il en brandissant Ghal Maraz très haut vers le ciel. Vous avez un nouveau roi à présent ! En vertu du droit du combat, les terres des Teutogens sont miennes !

Alors même qu'il prononçait ses paroles, Sigmar sentit qu'elles étaient *justes* et il eut la conviction qu'elles correspondaient à la volonté des dieux. Il ferma les yeux et eut la vision des Unberogens et des Teutogens, réunis pour accomplir de grandes prouesses. C'était le premier pas sur le chemin qui le mènerait à la réalisation de son objectif. Sa vision était si pénétrante qu'il ne remarqua pas que Myrsa s'était approché de lui jusqu'à ce que celui-ci lui adresse la parole.

— Tu revendique la souveraineté sur les Teutogens ? lui demanda le Garde éternel.

Sigmar ouvrit les paupières et vit Myrsa, debout devant lui, qui pointait une dague sur sa gorge. Les yeux du Garde éternel étaient aussi froids que la Flamme d'Ulric et Sigmar comprit que sa vie ne tenait qu'à un fil. Jetant un regard en direction du cercle, il vit Alfgéir que l'on avait dépouillé de son épée et qui était entouré de guerriers en armes.

— Je la revendique, répondit Sigmar. J'ai tué le roi et c'est mon droit, par le sang.

— C'est hélas vrai, lui dit Myrsa tristement, car les fils d'Artur sont morts et sa femme s'en est allée depuis longtemps rejoindre le royaume de Morr. Mais moi, je suis encore là et ma lame est posée contre la gorge de l'assassin de mon roi.

— Tu m'as dit que tu serais fier de me servir si j'étais ton roi, répliqua Sigmar. Ça n'est plus vrai ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Du fait que je penserai ou non que tu veux faire de nous les esclaves des Unberogens.

— Jamais, lui assura Sigmar. Aucun homme ne sera jamais l'esclave de Sigmar. Vous serez mon peuple, vous serez comme mes frères, estimés et honorés comme tous ceux qui respectent les liens et les obligations de l'honneur.

— Tu le jures devant la Flamme d'Ulric ?

— J'en fais le serment, acquiesça Sigmar en inclinant la tête. Et je te le demande une nouvelle fois, Myrsa, seras-tu avec moi ?

Le Garde éternel ôta sa dague de la gorge de Sigmar et se laissa tomber à genoux, tête baissée.

— Je suis avec toi, mon seigneur.

Sigmar posa la main sur son épaule.

— J'ai besoin d'hommes d'honneur et de courage auprès de moi, Myrsa et tu es un homme de cette trempe.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Au nord des montagnes, les terres sont infestées des bêtes des ténèbres et un jour les loups des mers qui vivent au-delà des océans reviendront, répondit Sigmar en offrant sa main à son nouvel allié pour l'aider à se relever. En tant que roi, j'ai besoin que tu assures la garde des marches du nord avec tes guerriers, afin d'assurer la sécurité de ces terres.

Myrsa acquiesça de la tête et jeta un coup d'œil à la dépouille du roi qu'il avait servi autrefois, tandis que les prêtres d'Ulric s'avançaient pour l'emmener.

— Il fut un temps où Artur était un homme de bien, soupira-t-il.

— Je n'en doute pas, lui répondit Sigmar, mais il est mort aujourd'hui et une lourde tâche nous attend.

L'Union

Le chemin serpentait entre les collines à l'est de la Stir. Il était creusé d'ornières et à l'évidence très fréquenté par les chariots et les chars de guerre, comme s'en souvenait Sigmar. Il observa les vertes ondulations des collines environnantes, s'attendant presque à voir une troupe de guerrières asobornes se ruer sur leur caravane.

Autour de Reikdorf, les routes étaient pavées de grosses pierres plates posées dans des sillons et aplanies au moyen de sable et de terre battue et bien tassée. Avant de quitter les territoires des hommes pour retourner à la forteresse de son roi, dans les montagnes, maître Alaric avait aidé Pendrag à concevoir un moyen de construire des routes qui pourraient résister aux pluies et aux rigueurs de l'hiver. Grâce à leurs travaux, les caravanes marchandes des Unberogens se déplaçaient plus rapidement et plus facilement que celles de toutes les autres contrées.

Là où il se trouvait, Sigmar aurait vivement souhaité trouver l'une de ces routes unberogens sur son chemin, car les chariots qu'il avait amenés de Reikdorf avec l'aide de Wolfgart avançaient pesamment dans la boue grasse et il fallait les désembourber régulièrement.

Une tempête de printemps avait submergé la région une semaine auparavant et les terres de l'est étaient encore détrempées et fangeuses. Ce voyage qui n'aurait pas dû leur prendre plus d'une semaine durait déjà depuis près d'un mois et sa patience commençait à s'épuiser. Derrière lui, en impeccable formation, marchait un bataillon d'une centaine de Loups Blancs et de Gardes du Palais. Une centaine de cavaliers les accompagnait également, encadrant les quatre chariots chargés d'armes et d'armures.

Des chiens de chasse trottaient et louvoyaient entre les chariots et une file de six chevaux aux larges poitrails. Une douzaine d'éclaireurs s'étaient répartis dans la campagne autour du convoi, attentifs à détecter les dangers susceptibles de menacer les voyageurs. Cuthwin et Svein marchaient en avant-garde de la lente procession. C'était en eux que Sigmar avait le plus confiance pour les protéger de toutes les menaces.

À contrecœur, Alfgéir et Pendrag avaient accepté de rester à Reikdorf pour assurer la protection des terres de leur roi pendant que celui-ci s'en allait au loin en mission diplomatique afin de rallier les tribus sous sa bannière. La colonne de guerriers avait récemment quitté les territoires taléutes où Sigmar avait renouvelé les serments qui le liaient au roi Krugar en lui offrant quatre chariots d'armes et d'armures, dont certaines étaient sans prix car elles étaient

façonnées par les nains dans un fer de la meilleure qualité.

À présent, Sigmar se dirigeait vers le sud et les territoires des Asobornes afin de nouer une alliance avec la féroce reine guerrière Freya. Les Asobornes étaient alliés aux Taléutes mais aucune alliance n'existait entre les Asobornes et les Unberogens.

Avec les présents qu'il apportait, Sigmar espérait faire changer cette situation.

Wolfgart arriva au petit trot et se plaça à côté de Sigmar Sa cape à damier était tachée de boue et son armure de bronze était ternie par la poussière.

— Nous n'arriverons jamais à découvrir où se cachent leurs villages, tu le sais ça ? lança Wolfgart. Même avec Svein en éclaireur.

— Nous les trouverons, répliqua Sigmar. Ou, plus probablement, ce sont les chasseresses asobornes qui nous trouveront.

Wolfgart jeta un coup d'œil inquiet aux collines qui se dressaient à l'entour et aux petits bosquets dont elles étaient couronnées.

— Je n'aime pas ce coin-là, maugréa-t-il. Trop ouvert. Pas assez d'arbres.

— De bonnes terres pour les cultures, pourtant, répondit Sigmar, et les collines sont riches en minerai de fer.

— Je sais, mais je préfère nos terres. Ici, nous sommes un peu trop près des montagnes de l'est pour mon goût. Il y a des légions d'orques qui s'agitent dans ces montagnes et ça porte malheur de rechercher les ennuis.

— Tu penses que c'est ce que nous faisons ? Chercher des ennuis ?

— Ce n'est pas le cas ? riposta Wolfgart en déplaçant dans son dos le poids de sa grande épée dont le pommeau lui fit dégouliner de l'eau sur l'épaule. Quel autre nom pourrions-nous donner au fait de pénétrer ainsi sans permission sur les terres des Asobornes ? Oh, quand on le dit, ça paraît merveilleux, je te l'accorde, un pays plein de guerrières bien girondes... mais j'ai entendu parler des intrus dont elles ont fait des eunuques et j'ai bien l'intention de sauvegarder ma virilité, moi, et d'avoir de nombreux fils.

— N'étais-tu pas celui qui pensait que ce serait divertissant de passer la nuit avec l'une de ces femmes asobornes ? Il me semble me souvenir que tu as bien rigolé lorsque la reine Freya est venue me... tâter.

Wolfgart éclata de rire.

— Oh oui, c'était tordant. Si tu avais vu ta tête !

— C'est une forte femme, il n'y a pas de doute, sourit Sigmar, avec une petite grimace au souvenir de la poigne de la reine.

— Raison de plus pour ne pas s'aventurer ici, pas vrai ?

Sigmar secoua la tête et agita la main en direction des chariots.

— Non. Si nous voulons nous faire des alliées des Asobornes, il faut leur montrer que nous sommes sérieux.

— Ça, il est vrai que nous leur apportons suffisamment d'armes pour qu'elles s'en rendent compte, bougonna Wolfgart avec un hochement de tête amer. Et les chevaux font partie de mes meilleurs étalons et de mes plus fortes juments.

— Il ne s'agit pas d'un tribut, Wolfgart. Je pensais que tu l'avais bien compris.

— Mais ça ne me paraît pas juste. Avec ce que nous venons d'offrir aux Taléutes, tout ça représente beaucoup plus que ce que nous pouvons nous permettre de donner. Nos propres guerriers pourraient faire bon usage de ces armes et ce sont eux qui devraient porter ces armures. Et puis, est-ce vraiment raisonnable de donner aux Asobornes les moyens d'élever des chevaux plus rapides et plus vigoureux ?

Sigmar retint l'exclamation irritée qui lui montait aux lèvres. Même après toutes ces années, son ami ne parvenait toujours pas à se faire à l'idée de la nécessité d'unir toutes les tribus des hommes afin qu'elles collaborent. Les rivalités tribales étaient toujours puissantes et Sigmar savait que bien des années s'écouleraient encore avant que la race humaine ne parvienne à passer au-dessus des petites querelles mesquines qu'elle devait à la géographie pour enfin consentir à ne faire qu'une entité.

Sans répondre à Wolfgart, il partit au petit galop vers l'avant du convoi, laissant derrière lui les guerriers et les chariots pour aller rejoindre ses éclaireurs. C'étaient des cavaliers émérites, vêtus d'armures légères, de simples cuirasses de cuir durci et des casques de bois recouvert de cuir et armés d'arcs courts à double courbure.

La configuration du terrain était dangereuse à cet endroit ; des centaines d'assaillants auraient pu se dissimuler dans les creux et les replis des collines sans qu'ils aient la moindre chance de les détecter. Plus loin, le chemin s'incurvait pour contourner une chute d'eau qui dévalait le flanc d'une colline et la route était bordée de nombreux buissons et de gros rochers.

Ils étaient en rase campagne. D'une certaine manière, le ciel leur semblait plus vaste et ils avaient la sensation que les nuages gris les recouvraient comme un couvercle. La pluie menaçait du côté des montagnes et, lorsque Sigmar regarda en direction de l'immense muraille de roche noire qui s'élevait en bordure du monde, un frisson prémonitoire lui courut le long de l'échine.

Wolfgart avait raison. Il n'était pas bon de se trouver si près de la lisière des terres civilisées car de redoutables créatures se tapissaient dans ces montagnes, d'innombrables tribus de peaux-vertes étaient sur le pied de guerre, n'attendant que l'apparition d'un seigneur de guerre capable de les mener à la conquête des terres des hommes.

C'était encore une raison supplémentaire de s'allier avec les tribus de l'est.

Il savait peu de choses des Asobornes, excepté le fait que leur société était farouchement matriarcale et gouvernée avec autant de passion que de férocité par la reine Freya. Quant aux tribus qui vivaient plus loin à l'est et au sud, les Brigondiens, les Ménogoths et les Mérogens, elles lui étaient encore moins bien connues.

Ce voyage au cœur des territoires asobornes *était* risqué, mais il était également nécessaire. Rien ne suscitait la peur comme l'ignorance et, en dépit

du danger, il fallait que Sigmar apprenne à connaître ces autres tribus s'il voulait que son rêve d'un empire des hommes devienne un jour une réalité.

S'étant assuré que les éclaireurs et les cavaliers de l'avant-garde étaient aussi vigilants qu'il le fallait, Sigmar arrêta sa monture pour laisser le temps au convoi de le rattraper. La pluie qui menaçait depuis un moment se mit soudain à tomber.

Wolfgart et la compagnie arrivaient tout juste à sa hauteur quand des multitudes de gorges lancèrent un sauvage hurlement. Le sol sembla prendre vie et des centaines de silhouettes surgirent là où personne n'avait rien vu auparavant.

Des créatures bondirent de leurs cachettes, nues ou demi-nues, portant des capes couvertes de touffes de fougères et d'herbe sous lesquelles elles s'étaient camouflées au milieu des buissons et des gros rochers.

— Aux armes ! hurla Sigmar en entendant un grondement de roues de chars plus loin, derrière le virage. Il empoigna Ghal Maraz tandis que ses guerriers se précipitaient dans la boue, en s'éclaboussant les uns les autres, et allaient se placer en formation sur la route, devant le convoi des chariots.

Ils pointèrent leurs lances vers l'avant et les archers prirent position derrière les lanciers, de manière à pouvoir décocher leurs flèches par-dessus la tête de leurs camarades. Talonnant son destrier, Sigmar remonta vers la première ligne, s'attendant à essuyer une mortelle volée de flèches d'un instant à l'autre. Alors que les archers unberogens bandaient leurs arcs, Sigmar s'aperçut que les Asobornes ne faisaient aucun mouvement pour les attaquer et il comprit quelle énorme erreur il risquait de commettre en donnant l'ordre de tirer.

C'était bien une embuscade, mais elle n'était pas destinée à les tuer.

— Attendez ! cria-t-il. Détendez les arcs. Que personne ne tire !

À ces paroles, les hommes se regardèrent, l'air perplexe, mais il réitéra son ordre à plusieurs reprises. La pluie tombait dru, noyant le paysage dans une brume grisâtre, mais il vit néanmoins que les étranges silhouettes qui les entouraient étaient celles de femmes quasi-nues si l'on excepte les pagens qui leur ceignaient les reins et les torques de fer et les poignets de force en bronze dont elles s'étaient parées. Chacune était armée de deux épées et arborait des tatouages de guerre qui leur donnait un aspect féroce. Elles avaient la tête rasée par endroits et décorées d'étranges colifichets.

Chaque guerrière se tenait parfaitement immobile, comme figée, et cette immobilité les rendait plus effrayantes que n'importe quel hurlement de guerre n'aurait pu le faire. D'un coup d'œil, Sigmar estima le nombre des guerrières qui les encerclaient à trois cents au moins et il eut peine à croire qu'ils aient pu se laisser prendre dans une telle embuscade. Qu'était-il arrivé à Cuthwin et Svein ?

Wolfgart arriva près de lui au galop, sa grande épée levée devant lui, une expression accusatrice sur le visage.

— Je t'avais bien dit que c'était une contrée dangereuse !

Sigmar secoua la tête.

— Si elles avaient voulu nous tuer, nous serions déjà morts.

— Alors que veulent-elles ?

— Je pense que nous n'allons pas tarder à le savoir, répliqua Sigmar en voyant une vingtaine de chars de guerre apparaître à flanc de colline et s'avancer dans leur direction, sous les trois bannières de la reine Freya qui claquaient au vent, fixées à des perches pointues.

Sigmar cligna des paupières lorsqu'on lui retira le tissu qui lui bandait les yeux et il vit qu'il se trouvait à l'intérieur d'une grande pièce aux murs de terre battue illuminée par des centaines de lanternes et par la lueur d'un vaste foyer creusé dans le sol. Une puissante odeur de terre mouillée et de laine humide lui monta aux narines et il se passa la main sur le visage et dans la chevelure.

À ses côtés, Wolfgart paraissait aussi surpris que lui de ce changement de décor.

La pluie avait cessé lorsque les conductrices des chars avaient encerclé leur convoi. Bien que nul n'ait esquissé de mouvement ouvertement agressif, la tension était palpable. Nue, à l'exception de sa longue cape et de ses tatouages, une femme de haute taille, aux épaules bien découplées, avait sauté du char de tête et était venue se planter devant eux dans une attitude de défi.

Cuthwin et Svein étaient attachés dans un char, derrière elle, et Sigmar avait perçu leur profond embarras au fait qu'ils n'osaient pas tourner le regard vers lui.

— Tu es celui que les Unberogens nomment leur roi ? l'avait interpellé la femme.

— C'est moi, lui avait confirmé Sigmar, et voici mon frère d'armes, Wolfgart.

La femme les avait salués d'un signe de tête très bref.

— Je suis Maedbh des Asobornes, avait-elle proclamé. La reine Freya vous a déclaré amis de sa tribu. Vous allez nous suivre jusqu'au village de Trois collines.

— Et si nous ne le voulons pas ? avait lancé Wolfgart avant que Sigmar n'ait pu répondre.

— Alors tu quitteras nos terres, Unberogen, avait répliqué Maedbh, ou bien tu mourras ici.

— Nous allons vous suivre, avait répondu précipitamment Sigmar, car j'ai grand désir de voir la reine Freya. Je lui apporte des présents venus de mon royaume et je souhaite les lui offrir en personne.

— Tu la désires ? lui avait demandé Maedbh en faisant avancer deux guerrières d'un signe de la main. C'est très bien, les choses seront moins douloureuses ainsi.

— Douloureuses ? Comment ça ? s'était inquiété Sigmar tandis que les deux femmes couvertes de peintures de guerre avaient déroulé des bandes de

tissu qu'elles portaient aux poignets et s'étaient apprêtées à leur couvrir les yeux.

Wolfgart avait abaissé la pointe de son épée jusqu'à hauteur de la poitrine de la femme asoborne.

— Qu'est-ce que cela ? Il n'est pas question qu'on nous aveugle.

— Les chemins secrets qui mènent au palais de la reine des Asobornes ne sont pas destinés à être vus par les yeux des hommes, avait répondu Maedbh. Vous irez les yeux bandés ou vous ferez demi-tour.

— Vous allez bander les yeux de tout le monde ? avait rageusement grondé Wolfgart.

— Non. Seulement vous deux et ceux qui transportent vos cadeaux. Les autres guerriers resteront ici.

— Non mais dis donc... s'était exclamé Wolfgart avant que Sigmar ne le fasse taire d'un geste.

— Très bien, avait repris Sigmar. Nous acceptons tes conditions. Me donnes-tu ta parole qu'aucun mal ne sera fait à mes guerriers ?

— S'ils restent ici et n'essaient pas de nous suivre, il ne leur arrivera rien.

Wolfgart s'était tourné vers Sigmar, l'air furieux.

— Tu vas laisser ces maudites femelles nous bander les yeux et nous emmener Ulric seul sait où ? avait-il craché. Sans le moindre garde du corps ? Elles vont nous couper les burnes et nous les servir pour le petit-déjeuner, vieux !

— C'est la seule chose à faire, Wolfgart. Nous sommes venus jusqu'ici pour rencontrer Freya, après tout.

Wolfgart avait craché sur le sol.

— Si je ne suis plus capable de donner un petit-fils à mon père lorsque nous rentrerons, ce sera à toi de lui expliquer pourquoi.

On leur avait étroitement bandé les yeux et, au milieu des protestations des hommes, les guerrières asobornes avaient emmené Sigmar et Wolfgart. En partant, Sigmar avait lancé un ordre à l'intention de Cuthwin et Svein.

— Ne faites aucune tentative pour nous suivre ! Restez ici jusqu'à notre retour.

Pour autant que Sigmar ait pu s'en rendre compte on les avait guidés à travers une forêt mais il lui avait été impossible de deviner dans quelle direction car leur chemin les avait menés par-dessus des collines et à travers des vallées abritées et des sous-bois broussailleux. Bien qu'il eut fait tout son possible pour essayer de conserver le sens de l'orientation, il n'avait bientôt plus eu la moindre notion de l'endroit où il pouvait se trouver ou de la distance qu'ils avaient pu parcourir.

Enfin, il avait perçu les bruits et les odeurs caractéristiques d'une communauté humaine. Toutefois, ce n'était pas le terme de leur périple et ils avaient continué à avancer dans un espace tout en longueur, fermé, tout résonnant d'échos et rempli d'odeurs humides et terreuses. Sigmar avait senti la chaleur et la fumée d'un feu et il avait eu la sensation d'un grand espace au-

dessus de lui.

On leur avait retiré leurs bandeaux et Sigmar s'était retrouvé à l'intérieur du palais de la reine des Asobornes. Cet endroit ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu voir auparavant. Les murs s'incurvaient vers le haut comme s'il se trouvait à l'intérieur d'un gigantesque tumulus funéraire et des racines d'arbres s'entrelaçaient comme des serpents au sommet du dôme, au-dessus de sa tête, et ce plafond était percé d'un trou consolidé par un cadre de bois afin de permettre à la fumée de s'échapper.

Des centaines de guerriers des deux sexes étaient rassemblés dans cette grande salle, vêtus de jambières à rayures et de longues capes. La plupart étaient torse nu et avaient les bras ornés de torques de bronze. Leurs poitrines et leurs cous étaient tatoués de volutes et d'arabesques. Sigmar remarqua qu'ils étaient tous armés d'épées de bronze.

— Ulric, protège-nous, avait murmuré Wolfgart à la vue de la reine farouche qui présidait l'assemblée, assise sur son trône surélevé.

Dans toutes les circonstances, la reine Freya était toujours superbe à voir, mais là, dans son domaine, elle était véritablement extraordinaire. Elle était assise, dans une pose langoureuse, sur un berceau de racines aux courbes gracieuses drapées de fourrures. Ces racines avaient été soigneusement façonnées par des mains humaines, au fil des siècles, afin de former le trône des reines asobornes.

Sa chair était dénudée mais elle portait un torque doré autour du cou, un kilt de bandes de cuir et un manteau de mailles de bronze chatoyantes. Sa chevelure retombait comme une cascade de cuivre en fusion, retenue par une couronne d'or ornée d'un gros rubis scintillant.

Freya fit basculer ses jambes par-dessus son trône et se dressa devant eux, brandissant un trident qu'elle avait pris des mains de la guerrière Maedbh qui se tenait à ses côtés. Devant les ondulations de la musculature de ses bras minces et puissants, Sigmar n'eut pas la moindre tentation de mettre sa force en doute.

— Je savais que tu ne tarderais pas à venir à moi, déclara Freya en descendant de la plateforme sur laquelle se trouvait son trône. Sigmar ne put s'empêcher d'admirer sa féminité et le galbe de sa silhouette. Elle s'avança. Son manteau de mailles lui couvrait partiellement la poitrine, mais ce qu'il dissimulait se révélait d'une manière tentatrice à chaque mouvement de ses hanches et de ses épaules.

— C'est un grand honneur d'être admis dans votre palais, reine Freya, lui répondit Sigmar avec une courte révérence.

— Tu es venu des territoires taléutes, continua Freya. Pourquoi pénètres-tu dans mon domaine à présent ?

Sigmar déglutit.

— Je suis venu vous apporter des présents, reine Freya.

— Des armures de fer et des épées forgées par les nains, répondit Freya en inclinant la tête sur le côté. Je les ai vues et elles me plaisent. Les chevaux

sont-ils pour moi, eux aussi ?

Sigmar opina.

— Ils sont pour vous. Wolfgart, ici présent, est un éleveur de chevaux de grand talent et ces coursiers sont les plus puissants et les plus rapides de toutes les terres environnantes. Ces animaux font partie de ses meilleurs étalons et juments et ils vous donneront de nombreux poulains magnifiques.

Freya s'approcha tout près de Sigmar et celui-ci sentit son poulx accélérer à l'odeur des huiles dont elle parfumait sa peau et ses cheveux. La reine des Asobornes était grande et son regard vert émeraude, farouche et pénétrant, se posa sur Sigmar avec une lueur gourmande.

— Ses meilleurs étalons, répéta Freya avec un large sourire.

— C'est vrai, acquiesça Sigmar. Vous n'en trouverez nulle part de meilleurs.

— C'est ce que nous verrons, répondit-elle.

Le soleil approchait du zénith lorsque Sigmar émergea du palais de la reine Freya, épuisé et heureux de sentir le vent sur son visage Il était couvert d'égratignures et se sentait aussi faible que le jour où il s'était éveillé au sortir du val gris.

Inondé de lumière dorée, il tourna le visage vers le soleil, se délectant du bleu du ciel à présent que la tempête était passée. Une grande colline s'élevait dans son dos, parfaitement arrondie et couronnée d'un bosquet d'arbres à l'écorce rouge, couverts de fleurs à l'odeur suave. Le palais souterrain de la reine se trouvait sous ces arbres et l'entrée en était si bien dissimulée que les yeux ne pouvaient la voir à moins de la chercher avec beaucoup d'attention.

Malgré le fait qu'il venait tout juste de sortir du palais, Sigmar se rendit compte qu'il pouvait à peine en retrouver l'entrée. Il regarda autour de lui et vit des Asobornes qui vaquaient en riant à leurs occupations journalières. Ça et là, il aperçut de minces filets de fumée montant de maisons enterrées ou peut-être d'une forge.

Ces gens de l'est avaient de longs membres déliés ; ils étaient clairs de peau, avec des cheveux blonds ou roux et avaient tous le corps couvert de tatouages. Sigmar vit autant d'hommes que de femmes passer devant lui, allant d'un côté à l'autre de leur village si habilement caché aux regards, mais il remarqua que c'étaient surtout les femmes qui portaient des armes et marchaient du pas conquérant du guerrier.

Un orgueil féroce brûlait dans le cœur des Asobornes. Vouloir les soumettre aurait été équivalent à s'attacher sur le dos d'un jeune cheval enragé, mais l'accord était conclu et, après s'être furieusement accouplés à de nombreuses reprises, Freya et lui avaient échangé des serments qui scellaient l'alliance de leurs épées.

Son dos était douloureux et il avait l'impression d'avoir été soumis à une flagellation en règle, quant à sa poitrine et son abdomen, ils portaient la marque des dents aiguës de Freya depuis les clavicules jusqu'au pelvis.

Lorsqu'il s'était rhabillé après être finalement sorti du lit de la reine, la toile de son pantalon l'avait brûlé à l'aîne.

Sigmar se promena parmi les sujets de la reine et aperçut les pentes raides et boisées des deux autres collines qui donnaient leur nom au village asoborne. Il distingua des habitations construites au sommet des arbres et nichées au creux de leurs racines enchevêtrées. Un moulin avait été installé dans le tronc d'un grand chêne et ses ailes tournaient lentement, entraînant une meule qui devait se trouver sous la colline. Un ruisseau bondissant sinuait à travers le village et Sigmar s'agenouilla sur la berge pour plonger la tête dans ses eaux au cours rapide, laissant le froid le saisir et emporter sa fatigue et l'arrière-goût des potions que lui avait fait boire Freya, sous prétexte qu'elles lui permettraient de prolonger la joute amoureuse.

Il s'accroupit et rejeta la tête en arrière, laissant l'eau lui couler le long du dos et de la poitrine. Clignant des paupières pour chasser les dernières gouttelettes, il démêla sa longue chevelure dorée de la main et la rassembla en un catogan puis l'attacha à l'aide d'un lien de cuir.

— Alors, tu y es arrivé ? lui demanda une voix amusée derrière lui.

— Arrivé à quoi, Wolfgart ? répliqua Sigmar en se relevant et en pivotant pour faire face à son frère d'armes.

Contrairement à lui, celui-ci avait l'air frais et dispos et son regard brillait de malice et d'amusement.

— Es-tu arrivé à remporter la victoire contre Freya ? Tu n'as sûrement pas oublié le conseil de ton père qui disait qu'il ne faut coucher qu'avec des femmes que l'on est sûr de pouvoir vaincre à la lutte ?

Sigmar haussa une épaule.

— Peut-être. Je n'en sais rien. Je ne pense pas que Freya considère qu'il y ait beaucoup de différence entre l'amour et la lutte. En tous cas, j'ai certainement l'impression de m'être battu toute la nuit.

— Et tu en as l'allure, mon frère, lança Wolfgart en lui tournant autour et en inspectant son dos. Par les dieux vivants ! On dirait vraiment que tu t'es colleté avec un ours !

— Ça suffit, s'écria Sigmar en s'arrachant aux attentions de son ami. Et pas un mot de tout cela à notre retour. Je ne plaisante pas.

— Oh, bien sûr que non, répondit Wolfgart en souriant. Je serai muet, mes lèvres seront plus serrées que les cuisses d'une vierge lors de la nuit de sang.

— On a connu plus hermétique, remarqua Sigmar.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Wolfgart, visiblement aux anges devant la gêne de Sigmar et ignorant son regard menaçant, sommes-nous alliés avec les Asobornes ? Ont-elles accepté nos cadeaux ?

— Oui, avec joie. Tous nos présents ont plu à la reine, tout comme tes chevaux.

— Il n'aurait plus manqué que ça ! s'exclama Wolfgart. Je lui ai donné Cœur de Flamme et Crin Noir, les deux meilleurs étalons de mon troupeau. On pourrait leur faire porter une armure d'une tonne et ils laisseraient encore

sur place les poneys que les Asobornes attellent à leurs chars. Dans quelques années, elles auront des chevaux de guerre dignes de ce nom.

— Freya l'a bien compris et c'est pour cela que nous avons conclu l'alliance des épées.

Wolfgart lui administra une bourrade dans le dos et se mit à rire en voyant sa grimace de douleur.

— Allons, frère, nous savons tous les deux pour quelle raison elle t'a fait ce serment.

— Pourquoi, selon toi ?

— Quand la sève d'un mâle unberogen monte, il n'existe aucune femme au monde qui soit capable de dire non !

Plus tard ce même jour, ils retrouvèrent leurs guerriers. Cette fois, cependant, en tant qu'alliés des Asobornes, on ne leur banda pas les yeux. Lorsqu'ils passèrent la crête de la colline sur leurs chevaux et arrivèrent en vue des unberogens rassemblés, les hommes lancèrent une grande acclamation et Sigmar jeta un sombre regard d'avertissement à Wolfgart qui affecta une expression de nonchalance suprême.

Sigmar fut heureux de voir que les Asobornes avaient tenu parole et qu'aucun de ses guerriers n'avait subi le moindre mal. Toutefois, les hommes étaient clairement soulagés que leur roi soit de retour.

Cette fois encore, c'était Maedbh qui les avait accompagnés dans un char de bois laqué de noir orné d'un liseré de bronze et tiré par un attelage de deux robustes poneys des plaines. Les roues de son char étaient équipées de lames de faux miroitantes. En se remémorant le frisson apeuré qui avait saisi ses hommes à la vue des chars, Sigmar sut que lorsque ceux-ci seraient tirés par de puissants chevaux unberogens, ils seraient quasiment impossibles à arrêter dans une bataille.

Maedbh arrêta son char et descendit de la plateforme où elle combattait ordinairement pour se diriger à grands pas vers Sigmar et Wolfgart. Elle irradiait de la même fougueuse beauté que sa reine et Sigmar dissimula son amusement en devinant la raison pour laquelle elle venait ainsi les rejoindre.

— Tu quittes nos terres en ami, roi Sigmar, lui dit-elle.

— Nous sommes du même peuple, à présent, répondit-il. Si vos terres devaient être menacées, nos épées seraient vôtres et vous n'auriez qu'à appeler à l'aide.

— La reine Freya m'a dit que tu étais un homme endurant. Tous les hommes des Unberogens sont-ils comme toi ?

— Tous les Unberogens sont des hommes forts, acquiesça Sigmar.

Maedbh eut un hochement de tête approbateur et avança pour se planter devant Wolfgart. Avant que son frère d'armes ait pu articuler une parole, Maedbh lui agrippa la nuque d'une main, l'entrejambe de l'autre et l'attira contre elle pour lui donner un long baiser passionné.

Une acclamation assourdissante monta de la compagnie des guerriers

unberogens et Sigmar éclata de rire en voyant Wolfgart se débattre dans l'étreinte de fer de la redoutable guerrière. Enfin elle le relâcha et remonta sur son char.

— Reviens-moi à l'été, Wolfgart des Unberogens, lui cria-t-elle en faisant pivoter son char. Si tu reviens, nous unirons nos mains et nous ferons de beaux enfants ensemble !

Le char de Maedbh disparut rapidement derrière le virage de la route et Sigmar mit son bras sur les épaules de son frère d'armes, muet de stupéfaction à la suite de ce qu'il venait de subir.

— On dirait que je ne suis pas le seul à avoir fait bonne impression, remarqua-t-il d'un ton malicieux.

Cormac Hachesang se tenait sur le rivage d'une mer d'un gris de fer et contemplait les ruines de ce qui lui restait de son peuple. Sa fureur le fit grincer des dents et il sentit que la rage du berserk menaçait à nouveau de le submerger mais il réprima sauvagement la colère qui montait en lui. Avec ses guerriers, Sigmar des Unberogens les avait quasiment anéantis, chassés de leurs terres ancestrales et contraints de se réfugier dans cet endroit oublié des dieux, de l'autre côté de l'océan.

Les rivages sud de cette terre maudite étaient lugubres, accablés de neige et balayés par une bise hurlante, aussi glaciale que le souffle du plus puissant des démons des glaces, un vent impitoyable qui soufflait sans relâche sur le chapelet d'habitations de fortune disséminées le long de la côte.

Tous ces hameaux ne pouvaient espérer durer bien longtemps car les habitations avaient été bâties à l'aide de matériaux récupérés par le démantèlement de leurs drakkars-loups. C'était une fin ignominieuse pour les puissants vaisseaux qui avaient porté les loups des mers des Norsii à la bataille durant de si nombreuses années.

Ces mêmes navires les avaient amenés jusqu'ici depuis les territoires qui appartenaient aux rois du sud mais il ne leur restait pas beaucoup d'hommes qui connussent encore les arts du charpentier et du bâtisseur. Les misérables survivants de ce qui avait autrefois été le fier peuple des Norsii devaient à présent s'abriter dans des masures branlantes et traversées de courants d'air ou des cavernes alors qu'ils vivaient autrefois dans de puissants fortins réchauffés par de grands brasiers et emplis de guerriers.

Cormac se tenait à côté de Kar Odacen, le mystique aux épaules voûtées qui avait été le conseiller de son père, le roi des Norsii, tué au combat, pour tout ce qui touchait à la volonté des dieux. Cormac le méprisait profondément. Il aurait voulu le tuer en punition du désastre qui avait décimé son peuple, mais il était trop prudent pour courir le risque d'irriter les dieux et, à contrecœur, il s'était obligé à le laisser vivre.

Aussi loin que remontait la mémoire de Cormac, le mystique avait toujours conseillé les rois guerriers du nord et les anciens du clan murmuraient que ce même Kar Odacen se tenait déjà à la droite de son bisaïeul.

On pouvait certainement dire que l'homme avait l'air âgé, avec son crâne chauve et sa peau flétrie et ridée comme un vieux cuir. Il était squelettique et ses traits le faisaient ressembler à un corbeau. Malgré ses épaisses culottes de laine et la lourde cape de fourrure d'ours dans laquelle il s'était étroitement enveloppé, Cormac eut un frisson. Kar Odacen, quant à lui, ne semblait pas ressentir la morsure du vent glacé, en dépit du fait qu'il ne portait que de simples robes noires, élimées et trouées.

— Redis-moi pourquoi nous sommes là, vieil homme ? s'exclama Cormac d'un ton brusque. Tu vas nous faire attraper la mort à tous les deux si nous restons encore longtemps dans ce vent.

— Aie un peu de patience, mon jeune roi, répondit Kar Odacen, et un peu de foi aussi.

— Je n'ai guère de l'une ou de l'autre, gronda Cormac tandis qu'une bourrasque glacée semblait le transpercer d'un millier de pointes gelées. Si tu m'as fait venir pour rien, je te ferai sauter la tête.

— Épargne-moi tes vaines menaces, répliqua Kar. J'ai mille fois vu ma mort et elle ne viendra pas par ta hache.

Ravalant sa colère avec difficulté, Cormac se retourna vers les vagues. Très loin au sud, derrière les bancs de brume et au-delà des eaux noires du vaste océan, s'étendaient des terres fertiles au doux climat, des terres qui leur appartenaient autrefois.

Des terres qui leur appartiendraient à nouveau un jour.

Cormac avait encore sur la langue le goût de cendre qui lui était resté de ses navires en feu et de ses hommes brûlés vifs, lorsque les étranges machines de guerre de Sigmar avaient semé la mort en projetant leurs grandes sphères de flammes depuis le haut des falaises. Des milliers d'hommes étaient morts sur leurs bateaux enflammés et des milliers d'autres encore, noyés, entraînés vers les abysses.

Sigmar et ses alliés paieraient pour toutes ces morts et Cormac se jura qu'un jour viendrait où lui et tous ceux qui viendraient après lui retraverseraient les mers pour s'en aller porter le chant de la guerre au cœur du sud.

Cependant, Cormac savait que ces rêves devraient attendre un autre jour et il étouffa le feu qui couvait dans sa poitrine. La veille au soir, alors qu'ils se réchauffaient près du feu, Kar Odacen lui avait promis que les jours sanglants reviendraient bientôt et lui avait dit qu'il devait l'accompagner le lendemain à l'aube jusque sur cette grève désolée.

Cormac ne voyait rien qui puisse lui faire penser qu'il s'agissait d'autre chose que d'une promenade inutile, une perte de temps, et il était sur le point de se détourner pour s'en retourner vers le village lorsque Kar Odacen reprit la parole.

— Voici venir un être qui sera plus puissant que nous tous, même toi.

— Qui ?

— Regarde là-bas, lui dit Kar en tendant un doigt osseux vers les vagues. S'abritant les yeux de la main contre l'éclat éblouissant du ciel pâle,

Cormac aperçut une petite barque à la dérive, ballottée par la houle puissante. La marée la poussait vers le rivage et le vent faisait furieusement battre les lambeaux de sa voile déchirée et inutile. Cet esquif minuscule n'avait jamais été conçu pour traverser les étendues de l'océan et Cormac fut sidéré qu'il ait pu arriver jusque-là.

— D'où vient cette barque ? demanda-t-il.

— Des terres du sud, répondit Kar Odacen.

Le petit voilier se rapprocha de la rive et, comme il s'inclinait en avant sur la crête d'une grosse vague, Cormac vit un homme affalé dans le fond.

— Va, lui ordonna Kar Odacen lorsque l'embarcation fut assez près pour que l'on puisse l'attraper. Va le chercher.

Avec un regard hostile au mystique, Cormac obéit et s'avança dans la mer en pataugeant. Le froid le frappa comme un coup de poing et ses jambes s'engourdirent en une fraction de seconde. Il s'avança jusqu'à avoir de l'eau au-dessus de la taille, avec la sensation que le froid le dépouillait de ses forces vitales à chaque seconde qui passait.

La barque arriva à sa hauteur. Il agrippa les planches gauchies du plat-bord et fit rapidement demi-tour, tirant le petit bateau vers le rivage. Il entendit un faible gémissement.

— Qui que tu sois, siffla-t-il entre ses mâchoires serrées, tu as intérêt à en valoir la peine.

Il lutta pour parvenir jusqu'à la plage et batailla pour tirer le bateau au sec. Il était transi de froid mais il vit que Kar avait allumé un feu sur le sable.

Était-il resté si longtemps dans l'eau ?

Kar Odacen s'approcha, le visage déformé par une expression grotesque d'intense curiosité, et Cormac se tourna vers l'homme qui gisait dans le fond du bateau. Celui-ci roula sur lui-même, se retourna sur le dos et ouvrit les yeux.

Une chevelure noire comme la nuit se répandait sur ses épaules et il avait le visage émacié. Pourtant, malgré sa barbe de plusieurs jours et sa maigreur, il était d'une beauté saisissante. Une épée reposait dans le fond du bateau, dans son fourreau, et il s'agita faiblement, tendant la main vers son arme.

Cormac tendit la main et arracha le fourreau de ses doigts impuissants. Dégainant la lame, il la pointa sur la gorge du naufragé.

— Méfie-toi, avertit Cormac. Ça porte malheur d'être tué par sa propre épée.

Il tint l'épée devant lui, admirant sa belle lame de fer brillante, son impeccable équilibre et appréciant son poids qui convenaient parfaitement à son allonge et à sa force. Elle était véritablement magnifique et il ressentit soudain le désir de l'abaisser.

— Qui es-tu ? interrogea-t-il d'un ton autoritaire.

L'homme se lécha les lèvres et essaya de répondre, mais il avait la bouche desséchée par les longues et innombrables journées qu'il avait passées en mer et il ne parvint qu'à émettre un son rauque et presque inaudible. Kar Odacen

lui tendit une gourde de peau et il but avidement, à grandes lampées.

Enfin, il lâcha la gourde.

— Je me nomme Gerréon, murmura-t-il.

Kar Odacen secoua la tête. — Non. Cela, c'est le nom de ton ancienne vie. À partir de maintenant, tu porteras un autre nom, un nom qui t'a été donné dans les temps anciens par les divinités du nord.

— Dis-moi... souffla Gerréon d'un ton suppliant.

— Tu porteras le nom d'Azazel.

La Condition d'un Roi

La ligne de bataille du roi berserk se trouvait encore à près d'une lieue, pourtant les hurlements stridents qui en montaient étaient clairement audibles depuis le campement des Unberogens. Sigmar sentit peser sur lui le poids de ses vingt-six années. Il détestait l'idée que ses adversaires, sur ce champ de bataille, allaient devoir être des hommes et non des peaux-vertes.

Le soleil brillait haut et clair et l'air était frais. Les dernières neiges s'accrochaient encore aux pics des montagnes du nord et les vents de l'hiver soufflaient toujours depuis la côte ouest. Une armée de près de douze mille guerriers unberogens avait établi son campement dans les confins sauvages de la terre des Thuringiens, prêts à engager le combat contre les guerriers couverts de peintures de guerre du roi Otwin.

Depuis l'aube, on entendait résonner dans la forêt les hululements des berserks fous furieux et les Unberogens faisaient le signe des cornes afin d'éloigner les mauvais esprits qui, disait-on, se rassemblaient dans ces forêts pour pousser les hommes à la folie.

Des centaines de petites troupes étaient rassemblées autour de petits feux ; les hommes échangeaient des plaisanteries avec de grands rires bruyants et affûtaient leurs lames déjà aiguisées comme des rasoirs ou offraient des prières à Ulric pour que celui-ci les aide à combattre vaillamment. L'odeur de la viande grillée et du gruau d'avoine planait dans les airs, mais la plupart des guerriers mangeaient frugalement, bien conscients qu'il n'était guère souhaitable d'avoir la vessie et les boyaux pleins avant de se lancer à l'attaque.

Les Loups Blancs prenaient soin de leurs montures. Ils les bouchonnaient et leur attachaient la queue à l'aide de cordelettes, en préparation de la charge à venir. Les destriers n'étaient pas encore harnachés de leurs armures, car ils auraient besoin de toutes leurs forces lors de la bataille toute proche et il était inutile de les fatiguer en les obligeant trop tôt à porter cette charge.

L'armée se mobilisa. Chaque chef d'unité stimulait ses hommes et étouffait son feu en y jetant des poignées de terre. Ce qui était, peu de temps auparavant, une masse d'hommes rassemblés sans ordre ni organisation se transforma rapidement en une armée de guerriers disciplinés et le cœur de Sigmar se gonfla de fierté à ce spectacle.

Il entendit des pas derrière lui et se retourna pour voir Wolfgart, Pendrag et Alfgéir approcher. Ils étaient tous vêtus en guerre et Pendrag portait la bannière écarlate de Sigmar. Le visage du maréchal du Reik arborait une

expression sévère et même Wolfgart avait l'air mal à l'aise à l'idée de la bataille qu'ils étaient sur le point d'engager.

— Belle journée pour la bagarre, lui lança Wolfgart sur un ton acide. Les corbeaux se rassemblent déjà.

Sigmar hocha la tête tristement car l'issue du combat ne faisait guère de doute. Les hommes qui s'opposaient aux Unberogens étaient à peine six mille et l'armée de Sigmar n'avait jamais connu de défaite.

— Il n'y a rien de beau là-dedans, répondit-il. De nombreux hommes vont mourir aujourd'hui et pour quoi ?

— Pour l'honneur, répliqua Alfgéir.

— L'honneur ? répéta Sigmar en secouant la tête. Où vois-tu de l'honneur ici ? Nous sommes au moins à deux contre un contre les hommes d'Otwin. Il ne peut pas gagner et il doit bien le savoir.

— Il ne s'agit pas de victoire, Sigmar, intervint Pendrag.

— De quoi s'agit-il alors ?

— Réfléchis un peu à ça : si nos terres étaient envahies, est-ce que nous ne combattrions pas ? lui demanda Pendrag. Même si nous étions complètement dépassés, nous nous battrions quand même pour défendre nos terres.

— Mais nous ne sommes pas des envahisseurs, protesta Sigmar. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter cette guerre. J'ai offert l'alliance des épées au roi Otwin et je lui ai proposé de se joindre à nous, mais il a refusé de voir chacun des émissaires que je lui ai envoyés.

Alfgéir haussa les épaules et resserra les sangles de sa cuirasse.

— Otwin est un vieux malin ; il sait qu'il ne peut pas gagner, mais il sait aussi qu'il ne restera pas roi très longtemps s'il ne fait rien pour nous résister. Lorsque nous l'aurons vaincu, il cherchera un arrangement, car alors il aura satisfait à l'honneur.

— Des milliers d'hommes vont mourir pour satisfaire son idée de l'honneur, maugréa Sigmar. C'est de la folie.

— Peut-être bien, acquiesça Alfgéir, mais je ne peux pas m'empêcher de l'admirer pour cela.

Wolfgart tira sa grande épée du fourreau qu'il avait dans le dos.

— Ach, finissons-en et rentrons à la maison.

Sigmar sourit, devinant la cause de son irritation et ravi de pouvoir changer de sujet.

— Ne t'inquiète pas, frère. Nous ferons tout ce qu'il faut pour te conserver en vie et te ramener à Maedbh.

— Assurément. Elle nous pendrait par les tripes s'il t'arrivait quelque chose, ajouta Pendrag.

En dépit des dangers qu'il y avait à voyager durant l'époque des neiges, Wolfgart était retourné dans l'est peu après le retour de leur expédition sur les terres de la reine Freya et il avait hiverné chez les Asobornes. À son retour, au printemps, il arborait fièrement un tatouage sur le bras, en signe de fiançailles avec Maedbh. Lorsque cette sanglante affaire avec les Thuringiens serait

terminée, il devait s'unir à la guerrière asoborne et ils échangeaient leurs vœux sur la pierre du Serment de Reikdorf.

Sigmar était heureux du bonheur de son ami et il se faisait déjà une fête des réjouissances qui accompagnaient toujours la cérémonie de l'union des mains. Toutefois, il ressentait une certaine mélancolie lorsque ses pensées se tournaient vers Ravenna. De nombreuses années s'étaient écoulées depuis sa mort mais il ne se passait pas une journée sans que Sigmar ait une pensée pour elle.

Même lorsqu'il avait partagé la couche de Freya, c'était le visage de Ravenna qui était dans son esprit.

Il chassa ces souvenirs car il ne voulait pas attirer la malchance en pensant aux morts avant la bataille.

Les trompettes unberogens lancèrent leurs appels stridents et l'armée se prépara à marcher au combat. Sigmar serra la main de chacun de ses camarades.

— Combattez bien, mes amis, leur dit-il. Si nous devons nous battre pour l'honneur, qu'au moins ce soit rapide.

Balançant son marteau dans la poitrine d'un guerrier Thuringien, Sigmar pivota sur un talon et bloqua l'attaque d'un lancier à l'aide de l'épée qu'il avait dans l'autre main. Il percuta l'homme en pleine face d'un coup de coude, bondit par-dessus son corps qui s'affaissait et se rua, épaule en avant, sur le guerrier qui se trouvait juste derrière celui-ci. La hache d'un berserk fit éclater son bouclier et il se mit à saigner d'une dizaine de coupures peu profondes.

Le vacarme des hurlements était assourdissant. Des milliers de guerriers tribaux endurcis bataillaient furieusement, se frappant de la hache et de l'épée, transperçant leurs adversaires de leurs lances ou de leurs poignards. L'armée du roi Otwin était en train de se désintégrer sous la violence de la charge des Unberogens. Les Loups Blancs d'Alfgéir avaient enfoncé le flanc gauche de l'ennemi et écrasaient les guerriers en armures légères qui se trouvaient là. Vifs et agiles, les cavaliers avaient pris le flanc droit par un mouvement tournant tandis que les lanciers et les bretteurs soutenaient sans broncher la charge furieuse des berserks, au centre.

Encadré de Pendrag et Wolfgart, Sigmar avait attendu que les Thuringiens hurlants chargent dans leur direction. La plupart étaient nus et avaient le corps peint de spirales multicolores. Leurs cheveux étaient enduits d'une pâte à base d'argile et de craie et façonnés en pointes durcies qui se dressaient sur leurs têtes. Les yeux révulsés et la bave aux lèvres, ils agitaient d'énormes haches et d'imposantes épées.

Un véritable géant au visage percé de multiples anneaux et de pointes de métal se précipita sur Sigmar. Il était d'une taille impressionnante et son corps musculeux saignait en plusieurs endroits des profondes coupures qu'il s'était lui-même infligées. Sigmar plongea pour esquiver sa hache qui s'abattait sur

lui en sifflant. Celle-ci décrivit un arc de cercle et alla couper en deux un autre guerrier qui se trouvait tout près de lui. La hache revint en revers avec une rapidité foudroyante. Elle accrocha son épaulière et le souleva de terre.

Sigmar roula dans la boue, essayant désespérément de retrouver son équilibre. Une lance voulut le transpercer et il para le coup d'un balayage de l'avant-bras. La pointe se planta brutalement dans le sol et il expédia un brutal coup de pied à celui qui la tenait, lui brisant la rotule et le projetant en arrière. Le terrain était gras et glissant sous ses pieds, bourbeux à force d'être piétiné par les guerriers en pleine empoignade. Il se releva et le tranchant d'une épée lui passa en travers de la poitrine. Les mailles de fer de son haubert cédèrent sous la puissance du coup.

Son gambison molletonné portait une grande lacération mais les mailles avaient absorbé la force du coup. Il donna un coup de tête au guerrier à l'épée et lui asséna un violent coup de marteau dans l'entrejambe. Le géant à la hache se jeta sur lui derechef et Sigmar releva Ghal Maraz pour bloquer son attaque. L'impact fut retentissant et lui engourdit tout le bras mais il pirouetta vivement, pénétra sous la garde du guerrier et lui planta son épée dans le ventre.

L'épée lui échappa de la main et le géant lui frappa sauvagement le visage du manche de sa hache. Un jet de sang jaillit de sa lèvre fendue, son champ de vision se piqueta d'étoiles et il vacilla sous la force du coup.

Malgré cette blessure mortelle, le géant revint à la charge, apparemment indifférent à l'épée toujours plantée dans son abdomen. Il leva sa hache avec un hurlement dément, dans un tel état de furie guerrière qu'il ne ressentait plus la douleur. Sigmar plongea pour éviter le coup mortel qu'il essayait de lui porter, avança d'un pas et donna un violent coup de marteau sur la poignée de sa propre épée, toujours planté dans le ventre de son adversaire. L'impact fit plonger la lame plus profondément encore dans la chair de l'homme, jusqu'à ce que la garde soit pressée contre sa peau.

Le berserk tendit la main et l'empoigna par les cheveux, lui rejetant la tête en arrière de manière à exposer sa gorge. La hache monta et Sigmar tendit la main. Saisissant la poignée de son épée, il posa le pied contre le ventre du géant.

Il fit tourner la lame de son arme et tira. L'épée se libéra. Sigmar tournoya sur lui-même et l'abattit de toute sa force sur le côté du cou de son ennemi. En voyant le geyser cramoisi jaillir spasmodiquement de la blessure, Sigmar sut qu'il avait touché une artère.

L'homme chancela et Sigmar frappa à nouveau, en arc de cercle ascendant, jetant son ennemi à terre d'un coup de marteau. Sa cotte de mailles perdait ses anneaux. Elle était déchirée et ne lui servait plus à rien. Sigmar profita du peu d'espace qui s'était créé autour de lui pour l'enlever rapidement et se mettre torse nu. Avec sa chevelure dénouée et embroussaillée et son visage comme un masque ensanglanté, il espéra qu'aucun de ses guerriers ne le confondrait avec un berserk thuringien.

Hors d'haleine, Pendrag apparut à ses côtés ; sa cotte de mailles était déchirée et sa hache dégoulinait de sang, mais il tenait toujours la bannière d'une main ferme.

— Dieux puissants ! J'ai bien cru que ce gros salopard ne tomberait jamais !

— Oui, haleta Sigmar. Il était vraiment robuste, celui-là.

— Es-tu blessé ? demanda Pendrag.

— Rien de grave, lui assura Sigmar. Il perçut une furieuse agitation plus loin, dans les rangs des Thuringiens, en dessous d'une bannière figurant des épées d'argent sur un champ noir.

— Suivez-moi, cria Sigmar. Je vois la bannière d'Otwin !

Pendrag hocha la tête et les guerriers unberogens formèrent une pointe de flèche autour de leur roi. Sans un mot de plus, Sigmar emmena ses guerriers vers le cœur de la bataille. De son œil exercé, il pouvait déjà voir que l'armée thuringienne était condamnée. Les Loups Blancs avaient percé le flanc et poussaient vers le centre de la mêlée, se frayant un sanglant chemin en direction de la bannière royale à grands coups de leurs redoutables marteaux.

Le flanc droit s'était disloqué et se réduisait à présent à quelques poches isolées qui se protégeaient derrière des remparts de boucliers. Seul le centre soutenait encore vaillamment l'assaut mais pour que la bataille touche à son terme, Sigmar devait atteindre le roi.

Rendus fous par l'odeur du sang, les berserks se jetaient devant lui et mouraient l'un après l'autre sous les coups de son marteau ou à la pointe de son épée. Rassemblés autour de leur roi, les guerriers unberogens étaient impossibles à arrêter et combattaient avec autant de vaillance que de férocité. Mètre après mètre, ils avançaient à travers la masse hurlante des Thuringiens, se frayant un chemin dans le sang et la boue en rugissant le nom de leur roi.

Sigmar aperçut enfin Otwin qui bataillait au centre de sa ligne de guerriers et un frisson d'appréhension superstitieuse lui courut le long de l'échine. Le roi des Thuringiens était très grand, encore plus grand et plus puissant que l'homme qu'il venait de tuer. Il était nu et son corps était zébré de tatouages bariolés et festonné de piercings. Sa couronne était un assemblage de pointes dorées directement plantées dans la chair de ses tempes et de son front. Il avait le corps verni de sang et sa hache était retenue à son poignet par une chaîne. Elle avait deux lames encore plus monstrueuses que ne l'avaient été celles de la hache du roi Björn.

Une compagnie de guerriers tout aussi impressionnants s'était rassemblée autour du roi et ils hurlaient comme une meute de loups enragés. Sigmar vit qu'Otwin avait remarqué la formation unberogen qui s'avancait dans sa direction et qu'il se tournait face à eux, le visage déformé par une grimace de fureur démente, avide.

Incapable de maîtriser sa soif de combattre, l'un des champions du roi se rua en avant et Sigmar l'accueillit d'un coup de marteau. Le guerrier plongea et exécuta un roulé-boulé, ses deux épées jumelles tendues à bout de bras devant lui. Sigmar bondit par-dessus les lames prêtes à frapper, exécutant un

saut retourné et percutant du talon le menton du guerrier.

Le cou de l'homme se brisa avec un craquement abominable et il s'effondra tandis qu'un autre guerrier se lançait à l'attaque. Sigmar leva son épée, prêt à frapper, mais il marqua un temps d'arrêt en voyant que ce champion était une belle femme au corps mince et délié comme un roseau, à la chevelure dorée et aux yeux mordorés. Elle était à la fois puissante et rapide. Son moment d'hésitation faillit lui coûter la vie car les deux lames jumelles sabrèrent les airs avec une rapidité fulgurante, dans un brouillard de mouvement couleur de bronze et de sang.

— On m'appelle Ulfdar ! vociféra la guerrière. Et je suis ta mort !

Il para l'une des lames d'Ulfdar mais l'autre lui traça une ligne de flammes en travers de l'épaule. Il détourna une nouvelle attaque à l'aide de son épée et lui administra un coup de tête en plein visage. Elle chancela, cracha un peu de sang, puis éclata d'un rire hystérique en essayant de lui planter l'une de ses épées dans l'aîne. Sigmar esquiva d'un bond de côté, tandis que ses guerriers engageaient finalement le combat avec ceux de la suite du roi thuringien.

La seconde lame de la guerrière cingla l'air en direction de son cou mais il s'avança sous l'arc que décrivait son arme et la main de la femme percuta le torse de fer qu'il portait autour du coup. Il entendit ses doigts se rompre et son épée lui échappa des mains. Il balança son lourd marteau et lui assena un coup à l'estomac qui sembla lui faire exhaler tout l'air qu'elle avait dans le corps. Son genou remonta et la frappa au menton. Un craquement résonna, sonore, et elle tomba à genoux devant lui. La douleur de ses blessures fit disparaître la brume rouge qui avait envahi son esprit et la lumière du berserk s'éteignit dans ses yeux, pourtant elle continuait à le fixer avec une expression de défi.

Il savait qu'il aurait dû la tuer, ainsi qu'elle l'aurait fait dans la situation inverse, mais un sentiment inconnu et impératif l'empêcha de lui porter le coup de grâce. Au lieu de cela, il l'assomma d'un coup de poing sur la joue. Il savait que si elle restait consciente elle ne ferait qu'essayer de trouver une nouvelle arme pour se faire tuer.

Autour de lui, la bataille affluait et reflétait comme une créature vivante et la marée des guerriers montait en un crescendo de douleur et de fureur. Il aperçut un petit groupe de guerriers ennemis qui se frayaient un passage en direction de sa bannière écarlate. Secouant la tête, il chassa toute pensée au sujet du combat qu'il venait juste de mener et se tourna vers le puissant roi berserk qui lui rugissait son défi, au nom du sang et du courage.

Il leva Ghal Maraz à bout de bras afin que tous ses guerriers puissent le voir et répondit par son propre cri de défi.

Les deux rois se rencontrèrent dans un immense fracas de flammes et de fureur. L'énorme hache d'Otwin fendit l'air en décrivant un arc de cercle ensanglanté et Sigmar bondit, exécuta un roulé-boulé et abattit brutalement son marteau sur le flanc de son ennemi. Le roi des Thuringiens poussa un grognement de souffrance mais il ne tomba pas et ramena la hampe de sa

hache vers le bas. La pointe qui se trouvait à l'extrémité se planta dans l'épaule musculeuse de Sigmar.

Il poussa un cri de douleur et laissa tomber son épée. Otwin le frappa au visage, d'un formidable coup de poing. Sigmar sentit l'os de sa pommette se briser et il tomba en arrière. Pressant son avantage, le Thuringien effectua un mouvement tranchant de sa hache, essayant de prendre Sigmar sous l'aisselle et d'atteindre le cœur. Sigmar virevolta sur le côté, exploitant l'élan de son mouvement tournant pour laisser Ghal Maraz s'envoler et s'écraser sur la hanche d'Otwin. Le coup fut si puissant que le roi thuringien tomba à genoux à son tour.

Essuyant le sang qui lui coulait dans les yeux, Sigmar bondit une nouvelle fois à l'attaque. La hache d'Otwin remonta vivement mais Sigmar était prêt. Il abattit son marteau sur le poignet de son adversaire.

Des étincelles jaillirent de la chaîne qui retenait la hache au poignet d'Otwin et les anneaux cédèrent sous la fureur et la magie du grand marteau de guerre. Des fragments de chaîne volèrent dans toutes les directions et l'énorme hache échappa à la main de son propriétaire.

Il franchit l'espace qui les séparait et sa main se referma sur la gorge d'Otwin, lui coupant la respiration. Les yeux du roi berserk lui sortirent de la tête et il lutta pour se relever, mais Sigmar le maintenait d'une poigne de fer, l'obligeant à rester à genoux. Otwin lui agrippa le bras et essaya de le griffer, mais la main qui l'étouffait ne céda pas. De l'autre, Sigmar leva le grand marteau runique au-dessus de sa tête, prêt à fendre le crâne du roi thuringien.

Tout s'arrêta. Les soldats des deux armées s'immobilisèrent, conscients de l'importance de cet affrontement de titans. C'était l'instant fatidique où se décidait l'issue de cette bataille et le tintamarre des épées se tut tandis que tous les yeux se tournaient vers les deux rois aux prises l'un avec l'autre, au centre du champ de bataille.

Abaissant son marteau de guerre, Sigmar souleva Otwin pour le remettre sur ses pieds, en maintenant fermement sa prise sur le cou de son ennemi jusqu'à voir s'éteindre dans ses yeux l'éclat de sa fureur guerrière. Lorsque Sigmar relâcha enfin sa prise, le roi berserk prit une inspiration rauque et le regarda d'un œil assuré, qui ne reflétait ni la peur ni la honte.

— C'est terminé, roi Otwin ! s'écria Sigmar d'un ton sans réplique. Tu as le choix : vivre ou mourir. Promets-moi l'alliance des épées. Entre dans ma confrérie de guerriers et ensemble nous construirons un empire des hommes qui repoussera les ténèbres.

— Et si je refuse ? grogna Otwin. Il s'était mordu l'intérieur des joues et un filet de sang lui coula au coin de la bouche.

— Alors je te chasserai de ces terres, avec ton peuple, lui promit Sigmar. Chacun des hommes qui sont ici sera tué, tes villages brûleront, tes héritiers mourront et les lamentations de tes femmes ne connaîtront pas de fin.

— Tu ne me laisses pas vraiment le choix, remarqua Otwin.

— Non, admit Sigmar. Alors que choisis-tu ? La paix ou la guerre ? La vie

ou la mort ?

— Ton cœur est de pierre, roi Sigmar, déclara Otwin, mais par les dieux tu es vraiment un guerrier avec lequel j'apprécierai d'arpenter les grandes salles du palais d'Ulric !

— Ai-je ta promesse ? lui demanda Sigmar en lui tendant la main.

— Oui, répondit Otwin. Tu as ma parole.

La grande maison du roi résonnait de musique et les danseurs riaient et tournoyaient les uns autour des autres au rythme de la musique des flûtes et des tambours. Des guirlandes de fleurs avaient été suspendues aux poutres et l'atmosphère était embaumée de la douce senteur du jasmin et du chèvrefeuille. Sigmar regardait les danses nuptiales avec une joie sans mélange, le cœur empli de bonheur à la vue de ses guerriers qui, pour une fois, pouvaient s'amuser au lieu de faire la guerre.

Après la victoire sur les Thuringiens, la majorité des guerriers unberogens étaient retournés à leurs foyers tandis que les soldats de métier étaient revenus en triomphe à Reikdorf. Bien des hommes étaient morts pour obtenir l'alliance du roi Otwin, pourtant Sigmar avait été heureux et grandement soulagé de voir que la plupart des blessés survivaient.

Alfgéir avait reçu un coup de lance dans le flanc mais son armure avait empêché l'arme de l'éviscérer et Pendrag avait perdu trois des doigts de sa main gauche lorsqu'une hache thuringienne avait frappé la hampe de sa bannière et avait glissé tout du long. Malgré sa blessure, Pendrag n'avait pas laissé tomber la bannière, à l'immense fierté de Sigmar. Cradoc le guérisseur était parvenu à sauver les doigts restants mais Pendrag conserverait à jamais les cicatrices du combat qu'ils avaient dû mener pour s'allier avec les Thuringiens.

Wolfgart était sorti du combat quasiment indemne. Il n'avait eu besoin que de quelques points de suture au front et aux jambes et il était immédiatement rentré à Reikdorf sans attendre l'armée.

Maedbh l'attendait et, le lendemain du retour de Sigmar à Reikdorf, Wolfgart et Maedbh marchèrent sur le chemin jonché de fleurs, jusqu'à la pierre du Serment. Là, la prêtresse de Rhya unit leurs mains en les liant à l'aide d'une guirlande de gui et reçut leurs engagements de foi et de fertilité.

Sigmar bénit leur union et Pendrag leur apporta les présents nuptiaux : un torque d'or d'une merveilleuse facture pour Maedbh et un haubert de mailles orné d'un loup d'argent pour Wolfgart.

Sigmar avait ouvert toutes grandes les portes de la maison royale afin que tous puissent être accueillis et le vin et la bière coulèrent à flots pour tous ceux qui désiraient se joindre aux festivités. Devant sa demeure, la place s'emplit de fêtards et les chanteurs, les ménestrels et les conteurs ne tardèrent pas à arriver afin que les réjouissances puissent commencer.

Sigmar dansa avec de nombreuses jeunes filles de la ville, mais il quitta la danse avant d'être trop engagé dans les rondes et les quadrilles et retourna à son trône pour se contenter de regarder son peuple se réjouir. À présent,

l'estomac plaisamment réchauffé par le tiède rayonnement du vin et de l'alcool de grain, il avait la sensation que son rêve était réellement sur le point de se réaliser. Seules les tribus les plus éloignées s'étaient montrées réservées face aux propositions amicales des Unberogens. Il ne restait que les Jutones et les Bretonii dans l'ouest et les Brigondiens et les Ostagoths dans l'est.

Plus loin, vers le sud-est, il y avait encore les Ménogoths et les Mérogens, mais il était impossible de savoir si ces tribus existaient toujours car leurs terres étaient dangereusement proches des montagnes où toutes sortes de peuplades d'orques ou d'hommes-bêtes sanguinaires avaient leurs repaires.

Sigmar sourit en regardant Maedbh et Wolfgart danser en se tenant par le bras au milieu d'un cercle composé de leurs amis. Assis à une table non loin de là, Pendrag, la main emmaillottée de bandages de feuilles d'arachnelles, tapait du pied en rythme.

Même Alfgéir s'était laissé persuader de participer à la danse et le vieil Eoforth s'était lancé dans une vigoureuse gigue en compagnie des vieilles filles de la ville. Les rires et la bonne humeur étaient partout en ce jour de bonheur et les citoyens de Sigmar se donnaient du bon temps sans compter, tout à cette ambiance d'amitié, de partage et d'abondance.

Reikdorf avait continué à s'agrandir régulièrement au fil des années et avec la découverte de nouveaux filons d'or et de fer dans les collines, sa prospérité était assurée. Sa population était nombreuse, bien nourrie et disposait de tout le nécessaire : entre ses murs, on pouvait trouver des tanneries, des brasseries, des forges, des tisserands, des teinturiers, des potiers, des éleveurs de chevaux, des meuniers, des boulangers et des écoles.

Sa population dépassait à présent les quatre mille âmes et même si la plus grande partie de la ville était encore défendue par des palissades de bois, on avait presque terminé de poser les fondations d'un rempart de pierres qui entourerait la cité et protégerait les Unberogens contre les attaques.

Sigmar n'avait pas encore atteint sa vingt-septième année, mais il avait déjà accompli de plus grandes choses que son père avant lui. Toutefois, il était suffisamment intelligent pour savoir que c'étaient les géants qui l'avaient précédé qui lui avaient permis d'atteindre de tels sommets.

Le rythme de la musique changea et la furieuse galopade du morceau précédent ralentit pour devenir une lente mélodie qui évoquait l'amour perdu et les rêves oubliés. La danse s'apaisa et les couples s'enlacèrent tandis que les amis portaient de nouveaux toasts en l'honneur des braves qui marchaient à présent aux côtés d'Ulric dans les palais des morts.

Sans se faire remarquer, Sigmar se leva de son trône et se glissa à l'extérieur par une porte dérobée, à l'arrière du bâtiment, abandonnant les festivités pour se diriger vers un endroit sombre du quartier nord de la ville. La nuit était tiède et, après avoir passé tant de temps enfermé dans une armure, il trouva la sensation de la brise légère très agréable sur sa peau.

Les deux lunes brillaient très haut dans le ciel, projetant deux courtes ombres tandis qu'il marchait le long des rues. Quelques-uns de ses chiens

l'avaient suivi lorsqu'il était sorti de la maison, mais il les renvoya d'un bref sifflement et d'un signe de la main. Plus il s'éloignait du centre de la ville, moins il croisait de bâtiments de pierres ; la majorité étaient de belles constructions de bois, avec un toit de chaume. Il se faufila discrètement entre les maisons, très resserrées les unes contre les autres, vers une portion de remparts qu'il savait inachevée.

Les remparts étaient bien gardés mais Sigmar connaissait mieux que personne sa ville et ses routines, les fréquences des rondes des soldats et leurs circuits. Il lui fut très facile de passer le rempart sans se faire remarquer et il disparut comme une ombre dans la forêt environnante.

Une fois loin du mur d'enceinte, Sigmar ressentit une étrange sensation de liberté, comme s'il était resté prisonnier à l'intérieur de sa propre cité sans se rendre compte que ses geôliers étaient partis depuis longtemps. Il grimpa par les chemins qui serpentaient à travers les collines autour de Reikdorf, se retournant de temps à autre pour admirer son domaine dont les lumières scintillaient comme un repère lumineux dans l'obscurité.

Portée par le vent, il entendit venir à lui la rumeur des rires et de la musique et il sourit en se représentant la joie de son peuple. Jusqu'à présent, son rêve lui avait permis d'assurer la sécurité de Reikdorf et tout ce qu'il avait entrepris avait permis aux Unberogens de devenir la plus grande tribu des territoires de l'ouest des montagnes, mais il était conscient qu'il lui restait énormément à faire.

Ses éclaireurs lui avaient rapporté que les attaques des pillards orques des montagnes s'intensifiaient et les peaux-vertes finiraient bien par s'enhardir jusqu'à se ruer hors de leurs repaires en une rugissante marée de mort et de destruction. Ce n'était qu'une question de temps. Toutefois, c'était là un problème qui devrait attendre le lendemain car cette nuit était sa nuit, la nuit du souvenir et des regrets.

Sous les frondaisons de la forêt, les chemins et les pistes étaient indiscernables dans les ténèbres mais Sigmar, qui connaissait Reikdorf comme sa poche, connaissait encore mieux les étendues sauvages des alentours et celles-ci le connaissaient également et l'accueillirent ainsi qu'un vieil ami.

Dans la nuit, il trouva son chemin sous les arbres, retraçant les pas d'une promenade de son lointain passé, alors que son cœur était encore rempli des rêves dorés d'un futur radieux. Il entendit un ruissellement d'eau, plus loin devant lui, et descendit bientôt vers un paisible vallon où une petite cascade se déversait dans un étang dont les eaux claires scintillaient comme si elles étaient semées de diamants.

— J'aurais dû t'épouser plus tôt, murmura-t-il en regardant la simple pierre tombale baignée de lumière lunaire qui était plantée sur la berge de l'étang. Sigmar s'agenouilla devant la pierre gravée, les yeux pleins de larmes de regret, revoyant en pensée la chevelure sombre et le joyeux sourire de Ravenna.

Il posa une main sur la pierre et caressa de l'autre la grande fibule d'or qu'il lui avait donnée le jour où ils avaient fait l'amour près de la rivière.

— Le roi des Unberogens ne se joint pas aux réjouissances de son peuple ? demanda une voix depuis l'orée de la clairière. Tu vas leur manquer.

Sigmar essuya ses larmes d'une main, se leva et se retourna pour voir une très vieille femme. Son visage ridé, auréolé de cheveux d'argent blanc, et ses yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites évoquaient irrésistiblement de sombres secrets et un savoir interdit.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— Tu sais qui je suis, répliqua-t-elle.

— Mon père m'a mis en garde contre toi, dit Sigmar en faisant le signe des cornes. Tu es la sorcière de Fangefougères.

— Quelle appellation malgracieuse, soupira la prophétesse. Les hommes ont coutume de donner de vilains noms à ce qui leur fait peur, ce qui ne fait qu'aviver encore leurs craintes. Auraient-ils autant peur de moi s'ils m'appelaient la vierge joyeuse ?

Sigmar haussa les épaules.

— Peut-être pas, mais il est vrai que tu n'apportes guère de joie dans nos vies. Que veux-tu, femme ? Je ne suis pas d'humeur à discuter.

— Voilà qui est bien dommage. Cela fait longtemps que je n'ai eu l'occasion de parler avec quelqu'un qui se soucie de choses un peu plus prestigieuses qu'un repas chaud et une femme complaisante.

— Dis ce que tu as à dire, femme ! cracha Sigmar.

— Que de précipitation ! Tu es si semblable à ton père. Prompt à la colère et tout aussi prompt à promettre ce qui devrait être mûrement réfléchi.

Lassé de ce verbiage incompréhensible, Sigmar eut un mouvement pour se détourner mais la vieille l'arrêta d'un geste et il resta figé, les muscles rigides et l'air bloqué dans les poumons.

— Reste encore un moment, lui dit-elle. Je désire parler avec toi et mieux te connaître.

— Je n'en ai aucun désir, rétorqua Sigmar. Laisse-moi aller.

— Ah, voilà trop longtemps que je n'ai marché parmi les hommes, poursuivit la devineresse. Ils m'ont oublié ainsi que la crainte que je leur inspirais autrefois. Tu vas m'écouter, Sigmar, et il faut que tu m'écoutes attentivement car je n'ai pas beaucoup de temps.

— Pas beaucoup de temps pour quoi ?

— Les événements se nouent rapidement et l'histoire s'écrit de minute en minute. Le temps est venu des jours de sang et de feu qui vont forger le destin du monde et bien des choses sont en suspens à l'instant où je te parle.

— Très bien, lui répondit Sigmar. Dis ce que tu as à dire et je t'écouterai.

— Ta victoire sur les Thuringiens fut une victoire honorable, mais il y a encore beaucoup à faire, jeune Sigmar. Les autres tribus doivent entrer rapidement dans ton alliance, sinon tout sera perdu. Tu dois partir immédiatement. Les Brigondiens et leurs tribus vassales doivent t'offrir

l'alliance de leurs épées avant les premières neiges car, dans le cas contraire, tu ne vivras pas pour voir l'été prochain.

— Mes guerriers viennent à peine de revenir de l'est, protesta Sigmar. Je ne peux lever une nouvelle armée si tôt et même si je le pouvais, nous ne pourrions atteindre les terres des Brigondiens et les vaincre avant l'hiver.

La sorcière sourit et Sigmar se sentit glacé jusqu'aux os.

— Tu ne m'as pas bien comprise. J'ai dit que *tu* devais repartir. Les tribus du sud-est ne seront pas vaincues par la conquête mais par la bravoure.

— Tu me demandes de traverser les étendues sauvages tout seul ?

— Oui. En ce moment même, les envoyés des dieux sombres aiguillonnent les orques des montagnes et les poussent à la guerre. Si tu n'as pas rallié suffisamment de tribus sous ta bannière, les peaux-vertes détruiront tout ce que tu as bâti jusqu'à présent.

— Tu l'as vu dans l'une de tes visions ?

— Parmi bien d'autres choses, acquiesça la prophétesse en jetant un regard en direction de la pierre tombale de Ravenna.

— Tu l'as vue mourir ? s'indigna Sigmar. Tu aurais pu m'avertir !

La sorcière secoua la tête.

— Non, car il est des choses qui sont inscrites dans le marbre du monde et qui ne peuvent être modifiées, ni par les mortels, ni par les dieux. Ravenna était une lumière destinée à illuminer brièvement ton chemin mais elle devait disparaître pour te permettre de t'y engager seul.

— Pourquoi ? gémit Sigmar. Pourquoi me donner l'amour pour me le retirer ensuite ?

— Parce que c'était nécessaire, répondit la prophétesse, et Sigmar eut presque l'impression de détecter une trace de compassion dans sa voix. Le chemin qui est le tien exige une force de volonté et une détermination hors de la portée des hommes ordinaires, de ceux qui ne recherchent que le confort et la consolation du foyer. C'est la condition de ta royauté. Cette terre t'appartient et tu as juré de l'aimer, à l'exclusion de toute autre. Tu te souviens ?

— Je m'en souviens, répondit amèrement Sigmar.

Les Chaînes du Devoir

Les plaines se déployaient devant lui, plus dégagées que les domaines des Unberogens et encore plus plates que les vastes vallées des Asobornes. Les semaines écoulées depuis son départ de Reikdorf avaient été une immense libération et, malgré les furieuses polémiques qu'avait déclenchées l'annonce de son départ, sa décision de voyager seul s'était révélée la meilleure.

— C'est de la folie, avait tempêté Alfgéir lorsque Sigmar avait annoncé son intention de se rendre seul sur les terres des Brigondiens.

— Parfaitement insensé, avait ajouté Pendrag.

Quant à Wolfgart, une fois que l'on eut réussi à le tirer hors du lit conjugal et qu'il fut arrivé en arborant un air de chien battu, il avait ajouté sa voix au concert de ceux qui s'opposaient à cette décision.

— Ils te tueront à vue.

Sigmar les avait patiemment écoutés énumérer toutes sortes de solutions possibles, qui allaient d'une mission diplomatique conduite par Eoforth à une rapide guerre de conquête en passant par un raid éclair sur Siggurdheim afin d'assassiner toute la maison royale brigondienne.

Il avait prêté l'oreille à chacune de ces suggestions mais leur avait clairement fait comprendre qu'il avait l'intention de partir seul à travers les terres sauvages, quels que soient les arguments de ses amis et conseillers. Et, en vérité, malgré l'aversion qu'il avait d'abord éprouvée à l'idée de se soumettre aux injonctions de la sorcière, dès l'instant où il prit la décision de lui obéir il lui sembla qu'un grand poids se soulevait de ses épaules, un poids dont il n'avait même pas eu conscience.

Alors que la matinée se terminait et laissait place à l'après-midi, Sigmar avait rassemblé ses affaires et était parti en direction de la poterne est de Reikdorf, quittant sa capitale pour s'engager sur la route qui le conduirait vers le futur.

Ses frères d'armes l'avaient regardé partir depuis le haut du rempart et ce soir-là, tandis qu'il préparait un repas de gruau d'avoine et de lapin rôti, il avait crié en direction des ténèbres.

— Cuthwin ! Svein ! Je sais que vous êtes là ! J'en ai fait assez pour trois. Venez donc vous réchauffer et prendre un peu de nourriture.

Quelques minutes plus tard, sans mot dire, ses deux pisteurs avaient surgi de derrière les fourrés et ils étaient venus se joindre à lui pour le repas. Après avoir terminé, Cuthwin avait nettoyé les plats et les écuelles et ils s'étaient enroulés dans leurs couvertures pour dormir, côte à côte sous les étoiles qui

commençaient à se montrer derrière les nuages qui s'écartaient.

Lorsque les deux éclaireurs s'éveillèrent, Sigmar était parti depuis longtemps et il leur fut impossible de retrouver sa trace.

Ce voyage fut comme une sorte de renaissance pour Sigmar. L'immensité des paysages qui se déployaient sous ses yeux semblait élargir le champ de son horizon intérieur. Il était resté trop longtemps en compagnie de ses frères et camarades et il redécouvrait le plaisir d'arpenter le monde dans la solitude, avec pour seuls compagnons les rayons du soleil sur sa peau et le vent dans son dos.

Au cours des dix années écoulées, la campagne unberogen avait encore plus changé qu'il ne se l'était imaginé. Il y avait de nouveaux champs cultivés dans les basses terres et partout des troupeaux de bovins, de moutons et de chèvres dans les collines autour de Reikdorf. La découverte de nouveaux gisements miniers avait entraîné une telle modification du paysage que, par endroits, celui-ci n'était presque plus reconnaissable et un homme pouvait marcher pendant des semaines sans jamais perdre de vue les signes de l'habitation des hommes, sans jamais traverser de nature vraiment sauvage.

Les choses étaient bien différentes ici. Devant lui s'étendait le monde tel qu'il avait été modelé par les dieux : de grandes plaines semées de collines rocheuses et d'immenses étendues de prairies. Très loin au sud et à l'est, il distinguait la sombre silhouette des chaînes de montagnes aux sommets couronnés d'éclairs clignotants. La puissance brute et vitale de cette terre parlait à Sigmar et le touchait au plus profond de son être, au-delà des mots ou de la compréhension humaine.

Dans ces grands espaces, délivré de tous les liens de la fraternité, de la famille et des responsabilités, il ressentait un sentiment d'indépendance incroyablement libérateur. Un troupeau de chevaux sauvages traversa la plaine au grand galop et il les envia soudain. Les chaînes du devoir le liaient au peuple des Unberogens et à son destin futur, mais là, avec la terre pour seule compagne, Sigmar sentit ces chaînes se relâcher et la tentation de vivre sa vie pour lui seul passa dans son esprit.

La possibilité de partager son existence avec Ravenna lui avait été retirée mais il était encore jeune et le monde lui offrait une chance d'abandonner derrière lui sa vie de guerre et de sang, de disparaître des pages de l'histoire et de n'être... plus rien.

En même temps que la tentation s'offrait à son esprit, il sut qu'il n'y succomberait jamais car il lui était totalement impossible d'abandonner sa place en ce monde et son devoir envers son peuple. Sans lui, les tribus des hommes périlcliteraient et le monde entrerait dans un âge de ténèbres, une ère sanglante de guerres et de mort. Chez n'importe quel autre individu, ce genre de sentiment aurait représenté l'expression d'une monstrueuse arrogance, mais Sigmar savait qu'il ne s'agissait que de la vérité pure et simple.

Toutefois, il était également conscient du rôle joué par son ego dans cette décision. Quel homme ne souhaiterait que son nom traverse les âges ? Savoir

que des générations de guerriers pourraient, dans un futur lointain, honorer sa mémoire ou raconter les légendes de ses batailles devant une bonne chope de bière mousseuse ?

Oui, décida-t-il, voilà qui serait une belle chose en vérité.

Les jours se transformèrent en semaines sous le ciel immense et il continua à marcher en direction du sud-est et des pics noirs des montagnes qui se rapprochaient lentement. Les montagnes se trouvaient encore à bien des lieues, mais ces gigantesques sommets dressés sur le rebord du monde n'en dégageaient pas moins une impression de menace palpable, comme si un million d'yeux pleins de haine l'observaient depuis les recoins ombreux de leurs sinistres cimes, ourdissant leurs complots destinés à provoquer la chute de l'humanité.

Comme une lance de lumière, un éclair pourpre traversa les cieux et il remercia Ulric que ses terres soient aussi éloignées de ces montagnes menaçantes.

Nul homme ne pouvait choisir de vivre dans un tel endroit sans avoir de bonnes raisons de le faire. Il avait pu constater que la terre était riche et noire, grasse et propices aux cultures. Il fallait un fier courage pour survivre et prospérer dans un territoire si proche de ces sinistres monts et, à chaque pas qui le rapprochait du cœur des terres brigondiennes, il sentait grandir son admiration pour ce peuple.

Il ne savait quasiment rien de Siggurdheim, excepté ce que les marchands qui se rendaient à Reikdorf lui en avaient dit. Selon eux, la capitale du roi Siggurd dominait les terres environnantes depuis le promontoire naturel de roche noire sur lequel elle était bâtie et elle était entourée d'un rempart de pierres lisses. Ces marchands lui avaient décrit Siggurd comme un souverain d'une grande habileté, un homme rusé, perspicace et prévoyant et Sigmar était impatient de le rencontrer.

Il avait d'abord pensé se renseigner sur la route à prendre dans l'un des quelques villages où il s'était arrêté pour acheter des vivres mais découvrit rapidement qu'il n'en avait aucun besoin car de nombreuses caravanes marchandes voyageaient vers le sud et elles se rendaient toutes à Siggurdheim. Ce que tout le monde savait au sujet des Brigondiens, c'était qu'ils étaient très riches grâce à leurs échanges avec les Asobornes et les autres tribus du sud auxquelles ils vendaient des produits alimentaires et du minerai de fer. Certains affirmaient même qu'ils fournissaient des céréales aux nains.

À la tombée de la nuit, au cours de sa quatrième semaine de voyage, il établit son campement près d'un ruisseau à la base d'une petite colline au sommet déchiqueté plantée au beau milieu de la plaine, semblable à un tumulus funéraire solitaire. Les pentes de cette colline semblaient faites d'un amoncellement de blocs de maçonnerie tombés d'une construction éboulée, noyés au milieu d'un fouillis de fougères couleur de rouille. Une famille de

renards lui montra les dents lorsqu'il déposa son paquetage au milieu d'un petit creux jonché de tessons de poteries et commença à installer son feu, mais il les ignora et ils finirent par battre en retraite dans leur tanière.

Il installa son feu à l'ombre d'une grande dalle de pierre inclinée et prépara son repas, un morceau de daim qu'il avait acheté au dernier village qu'il avait traversé et qu'il fit rôtir. La viande était coriace et filandreuse. À l'évidence, la flèche fatale avait dû tuer la bête alors qu'elle avait déjà bien couru pour lui échapper, mais elle était tout de même riche et goûteuse. Il alla puiser de l'eau à l'aide d'un petit bol et but longuement avant de se laver les mains dans le ruisseau.

Il s'étendit, posant la tête sur un oreiller confectionné à l'aide de son armure enveloppée dans sa cape de voyage et se mit à contempler les étoiles, se remémorant toutes les occasions où il avait admiré ces mêmes étoiles en serrant Ravenna dans ses bras. Autrefois, un tel souvenir l'aurait submergé de douleur mais à présent il le chérissait comme un bien très précieux.

Jetant un coup d'œil à la dalle de pierre derrière laquelle il s'était abrité, il distingua sur sa surface usée des motifs qu'il n'avait pas remarqués précédemment. La lueur du feu faisait jouer des ombres sur la roche et il vit que les rainures dont elle était marquée, et qui lui avaient d'abord paru naturelles, avaient à l'évidence été tracées de manière délibérée.

Se redressant, il approcha son visage de la surface de la dalle et vit alors que ces signes avaient été gravés par une main mystérieuse, il y avait bien longtemps, et qu'ils semblaient constituer une sorte de langage inconnu. Il y retrouva quelques éléments similaires au langage de signes qu'avaient inventé Eoforth et Pendrag et il s'interrogea sur ceux qui avaient pu écrire ce message oublié.

Il balaya de la main la terre accumulée autour de la pierre plate et déracina les fougères les plus proches, découvrant de nouveaux fragments de poteries et des pointes de lances rouillées. En continuant à nettoyer le terrain, il finit par se rendre compte qu'il avait établi son campement sur un véritable trésor d'artefacts anciens. Un frisson lui parcourut l'échine lorsqu'il réalisa que cette colline, dont il avait d'abord pensé qu'elle *ressemblait* à un tumulus funéraire, était *réellement* un tombeau.

Du bout du pied, il repoussa un tas de tessons de poteries, de pointes de flèches en bronze et de lames d'épées brisées et remarqua l'étrange aspect de ces armes. Elles étaient incurvées au bout mais droites à la base, bien que les poignées aient depuis longtemps disparu, rongées par le temps, ne laissant paraître que les vestiges de la soie avec quelques lambeaux de cuir toujours accrochés au métal.

À qui avait pu appartenir cette tombe ? Clairement à un guerrier, ou du moins à quelqu'un qui avait désiré que l'on se souvienne de lui comme d'un guerrier. Des centaines d'années avaient dû s'écouler depuis la mise au tombeau de ce personnage et Sigmar se demanda s'il existait encore des gens pour se souvenir de son nom. Dans un lointain passé, cet endroit avait peut-

être été la dernière demeure d'un roi ou d'un prince ou d'un grand général, en tous cas d'un homme qui avait pensé que sa gloire survivrait à sa mort et lui donnerait l'immortalité.

Et en cette nuit balayée par les vents froids des plaines brigondiennes, un homme solitaire avait trouvé refuge dans les ruines de ce qui avait peut-être été autrefois le magnifique mausolée d'un souverain oublié. Tous ses rêves d'immortalité ou de postérité éternelle étaient aussi morts que l'occupant de ce tumulus. Ainsi allait la vanité des hommes qui s'imaginaient que leurs hauts faits résonneraient à travers les âges et Sigmar eut un sourire en se rappelant les pensées similaires qu'il avait eues peu de temps auparavant au cours de son voyage.

Qui se souviendrait de son nom dans une centaine d'années ? Lorsque le monde parviendrait à sa fin, resterait-il quelque chose de tout ce qu'il aurait accompli ? Dans un millier d'années, un jeune homme viendrait-il camper à l'ombre de son tombeau en se demandant quel puissant héros dormait sous la terre, réduit à l'état de nourriture pour les vers ?

Un peu démoralisé, il s'accroupit à nouveau devant la dalle, bien décidé à apprendre quel personnage occupait ce tombeau, afin d'offrir une prière à son esprit et lui dire qu'un homme au moins se souvenait encore de lui.

Peut-être qu'un jour quelqu'un en ferait autant pour lui.

Les signes gravés sur la pierre étaient très usés et difficiles à distinguer, mais le contraste entre les ombres et la lueur du feu l'aida à discerner les contours étranges et anguleux de cette écriture. Sigmar n'avait pas mis longtemps à apprendre à lire l'écriture des Unberogens, mais malgré les similitudes de structure et de forme que présentaient ces caractères avec ceux de son écriture, il vit également un grand nombre de représentations pictographiques qui constituaient des mots à l'intérieur de chaque groupe de caractères.

Il essaya de les lire, remuant silencieusement les lèvres en suivant du bout du doigt le contour des lettres gravées. Un vent tiède et aride murmura dans sa tête tandis qu'il scrutait les lignes tracées sur la pierre et le cri plaintif d'un hibou en chasse se réverbéra sur la plaine. Un sentiment d'effroi soudain s'empara de son cœur et il sentit une avidité terrible émaner des profondeurs du tumulus, une rage dormante, née d'une immense ambition contrariée et d'une souffrance éternelle.

Il poussa un gémissement et vit l'image d'un roi squelettique, en armure d'or, couché dans un cercueil de jade et serrant contre lui une paire de ces étranges épées recourbées. Une clarté bleue et glaciale brûlait dans ses yeux, illuminant son crâne et les vents qui soufflaient autour de lui murmurèrent un nom à ses oreilles.

Rahotep... Roi guerrier du Delta... Vainqueur de la Mort...

Sigmar recula devant la dalle comme si elle s'était brusquement enflammée, l'esprit envahi par l'image flamboyante de ce roi-squelette marchant à la tête d'une monstrueuse armée des morts. Il vit de gigantesques guerriers

d'ossements et des revenants desséchés et poussiéreux qui avançaient en rangs serrés, emplissant l'horizon, et les orbites vides de ces guerriers brillaient de la même lueur bleue, contre-nature, que les yeux de leur maître dont la volonté redoutable les animait pour l'éternité.

Sous un soleil incandescent, les vents surchauffés d'un lointain royaume de sables infinis soufflèrent en tempête autour de lui et il fut saisi d'une horreur sans nom, d'une crainte inexprimable, à l'idée que cette armée des morts avait arpenté un territoire qui était à présent la demeure des hommes.

Et qu'elle pourrait un jour revenir...

Rassemblant rapidement ses affaires, Sigmar quitta précipitamment l'antique tumulus. Le sentiment de terreur malsaine qui s'était emparé de ses entrailles s'estompa peu à peu, à chaque mètre qu'il mettait entre lui et le tombeau du terrifiant roi-squelette. La peur n'était pas une émotion à laquelle il était accoutumé, mais la vision de ces guerriers morts depuis longtemps avait touché sa part de mortalité, ce sentiment humain qui redoute le vide froid et désespérant qui attend celui qui se voit refusé son dernier repos.

Pour un guerrier unberogen, il n'était pas de plus grand honneur que d'être accueilli dans les grandes salles du palais d'Ulric après avoir connu une mort glorieuse. Se voir refuser ce privilège pour l'éternité et être condamné à arpenter la terre pour toujours comme un pantin mort et dénué de raison...

Sigmar courut toute la nuit, jusqu'à ce que l'aube vienne illuminer les cimes des montagnes de l'est.

Après le soir où il avait campé à l'ombre du tombeau du roi mort, Sigmar marcha sans relâche durant quatre jours, dépassant quantité de fermes et de villages, pour arriver finalement à Siggurdheim. De nombreuses routes de terre creusées de profondes ornières menaient à la capitale des Brigondiens et il vit une multitude de chariots lourdement chargés se diriger vers la ville.

Cette cité était aussi imposante que Sigmar se l'était imaginée. Elle se dressait très haut au-dessus d'une vallée creusée par une rivière ; de loin, elle ressemblait à une pile d'osselets prête à s'effondrer à la moindre poussée. C'était une grande ville, mais elle avait dû se soumettre aux contraintes imposées par l'espace disponible sur le promontoire sur lequel elle était bâtie. Sigmar fut impressionné par ce qu'il put apercevoir de ses défenses, bien que son souverain ait imprudemment permis à la cité de se développer en dehors de son enceinte.

Une bonne partie des ateliers et des commerces nécessaires à l'existence d'une aussi grande ville étaient installés sur les pentes rocailleuses du promontoire et l'on pouvait apercevoir des moulins, des tanneries et des temples, juchés sur d'étroites corniches et soutenus par des échafaudages de bois à l'équilibre précaire.

Sigmar emprunta la route qui escaladait la pente selon la trajectoire la plus directe et se trouva bientôt à jouer des coudes au milieu d'une foule compacte d'hommes et de femmes venus de tous les territoires environnant. Il vit des

tatouages asobornes, des peintures chérusens et aperçut même les capes en tissu quadrillé des Taléutes.

Il remarqua également plusieurs membres de tribus qu'il ne reconnut pas, des hommes aux visages austères, aux vêtements sombres et à l'air revêche. Peut-être s'agissait-il de Ménogoths ou de Mérogens, car des gens qui vivaient si près du danger n'auraient-ils pas d'excellentes raisons de paraître moroses ?

En approchant de la porte de la ville, il ôta sa cape de voyage et la remplaça par une cape propre, rouge, qu'il tira de son havresac et attacha à l'aide de sa fibule d'or. De nombreux passants jetèrent des regards admiratifs à ce bijou et Sigmar foudroya du regard un certain nombre de larrons qui finirent par décamper devant sa mine patibulaire.

La plupart des hommes étaient armés d'épées courtes à lame de fer ou de coutelas de chasse, mais aucun ne portait d'arme particulièrement remarquable. Sigmar souleva Ghal Maraz, qui était resté dissimulé sous sa cape jusque là, et le posa sur son épaule. Comme il s'y attendait, des halètements de surprise montèrent de la foule et il entendit murmurer son nom qui se répandit sur toutes les lèvres, comme les ondulations de l'eau se propagent à tout un étang, à mesure que ceux qui l'entouraient voyaient l'arme fabuleuse et s'écartaient de son passage.

Ghal Maraz était aussi célèbre que redouté. Le peuple savait qu'il était la possession du roi Sigmar et rares étaient les hommes des terres de l'ouest des montagnes qui ignoraient son existence et son grand pouvoir.

En quelques minutes, Sigmar se retrouva seul au milieu de la rue, marchant fièrement en direction de la porte. L'étonnement provoqué par sa présence, par la majesté de sa personne et par son marteau de guerre suffirent à libérer le passage devant lui aussi sûrement qu'auraient pu le faire une centaine de hérauts soufflant dans leurs trompettes.

Les gardes de la porte étaient vêtus de beaux hauberts de mailles de fer et leurs casques de bronze paraissaient bien astiqués et entretenus avec soin. Chacun d'eux était armé d'une longue lance terminée par une large pointe en forme de feuille et d'une épée courte et pointue. Sigmar retint à grand peine un sourire en voyant leur air soupçonneux laisser place à une expression de surprise puis de respect lorsqu'ils le reconnurent.

Parmi tous ces gens, il ne devait pas y en avoir beaucoup, si tant est qu'il y en eût, qui eussent déjà vu Sigmar en personne, mais le rayonnement de sa présence, son éclatante cape rouge retenue par sa magnifique fibule d'or et son grand marteau de guerre ne pouvaient appartenir qu'à un seul homme.

Sigmar s'arrêta devant les portes de Siggurdheim.

— Je suis Sigmar, roi des Unberogens, déclara-t-il, et je suis ici pour voir votre roi.

— Vous êtes venu seul depuis Reikdorf ? lui demanda le roi Siggurd. Il portait d'amples robes aux couleurs chatoyantes, bordées de broderies au fil

d'or et de fourrures douces et une couronne d'or au pourtour serti de pierres précieuses.

La grande salle de réception du palais de Siggurd était bien différente de son austère longue maison, seulement éclairée par la lumière du foyer central. Ici, les murs étaient incrustés d'or et enjolivés de fresques aux vives couleurs représentant des scènes de chasse et de bataille. Il n'y avait nul besoin de torches ou de lanternes car de hautes fenêtres laissaient entrer la lumière à flots ; en revanche, à cause de ces fenêtres, Sigmar se dit que cette la salle était également impossible à défendre.

Il y avait une foule de guerriers dans la salle et Sigmar avait été impressionné par leur discipline lorsqu'ils l'avaient escorté à travers Siggurdheim, en direction du palais du roi. La ville lui avait semblée bruyante, surpeuplée, bouillonnante d'appels et de cris. Elle était semée de petits marchés aux différentes attributions où l'on pouvait acheter tout ce que l'on voulait, depuis de coûteux bijoux d'or et d'argent jusqu'à des pièces de viande fraîche ou des ballots de tissus chamarrés.

Dans cette cité, tout paraissait consacré au commerce. Chaque rue était encombrée d'une cohue de marchands et de carrioles chargées des marchandises qui faisaient la navette entre le centre de la ville et les portes ou les docks. Cependant, malgré cette atmosphère survoltée, Sigmar avait perçu un subtil sentiment de peur sous-jacente dans la population, comme si les citoyens s'occupaient délibérément afin d'éviter de s'appesantir sur une crainte indéfinissable, toujours tapie sous les sourires et les marchandages qu'ils menaient en criant à pleine voix.

Le roi Siggurd lui-même était un personnage impressionnant, au comportement et à la carrure de guerrier. Il avait une longue chevelure noire, striée de blanc, et son regard paraissait aussi pénétrant et plein d'astuce que Sigmar l'avait entendu dire. Ses gardes étaient bien armés et montraient un maintien fort digne mais Sigmar décela de la peur dans leur regard, bien qu'il ne pût savoir quelle en était la cause.

— C'est vrai, je suis venu à pied de Reikdorf, déclara Sigmar en réponse à la question du roi Siggurd.

— Pourquoi donc ? lui demanda le roi. Un tel voyage est périlleux, même dans les meilleures des conditions, mais sans escorte ? Avec les tribus des peaux-vertes sur le pied de guerre ?

— Voici quelques années que nous n'avons pas vu d'orques sur les terres des Unberogens, répondit Sigmar.

— Bien sûr car vous êtes bien loin des montagnes, mais nous n'avons pas eu autant de chance ici.

— Je n'en suis pas étonné, rétorqua Sigmar, et c'est pour cette raison que j'ai fait ce voyage pour venir vous voir en votre palais, roi Siggurd. Les terres des hommes s'étendent des monts du sud et de l'est aux océans du nord et de l'ouest et les tribus humaines qui y vivent sont les enfants bien-aimés des dieux. Nous cultivons des terres fertiles, nous élevons nos enfants et nous

nous réunissons autour de l'âtre afin d'écouter les vieux nous raconter des histoires héroïques, mais il y aura toujours des ennemis pour s'efforcer de nous arracher ce que nous avons : les orques, les hommes-bêtes et les tribus d'hommes malfaisants. Dans le nord, j'ai forgé des alliances avec de nombreuses tribus alors que nous étions comme des meutes de chiens sauvages bataillant et se querellant tandis que les loups devenaient chaque jour plus forts autour de nous. C'est une folie que de permettre à de mesquines querelles de nous séparer quand nos ancêtres communs devraient nous rapprocher et nous lier. Dans chaque communauté, les hommes doivent porter secours à leurs voisins s'ils ne veulent pas périr. Lorsque l'un d'eux appelle à l'aide, tous doivent lui répondre.

— Voilà un noble sentiment, dit Siggurd en descendant de son trône et en faisant quelques pas en direction de Sigmar. L'altruisme est une belle chose, roi Sigmar, mais il est dans la nature de l'homme de servir ses propres intérêts. Même quand un homme consent à en aider un autre, c'est généralement dans l'espoir d'en recevoir une récompense.

— Peut-être bien, acquiesça Sigmar, mais je me souviens de ce qui s'est passé lorsqu'un incendie s'est déclenché dans une grange de la périphérie de Reikdorf, l'an dernier. La grange ne pouvait être sauvée, pourtant les voisins de son propriétaire ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour empêcher qu'elle ne soit totalement détruite.

— Pour empêcher le feu de se répandre à leurs propres maisons, lui fit remarquer Siggurd.

— Vous avez sans doute raison, mais lorsque l'incendie a enfin été éteint, ces mêmes voisins l'ont aidé à reconstruire sa grange. Quel intérêt avaient-ils à cela ? À Reikdorf, chacun sait qu'il peut compter sur les gens qui l'entourent pour l'aider en cas de difficulté et c'est ce sentiment de communauté qui nous donne notre force. C'est la même chose pour les tribus. J'ai conclu l'alliance des épées avec six rois du nord et tous nos guerriers combattent ensemble. Lorsque les hommes-bêtes sortent de la forêt pour s'en prendre aux villages de la côte, les archers unbergens chevauchent aux côtés des lanciers endales. Lorsque les orques de l'est mettent à sac les villages asobornes, les guerriers taléutes et unbergens les repoussent vers leurs tanières.

Siggurd s'arrêta devant lui et il vit que les yeux du roi étaient attirés par Ghal Maraz. Il leva le marteau et le tendit au roi des Brigondiens pour que celui-ci puisse le prendre en main.

— La force de votre bras m'est bien connue, tout comme la puissance de vos alliés, dit Siggurd en saisissant le marteau et en le soulevant d'une poigne puissante. Vos terres sont sûres, gardées par des milliers de guerriers qui combattent avec toute la fougue que vous leur insufflez. C'est par la force des armes que votre peuple se défend, mais nous autres Brigondiens prospérons plutôt par le commerce et la diplomatie. Les fermes brigondiennes fournissent de la nourriture aux Asobornes, aux Mérogens et au Ménogoths et notre grain

alimente les brasseries du peuple nain. Tous ces peuples sont nos amis et c'est par ce genre d'alliances que nous assurons la sécurité de nos terres.

Sigmar secoua la tête. — Un temps viendra où la diplomatie ne vous servira de rien, lorsqu'un ennemi se présentera en hordes si nombreuses qu'aucune tribu ne pourra l'affronter seule. Rejoignez-moi, prononcez le serment qui vous fera entrer dans notre alliance des épées et nos peuples feront face comme des frères. Avec les tribus du sud, nous serons enfin unis et nous constituerons un seul peuple.

— Tous les hommes doivent faire front ensemble ? demanda Siggurd en rendant Ghal Maraz à Sigmar.

— Oui.

— Et tous les hommes doivent répondre à leur voisin lorsque celui-ci a besoin d'aide ?

— Aucun homme d'honneur ne pourrait refuser de répondre à un tel appel, affirma Sigmar.

Siggurd sourit.

— Dans ce cas, en tant que frère et roi, je vous demande votre aide afin de combattre une créature maléfique qui harcèle mon peuple et mes terres.

— Ma force est vôtre, répondit Sigmar. Quel est cet être malfaisant qui tourmente vos gens ?

— Un monstre des anciens temps, répliqua Siggurd. Un dragon-ogre.

Les sommets qui s'élevaient au sud de Siggurdheim étaient ténébreux et hostiles, escarpés et déchiquetés, enveloppés d'écharpes de nuages qui s'accrochaient étroitement aux flancs de la montagne. Il y faisait très froid et après avoir marché quelques heures, Sigmar se sentit trempé d'une humidité lourde et glacée. Les poils de ses avant-bras se dressèrent lorsque des étincelles résiduelles dansèrent sur les rochers autour de lui, après le passage d'une boule de foudre globulaire.

Le silence n'était troublé par aucun bruit animal ni aucun cri d'oiseau. Les seuls sons audibles étaient ceux du crissement des éboulis sous ses pas et les échos des pierres qui rebondissaient le long de la pente pour aller terminer leur course dans de petits lacs encaissés, sombres et silencieux.

Le vent soupirait à travers les fissures de la roche et il se sentit mal à l'aise, comme si ces gémissements étaient les plaintes de la montagne, prise dans les affres de quelque douloureux cauchemar. Il avait les mains rouges de sang car il s'était coupé les paumes sur les pierres acérées. Quant à sa tunique et son pantalon, ils étaient en loques.

Il avait quitté le roi Siggurd et ses guerriers dans les collines à la base du massif montagneux, bien loin au-dessous de l'endroit où il se trouvait à présent, sur la berge d'un torrent qui prenait sa source au cœur de la montagne. Un assez gros village était bâti au bord de cette rivière, mais toute vie en avait disparu. Toutes les maisons avaient été incendiées ou réduites en miettes et cette orgie de violence gratuite lui avait rappelé les ruines des

villages asobornés ravagés par les hommes-bêtes.

La grand-rue qui serpentait au milieu du village en ruines était semée de cratères noircis, comme si elle avait été pilonnée par de puissants éclairs. À l'idée de se mesurer à une créature capable de faire appel à une telle puissance, il avait ressenti un sentiment frémissant d'impatience et de nervosité mêlées. Puis il s'était souvenu du chef des hommes-bêtes, dans la forêt, et de la noire sorcellerie qu'il avait utilisée pour lancer sa foudre mortelle.

Son marteau avait eu raison de ce monstre et il en serait de même pour la créature maléfique qu'il s'apprêtait à affronter.

Le paysage était uniformément gris sous le crachin. Une atmosphère d'abandon et d'amertume presque palpable planait sur le village. Sigmar avait vu que de nombreuses maisons avaient été démolies et non brûlées, mais pas à coups de hache ou de marteau ; simplement par la force brute.

— Ce village se nommait Krealheim, lui avait tristement expliqué le roi Siggurd. C'est l'un des nombreux villages qui ont été ravagés par la bête. Bien des gens pensent qu'il s'agit de la première communauté établie par les Brigondiens dans ce pays. C'est ici que ma mère et mon père ont grandi.

— Et c'est le dragon-ogre qui a fait tout ceci ? avait demandé Sigmar, atterré. Une seule créature ?

— C'est lui. Les nains l'appellent Skaranorak. Ils disent que sa force est si grande qu'il peut broyer les pierres à mains nues et que ses griffes sont tellement aiguisées qu'elles peuvent trancher dans le métal des meilleures armures, même runiques. Mes pisteurs pensent qu'il a été chassé des profondeurs de la terre par les tueurs du roi des nains et c'est nous qui sommes devenus ses proies.

— Vous avez envoyé des compagnies de chasseurs pour tuer ce monstre ?

— En effet, mais aucun de mes hommes n'est revenu, avait soupiré Siggurd. Mon fils dirigeait la dernière expédition et je crains grandement pour sa vie.

— Je tuerai ce Skaranorak pour vous, roi Siggurd, lui avait juré Sigmar en lui offrant sa main.

— Tuez-le et vous aurez mon serment d'alliance, lui avait promis le roi en retour, ainsi que l'alliance des Ménogoths et des Méroghs.

— Vous pouvez vous engager pour eux ?

— Je le peux, avait répondu Siggurd. Tuez le monstre et nous entrerons dans votre grand empire.

Ayant trouvé une petite barque de pêcheur encore capable de flotter, il avait traversé la rivière et entamé son ascension. À présent, fustigé par les vents glacés qui tombaient comme autant de poignards aiguisés le long de profondes crevasses verticales creusées dans le flanc de la montagne, il se sentait gelé jusqu'à la moelle des os et avait l'impression que son corps était emmaillotté dans un cocon de glace.

Il trouva refuge sous un surplomb de roche noire, dans l'ombre d'un creux qui était par bonheur abrité à la fois du vent et de la pluie. Ramassant le peu

de bois qu'il put trouver, il alluma un petit feu dont les flammes tremblotantes furent à peine capable de réchauffer son corps transi. Malgré le froid, la fatigue et le linceul de désespoir qui enveloppait ces montagnes finirent par avoir raison de sa vigilance et il s'endormit.

Il s'éveilla peu avant l'aube. Les étoiles étaient invisibles dans le ciel au-dessus de lui et un hurlement lugubre résonnait dans le lointain. Ce n'était pas la voix d'un loup mais plutôt celle d'une créature bien plus dangereuse et surnaturelle. Il ignorait combien de temps il avait dormi mais le feu était moribond et ses membres étaient gelés et engourdis. Après avoir remis un peu de petit bois sur son feu, il étendit les jambes et se massa les cuisses pour détendre ses muscles, puis il étira ses bras lorsque les flammes se réveillèrent.

Après ses exercices d'assouplissement, il réchauffa sa cape au-dessus de son feu et mangea quelques morceaux de viande séchée qu'il avait dans son sac, puis il but à sa gourde de peau car les ruisseaux qui descendaient le long de la montagne ne lui inspiraient pas confiance.

— Reprenons notre chemin, dit-il, et la montagne lui renvoya ses paroles avec un écho moqueur.

Un soleil pâle éclairait les nuages, jetant une clarté diffuse sur les pics sinistres et inhospitaliers. Son enthousiasme déclina lorsqu'il se rendit compte du peu de chemin qu'il avait parcouru. Les nuages bas lui cachaient la véritable hauteur des sommets, mais il voyait parfaitement les terres qui s'étendaient au-dessous de lui. Les verts et les ors des champs et de forêts semblaient l'appeler et il fut saisi d'un désir poignant de sentir la douceur de l'herbe sous ses pieds et de retrouver le parfum des fleurs.

En admirant les étendues vallonnées des terres magnifiques qui se déployaient sous ses yeux, il pensa qu'il n'était pas étonnant que les monstres qui résidaient dans ces montagnes sauvages et stériles éprouvent le désir de s'en emparer.

Toute la journée, il continua à monter, de plus en plus haut, repoussant les limites de ses forces et s'obligeant à continuer au-delà du point de non-retour. Chaque fois qu'il se sentait au bord de l'épuisement, il entendait la voix de son père.

— On en revient toujours aux serments, Sigmar, murmurait Björn à son oreille, depuis le palais d'Ulric. Honore les tiens et d'autres suivront ton exemple.

Et ainsi, Sigmar poursuivit son ascension.

Alors que le second jour de son périple se levait sous une pluie battante, Sigmar, le corps couvert de contusions, se hissa avec effort à travers une faille aux rebords déchiquetés, entre deux gros rochers. Chacune de ses respirations lui mettait les poumons en feu. Il se laissa tomber à genoux sur un tas de brindilles qui se brisèrent sous son poids. Heureux du mince abri que lui procuraient les rochers contre les morsures du vent, il prit un instant de repos avant de se relever pour repartir.

Tandis que sa respiration revenait à la normale, il se rendit soudainement compte que les rameaux qu'il avait pris pour des branchettes étaient en réalité des ossements blanchis et desséchés. Cette vision lui rendit toute sa vigilance et il tendit la main vers la rassurante présence de Ghal Maraz. La hampe du marteau de guerre était tiède et il sentit une fureur sourde vibrer à l'intérieur de son arme, comme si elle avait perçu la présence toute proche d'un ennemi ancestral.

En demeurant aussi immobile que possible, il examina son environnement : devant lui s'ouvrait un vaste canyon dont les parois marquées par la foudre étaient formées de nombreuses plaques de roches luisantes qui s'étaient effondrées les unes sur les autres il y avait bien longtemps de cela. Le canyon se terminait sur un large plateau à plusieurs degrés, jonché d'une épaisse couche d'ossements et de crânes brisés. Il y en avait suffisamment pour constituer une armée.

À sa gauche, le flanc de la montagne tombait à pic dans un abysse ténébreux dont le fond disparaissait derrière une nappe de nuages de vapeur jaunâtre et tourbillonnante. Face à lui s'ouvrait la gueule béante d'une grotte devant laquelle une douzaine de cadavres étaient jetés en désordre. La plupart avec des membres arrachés, certains décapités, et tous partiellement dévorés.

L'air se chargea d'une énergie crépitante qui fit bouillonner la pluie et Sigmar vit que la tête de Ghal Maraz était enveloppée d'un lacis ondulant de filaments de feu bleuâtre.

Entendant un craquement sonore de pierres écrasées, il releva les yeux. Une monstrueuse créature issue des pires cauchemars de l'humanité émergeait des ténèbres de la caverne. Skaranorak.

Skaranorak

C'était un dragon-ogre, un représentant de l'une des plus antiques races du monde. Sigmar avait entendu les anciens raconter des histoires qui parlaient de dragons vivant au plus profond des montagnes et il avait même vu, un jour, le corps momifié d'un immense guerrier qu'un bateleur itinérant prétendait être celui d'un ogre, mais rien de tout cela n'aurait pu le préparer à la présence aussi majestueuse que terrifiante de Skaranorak.

On ne pouvait douter que c'était un être de chair et de sang, mais il paraissait plus dur, plus ancien et plus solide que les montagnes où il avait élu domicile. Une traîne glaciale semblait le suivre et sa tête était couronnée d'éclairs, quant à son aspect, c'était une horreur de chair dénaturée et dure comme fer. Toute la partie inférieure de son corps colossalement musclé était celle d'un lézard géant, couleur de rouille et couvert d'un cuir écailleux. Il se déplaçait sur des pattes aux articulations inversées, énormes, puissantes, et s'agrippait à la roche glissante de pluie grâce à des griffes jaunies aussi longues que des lames d'épées.

Une queue serpentine glissait en ondulant derrière le monstre et des étincelles bleues crépitaient autour des pointes de fer plantées à son extrémité. Le bas du corps de la bête, semblable à celui d'un dragon, fusionnait avec le torse de ce qui ressemblait à un homme massif dont l'épaisse musculature semblait forgée dans un métal noir percé d'une quantité de pointes et d'anneaux. Des chaînes cyclopéennes pendaient de ses poignets monstrueux et Sigmar ne put que s'interroger sur ceux qui avaient pu être assez insensés pour tenter de garder un tel mastodonte en captivité.

De ténébreux tatouages dont les runes impies semblaient onduler sous sa peau s'étaient en travers de son vaste poitrail et une crinière de poils rêches et collés par le sang courait de l'arrière de son crâne jusqu'au milieu de son dos.

Le visage du monstre était horriblement humain. Il avait des traits grossiers, outranciers, largement étalés sur sa face camuse et pourtant tout à fait reconnaissables. Son nez ressemblait à une masse de chair écrasée et sa paire de défenses proéminentes et souillées de sang l'obligeait à conserver les lèvres éternellement entrouvertes.

La bête regarda autour d'elle, examinant son domaine. Sous l'épaisse arête osseuse de ses sourcils luisaient des yeux emplis d'une malveillance si infinie et d'un savoir si ancien que Sigmar eut peine à croire qu'ils puissent appartenir à un être vivant.

Avec une certitude absolue, Sigmar sut que le monstre était conscient de sa présence et qu'il le cherchait. Son nez épaté se fronçait, flairant l'air environnant pour tenter de détecter son odeur au milieu des émanations fétides dont il était environné.

Le monstre se baissa et ramassa sur le sol près de lui une énorme hache à doubles lames. Devant les dimensions démesurées de cette hache, il eut un frisson d'effroi. Avec une telle arme, le monstre pouvait abattre un chêne en un seul coup !

— Utric, accorde-moi ta force, murmura-t-il. Il le regretta aussitôt car la tête du dragon-ogre pivota brutalement en direction de sa cachette, bien qu'il fut impossible que celui-ci l'ait entendu à travers le martèlement de la pluie et les grondements lointains du tonnerre.

Laissant échapper un mugissement assourdissant dont les échos firent vibrer les parois du canyon, le dragon-ogre chargea. Il pulvérisait les roches sous son poids et sa vitesse était phénoménale pour une créature d'une taille aussi impressionnante. Sigmar vit les flammes de la fureur qui illuminaient son regard.

Il bondit sur ses pieds et sauta de côté au moment où la hache de Skaranorak s'abattait avec une telle force qu'elle fit voler les rochers en éclats et fendit la paroi en deux. La hache se balança dans les airs et Sigmar s'aplatit sur le sol. Elle passa au-dessus de lui en sifflant, manquant de peu de le découper du sommet du crâne à l'aîne.

Il roula sur le côté et frappa de toutes ses forces le flanc exposé de Skaranorak. Son marteau rebondit contre le cuir coriace de la bête. Il se releva précipitamment et frappa la chair plus pâle, au-dessus de la peau écailleuse, mais son coup s'avéra tout aussi dérisoire.

Le dragon-ogre le balaya des pattes avant. violemment projeté en arrière, il atterrit sur les restes d'un corps mutilé et à moitié dévoré. Roulant loin de la dépouille ensanglantée, il secoua la tête pour essayer de chasser le vertige et les bourdonnements qui avaient envahi son crâne.

Il y eut un roulement de tonnerre et un éclair fourchu se planta dans le sol, dans un jaillissement de flammèches bleues qui voletèrent dans les airs. La pluie se mit à tomber plus fort et Sigmar eut la certitude d'avoir entendu un rire caverneux résonner à la suite du roulement de tonnerre.

Le dragon-ogre revint à la charge mais, cette fois, Sigmar était prêt à le recevoir. Une nouvelle fois, il esquiva au dernier moment, laissant la hache du monstre se planter dans le sol tout près de lui. Alors que la lame était encore bloquée dans la pierre, il bondit vers son adversaire et le frappa en pleine poitrine, lui arrachant un beuglement de douleur.

Il retomba en porte-à-faux, perdit l'équilibre sur les roches glissantes et roula au sol tandis que la hache de Skaranorak fendait l'air au-dessus de lui. Il se laissa glisser par-dessus le rebord d'une corniche en surplomb et se laissa tomber sur un palier inférieur du plateau une seconde avant que la patte du monstre n'écrase la pierre où il se trouvait, laissant une empreinte griffue dans

la roche.

Il courut se mettre à l'abri d'un massif de colonnes rocheuses enchevêtrées, rassemblées les unes contre les autres comme un bosquet de stalagmites noires au fond d'une caverne. Peut-être lui offriraient-elles une position plus avantageuse car la surface du plateau ne lui procurait aucune protection.

Il se retourna en percevant une pression grandissante dans l'atmosphère et un titanesque coup de tonnerre résonna comme le hurlement de rage d'un dieu en colère. Comme une lance, un éclair éblouissant déchira le ciel et l'illumina d'une aveuglante clarté.

L'éclair frappa le dragon-ogre en plein cœur mais l'exultation de Sigmar tourna rapidement à l'horreur en voyant la créature enfler démesurément sous cet afflux d'énergie. Ses yeux flamboyaient de puissance brute et le feu du ciel courait sous sa peau, comme si ses os eux-mêmes étaient faits de la matière furibonde de la tempête.

D'un bond, Skaranorak descendit du sommet du plateau et la terre trembla sous son poids. Sigmar n'avait jamais rencontré pareil ennemi. Tout son instinct lui criait de s'enfuir devant cette terrible puissance car, à l'évidence, nul ne pouvait s'opposer à une telle créature sans mourir.

Mais il n'avait jamais fui devant l'ennemi et la frayeur qu'il ressentait faisait aussi sa force : que pouvait être le courage sans l'aiguillon de la peur ?

Il se redressa de toute sa hauteur et leva son grand marteau de guerre d'une main assurée tandis que la bête monstrueuse s'avavançait lentement vers lui, d'un pas lent et délibéré, comme un loup qui approche de sa proie.

Voyant son adversaire fièrement campé face à lui, le dragon-ogre rugit et chargea une nouvelle fois en faisant tournoyer sa hache qui pulvérisa l'une des stalagmites de pierre. Sigmar recula devant la bête qui frappa encore, brisant de nouvelles colonnes de pierre et faisant pleuvoir une avalanche d'esquilles rocheuses.

Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule tout en attirant Skaranorak plus profondément au cœur de la forêt de stalagmites. Le gouffre sans fond se rapprochait, avec ses vapeurs jaunâtres et nocives d'où montaient des tentacules brumeux et ondoyants.

Il vit également qu'il lui restait de moins en moins d'espace pour manœuvrer et se retirer.

Les rugissements du monstre couvraient les roulements du tonnerre qui se succédaient si rapidement à présent que l'on aurait dit qu'un démon martelait le toit du monde. Les cieux étaient illuminés par un feu roulant d'éclairs entrecroisés et la pluie se déversait sur les montagnes comme si l'un des océans du royaume des dieux se vidait sur la terre.

Il serra plus fort le manche de son marteau. Il savait qu'il devait agir sans tarder car ses réserves de force n'étaient pas éternelles. Son escalade depuis les vallées des Brigondiens l'avait épuisé et mener un tel combat après avoir fourni un tel effort...

D'un coup titanesque, le dragon-ogre réduisit une paire de stalagmites en

miettes et releva sa hache, prêt à frapper. Sigmar fit un bond en direction d'une colonne éboulée et se lança vers la bête en sautant par-dessus la lame sifflante de la hache.

Il percuta la poitrine du monstre et, cherchant frénétiquement une prise, il trouva l'un des anneaux de fer qui lui perçaient la peau. S'y agrippant, il s'appuya des deux pieds contre l'estomac de son adversaire et lui écrasa Ghal Maraz en pleine face.

Skaranorak poussa un beuglement de souffrance qui déclencha des avalanches dans la montagne et se cabra et rua furieusement en essayant de projeter son attaquant au loin. Refusant de lâcher son anneau, Sigmar lui asséna de toutes ses forces un nouveau coup de marteau au visage, lui arrachant un nouveau hurlement de rage.

Éclaboussé de gouttelettes d'un sang brûlant, Sigmar rugit son triomphe devant les terrifiants dommages que son arme avait infligés à Skaranorak. Dans la région des yeux, la tête de la bête n'était plus qu'une bouillie sanguinolente et le sang dégoulinait des os fracturés de son crâne comme des larmes rouges. Le monstre se cabra à nouveau et Sigmar se cramponna désespérément à son adversaire tandis que celui-ci s'efforçait de le griffer des ses pattes avant.

Un trait de douleur blanche et incandescente le traversa lorsque les griffes du monstre lui labourèrent le dos. Il se laissa tomber avec un cri torturé, inondé de sang. Au-dessus de lui, le dragon-ogre se débattait furieusement, frappant au hasard, brisant les colonnes de pierre et poussant des beuglements assourdissants.

Ses forces étaient sur le point de l'abandonner. Les jambes flageolantes, il se releva en serrant les dents. Aveugle, le dragon-ogre fouettait l'air de tous ses membres et de la queue, fou de rage et de souffrance. Sigmar se détourna et commença à escalader la paroi irrégulière d'une aiguille rocheuse. Il avait l'impression que le monde devenait gris autour de lui. Il grimpa plus haut, fouetté par la pluie, souffleté par des rafales de vents qui menaçaient à tout moment de le faire tomber.

Une main griffue laboura violemment la colonne, tout près de lui, creusant de profonds sillons dans la roche et Sigmar manqua sa prise. Il virevolta follement, suspendu par une seule main à la colonne qui vacilla sous la force de l'impact.

Le visage ensanglanté de Skaranorak était à quelques centimètres du sien mais il ne disposait pas du recul qui lui aurait permis de frapper le monstre. Celui-ci griffa l'air, cherchant à l'attraper et Sigmar se hissa précipitamment plus haut pour éviter les serres qui balafrèrent le rocher, cherchant sa chair. De nouveaux éclairs déchirèrent le ciel mais ils tombaient au hasard, à présent, dérisoires sans la volonté du dragon-ogre pour les guider.

Sigmar parvint enfin à se hisser sur le sommet aplati de la colonne de pierre et s'étendit à plat ventre. Il la sentait vibrer sous lui, secouée comme un roseau par la tempête de la folle colère de Skaranorak. La tête de Ghal Maraz

était couronnée de flammèches crépitantes, bleu électrique. Il se souvint de l'éclair qui avait frappé le marteau avant qu'il n'exécute le chef des hommes-bêtes de la forêt, bien des années auparavant.

Il se souvint de la puissance qui avait coulé dans son sang et de l'énergie des cieux qui avait envahi ses os, ses muscles et effacé la douleur de ses blessures.

Au-dessous de lui, Skaranorak, aveugle, labourait toujours les airs à coups de griffes désordonnés, s'agitant en tous sens. Le cœur de Sigmar ne recelait aucune pitié pour ce monstre, cette créature contre nature, cet être composé de la fusion de créatures corrompues et toutes hostiles à l'humanité.

Il brandit Ghal Maraz à bout de bras et se dressa de toute sa hauteur tandis que les roulements du tonnerre se réverbéraient entre les parois du canyon. Un éclair fourchu traversa le ciel dans un crachement rageur.

Au-dessous de lui, le dragon-ogre qui hurlait sa colère fut illuminé une fraction de seconde. Ce qui restait de son visage grimaçant était tourné vers le haut, dans sa direction.

Avec un cri de fureur, Sigmar se laissa tomber de sa plateforme rocheuse, Ghal Maraz levé très haut au-dessus de sa tête, à l'instant même où la hache de Skaranorak frappait la colonne et la réduisait en miettes. Il atterrit sur l'épaule de la bête et son arme décrivit un arc latéral pour s'écraser sur la tempe de son ennemi.

Propulsé par toute la puissance et la rage de son maître, la tête gravée de runes du marteau des nains pulvérisa l'os, plus mince sur le côté de la tête, et se planta dans le cerveau du monstre.

Le cri d'agonie du dragon-ogre mourut avant de sortir de sa gorge et il se rua droit devant lui en faisant crouler les quelques colonnes de pierre qui étaient encore debout. Toujours sur le dos de la bête, Sigmar s'agrippa à la crinière embroussaillée qui lui courait le long de l'échine tandis que Skaranorak continuait à avancer en titubant. Enfin il se mit à tanguer, son corps ayant enfin admis le fait qu'il était mort.

Le monstre s'effondra avec tant de violence que la roche se fissura et que Sigmar fut projeté au loin, dérapant parmi les vestiges brisés de leur combat épique. Sous la pluie qui lavait le sang de ses innombrables blessures, il gémit de douleur lorsque le poids de sa victoire s'appesantit enfin sur ses épaules meurtries.

Les mâchoires aux crocs aiguisés du dragon-ogre se desserrèrent et il rendit son dernier soupir. La tempête mourut en même temps que lui. Sigmar resta allongé au milieu des débris de colonnes de pierre, couvert de contusions et de meurtrissures. La pluie cessa de tomber et les nuages noirs, illuminés de traînées pourpres, commencèrent à se disperser.

Grognant sous l'effort, il se retourna sur le ventre et s'aida de Ghal Maraz pour se remettre à genoux. Le cadavre de Skaranorak gisait un peu plus loin, immobile et, en dépit de ses souffrances, Sigmar eut un sourire. Avec la mort de ce monstre, il avait rallié trois nouvelles tribus sous sa bannière.

— Tu fus un digne adversaire, articula Sigmar afin d’honorer l’esprit de la puissante créature.

Transperçant la couche nuageuse, le soleil inonda les montagnes d’une lumière dorée.

Le soleil d’été illuminait les champs de blé ondulant sous la brise et Sigmar se sentit pénétré d’un profond sentiment de contentement en chevauchant sur la route pavée qui sinuait entre les collines et le ramenait à Reikdorf. Au cours des deux mois qui s’étaient écoulés depuis son départ, les champs avaient fructifié. La terre récompensait les hommes de tous leurs bons soins.

Le paysage était semé de fermes et de villages et le soleil réchauffait le dos des fermiers penchés sur leurs terres. Sigmar ressentit une grande fierté à l’idée de tout ce que ses gens et lui-même avaient accompli. Sans doute, il y aurait encore des moments difficiles, mais le monde était en paix pour le moment et il se sentait comblé.

Il était redescendu au village en ruines de Krealheim et y avait retrouvé le roi Siggurd et ses hommes qui campaient tristement non loin de la rivière. En l’apercevant et en voyant les trophées qu’il traînait derrière lui, le roi brigondien avait versé des larmes de joie. Après avoir pris une journée de repos dans la montagne, il avait arraché les grandes canines du dragon-ogre et, à l’aide de son couteau de chasse, il avait prélevé le cuir de ses flancs qui était dur comme une peau de métal.

— Nous étions sûrs que vous étiez mort, lui avait lancé Siggurd en le regardant traverser la rivière.

— Je suis difficile à tuer, avait répliqué Sigmar, hors d’haleine après son périple dans la montagne.

Il avait alors tendu les canines ensanglantées au roi Siggurd qui les avait prises en secouant la tête avec autant de stupéfaction que de tristesse.

— À vous seul, vous êtes parvenu à accomplir ce que nos meilleurs guerriers n’ont jamais pu réaliser, lui avait-il dit. Les histoires que l’on raconte au sujet de votre force et de votre vaillance ne vous rendent pas justice.

Sigmar avait fouillé dans une petite poche cousue à l’intérieur de sa cape et en avait sorti un petit objet doré qu’il avait tendu à Siggurd.

— J’ai trouvé ceci dans l’ancre du monstre et j’ai pensé qu’il fallait vous le ramener.

Siggurd avait baissé les yeux sur l’objet qui brillait dans la paume de Sigmar et son visage s’était crispé de chagrin.

— L’anneau des rois brigondiens, avait-il murmuré. L’anneau de mon fils.

— Je suis navré pour vous, avait répondu Sigmar. Je connais moi aussi la douleur de perdre un être cher.

— C’était le meilleur et le plus brave d’entre nous, avait repris le roi en luttant pour reprendre contenance devant ses guerriers. S’étant ressaisi, le roi avait pris l’anneau et avait redressé les épaules, puis il avait tourné le regard

vers les montagnes et pris une profonde inspiration frémissante.

— Nous sommes un peuple fier, nous autres Brigondiens, avait-il enfin déclaré, mais ce n'est pas toujours une bonne chose. À votre arrivée, j'ai sauté sur ce qui m'a paru une bonne occasion de me débarrasser de vous, car je n'avais aucun désir de me laisser entraîner dans ce que je considérais comme une quête personnelle pour vous asservir toutes les tribus grâce à de belles paroles et de grands idéaux. C'est seulement lorsque vous avez accepté d'entreprendre de tuer Skaranorak que j'ai réalisé que vous étiez sincère et que j'avais agi égoïstement.

— Cela n'a plus d'importance, à présent, avait répondu Sigmar. Je suis vivant et la bête est morte.

— Non, avait protesté Siggurd. Cela a beaucoup d'importance, au contraire. Je pensais vous avoir envoyé à la mort et je vous ai attendu ici, tourmenté par la culpabilité d'avoir commis cette action indigne.

Sigmar lui avait tendu la main.

— Dans ce cas, notre alliance marquera le début d'une nouvelle ère pour les Unberogens et les tribus du sud-est. À partir d'aujourd'hui, n'ayons plus d'autre souci que d'accomplir des prouesses ensemble, comme des frères et des alliés.

Le visage encore marqué par le chagrin, Siggurd lui avait souri.

— Il en sera ainsi.

Ils avaient quitté les ruines de Krealheim et étaient retournés à Siggurdheim où les énormes canines du dragon-ogre avaient été montées sur un grand piédestal en l'honneur de la retentissante victoire de Sigmar. Il s'était reposé et avait récupéré de ses blessures et, une semaine après son retour des montagnes, les rois des tribus les plus lointaines étaient arrivés à Siggurdheim.

Henroth, roi des Mérogens, était un guerrier au torse puissant, à la longue barbe rousse tressée en deux pointes et au visage couturé de cicatrices. Son regard était aussi dur qu'un silex poli et il avait une forte poigne. Sigmar l'avait immédiatement trouvé sympathique.

Le roi des Ménogoths, Markus, était un bretteur au crâne rasé, au corps mince, à l'allure de loup et au regard plein de méfiance. Il s'était montré distant au début, mais quand il avait vu les crocs du dragon-ogre, il avait été heureux d'obéir aux instructions de Siggurd et d'offrir son serment à Sigmar.

Les quatre rois avaient entrecroisé leurs épées au-dessus des canines de Skaranorak et avaient scellé leur alliance par une offrande à Ulric devant les prêtres de la cité. Après trois nuits de festolement et de beuverie, Markus et Henroth étaient repartis dans leurs royaumes car les orques étaient sur le pied de guerre et ils avaient des batailles à remporter.

Sigmar leur avait promis de leur envoyer un contingent de guerriers unberogens pour les aider dans ces combats. Depuis le sommet de la plus haute tour de Siggurdheim, il les avait regardés partir au galop en direction des montagnes, en compagnie de leurs frères d'armes. À l'aube du jour

suivant, il avait fait ses adieux à son frère et ami le roi et s'était préparé lui aussi à retourner sur ses terres.

Il lui avait fallu presque cinq semaines de marche pour parvenir à Siggurdheim mais le voyage de retour fut beaucoup plus rapide car le roi Siggurd lui avait offert un beau hongre rouan équipée d'une selle neuve en cuir lustré, fabriquée par des artisans taléutes.

À la différence des cavaliers unberogens, qui montaient leurs chevaux à cru, les Taléutes chevauchaient les leurs sur des selles équipées d'étriers de fer qui leur permettaient de mieux guider leurs montures et de combattre plus efficacement.

En plus de ces présents, les armuriers et les fabricants de vêtements de Siggurdheim avaient travaillé ensemble pour fabriquer une cape d'écailles chatoyantes à partir du cuir que Sigmar avait pris sur Skaranorak. Elle était d'une beauté merveilleuse et si solide qu'elle pouvait détourner le plus puissant coup d'épée sans subir la moindre meurtrissure.

Sous les acclamations de la foule et au son des trompettes, Sigmar avait repris le chemin du nord, profitant du confort de sa selle et se réjouissant à l'idée de revoir ses amis.

Le voyage de retour s'était déroulé sans encombres et il avait à nouveau pu profiter de la solitude et des grands espaces. Cette fois-ci, il avait chevauché sans le sentiment de libération qui s'était emparé de lui à son départ de Reikdorf, mais en se réjouissant à l'idée de retrouver les contraintes du devoir qui lui avaient paru si lourdes à assumer durant son voyage vers le sud.

Il avait espéré arriver à Reikdorf discrètement et sans se faire annoncer, mais il avait dû répondre aux interpellations des gardes qui patrouillaient les frontières de ses terres et la nouvelle de son retour n'avait pas tardé à voyager jusqu'à sa capitale. Il avait refusé l'escorte qu'on lui avait proposée et avait continué sa chevauchée vers Reikdorf, à travers un paysage pastoral de champs de blés dorés et de paisibles villages.

En passant devant un jalon de pierre planté en bordure de la route, il vit qu'il ne se trouvait plus qu'à trois lieues de sa destination et il talonna sa monture en apercevant une multitude de colonnes de fumée qui montaient vers le ciel. Elles étaient trop nombreuses pour la seule ville de Reikdorf.

Enfin, il contourna un haut talus arrondi et vit que ces fumées montaient bien des feux de sa ville mais également de centaines de feux de camp disséminés dans les prés et les collines du nord. Les collines étaient parsemées d'abris de fortune. Des milliers de personnes se blottissaient sous des auvents de toile ou dans des trous creusés à même le sol. À la teinte de leurs vêtements et à leurs chevelures sombres, Sigmar vit que ses gens n'étaient pas des Unberogens. Qui pouvaient-ils être et pour quelle raison campaient-ils sous les remparts de Reikdorf ?

Il aperçut ses guerriers, en faction sur les remparts. Le soleil de l'après-midi faisait scintiller les pointes de lances par centaines et les mailles des hauberts. Cette cité (on ne pouvait vraiment plus l'appeler un village) était son foyer et

il admira le Reik dispensateur de vie, scintillant comme un ruban d'argent qui s'enroulait autour de la muraille et poursuivait son voyage sinueux en direction de la côte lointaine.

Il s'engagea sur la route du sud et se joignit au flot des chariots qui se dirigeaient eux aussi vers la cité. Lorsqu'il arriva près des portes de Reikdorf, ses guerriers le reconnurent et une grande acclamation monta des remparts. En quelques instants, le chemin de ronde fut envahi par une foule d'hommes qui poussaient des cris de joie et agitaient leurs lances ou frappaient leurs boucliers de leurs épées pour lui souhaiter la bienvenue.

Les vantaux du portail s'ouvrirent et Sigmar vit ses amis qui l'attendaient.

Wolfgart était là, aux côtés d'Alfgéir et de Pendrag qui soutenait sa bannière écarlate d'une main d'argent luisant. À côté de Pendrag se tenait une silhouette trapue et barbue, vêtue d'un long manteau d'écailles luisantes et coiffée d'un casque d'or ailé. Sigmar sourit en reconnaissant maître Alaric et il leva les deux mains pour répondre à leurs saluts.

Un autre homme qu'il ne reconnut pas se trouvait également là, debout derrière ses amis. C'était un guerrier de haute taille, mince et élancé, torse nu. Une longue et unique mèche de cheveux lui partait du sommet du crâne et lui descendait jusqu'au bas du dos. Il portait des chausses rouge vif et de hautes bottes de cavalier, ainsi qu'un fourreau ouvragé en cuir noir et en or.

Mettant de côté ses interrogations au sujet de l'étranger, il se tourna vers Wolfgart qui administra une claque sur l'encolure de son cheval.

— Tu as sacrément bien pris ton temps, s'exclama son frère d'armes en guise de salut. Un petit voyage, que tu nous disais. Au moins, dis-moi que c'était une réussite.

— C'était une réussite, lui confirma Sigmar en mettant pied à terre. Nous sommes frères avec les tribus du sud-est, à présent.

Wolfgart prit les rênes du cheval et examina l'arrangement de la selle et des étriers d'un œil curieux.

— C'est brigondien ?

Sigmar secoua la tête.

— Taléute. Un cadeau du roi Siggurd.

Alfgéir s'avança et examina Sigmar des pieds à la tête, sans manquer de remarquer les cicatrices toutes neuves qui lui marquaient les bras.

— On dirait qu'ils ne se sont pas laissé faire sans résistance, commenta-t-il.

— C'est une longue et bonne histoire, lui répondit Sigmar, mais je vous la raconterai plus tard. Dites-moi d'abord ce qui se passe ? Qui sont tous ces gens qui campent sous nos remparts ?

— Prends d'abord le temps de saluer tes frères d'armes, dit Alfgéir. Ensuite, nous irons discuter à la longue maison.

Sigmar acquiesça de la tête et se tourna vers Pendrag et maître Alaric. Il saisit la main d'argent de Pendrag et eut la surprise de sentir ses doigts se plier et répondre à sa pression.

Son frère d'armes sourit.

— Maître Alaric l’a fabriquée pour moi. Elle fonctionne presque aussi bien qu’une vraie, à ce qu’il dit.

— Elle fonctionne *mieux* qu’une vraie, grommela Alaric. Tu ne perdras pas ces doigts-là si tu te montres suffisamment maladroit pour laisser une hache s’en approcher.

Sigmar lâcha la main de Pendrag et saisit l’épaule du nain.

— Je suis bien heureux de te revoir, maître Alaric. Il s’est écoulé trop de temps depuis ta dernière visite.

— Peuh, grogna le nain. C’était à peine hier, garçon. Vous autres hommes avez de si mauvaises mémoires. J’ai à peine l’impression d’être parti.

Sigmar se mit à rire. Près de trois années s’étaient écoulées depuis la dernière fois où il avait posé les yeux sur maître Alaric, mais il savait que les humains et les gens des montagnes décomptaient le temps différemment et qu’une période de trois ans ne représentait à leurs yeux qu’un bref clignement de paupières.

— Tu es toujours le bienvenu, mon cher ami, lui dit-il. Le roi Barbe de Fer est-il dans une santé florissante ?

— Oui-da. Mon roi m’envoie te porter de bien sinistres nouvelles de l’est. Semblables à celles qu’apporte ce jeune gars, dit le nain en lui indiquant d’un mouvement de la tête l’homme au torse nu qui se tenait à l’écart du groupe des capitaines de Sigmar.

— Qui êtes-vous donc ? lui demanda Sigmar en se tournant vers l’étranger.

L’homme fit un pas en avant et s’inclina. Son visage était sans rides et il avait l’air bon, mais il avait un regard hagard.

— Je me nomme Galin Veneva. Je suis Ostagoth et je suis envoyé par le roi Adelhard. Ce sont les gens de mon peuple qui campent sous vos remparts.

Sigmar rassembla ses guerriers à la longue maison pour écouter l’histoire de Galin Veneva et c’est le cœur lourd qu’il s’assit sur son trône et posa son marteau de guerre à côté de lui. À présent, son voyage de retour illuminé de soleil à travers les champs paisibles lui semblait être le dernier cadeau des dieux avant ce qui s’annonçait comme une période de sang et de guerre.

Le guerrier ostagoth s’exprimait avec un fort accent et il leur raconta son histoire d’une voix hésitante. Visiblement, le souvenir des horreurs qu’avait dû endurer son peuple lui pesait lourdement sur le cœur.

Les orques étaient en marche et ils s’étaient rassemblés en une horde immense, plus nombreuse que toutes celles que l’on ait vues de mémoire d’homme.

Ils s’étaient déversés comme une marée verte depuis les hauteurs de montagnes de l’est, incendiant et détruisant tout sur leur passage. Des quantités de villages ostagoths avaient été dévastés. Il n’y avait eu ni pillage ni captifs ; les peaux-vertes s’étaient simplement contentés de massacrer les malheureuses populations de l’est par pur plaisir pervers.

Ils avaient brûlé les récoltes sur pied et les forces que le roi Adelhard avait réussi à rassembler avaient été balayées par la puissance de l’ost des orques.

Dans leurs armures faites de pièces de récupération, braillant à tue-tête et scandant leurs cris de guerre, les sauvages guerriers orques s'étaient montrés sans pitié et les Ostagoths, dispersés et en déroute, n'étaient pas parvenus à tenir tête à ces tueurs assoiffés de sang.

Malgré cela, les hommes de l'est avaient poursuivi le combat et leur roi avait rallié sous sa bannière autant d'hommes qu'il avait pu en trouver, tandis que les survivants de l'invasion fuyaient vers l'ouest. Une partie d'entre eux campaient à présent aux portes de Taalahim, la capitale de Krugar, le roi des Taléutes. De nombreux réfugiés, craignant que les peaux-vertes ne continuent sur leur lancée, avaient poursuivi leur chemin vers l'ouest et les territoires des Unberogens.

Sigmar comprenait à présent l'amertume de Galin, obligé de rester à Reikdorf pendant que les autres hommes de sa tribu combattaient et mourraient pour défendre leur terre ancestrale ; néanmoins, son seigneur lui avait confié le devoir solennel de se rendre chez le roi Sigmar et de lui offrir un cadeau en même temps qu'il lui présenterait une requête.

Alfgér se crispa lorsque l'Ostagoth s'approcha du trône de Sigmar en présentant devant lui, sur ses deux mains, le fourreau noir et or.

— Voici Ostvarath, l'antique lame de tous les rois ostagoths, déclara Galin avec orgueil. Le roi Adelhard m'envoie vous l'offrir en signe de sa bonne foi. Il vous offre aussi l'alliance de son épée et vous demande d'envoyer des guerriers sur ses terres afin de nous aider à combattre les orques. Notre peuple se meurt, massacré, et si vous ne nous aidez pas nous aurons tous disparu à la saison où les feuilles tombent des arbres.

Sigmar se leva et accepta le fourreau des mains de Galin. Il dégaina l'épée et laissa courir ses yeux sur la lame, admirant la magnifique facture de l'épée. La lame d'Ostvarath était polie à la perfection, lustrée, et ses deux tranchants étaient aussi aiguisés que des rasoirs. C'était véritablement une lame digne d'un roi et le fait qu'Adelhard lui ait envoyé sa propre épée démontrait l'étendue de son désespoir.

— J'accepte le serment de ton roi, lui répondit Sigmar gravement, et je lui offre le mien. Nous combattons en frères et les terres des Ostagoths ne tomberont pas. Je t'en donne ma parole et ma parole est de fer.

Une expression de profond soulagement monta sur le visage de Galin. Sigmar comprit également qu'il était impatient de retourner dans l'est pour défendre sa patrie. Il remit l'épée au fourreau et la rendit à Galin.

— Ramène Ostvarath à ton roi, lui ordonna Sigmar. Adelhard en aura besoin dans les jours qui s'annoncent.

— Je le ferai, roi Sigmar, s'exclama le guerrier d'un ton rassuré, avant de se retirer.

— Maître Alaric, dit ensuite Sigmar, quelles nouvelles nous apportes-tu ?

Le nain s'avança jusqu'au centre de la grande salle et prit la parole d'une voix sombre et pleine d'autorité.

— Ce garçon nous a dit la pure vérité, les orques sont bien en marche, mais

les peaux-vertes qui attaquent sa contrée vont bientôt battre en retraite vers les montagnes.

— Comment le sais-tu ? l'interrogea Sigmar.

— Mon peuple va se charger de les arrêter, répondit Alaric. Au moment où je vous parle, les armées du Roi Tueur et de Zhufbar sont en chemin pour les repousser. Mais un message est parvenu à Karaz-a-Karak : une horde immense est en chemin, venue des monts du sud et des désolations qui s'étendent à l'est de la chaîne montagneuse. Une horde d'orques à côté de laquelle l'armée qui ravage les terres du roi Adelhard aujourd'hui aura l'air d'une compagnie d'éclaireurs. Et cette armée n'a qu'un seul objectif : anéantir la race humaine pour l'éternité.

Dans la longue maison, l'atmosphère devint plus lourde. Sigmar sentit la tension monter dans le cœur de ses guerriers à l'annonce de cette nouvelle. La menace des peaux-vertes avait toujours été omniprésente. Aussi loin que puisse remonter la mémoire des hommes, ils avaient toujours saccagé et massacré lors de leurs incursions sur les terres des humains, mais il ne s'agissait plus d'une simple escouade de pillards.

Sigmar leva Ghal Maraz au-dessus de sa tête et balaya du regard l'assemblée des guerriers qui se tenaient devant lui : des hommes fiers, des hommes courageux. Des hommes qui se tiendraient à ses côtés, prêt à faire face à ce terrible danger. Son peuple.

— Envoyez des messagers à chacun de mes frères les rois, ordonna-t-il. Informez-les que j'en appelle à leurs serments d'alliance. Demandez-leur de réunir leurs armées et de se préparer à la guerre !

Les épées des Rois

De l'endroit où se tenait Sigmar, sur la berge de l'Aver, il lui semblait que les terres qui s'étendaient au sud étaient envahies par les flammes. Des panaches de fumée noire et nauséabonde montaient des bûchers qu'ils avaient faits avec les monceaux de cadavres d'orques. Ce qui naguère était une belle prairie fertile était devenu une friche calcinée, couleur de cendres. Dans leur progression, les peaux-vertes s'étaient révélés aussi implacables que méthodiques. Aucune communauté, même minuscule, ne leur avait échappé et rien de ce qui avait la moindre valeur n'avait été épargné.

Sous le désir de venger ces deux dernières années de guerre, il pouvait sentir couvrir une colère brûlante dans sa poitrine. Il avait mûri au cours de ces années écoulées. Des rides commençaient à marquer son visage, ses yeux étaient fatigués et les premiers fils d'argent avaient fait leur apparition dans sa chevelure.

Son corps était toujours aussi fort, ses muscles étaient durs comme fer et son cœur aussi puissant que par le passé, mais il avait vu tant de souffrances que l'esprit de sa jeunesse s'était enfui à jamais. Il avait le corps endolori par les jours et les nuits passés à combattre pour conserver le contrôle des ponts de l'Aver. Tout en traversant le campement unberogen, il sentit les points de sutures de ses nombreuses blessures lui tirer sur la peau.

Il était mort de fatigue. Il ne souhaitait rien d'autre que de pouvoir s'étendre et dormir pour une saison au moins, mais ses guerriers avaient héroïquement combattu et il prit le temps de passer quelques instants avec chacune de ses unités de guerriers, félicitant les hommes de leur courage et s'adressant à eux par leur nom. L'aube était levée depuis quelques heures à peine lorsqu'ils avaient finalement remporté la bataille ; à présent le ciel était noir et pourtant il ne pouvait toujours pas prendre de repos.

Des prêtresses de Shallya et des prêtres guerriers d'Ulric arpentaient eux aussi le campement. Ils prenaient soin des blessés, aidaient ceux qui étaient mortellement atteints à mourir paisiblement et offraient leurs prières au dieu loup afin qu'il ouvre les portes de son palais aux défunts.

Depuis que maître Alaric l'avait averti de l'invasion imminente des orques, Sigmar avait à peine eu le temps de revoir la contrée où il avait grandi jusqu'à l'âge d'homme. Il n'était retourné que deux fois à Reikdorf au cours des deux années qui venaient de s'écouler. En chacune de ces occasions, il avait tout juste réussi à nettoyer son armure et ses cheveux du sang d'orques dont il était couvert avant que les trompes de guerre ne sonne l'alarme à nouveau, le

forçant à reprendre la tête de ses troupes pour les mener au cœur du feu de la bataille.

Les nains avaient tenu parole et avaient empêché les tribus des peaux-vertes d'avancer plus loin sur les terres des Ostagoths, mais les guerriers du haut roi avaient été contraints de se retirer pour défendre leurs forteresses. Toutefois, le répit que leur avait procuré le sacrifice de toutes ces vies naines n'avait pas été gaspillé car il avait permis au roi Adelhard de rassembler ses guerriers et d'opérer sa jonction avec les Loups Blancs d'Alfgéir, les combattants chérusens avec leurs haches, les lancers taléutes et les chars des guerrières asobornes. Lors d'une grande bataille, sur la route noire, Adelhard avait écrasé les orques et avait repoussé les vaincus vers les montagnes.

Le temps que Sigmar parvienne à rassembler les armées des rois ses alliés afin de marcher vers le sud-est, les terres des Mérogens et des Ménogoths avaient été quasiment envahies et leurs rois s'étaient trouvés assiégés dans leurs grands châteaux de pierre. Les orques arpentaient la terre en toute impunité, libres de dévaster les royaumes des hommes.

Les barbares à peau verte mettaient à sac les villages et les villes, brûlant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, faisant des milliers de victimes. Seule la propension naturelle des peaux-vertes à se quereller entre eux les avait empêchés de se déverser plus rapidement sur le nord et l'ouest.

Des milliers de réfugiés étaient arrivés sur les terres des Unberogens et il avait donné des ordres pour que l'on fournisse un abri à chacun. On vida les greniers furent jusqu'au dernier grain de blé et les rois des tribus environnantes envoyèrent ce qu'ils pouvaient afin de soulager les souffrances de ces malheureux. Les jours étaient sombres, désespérés et il leur semblait que la fin du monde était sur eux. Chaque jour, de nouvelles bandes de peaux-vertes descendaient en hurlant des montagnes et les armées des hommes s'affaiblissaient lentement.

Il s'arrêta près d'un arbre solitaire au tronc noirci par le feu, au sommet d'une petite colline, pour observer le paysage des plaines alluviales des bords de l'Aver, où les armées des Chérusens, des Endales, des Unberogens et des Taléutes avaient établis leurs campements. Près de cinquante mille guerriers se reposaient près de leurs feux, se restaurant, buvant et remerciant les dieux de ne pas servir de dîner aux corbeaux.

Une silhouette claudicante monta dans sa direction. Il reconnut son vieux guérisseur, Cradoc, l'homme qui l'avait ramené d'entre les morts après la blessure que lui avait infligé Gerréon.

— Tu devrais te reposer, seigneur, lui dit Cradoc. Tu as l'air épuisé.

— Je vais le faire, Cradoc, je te le promets. Bientôt.

— Oh, tu me le promets, hein ? On m'a toujours appris qu'il fallait me méfier des promesses des rois.

— Je pensais que c'était de leur gratitude ?

— De ça aussi, riposta Cradoc. À présent, vas-tu aller prendre un peu de repos ou va-t-il falloir que je t'assomme pour te traîner jusqu'à ton lit ?

Sigmar hochait la tête.

— J'y vais. Combien ?

Il n'avait pas besoin de préciser sa question.

— J'aurai le compte exact demain matin, mais je peux déjà dire que neuf mille hommes au moins sont morts pour défendre ces ponts.

— Et les blessés ?

— Moins d'un millier mais la plupart ne passeront pas la nuit, soupira Cradoc. Rares sont les hommes qui survivent aux blessures infligées par les orques.

— Si nombreux... murmura Sigmar.

— Il y en aurait bien plus si vous n'aviez pas tenu les ponts, répondit Cradoc en serrant ses bras autour de son corps frêle. J'en ai le frisson rien que d'y penser. Ces peaux-vertes nous auraient tous massacrés et ils seraient à mi-chemin de Reikdorf à l'heure qu'il est.

— Ceci n'est qu'un répit temporaire, reprit Sigmar. Les orques vont revenir. Leur insatiable appétit de massacre et de sang les y poussera et les nains disent qu'une armée de peaux-vertes encore plus importante s'est rassemblée à l'est du col du Feu Noir. Ils attendent le printemps pour passer les montagnes et nous faire disparaître de la face du monde.

— Certes, c'est sans doute vrai, mais tout cela viendra en son temps, dit Cradoc. Pour le moment, nous sommes en vie et c'est tout ce qui compte. Demain, nous verrons bien ce qui adviendra. En attendant, si tu ne te reposes pas, tu ne seras d'aucune utilité ni aux hommes ni aux bêtes. Aussi résistant et puissant que tu sois, mon roi, tu n'es pas immortel. J'ai entendu dire que tu avais combattu au plus fort de la bataille et Wolfgart m'a dit que tu serais mort une bonne douzaine de fois sans la lame d'Alfgéir.

— Wolfgart parle trop. Je dois combattre. Il faut qu'on me *voie* combattre. Sans vouloir paraître arrogant, rares sont les hommes qui peuvent m'égaliser et lorsque je combats avec eux, mes guerriers se battent encore mieux.

— Tu me prends pour un demeuré ? s'exclama Cradoc d'une voix irritée. J'ai combattu, moi aussi, et plus d'une fois.

— Je sais, répondit Sigmar d'une voix apaisante. Je ne voulais pas paraître condescendant.

D'un geste, Cradoc écarta ses excuses.

— Je sais bien que le fait de voir leur roi risquer sa vie en pleine bataille décuple le courage des hommes. Mais tu es devenu important pour nous tous, Sigmar, pas seulement pour les Unberogens mais pour toutes les tribus des hommes. Peux-tu imaginer quel coup terrible ce serait si tu étais tué au combat ?

— Je ne peux pas me contenter de regarder une bataille, Cradoc. Mon cœur se trouve là où le sang chante et où la mort attend pour s'emparer des faibles.

— Je sais, répondit tristement Cradoc. C'est l'un des aspects les moins attachants de ta personnalité.

Comme les armées étaient déjà rassemblées dans le sud, le roi Siggurd offrit à ses alliés l'hospitalité de sa cité et l'on convint de réunir un conseil de guerre. Le roi des Brigondiens vint accueillir les souverains des autres tribus à la porte dorée de sa grande salle d'audience et le cœur de Sigmar s'enfla de fierté à la vue de cette assemblée, un aréopage tel qu'on n'en avait encore jamais vu sur les terres des hommes.

Une immense table circulaire avait été installée au milieu de la grande salle. En son centre de fer se trouvait un brasero empli de braises rougeoyantes. Sigmar, Wolfgart et Pendrag, installés aux places qu'on leur avait désignées, regardèrent arriver les rois qui entraient les uns après les autres, après avoir été annoncés par le héraut.

Marbad des Endales arriva le premier, flanqué de son fils aîné, Aldred, et de deux Heaumes Corbeaux de haute taille, en capes noires et mailles scintillantes. Le roi Marbad lui adressa un signe de tête et Sigmar eut un froncement de sourcils en voyant le visage du vénérable souverain des Endales pâlir à la vue de la main d'argent de Pendrag.

Aloysius des Chérusens entra ensuite. C'était un homme mince, au profil de rapace, avec une longue chevelure noire et une barbe soigneusement taillée.

La porte s'ouvrit sur la reine Freya, accompagnée de Maedbh. À côté de lui, Wolfgart se redressa à la vue de son épouse car cela faisait de nombreux mois qu'ils n'avaient pu se retrouver. La reine asoborne jeta un regard plein de malice à Sigmar et se caressa le ventre de la main avant de s'asseoir en face de lui.

On annonça Krugar, roi des Taléutes, et il entra d'un pas martial, flanqué de deux imposants guerriers vêtus de hauberts d'écailles argentées. Vêtu de son plus beau kilt et d'une écharpe tressée, le roi Wolfila des Udoses fit son entrée en lançant une bruyante salutation à la cantonade. Le roi nordique était accompagné de deux hommes de sa tribu, des individus à l'allure effrayante, à la barbe en bataille et aux chevelures embroussaillées, portant négligemment sur l'épaule leurs grandes épées à larges lames.

Myrsa du Fauschlag, représentant des marches du nord, entra dans la salle suivit d'une paire de guerriers dont les armures de plaques polies reflétaient la lumière. Sigmar adressa un signe de tête au Garde éternel qui prit place à la grande table.

Otwin des Thuringiens arriva juste après lui et le regard de Sigmar fut attiré vers la personne qui l'accompagnait, car elle n'était autre qu'Ulfdar, la guerrière qu'il avait combattue avant d'affronter Otwin. Tous deux étaient quasiment nus, si l'on excepte leurs pagnes et leurs torques de bronze.

Le roi Markus, des Ménogoths, et le roi Henroth, des Mérogens, arrivèrent ensemble et Sigmar fut choqué de les voir tellement changés depuis le temps où il les avait rencontrés, deux années auparavant. Le siège n'avait été levé que très récemment leurs châteaux respectifs et les deux hommes étaient d'une maigreur qui faisait peine à voir. Leurs yeux semblaient hantés par les terribles souffrances qu'ils avaient dû endurer leurs deux peuples.

Adelhard des Ostagoths fut le dernier à arriver, accompagné de Galin Veneva et l'aspect de ce roi venu de l'est plut immédiatement à Sigmar. Le roi des Ostagoths était de haute taille, avec de larges épaules. Il avait retrouvé toute sa fierté après sa victoire sur la route noire et, avant de prendre place à son tour, il adressa un signe de tête respectueux et plein de gratitude à Sigmar.

Tous les souverains des tribus de l'alliance étant réunis, Siggurd fit refermer les grandes portes et alla s'asseoir à son tour, tandis qu'une nuée de serviteurs approchait pour poser devant chacun des assistants un gobelet d'argent plein d'un vin rouge au riche parfum.

Siggurd se leva pour s'adresser à l'assemblée.

— Mes amis, je vous souhaite la bienvenue dans ma demeure. Dans les jours sombres que nous vivons, mon cœur est plein de joie à l'idée d'accueillir sous mon toit des souverains venus de tous les horizons des terres des hommes.

Le roi des Brigondiens leva son gobelet.

— Ce vin, dit-il, est celui que mes guerriers estiment le plus car on ne le boit qu'à l'occasion des plus grandes victoires. Après deux années de combats, nous avons remporté une victoire qui mérite un tel breuvage en repoussant les peaux-vertes dans leurs repaires des montagnes. Savourez ses arômes délicieux et conservez le souvenir de ce moment, car une grande bataille nous attend au col du Feu Noir, au printemps, et elle nous donnera l'occasion de le goûter à nouveau. Bienvenue à vous tous.

Siggurd se rassit au son des poings qui martelaient la table et Sigmar se mit debout à son tour, levant haut son gobelet.

— Rois, mes frères et compagnons, commença-t-il.

— Et reines ! cria Maedbh avec un large sourire.

— Et reines, sourit Sigmar en inclinant la tête en direction de Freya. Le roi Siggurd a dit vrai, car c'est une belle chose en vérité que de vous voir rassemblés ici, tous liés par des serments de loyauté et d'amitié. Devant cette réunion de guerriers aussi vaillants que pleins de cœur, je reprends espoir.

Sigmar poussa sa chaise en arrière et commença à marcher autour de la table circulaire en tenant son gobelet levé devant lui.

— Nous venons de vivre de bien sombres années et les prophètes de malheur sont partout sur nos terres, se griffant le visage et criant que la fin des temps est sur nous et que les dieux se sont détournés de nous. Les dieux, disent-ils, nous ont abandonnés à notre sort. Mais je ne suis pas d'accord avec eux. Les dieux nous ont donné de nombreuses forces. Ils nous ont également donné l'intelligence qui nous permet de reconnaître ces forces et l'humilité grâce à laquelle nous sommes capables de comprendre nos faiblesses. Que sont ces qualités, si elles ne sont pas des présents des dieux ? Je vous le dis, les dieux aident ceux qui s'aident eux-mêmes et cette réunion est une nouvelle étape sur le chemin qui nous mènera à la victoire.

En arrivant près de Marbad, Sigmar lui posa la main sur l'épaule.

— Depuis la mort de mon père, j'ai arpenté ces terres de long en large et

j'ai pu voir nos forces de mes yeux. J'ai vu le courage. J'ai vu la détermination. J'ai vu la valeur et j'ai vu la sagesse. J'ai vu tout cela dans les prouesses de chacun des hommes et des femmes rassemblés autour de cette table. J'ai combattu aux côtés de nombre d'entre vous et je suis fier, terriblement fier de vous compter parmi mes frères d'armes.

Sigmar leva son gobelet encore plus haut.

— Ce sont nos serments qui nous ont rapprochés, mais ce sont les liens du sang qui nous lient plus étroitement encore.

Autour de lui, les souverains rassemblés levèrent leurs gobelets et, d'un seul mouvement, burent le vin de la victoire.

— Jamais ! hurla le roi des Taléutes. Abandonner le commandement de mes guerriers aux mains de quelqu'un d'autre ? Je serai foudroyé par les dieux pour une telle couardise !

— Couardise ? répliqua le roi Siggurd. Est-ce de la couardise que de reconnaître que nous devons combattre comme une seule force ou accepter d'être anéantis ? Je te connais bien, Krugar. Ce n'est pas la couardise qui te retient, c'est l'orgueil !

— Évidemment, acquiesça Krugar, ma fierté devant le courage et la force des Taléutes. La même fierté que celle des mes guerriers ont lorsqu'ils se souviennent que je les ai menés au combat durant les vingt-trois années qui se sont écoulées. Que deviendrait cette fierté si je devais rester à paresser sur le côté tandis qu'un autre les conduirait à la bataille ?

— Silence, l'homme, elle ne sera pas perdue ! cria Wolfila. Tout homme qui a un jour combattu aux côtés du fils de Björn sait qu'il n'y a pas de honte à lui confier le commandement. Quand les loups des Norsii grondaient aux portes de mon château, quel est celui qui les a fait fuir ? Tu étais là, Krugar, je veux bien l'admettre, et toi aussi Aloysius, mais c'est bien Sigmar qui les a dispersés et qui les a fait fuir de l'autre côté de l'océan !

— Je suis comme Krugar et l'idée d'abandonner mon commandement ne me plaît guère, intervint Aloysius, mais si nous tentons de combattre individuellement, les peaux-vertes nous détruiront l'un après l'autre. Je suis assez sûr de moi pour permettre à mes Chérusens de combattre selon la stratégie de Sigmar.

Celui-ci adressa un signe de tête au roi chérusien pour le remercier de son soutien.

— Je refuse de n'être qu'un spectateur au cours de la bataille, déclara Adelhard en tirant son épée et en la posant sur la table. Ostvarath désire ardemment se baigner dans le sang des orques.

— Tu ne seras pas là en spectateur, l'apostropha Freya d'un ton sec. Comme un vrai guerrier, tu seras au cœur de la mêlée, là où les loups d'Ulric attendent pour emmener les défunts vers un repos bien mérité. Je combattrai aux côtés de Sigmar, car je connais la puissance de son sang. Si l'un de nous doit prendre le commandement, c'est bien Sigmar.

— Qu'en est-il des Bretonii et des Jutones ? demanda Myrsa. Leurs rois ne se joignent pas à nous ?

— Marius ? cracha Marbad. Cet individu est un serpent. J'aimerais mieux savoir que les Norsii couvrent mes flancs que me trouver aux côtés de ce fourbe de chien bâtard ! Au moins, avec les Norsii, on sait à quoi s'en tenir.

— Quoi qu'il en soit, coupa Sigmar, j'enverrai des émissaires aux Jutones pour offrir une nouvelle fois au roi Marius la possibilité de se joindre à nous.

— Et quand il aura refusé ? demanda Marbad. Quoi d'autre ? Ses terres seront en sécurité grâce à la mort de nos guerriers mais il ne versera pas une larme pour eux. Il se frottera les mains et il nous traitera d'imbéciles. C'est un homme sans honneur, qui ne mérite pas d'avoir une place sur les terres des hommes.

Malgré toute l'affection qu'il avait pour le vieux roi, Sigmar savait sa haine des Jutones trop profonde pour être apaisée par des mots.

— Dans ce cas, nous nous occuperons de Marius lorsque nous en aurons terminé avec la menace des orques, lui répondit-il.

L'un après l'autre, les rois s'exprimèrent et le débat continua de l'un à l'autre tandis qu'ils ne pouvaient parvenir à un accord sur la question du commandement. Chacun n'avait que des louanges pour Sigmar et exprimait son respect pour ses exploits et le discernement qui l'avait conduit à les rassembler, mais ils n'étaient pas nombreux à accepter l'idée d'abandonner la direction de leurs troupes à un autre qu'eux-mêmes.

Les heures passaient et Sigmar sentait sa patience s'émousser, tandis que les mêmes arguments mille fois répétés tournaient autour de la table, encore et encore. Il avait la sensation de voir s'écrouler tout ce qu'il s'était efforcé de bâtir au cours de la dizaine d'années qui venaient de s'écouler.

Enfin, il se leva et posa lourdement Ghal Maraz sur la table. Tous les yeux se tournèrent vers lui et il se pencha en avant, les deux mains à plat sur le plateau de la grande table ronde.

— Alors, c'est ainsi que nous allons périr, nous autres hommes ? leur demanda-t-il d'une voix douce. En nous chamaillant comme des vieilles femmes au lieu de nous tenir debout face à l'ennemi, une arme ensanglantée en main ?

— Périr ? s'écria Siggurd. Que voulez-vous dire ?

— Voici ce que je veux dire, répondit Sigmar d'une voix lourde de mépris. Une race inférieure à la nôtre est à nos portes, toute prête à nous anéantir, et nous trouvons *encore* dans nos cœurs la force de nous chicaner. Ces orques sont des brutes sauvages, des créatures qui ne vivent que pour et par la destruction. Ils ne bâtissent pas de fermes, ils ne travaillent pas la terre, ils se contentent de tuer tout ce qui bouge. Quelle que soit la manière dont nous les envisageons, ils nous sont inférieurs et pourtant ils ont trouvé le moyen de s'unir tandis que nous restons divisés par notre orgueil et notre amour-propre. Mon cœur saigne à la pensée que tout ce que nous sommes parvenus à réaliser, que tous les efforts immenses que nous avons accomplis pour

rapprocher nos peuples, n'auront mené qu'à ces petites querelles mesquines.

Sigmar se redressa de toute sa hauteur et leva Ghal Maraz à bout de bras devant lui.

— Lors des funérailles de mon père, le roi Kurgan Barbe de Fer m'a rappelé comment je suis entré en possession de ce marteau de guerre et il m'a également rappelé qu'il ne s'agit pas seulement d'un instrument de destruction mais également d'un outil de création. C'est le marteau du forgeron qui forge le fer qui nous renforce ; cependant Ghal Maraz est bien plus qu'un simple marteau de forgeron. C'est un marteau de roi. Avec lui, j'ai rêvé de forger l'empire des hommes, un royaume où tous les hommes pourraient vivre en paix, unis et forts. Hélas, si nous sommes incapables de mettre notre fierté de côté, même si cela doit nous mener à la destruction, alors je ne veux plus rien avoir à faire avec cette réunion. Je retournerai à Reikdorf et je me préparerai à combattre tous les orques qui oseront s'aventurer en territoire unberger. Je n'attendrai aucun secours de votre part et je ne vous en accorderai aucun si vous me le demandez. Les peaux-vertes viendront et ils nous détruiront. Cela leur prendra peut-être de longues années, mais ne vous y trompez pas, ils y arriveront. À moins que vous n'acceptiez de vous ranger derrière moi et de les combattre.

Battez-vous sous mon commandement, faites ce que je vous demande et nous survivrons peut-être à cette épreuve. Décidez-vous, mais décidez-vous maintenant et souvenez-vous de ceci : unis, nous vivrons, divisés, nous mourrons.

Sigmar se rassit et reposa Ghal Maraz sur la table devant lui. Personne n'osa rompre le silence de mort qui suivit ce discours jusqu'à ce que Marbad se lève pour venir se placer à côté de Sigmar. Le roi des Endales tira Ulfshard de son fourreau et déposa la chatoyante lame forgée par le peuple fée sur la table, à côté de Ghal Maraz.

— Je connais Sigmar depuis sa tendre enfance, commença Marbad. J'ai combattu avec son père et son grand-père, Dragor Toison-Rouge. C'étaient tous deux des hommes de grand courage et j'ai honte d'avoir jamais douté de la sagesse de son projet. Je suis heureux de l'occasion qui m'est donnée de combattre aux côtés de Sigmar et si cela signifie que je dois placer mes guerriers sous ses ordres, eh bien qu'il en soit ainsi. Combien d'années avons-nous passées en guerre les uns contre les autres ? Combien de fils avons-nous portés en terre ? Beaucoup trop. Nos forces étaient divisées jusqu'à ce que Sigmar vienne pour nous unir et aujourd'hui nous nous effarouchons à l'idée de lui permettre de prendre le commandement de nos armées ? Plus jamais je ne me tiendrai à l'écart de mes frères. Les Endales combattront sous le commandement de Sigmar.

Marbad serra d'une main ferme l'épaule de Sigmar.

— Björn aurait été fier de toi, mon gars, lui dit-il.

Adelhard se leva à son tour et fit le tour de la table, tirant Ostvarath de son fourreau tout en marchant. Il plaça lui aussi son épée à côté du marteau de

Sigmar.

— Mon peuple te doit la vie. Comment pourrais-je refuser de me tenir à tes côtés ?

Ensuite, ce fut le tour de Wofila qui déposa sa grande épée auprès des armes des autres rois.

L'un après l'autre, chacun des souverains des tribus vint placer son arme auprès du marteau de guerre de Sigmar.

Le dernier fut Myrsa, le Garde éternel du Fauschlag. Près de Ghal Maraz, il posa un autre marteau de guerre à la poignée gainée de cuir et dont la tête était façonnée à l'image d'un loup grondant.

— Je ne suis pas roi, seigneur Sigmar, déclara Myrsa, mais les guerriers du nord sont vôtres, par le droit autant que par leur choix. Que désirez-vous que nous fassions ?

Sigmar se leva, plein d'humilité et de fierté devant la confiance que ses frères souverains lui témoignaient.

— Retournez sur vos terres, car l'hiver est presque sur nous, leur dit Sigmar. Permettez à vos guerriers de retrouver leurs familles, car cela leur rappellera pour quelles raisons ils se battent. Préparez-vous à la guerre et dès le premier mois du printemps, venez à Reikdorf en apportant avec vous vos lames bien aiguisées et vos cœurs pleins de vaillance.

— Et ensuite ? demanda Myrsa.

— Ensuite, nous engagerons le combat contre les peaux-vertes, lui promit Sigmar. Au col du Feu Noir, nous les anéantirons et nous assurerons la sécurité de nos terres pour l'éternité !

Les Défenseurs de l'Empire

— Laisse-moi, garçon, haleta Svein, une mousse sanglante perlant au coin de ses lèvres. Tu... tu sais qu'il... qu'il le faut.

— Tais-toi donc, vieux ! s'écria Cuthwin d'une voix rageuse en hissant le corps de son mentor et ami derrière un amoncellement de rochers poudrés de neige et en l'adossant tant bien que mal. Le gilet de cuir de Svein était gluant de sang et ses chausses de laine en étaient maculées. Ils avaient colmaté la blessure avec un tampon de tissu mais le sang suintait toujours et ils laissaient derrière eux une piste pointillée de rouge, facile à suivre dans la neige.

Cuthwin était épuisé. Il prit un moment pour reprendre haleine tout en scrutant le paysage derrière eux. Il ne voyait encore aucun signe de poursuivants mais ceux-ci ne tarderaient pas. L'odeur du sang n'allait pas manquer d'attirer les gobelins, même s'ils étaient incapables, pour une raison ou une autre, de suivre la piste qu'il n'avait pu éviter de laisser en portant son ami blessé.

La flèche gobeline avait jailli de nulle part et elle avait frappé le plus âgé des deux éclaireurs au creux des reins, traversant son vêtement de cuir et ressortant par le ventre. Une nuée de monstres glapissants avait surgi de l'obscurité, brandissant des coutelas à lames en dents de scie et des épées pointues dont le tranchant luisait sous la lune.

Ces gobelins, de minuscules créatures à la tête encapuchonnée qui puaient la bouse et la viande pourrie, avaient bondi en tous sens, vêtus de leurs robes noires et pouilleuses dont les capuches dissimulaient leurs visages cruels aux traits anguleux et leurs dents effilées comme des aiguilles. Cuthwin avait tué les deux premiers et Svein était parvenu à en abattre un troisième avant qu'ils ne se jettent sur eux comme un essaim de guêpes furieuses, frappant à coups redoublés et poussant des cris aigus.

Sous leur poids, Svein était tombé mais Cuthwin les avait chassés à coups de pieds, les embrochant à coups d'épées et de coutelas de chasse. Malgré ses blessures, Svein avait combattu en héros, brisant le cou des horribles petits monstres et les éventrant à grands coups rapides de son propre coutelas. De nouvelles flèches avaient rebondi sur les rochers en cliquetant. Voyant le peu de cas que leurs congénères faisaient de leurs vies, les gobelins avaient tourné les talons en poussant des piailllements de terreur et s'étaient enfuis dans des crevasses ténébreuses qui s'ouvraient au flanc de la montagne.

Ils étaient débarrassés des gobelins pour le moment et Svein s'était laissé tomber à genoux. Cuthwin se s'était précipité au secours de son ami. La flèche

était de fabrication très grossière et Cuthwin avait brisé sa pointe de pierre avant d'en arracher la hampe du dos de Svein d'un geste vif.

— Ach, ils m'ont eu, mon gars, avait haleté Svein. Laisse-moi et retourne au campement.

— Ne dis pas de sottises, avait répliqué Cuthwin. Ça va aller. Tu es bien trop laid et bien trop gros pour mourir d'une petite brochette comme celle-là.

Cuthwin avait rapidement colmaté la blessure et passé une épaule sous l'aisselle de Svein pour le relever. Svein avait poussé un gémissement de douleur, mais Cuthwin savait qu'il ne pouvait se permettre de perdre de temps ; les gobelins ne tarderaient pas à revenir lorsque le nombre leur aurait rendu un peu de courage.

Toute la nuit, il avait soutenu son ami et ils avaient marché en direction de l'ouest et de la porte des montagnes, vers la sécurité. Les griffes de l'hiver avaient finalement desserré leur étreinte sur les Montagnes du Bord du Monde mais le campement des armées des rois se trouvait assez loin de l'ouverture de la gorge. Si Svein parvenait à survivre suffisamment longtemps, Cuthwin pourrait le ramener aux apothicaires qui soigneraient sa blessure.

Mais à mesure que la nuit s'écoulait et que la blessure continuait à saigner, Cuthwin commença à craindre que la flèche n'ait transpercé le rein de son ami et qu'il ne souffre d'une hémorragie interne. Il savait également que les flèches des gobelins étaient souvent enduites d'excréments d'animaux et il était plus que probable que la plaie avait déjà commencé à s'infecter.

Les premières clartés de l'aube n'apportèrent que peu d'espoir à Cuthwin. Svein était effrayant à voir. Il avait le teint cendré et les joues creusées. En le regardant, Cuthwin comprit que son ami aurait bien de la chance s'il parvenait à résister une heure de plus, sans parler d'arriver à rejoindre les autres.

Il sentit les larmes lui brûler les yeux et s'essuya rageusement le visage. Il avait passé la moitié de sa vie d'adulte en compagnie de Svein et c'était ce grand gaillard qui lui avait enseigné tous les secrets, les mystères et l'art de la survie et de la vie dans la nature sauvage. Il était devenu comme un père adoptif, remplaçant celui que Cuthwin n'avait jamais vraiment connu et qui avait été tué par les peaux-vertes avec toute sa famille, de nombreuses années auparavant.

Au cours des mois qu'ils avaient passés dans les montagnes, les deux pisteurs avaient rencontré de nombreuses bandes de gobelins et s'étaient toujours tirés de ces accrochages à leur avantage. Les gobelins, poltrons par nature, avaient essayé à plusieurs reprises de leur tendre des embuscades, mais Cuthwin et Svein étaient trop habiles pour se laisser prendre aux pièges grossiers de ces créatures et ils étaient parvenus à esquiver tous les guets-apens.

La chaîne des montagnes de l'est abritait toutes sortes de créatures plus infâmes les unes que les autres, les gobelins étant les moins redoutables de toutes. À trois reprises, ils avaient été contraints de se cacher pour échapper à

des trolls et, une fois, à un géant dont le pas faisait trembler la terre. C'était un endroit fourmillant de périls inimaginables, mais Sigmar leur avait confié la mission de collecter des informations sur la taille et les mouvements de la horde de peaux-vertes qui s'était rassemblée dans les montagnes.

Arrivés à l'embouchure est de la passe montagnaise, ils avaient pu prendre la véritable mesure de l'armée orque et, bien qu'il l'ait vue de ses propres yeux, Cuthwin avait encore du mal à croire à cette vision. Aussi loin que portait le regard, les plaines poussiéreuses et grisâtres qui s'étendaient au-delà des montagnes bouillonnaient d'une marée verte. Des milliers de bannières tribales parsemaient la plaine et la fumée qui montait des feux des peaux-vertes obscurcissait le ciel et jetait une ombre sur le paysage.

Les bourdonnements graves des tambours de guerre roulaient contre les flancs des montagnes et la cacophonie des hurlements et des mugissements des orques évoquait la vocifération d'un dieu haineux. Les orques avaient érigé des idoles géantes, d'énormes effigies d'osiers à l'image d'immondes déités orques. Lorsqu'ils les avaient enflammées et que Cuthwin avait découvert que chacune était remplie d'hommes, de femmes et d'enfants hurlants, il s'en était fallu de peu qu'il ne succombe à la fureur qui s'était emparée de lui.

Après l'embrasement des idoles, une gigantesque créature ailée au long cou serpentin et à la répugnante peau écailleuse s'était envolée, chevauchée par un énorme seigneur de guerre vêtu d'une monstrueuse armure. L'énorme bête avait poussé un rugissement vindicatif, si puissant que Cuthwin l'avait entendu malgré la rumeur du piétinement de l'armée en marche et les beuglements des orques.

Au mépris des épaisses couches de neige qui couvraient encore le sol, les orques s'étaient mis en marche vers le col.

Cuthwin et Svein avaient tout de suite compris qu'à moins que Sigmar ne soit averti que les orques étaient en route, les peaux-vertes parviendraient à passer le col avant que les armées des hommes ne puissent les arrêter.

La précipitation les avait rendus téméraires et, alors qu'ils prenaient un peu de repos au cours de leur dixième journée de voyage vers l'ouest, les gobelins avaient fini par les prendre au piège.

À présent, Svein allait payer cette négligence de sa vie.

Les nouvelles qu'ils rapportaient étaient d'une importance vitale pour Sigmar mais Cuthwin ne pouvait se résoudre à abandonner son ami à une mort solitaire dans ces montagnes.

— Tu dois continuer sans moi, lui dit soudain Svein, comme s'il avait deviné ses pensées.

— Non, protesta Cuthwin. Je ne peux pas te laisser ici. Je ne peux pas.

— Allons, garçon, répondit Svein doucement, c'est exactement ce que tu dois faire. Je suis mort et tu le sais.

Cuthwin entendit un grattement léger, comme un frottement de toile rugueuse sur de la roche, et il comprit que leurs poursuivants les avaient

retrouvés. Svein l'avait entendu, lui aussi, et il se pencha pour attraper la tunique de Cuthwin, le visage crispé par la douleur et la détermination.

— Ils arrivent et si tu ne parviens pas à rejoindre Sigmar, je serai mort pour rien, tu comprends ce que je te dis ?

Cuthwin opina de la tête, la gorge serrée et les yeux débordants de larmes.

— Donne-moi cet arc, reprit Svein. Tu n'en auras pas besoin... et tu iras plus vite sans lui.

Cuthwin retendit rapidement son arc et le donna à Svein, en calant un carquois plein de flèches contre les rochers tandis que son ami tirait son épée et la posait sur le sol à côté de lui.

— Maintenant, va-t-en ! Et que Taal guide tes pas.

Cuthwin hocha la tête.

— Les portes du palais d'Ulric seront grandes ouvertes pour toi, mon ami, dit-il.

Svein lui sourit.

— Il vaudrait mieux. Je n'ai pas l'intention de mourir en héros pour rien du tout ! Et maintenant, fiche le camp !

Cuthwin tourna les talons et se glissa entre les rochers comme un ombre, en ne laissant derrière lui aucune trace de son passage. Il faudrait bien plus que les capacités limitées d'un goblin pour le prendre en chasse.

Il avait fait moins de cent mètres lorsqu'il entendit les premiers glapissements d'agonie des gobelins, rapidement suivis d'un bruit de lames entrechoquées. Puis ce fut le silence.

Les Mérogens les appelaient Montagnes du Bord du Monde et Sigmar savait qu'elles portaient bien leur nom. Elles se dressaient, comme de sinistres sentinelles, à l'extrême limite du monde connu. On ne savait pas grand-chose de ce qui s'étendait au-delà et la plupart des hommes craignaient même d'en parler. Leurs immenses pics de roche grises se dressaient très haut au-dessus des plaines, montant jusqu'aux cieux, semblant percer la voûte céleste de leur immensité.

Les flancs des montagnes étaient encore drapés d'épaisses écharpes de neige et l'air était parfumé de la senteur des bosquets de sapins, ce qui lui donnait une fraîcheur que Sigmar trouvait bienvenue après le remugle de plusieurs milliers de guerriers en campagne.

Les bienfaits du printemps étaient dans l'air et, avec eux, la promesse d'une année de sang et de courage.

Très bas sur l'horizon de l'est, le soleil embrasait les brumes de l'aube et montait lentement dans l'encadrement des hautes falaises escarpées qui délimitaient les deux côtés du canyon du col du Feu Noir. Le jour pour lequel Sigmar s'était préparé durant toute son existence était enfin arrivé et il pouvait sentir toutes les éventualités et les possibilités du futur peser sur sa tête.

Ce jour était celui qui verrait la race des hommes mourir ou triompher.

Eoforth l'avait éveillé d'un rêve où il s'était vu, buvant à une coupe de sang

en compagnie d'Ulric lui-même et mangeant la viande d'un cerf fraîchement tué, à même les os. Une meute de loups aux museaux barbouillés de sang tournait autour d'eux et leurs hurlements étaient comme une musique à ses oreilles.

Il avait raconté son rêve à Eoforth qui avait souri.

— C'est un bon présage, je pense.

Posé sur le mannequin d'armure, son plastron argenté l'attendait, lustré et orné d'une comète d'or suivie de deux queues de flammes. Son casque ailé brillait comme s'il était neuf et ses grèves de bronze étaient travaillées et ornées de deux loups d'argent.

Eoforth l'aida à passer son armure et lorsqu'il souleva Ghal Maraz, Sigmar sentit un frisson d'excitation lui courir le long de l'échine. L'arme ancestrale du roi Kurgan avait perçu qu'il ne s'agissait pas d'un jour comme les autres, elle aussi. Eoforth tendit ensuite à Sigmar son bouclier doré, bordé de fer, dont le bossage central était sculpté à l'image d'une tête de sanglier montrant férocelement les crocs.

Quand les guerriers qui campaient non loin de là l'aperçurent, émergeant de sa tente, une immense acclamation monta de centaines de gorges. Le reste de l'armée reprit leur salut à mesure que la nouvelle de sa présence se répandait et bientôt les murailles des montagnes semblèrent trembler sous le rugissement assourdissant de milliers d'hommes.

Les vastes plaines qui se déployaient devant la porte des montagnes étaient couvertes de guerriers, de chevaux et de chariots. Sigmar et Wolfgart s'étaient rendus aux quatre coins de terres des hommes afin de s'assurer que toutes les tribus respecteraient les engagements pris dans la grande salle d'audience du roi Sigurd.

Leurs voyages les avaient menés jusque dans les provinces les plus reculées et ils avaient eu la satisfaction de ne rencontrer aucune opposition. Les rois qui n'avaient pas participé à la conférence avaient été approchés avec de nouvelles promesses d'honneur et de gloire, mais sans grand résultat.

Tous les émissaires envoyés au roi Marius des Jutones avaient été éconduits et le roi Marbad des Endales leur apprit que les Bretonii avaient également refusé d'envoyer le moindre secours et avaient quitté leurs demeures pour s'en aller vers le sud afin de traverser les Montagnes Grises dans l'espoir de s'établir sur des terres lointaines. Pour fâcheuse qu'elle fut, cette nouvelle ne parut pas si mauvaise à Sigmar car il savait que le départ des Bretonii était une bénédiction pour les Endales qui pourraient ainsi disposer de nouveaux territoires à coloniser.

À la fin de l'hiver, juste avant le début du tout premier mois du printemps, un ambassadeur venu de l'ouest s'était présenté aux portes de Reikdorf avec un message du roi des Jutones.

Le cœur de Sigmar s'était gonflé d'espérance à l'idée de cette entrevue, mais ses espérances avaient été cruellement déçues lorsque l'émissaire, un homme malingre au dos voûté, du nom d'Esterhuysen, lui avait présenté un

arc d'une merveilleuse beauté, en bois blond et façonné avec un tel art que seuls les êtres féés qui vivent au-delà de l'océan pouvaient en posséder de pareils.

— Le roi Marius vous adresse ce présent en témoignage des grands espoirs qu'il forme pour vous, lui avait déclaré Esterhuysen en s'inclinant très bas. Fort malencontreusement, il ne peut vous envoyer aucun guerrier pour vous aider dans votre guerre du sud, mais il forme le vœu que cette arme splendide vous porte chance dans toutes vos entreprises.

Sigmar avait pris l'arc, un artefact réellement exceptionnel et d'une valeur inestimable, et il l'avait brisé sur son genou.

Il avait ensuite rejeté les deux morceaux de l'arc aux pieds d'Esterhuysen, aussi stupéfait que consterné.

— Quittez immédiatement ma cité, lui avait ordonné Sigmar. Ce n'est pas de chance dont j'ai besoin pour défaire les peaux-vertes, mais de guerriers. Retournez à votre misérable patrie et dites au pleutre qui vous sert de souverain que nous réglerons nos comptes lorsque j'aurai remporté cette guerre.

L'ambassadeur avait pratiquement été jeté hors de la ville par la poterne ouest et Sigmar avait dû faire appel à tout son sang-froid pour ne pas ordonner un assaut immédiat sur Jutonsryk.

Le refus des Jutones avait été une rude déception pour Sigmar, mais chacun des souverains qui avaient participé à l'Assemblée des Onze (ainsi que les hommes avaient pris l'habitude de désigner cette réunion capitale qui s'était déroulée au palais du roi Siggurd, l'année précédente) avait tenu parole et était venu à Reikdorf à la tête d'une armée de soldats en armures impeccables et luisantes.

Comme l'arrivée du printemps lui-même, la vision de ces armées réchauffait le cœur de tous ceux qui les voyaient, tel le puissant symbole de tout ce qui avait été accompli au cours de l'année précédente. Durant tout l'hiver, les forges des Unberogens et de toutes les autres tribus avaient travaillé nuit et jour à produire les épées, les piques, les pointes de flèches et les lances de la cavalerie unberogen.

On avait déboisé de vaste portions de forêt afin d'alimenter les fourneaux et chaque artisan, des fabricants d'arcs aux fabricants de flèches, en passant par les tisserands et les bourreliers, avait fait des merveilles afin de produire tous les objets moins guerriers mais non moins nécessaires dont pouvait avoir besoin une armée sur le point de partir en campagne.

En temps ordinaire, l'hiver était une période paisible pour les tribus des hommes. C'était l'époque où les familles calfeutraient leurs maisons et se rassemblaient autour du feu, dans l'attente du moment où Ulric retournerait dans ses domaines glacés et où son frère Taal reviendrait apporter l'équilibre au monde, à l'orée du printemps.

Cette fois, avec l'ombre de la guerre qui se profilait à l'horizon, chaque famille avait passé les mois de froidure à se préparer pour l'année à venir, en

s'assurant que chacun de ses fils était équipé d'un haubert de mailles et d'une épée ou d'une pique. On avait abattu des troupeaux entiers et la viande avait été salée et séchée afin de procurer de la nourriture aux milliers de guerriers qui devraient bientôt marcher vers les feux de la bataille.

Il n'avait fallu qu'une semaine aux armées des rois pour se rassembler et l'on vit un ost immense, pareil à nul autre, se préparer à partir en guerre. Les festins de la nuit de sang furent joyeux, pleins d'entrain mais également de tristesse car tous savaient qu'un bon nombre de ceux qui s'apprêtaient à partir au matin ne reviendraient pas, laissant beaucoup de veuves sans maris et d'enfants sans pères.

Sigmar et les autres rois offrirent tous les sacrifices nécessaires à Ulric, ainsi qu'au Seigneur des morts et à Shallya, déesse de la guérison et de la compassion. Tous les dieux furent honorés comme ils le devaient car aucun nul ne voulait courir le risque de déplaire aux divinités, même les moins importantes, de peur d'en subir de terribles conséquences lors des batailles à venir.

Le matin du départ, lorsque les rois se réunirent, Sigmar leur offrit à chacun un bouclier doré identique au sien. Ces boucliers étaient magnifiques, tant par leur dessin que par leur réalisation. Pendrag avait travaillé de longues heures au cours de l'hiver afin de les fabriquer. Il avait décoré le cercle du rebord des symboles des douze tribus. Ainsi que maître Alaric le lui avait prédit, Pendrag avait acquis un immense savoir-faire dans son art.

— Tout comme vous avez engagé la force de vos épées l'an dernier, leur déclara Sigmar, je vous offre aujourd'hui un bouclier en protection de vos personnes et de vos domaines. Nous sommes les défenseurs de nos terres et ce présent symbolise cette union.

Sous les acclamations de la foule, les rois avaient alors renouvelé leurs serments de loyauté et l'armée s'était mise en marche vers le sud, au son des trompes de guerre, des tambours et de l'entraînante musique des cornemuses.

Les premières semaines de voyage se déroulèrent dans une atmosphère joyeuse, mais à mesure que la silhouette des montagnes grandissait et devenait plus ténébreuse, les plaisanteries commencèrent à se tarir. Tous étaient conscients de l'énormité de la tâche qui les attendait. Chacun savait que chaque lieue les rapprochait d'une mort probable.

Ils n'avaient pas forcé l'allure car les montagnes étaient encore couvertes de leur manteau de neige et les cols impraticables, mais les choses avaient changé lorsque Cuthwin était arrivé au camp, marchant à grand peine, et leur avait annoncé que les orques avançaient déjà et que les neiges étaient sur le point de fondre dans la passe. Sigmar fut extrêmement affligé d'apprendre la mort de Svein, mais il mit son chagrin de côté pour galvaniser les troupes et les inciter à presser le pas.

Devant l'urgence de la situation, les hommes allongèrent le pas et se lancèrent à l'assaut des montagnes sous un froid soleil de printemps. Étroitement enveloppés de leurs fourrures, les guerriers des tribus se hâtèrent

sans se plaindre en direction des hauteurs où l'air raréfié brûlait les poumons et où le vent qui sifflait dans les crevasses rocheuses mordait les chairs avec des dents aiguisées comme des poignards.

Sigmar leva les yeux vers les sommets des pics escarpés qui le dominaient de toute leur hauteur, indifférents aux tragédies qui étaient sur le point de se dérouler dans leur grande ombre.

Ils étaient enfin arrivés devant le col du Feu Noir.

À l'endroit où le sort du monde devait se décider.

Sigmar, Alfgéir et Wolfgart partirent en éclaireurs en avant de l'armée, sous le soleil qui montait de plus en plus haut dans le ciel, baignant les montagnes de ses rayons dorés et faisant scintiller les lames d'une centaine de milliers d'armes. Sous les sabots de leurs montures, la terre couleur de sable était tassée et durcie par le passage d'innombrables bottes au fil des siècles.

Depuis les temps les plus reculés, le col du Feu Noir avait toujours été l'une des principales routes d'invasion à travers la chaîne montagneuse et il était facile d'en comprendre la raison. Même à cet endroit, qui était le point le plus étroit de la passe, le canyon bordé de falaises abruptes était large de presque deux lieues.

Ce col constituait un couloir naturel entre les plaines dévastées de l'est et les terres fertiles de l'ouest. Sigmar s'arrêta et se retourna pour regarder l'armée des hommes.

Pendant une fraction de seconde, il retint son souffle devant l'immensité de cette armée, son armée.

Les colonnes de ses guerriers remplissaient le fond de la vallée, d'un bord à l'autre, sans interruption. De cette hauteur, il pouvait distinguer de grands pelotons de combattants armés d'épées, au coude à coude avec des unités de piquiers et de berserks qui scandaient leurs incantations guerrières.

Des milliers de chevaux s'ébrouaient et frappaient le sol du sabot. Tous ces animaux représentaient un vivant témoignage du talent d'éleveur de Wolfgart, car chacun de ces destriers de guerre, ou presque, portait une barde de plaques de fer. La plupart des cavaliers étaient armés de lances aux longues hampes terminées par des pointes de fer effilées. Plus lourdes que les piques, ces lances étaient mortelles au combat et leur maniement avait été rendu possible par l'ajout d'étriers aux selles des Unberogens. Avec leurs armures de fer, ces cavaliers ressembleraient à des géants de métal quand ils chargeraient les orques dans un tonnerre de sabots.

Les Loups Blancs d'Alfgéir étaient les seuls à avoir refusé de s'armer d'une lance, car ces hommes aussi vaillants qu'impétueux désiraient pouvoir charger au cœur de la bataille en brandissant leurs marteaux et en écrasant les crânes de leurs ennemis en l'honneur de leur seigneur et maître.

Des centaines de chars de guerre asobornes étaient regroupés sur le flanc gauche. La reine Freya se trouvait en première ligne, resplendissante dans sa cuirasse d'or, avec sa flamboyante chevelure rousse ramenée en arrière et

coiffée en grandes mèches écarlates. Maedbh se trouvait près d'elle et les deux femmes levèrent leurs piques au passage de Wolfgart et Sigmar.

Les cavaliers taléutes s'étaient placés à l'avant et galopèrent de long en large devant l'armée, leurs bannières or et cramoisi claquant magnifiquement au vent.

Les Heaumes Corbeaux du roi Marbad entouraient leur roi et son fils, prêt à se ruer sur les orques dès que l'ordre en serait donné. En kilts, les hommes des clans udoses vidaient des gourdes d'alcool de grain et agitaient leurs épées en direction d'un groupe de guerriers entièrement revêtus d'armures de plaques luisantes, qui les regardaient avec une mine à la fois sévère et amusée. C'était Myrsa, le Garde éternel, qui commandait ces hommes qui étaient parmi les plus puissants guerriers de l'ouest et qui maniaient à deux mains de gigantesques épées à larges lames que l'on disait forgées par les nains.

Le centre de l'armée était tenu par les féroces Unberogens de Sigmar, qui combattaient pour leur roi depuis la mort de Björn. On ne trouvait pas de meilleurs combattants sur les terres des hommes et même les berserks à la bouche écumante du roi Otwin leur adressèrent un signe de tête respectueux en venant prendre leur position dans la ligne de bataille.

Avec leurs haches et leurs épées bénies par les prêtres d'Ulric et prêtes à trancher des gorges orques, les Mérogens et les Ménogoths se tenaient les uns à côté des autres, impatients de se venger de l'ennemi qui avait ravagé leurs provinces l'année précédente. Les Brigondiens, dans leurs capes aux vives couleurs et leurs armures aux décorations complexes, se tenaient auprès de leurs cousins du sud et le roi Siggurd scintillait comme le soleil lui-même dans une magnifique armure dorée qui, à ce que l'on disait, était protégée par d'antiques enchantements.

Une forêt de bannières colorées claquait au vent. Devant la multitude de ces emblèmes tribaux, Sigmar sourit et murmura une brève prière dédiée à l'esprit de son père. Touché au cœur par ce spectacle de puissance martiale, il se détourna et fit avancer son destrier vers un groupe de personnes qui l'attendaient auprès d'une ancienne tour de guet en ruines.

Les guerriers de Kurgan Barbe de Fer, haut roi des nains, le regardèrent approcher, impassibles et sévères, sans montrer aucun signe d'entrain ni d'exaltation, bien différents des hommes dont on pouvait entendre résonner les cris et les acclamations. Totalement dissimulés derrière leurs hauberts faits d'un étincelant métal argenté et leurs plaques de fer luisantes, les nains paraissaient aussi inébranlables que les montagnes qu'ils avaient traversées pour parvenir jusque-là.

Sous le métal qui les recouvrait de pied en cap, leurs épaisses barbes et leurs longues nattes étaient le seul signe indicateur que des créatures de chair et de sang puisse habiter ces armures. Ils étaient armés d'énormes haches ou de puissants marteaux et, tout en approchant les ruines de la tour de guet, Sigmar leva Ghal Maraz au-dessus de sa tête en signe de salutation afin d'honorer leur vaillance.

Cette tour de guet avait été détruite au cours d'anciennes batailles, mais Sigmar savait que celle qui était sur le point de se dérouler les éclipserait toutes. Les forces en présence étaient si démesurées qu'elles en étaient presque au-delà de tout entendement. À la pensée de se trouver à la tête d'un ost aussi puissant, Sigmar en eut presque le souffle coupé d'émotion.

Il mit pied à terre et attacha la bride de son hongre rouan à la branche d'un arbre mort. Il se courba pour passer sous le linteau de la porte basse et monta les marches d'un escalier dont les marches étaient moins hautes que celles dont il avait l'habitude. Wolfgart et Alfgéir le suivirent dans l'antique tour des nains dont l'intérieur, malgré les ravages du temps et de la guerre, était relativement intact.

Au sommet de la tour l'attendait le roi Kurgan Barbe de Fer, encadré de deux guerriers nains d'allure particulièrement robuste, armés de grandes haches et de maître Alaric, dans son armure argentée. Le roi nain était assis sur un tonnelet à large base et se régala d'une bonne chope de bière.

— Tu es donc venu ? lui dit le Kurgan en guise de salut.

— J'avais promis de venir, répondit Sigmar, et mon père m'a appris à tenir ma parole.

— Ah, vrai, c'était un brave homme, ton père, reprit Kurgan en prenant une grande lampée de sa bière et en s'essuyant la barbe d'un revers de main. Il connaissait la valeur d'un serment.

Le roi des nains lui indiqua la direction de l'est d'un signe de tête.

— Alors, qu'en penses-tu ?

Sigmar tourna le regard dans la direction que lui indiquait le roi. Une plaine désolée descendait en pente douce vers l'est, devenant progressivement plus rocheuse. Il regarda à gauche, puis à droite.

— Le terrain nous est favorable et nous sommes à l'endroit le plus étroit de la passe, n'est-ce pas ?

— Oui-da, tu as raison, jeune Sigmar.

— Les peaux-vertes ne pourront pas utiliser leur nombre contre nous et les falaises les empêcheront de nous attaquer par le flanc.

— Et ?

Sigmar se creusa la tête pour essayer de trouver ce qu'il avait pu oublier.

— Et le faux plat les ralentira, intervint Wolfgart. Ils auront les jambes coupées lorsqu'ils arriveront au sommet de la pente. Cela donnera un peu plus de temps à nos archers pour tirer sur ces bâtards de peaux-vertes.

— Et puis il y a ce promontoire, là-bas, Sigmar, ajouta Alaric. Nous l'avons appelé le nid d'aigle. Ce serait un endroit idéal pour surveiller les opérations. En hauteur mais à l'abri de toutes les attaques.

Sigmar laissa cette suggestion en suspens un moment avant de répondre.

— Tu es en train de me dire que je ne devrais pas combattre ?

— Point du tout, répondit Alaric. Je veux simplement dire que tu pourrais y diriger la bataille en sécurité en te laissant le temps de décider quel sera le meilleur endroit pour frapper lorsque le moment sera venu.

— Est-ce que vous feriez cela ? demanda Sigmar au roi Kurgan.

— Non, admit celui-ci, mais je suis un vieil idiot entêté, garçon. Et puis mes guerriers sont un peu perdus lorsque je ne suis pas là pour leur montrer comme on tue du grobi.

— Je refuse de me cacher derrière mes hommes comme un pleutre, protesta Sigmar. Cette bataille ne sera gagnée ni par les stratagèmes ni par la ruse mais par la force des armes et par le courage. Je suis le roi des Unberogens et le chef des armées des hommes. Comment pourrais-je ne pas me trouver en première ligne ?

— Brave petit, lui dit Kurgan en se levant de son tonnelet et en amenant Sigmar jusqu'aux créneaux bas de la tour. Écoute. Tu entends ça ?

Sigmar regarda l'ouverture du canyon. Le terrain devenait de plus en plus rocailleux et stérile à mesure que l'on se dirigeait vers l'est. À une demi-lieue, la gorge s'incurvait en direction du sud en contournant un éperon de rochers éboulés, vestige d'une ancienne statue monumentale d'un dieu nain. Réverbérés par les parois du canyon, Sigmar perçut un lointain roulement rythmique qui résonnait faiblement.

— Ce sont des tambours, garçon. Des tambours de guerre orques. Ils se rapprochent. À midi, nous aurons du sang d'orques jusqu'aux genoux, tu peux me croire.

Sigmar sentit un frisson de crainte à cette pensée et l'écrasa aussitôt sauvagement. Toute sa vie avait été menée en préparation de cette journée et, à présent qu'elle était enfin arrivée, il ne savait plus s'il était prêt pour l'épreuve.

— J'ai combattu bien des ennemis, mon roi, dit-il, les yeux perdus dans les brumes du futur. J'ai tué les hommes-bêtes des forêts, j'ai tué mes semblables et aussi des orques, des buveurs de sang et des mangeurs de chair humaine qui se tapissent dans les marais, je les ai tous affrontés et je les ai tous vaincus, mais ceci... c'est tout à fait autre chose. Les dieux nous regardent. Si nous fléchissons, si peu que ce soit, tout ce dont j'ai rêvé sera perdu. Comment un homme peut-il avoir la force d'assumer une responsabilité aussi immense ?

Kurgan eut un petit rire et lui tendit sa chope.

— Eh bien, je ne peux pas te dire comment un *homme* réagirait, en revanche je peux te dire comment ferait un nain. C'est très simple. Le moment venu, tape de toutes tes forces jusqu'à ce que ton bonhomme soit mort. Ensuite, passe au suivant. Et continue sans t'arrêter jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un seul debout.

Sigmar prit une gorgée de bière.

— Rien de plus ?

— Rien de plus, sourit le roi Kurgan, tandis que le son des tambours de guerre devenait plus audible. À présent, nous ferions mieux d'aller retrouver nos troupes. C'est qu'il y a une bataille à remporter !

Le Col du Feu Noir

Moins d'une heure plus tard, la première ligne de l'armée orque faisait son apparition. Dans le plus grand désordre, cette muraille de fureur et de chair verdâtre se déploya sur toute la largeur du canyon, face à l'armée des hommes, les échos graves de leurs tambours de guerre et la funèbre mélopée de leurs chants exaspérant les hommes et instillant la peur dans leurs âmes.

Au-dessus de cette marée de têtes vertes, on pouvait apercevoir le sommet de grands totems festonnés de guirlandes de crânes et de fétiches. Le vent véhiculait la puanteur de leurs corps mal lavés : un mélange de viande gâtée, d'excréments et d'un relent âcre et fongique qui irrita la gorge de tous les hommes.

Sigmar avait beau avoir été averti par les nains et par Cuthwin de la démesure de la horde, il n'en fut pas moins abasourdi devant cette multitude à peine imaginable. Autour de lui, il vit monter la même stupeur mêlée de crainte sur le visage de ses compagnons.

Wolfgart faisait de son mieux pour paraître insouciant, mais Sigmar le connaissait suffisamment pour sentir son appréhension sous son air fanfaron. Quant à Pendrag, il avait le visage d'un homme qui voit son pire cauchemar se matérialiser sous ses yeux.

Les orques avancèrent comme une redoutable marée de violence brute et de fureur ; chacun de leurs gestes était uniquement motivé par le désir de faire le mal. C'était comme si l'essence de la violence aveugle s'était incarnée dans des êtres de chair, comme s'ils étaient entièrement constitués des pulsions agressives d'un cœur uniquement animé par la haine et totalement dépourvus de l'intellect et de la discipline qui leur auraient permis de canaliser leur agressivité.

Ils étaient si nombreux et pressés les uns contre les autres qu'un homme aurait pu traverser la passe de part en part en leur marchant sur la tête sans jamais poser le pied sur le sol. Cette image était tellement absurde que Sigmar sentit un sourire monter sur ses lèvres et l'espèce d'envoûtement qui s'était emparé de son esprit à la vue de la multitude verte se rompit.

Les peaux-vertes étaient armés d'énormes couperets, de haches et d'épées aux lames rouillées et maculées de traces de sang. Entre les rangs des orques gambadaient des gobelins. Les répugnantes et peureuses créatures étaient vêtues de robes sombres et agitaient des poignards ou des piques dont les lames paraissaient redoutablement aiguisées. Les orques grinçaient des dents en martelant frénétiquement leurs boucliers ; on avait l'impression que chaque

bande de guerriers orques essayait de surpasser ses voisines tant par la férocité que par le tapage qu'elle faisait.

Sur les flancs de l'immense armée, des loups aux larges poitrails claquaient des dents, la gueule écumante, et grattaient la terre de leurs pattes impatientes. D'autres gobelins escaladaient les rochers, à cheval sur de répugnantes araignées noires et velues. Enfin, surplombant la masse des orques de toute leur hauteur, de petits groupes d'énormes trolls avançaient d'un pas pesant en balançant les troncs d'arbres qui leur servaient de massue aussi facilement qu'un homme porte un bâton.

— Ach, il n'y en a pas tant que ça, hein ? s'exclama Wolfgart tout en défaisant la sangle qui maintenait sa grande épée en place et en tirant son énorme lame du fourreau qu'il avait dans le dos. Ils étaient plus nombreux à Astofen, tu ne crois pas ?

— Je pense, oui, sourit Sigmar. Ce ne sera qu'une escarmouche en comparaison.

— Par tous les dieux, ils sont mûrs à point ! ajouta Pendrag en reniflant l'odeur écœurante des orques qui leur arrivait, portée par le vent.

— Il faut toujours rester sous le vent d'un orque, lui rappela Sigmar. C'est ce qu'on nous a toujours dit, pas vrai ?

— C'est vrai, mais je me demande si je ne commence pas à le regretter.

— Ce n'est plus le moment d'avoir des regrets, mes amis.

— Je suppose que non, répondit Wolfgart. Comment va ton splendide marteau ?

— Il sait que les ennemis de ses pères ne sont pas loin, lui dit Sigmar.

Depuis l'aube, le puissant marteau vibrait d'une profonde trémulation d'impatience. Sigmar avait senti monter la haine de son arme pour les peaux-vertes, comme un feu qui s'était communiqué à son sang et l'avait rempli de force et de détermination.

— Bien, s'exclama Wolfgart. Fais-le valser comme il faut, mon ami. Aujourd'hui, il va avoir sa ration de crânes à défoncer !

Une bande de peaux-vertes se détacha de la ligne désordonnée des orques. Ils avaient la peau plus sombre que les autres et portaient de meilleures armures. Ils soutenaient fièrement un grand totem à tête de taureau. Ils se mirent à vociférer dans la langue gutturale de leur espèce, brandissant leurs haches et leurs épées, dans une sorte de rituel primitif de défi ou de menace.

— Par la sainte barbe d'Ulric ! souffla Pendrag lorsqu'ils virent apparaître l'énorme créature ailée au-dessus de l'armée des orques. S'abritant les yeux de la main pour les protéger du soleil qui montait à l'est, Sigmar examina le monstre d'un œil attentif. À cheval sur le dos de la monstruosité volante, il entraînerçut un orque d'une taille si démesurée qu'il ne pouvait s'agir que du chef de cette armée.

Le seigneur de guerre était colossal, d'une taille stupéfiante, et il était au moins aussi bien protégé par les épaisses plaques de fer qui constituaient son armure que les mieux équipés des cavaliers de Sigmar. Sa hache était plus

haute qu'un homme et elle était nimbée de flammes vertes et ondoyantes.

La bête était une vouivre. Sigmar n'avait jamais vu un monstre pareil, mais ses alliés de l'est lui en avaient si souvent fait la description qu'il la reconnut aussitôt. Malgré la peur qu'il ressentit à sa vue, il se sentit impatient de se mesurer à elle.

— Que pensez-vous de ça ? cria-t-il. Croyez-vous que ce serait une bonne idée d'exposer le cuir de cette bête sur le mur de ma maison ?

— Oui ! cria en retour un guerrier dans son dos. Écorche-la et tu pourras utiliser sa peau pour y dessiner une carte de ton royaume !

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire ! répliqua Sigmar.

Le seigneur de guerre descendit en piqué sur sa horde et passa au ras des têtes des orques qui redoublèrent de hurlements et de fureur. Ils étaient clairement impatients d'entamer le massacre. Le martèlement des couperets et des haches sur les boucliers monta en un crescendo assourdissant ; le roulement métallique emplît la gorge, rebondissant en échos sur les parois des falaises, si violent qu'il donnait l'impression que les montagnes elles-mêmes allaient se fendre et s'effondrer.

Les orques de la première ligne se mirent soudain à trembler spasmodiquement, tous ensemble, comme victimes d'une abominable attaque collective quand, soudain, un terrifiant rugissement de guerre jaillit de leurs gorges.

C'était un son énorme, d'une violence inouïe, un son qui remontait des tréfonds de leur nature brutale, une ancestrale expression de la haine et de la fureur qui avait donné naissance à leur race, dans le sang et les flammes.

Sans cesser d'émettre ce rugissement primal, les orques commencèrent à avancer au petit trot en direction de l'armée des hommes. Leurs yeux luisaient d'une lueur féroce et ils montraient leurs crocs jaunâtres en beuglant leur appétit de sang.

— Ils arrivent, dit Sigmar, soulevant Ghal Maraz d'une main et son bouclier doré de l'autre. Combattez vaillamment, mes amis, Ulric nous regarde.

Ulfdar observait l'avancée des orques à travers une brume de folleracine et de ciguë. À ses yeux, ils semblaient se déplacer au ralenti, comme s'ils chargeaient à travers une étendue de boue épaisse et gluante. À côté d'elle, le roi Otwin se martelait la poitrine de ses gantelets à pointes, faisant couler le sang sur sa peau nue et poussant sa fureur de berserk jusqu'à la frénésie. Il avait la bouche écumante et le sang perlait à ses tempes, à la racine des pointes d'or qui constituaient sa couronne et qui étaient plantées dans la peau de son crâne.

Elle sentit sa propre fureur guerrière monter, presque au point de la submerger. L'amère décoction de plantes qu'elle avait bue avant l'engagement était arrivée à son cœur et la poussait au paroxysme de la rage. Elle avait les bras et le cou cerclés de torques de fer, son corps nu était couvert de nouveaux tatouages destinés à détourner les lames ennemies et sa

chevelure blonde avait été enduite de sang et coiffée en une haute crête.

Son roi brandit sa puissante hache, liée à son poignet par une nouvelle chaîne, et laissa échapper une vocifération de rage inarticulée. Le cri d'Otwin fut repris tout le long de la ligne des guerriers thuringiens et Ulfdar sentit les sauvages battements de son cœur lui marteler les côtes, comme un tambour affolé dans sa poitrine.

Le roi berserk poussa un nouveau rugissement, yeux écarquillés, montrant les dents dans un rictus qui était une parodie de sourire. Il était secoué de frissons, comme un poulain entravé, et soudain il bondit en avant, incapable de contenir sa furie une seconde de plus. Il chargea en direction de la ligne orque, en solitaire face à la horde, et sa soif de bataille incendia aussitôt l'âme de ses guerriers.

Avec une vocifération qui égalait en fureur la clameur des ennemis, les berserks thuringiens se ruèrent sur les peaux-vertes. Ulfdar n'eut aucun mal à rattraper son roi. Ses deux épées tournoyaient dans ses mains tandis qu'elle courait en grinçant des dents et en se mordant l'intérieur des joues. La saveur douceâtre et métallique du sang se mêla au goût âpre et enivrant de la fureur qui la consumait et elle poussa un cri d'allégresse en apercevant le mufle de sa première victime.

La hache du roi Otwin s'abattit sur un orque avec une telle violence qu'elle le coupa en deux et le roi plongea au cœur de la mêlée. L'une des épées d'Ulfdar s'enfonça dans un torse et remonta sur toute sa longueur en même temps qu'elle sautait sur un autre ennemi, pieds en avant. Elle sentit des os se briser et elle rebondit légèrement, pivota sur les talons et taillada un nouveau museau d'orque d'un revers de lame.

Une pique essaya de la transpercer mais elle l'esquiva d'une pirouette et piqua des deux lames dans la gorge de son agresseur, puis les arracha dans un jaillissement de sang. Les orques étaient partout autour d'elle, perforant et taillant, mais elle ne gaspillait pas son énergie à parer. Elle se contentait d'attaquer de toutes ses forces. Ses deux lames jumelles n'étaient plus qu'un tourbillon d'un gris de fer qui ouvrait les gorges et déchirait les ventres tandis qu'elle virevoltait au milieu de ses ennemis.

Un gourdin ricocha sur son épaule, la faisant tourner sur elle-même. Elle trancha le bras qui tenait le gourdin à hauteur du coude, enivrée par la douleur, le vacarme et la confusion de la bataille. Autour d'elle, ses compagnons berserks attaquaient par centaines, creusant des tranchées dans les lignes ennemies, fous furieux, braillant à pleins poumons, bien décidés à tuer tout ce qui se présentait à leurs yeux.

Un guerrier étendu à terre, le pelvis brisé, n'arrêta de sabrer les orques par en dessous qu'au moment où un énorme poing vert lui enfonça le crâne. Un berserk se servait de ses propres boyaux pour étrangler l'orque qui était en train de le tuer, tandis qu'un autre de ses compagnons avait rejeté ses armes, submergé par sa frénésie, et s'attaquait aux orques à mains nues, griffant et déchirant. Ulfdar poussa un hurlement de jubilation, ivre des sensations qui

envahissaient son corps.

L'effusion de sang, la violence et le vacarme étaient à peine supportables. Elle saignait d'une bonne douzaine de blessures qu'elle ne se souvenait pas avoir reçues mais la douleur elle-même était grisante. Une épée s'abattit brutalement, brisant ses torques de métal et lui cassant le bras mais la lame dérapa avant d'avoir pu le lui trancher.

Avec un glapissement de douleur, elle frappa de l'autre bras et décapita son agresseur. Les peaux-vertes attaquaient sans relâche, de plus en plus nombreux, mais son roi continuait à s'enfoncer de plus en plus profondément dans leurs rangs, moissonnant l'ennemi à grands mouvements circulaires de sa gigantesque hache.

Tout n'était plus que massacre et que mort et les guerriers de son clan creusaient un sanglant sillon au cœur de la masse orque. Son bras la faisait terriblement souffrir, mais Ulfdar utilisa cette douleur pour alimenter sa colère et elle se jeta à nouveau dans la mêlée, taillant et perçant.

De nouvelles lames tentèrent de la transpercer et elle sentit la pointe d'une pique se planter dans son dos. Elle se retourna brutalement dans un mouvement qui arracha l'arme de sa chair. D'un coup d'épée, elle brisa la pique au ras de la pointe et frappa le casque de l'orque d'un revers féroce. Le métal se froissa sous la puissance du coup et son épée lui échappa de la main lorsque la créature s'effondra en arrière, morte.

Non loin d'elle, elle entendit un son qui ressemblait à un roulement de tonnerre mais son champ de vision s'était rétréci à la taille de l'ennemi qui lui faisait face et à la mort qu'elle allait lui donner. Elle ramassa une hache tombée et se rua en avant, taillant sans faire la moindre distinction entre les chairs et les armures, riant et hurlant avec une fureur hystérique.

Avec sa chevelure cuivrée qui flottait au vent comme une bannière de guerre, la reine Freya décochait flèche sur flèche et toutes étaient mortellement précises. Chaque fois qu'elle abattait un orque, elle poussait un hululement triomphant. Les orques étaient si nombreux qu'il lui était impossible de ne pas atteindre une cible. Elle eut tout aussi bien pu se réjouir de toucher les vagues en tirant dans la mer.

Le char de la reine avait de hautes ridelles renforcées de lanières du cuir durci au feu et ses roues étaient cerclées de fer et équipées de redoutables lames. C'était Maedbh qui le dirigeait, tenant les rênes d'une seule main et brandissant une javeline de l'autre.

Dans un tonnerre de roues, deux cents chars de guerre rangés en ligne s'élancèrent vers les orques ; les guerrières asobornes décochèrent un nuage de flèches qui s'envolèrent comme un essaim de guêpes pour s'abattre sur l'ennemi. La plaine sablonneuse qui s'étendait devant le col du Feu Noir constituait un terrain idéal pour la manœuvre des chars et Freya ressentit un délicieux frisson d'excitation tandis que Maedbh les amenait toujours plus près de l'ennemi.

Au premier mouvement de la ligne des orques, les berserks d'Otwin avaient rompu les rangs et chargé mais cela n'avait surpris personne. Sigmar, qui s'attendait à ce qu'Otwin se rue sur l'ennemi, lui avait demandé de veiller sur le roi thuringien. Les berserks se battaient admirablement et leur phalange s'était enfoncée comme un coin au cœur de l'armée orque.

Cependant, la supériorité numérique des orques commençait à faire tourner la situation à leur avantage et, comme les mâchoires d'un piège, la nuée de peaux-vertes s'était refermée sur les Thuringiens pour les massacrer. Freya vit le roi Otwin, debout au sommet d'une pyramide de cadavres, faisant tourner sa gigantesque hache au bout de sa chaîne et décimant les orques par dizaines. Des centaines de berserks continuaient à tailler dans la masse des orques, mais ils ralentissaient progressivement et ils étaient de plus en plus nombreux à succomber.

Partout sur le champ de bataille, les deux armées se livraient à un furieux échange de projectiles. Les gobelins bondissants décochaient leurs flèches noires à la hâte mais la plupart de celles-ci se plantaient dans le bois des boucliers ou rebondissaient sur les mailles des hauberts. En revanche, les flèches des Unberogens et des Chérusens faisaient des ravages dans les rangs des orques, s'abattant par milliers sur les monstres et leur transperçant le crâne de leurs pointes de fer acérées.

Les cavaliers galopaient en zigzag, longeant la ligne des peaux-vertes en pleine charge, se rapprochant pour leur décocher des volées de flèches avant de repartir aussi vite qu'ils étaient venus. La plupart se montraient suffisamment rapides mais certains étaient jetés à terre avec leur monture par les orques fous de rage qui les démembraient aussitôt.

— Prépare-toi, ma reine ! cria Maedbh. Freya reporta son attention sur la zone de combat qui se trouvait directement devant elle. Les orques étaient proches et elle décocha une dernière flèche avant de laisser tomber son arc et de tirer son épée. Dans un char, une pique aurait été une arme plus adaptée, mais la lame de Freya était un héritage qui lui venait d'une antique héroïne de son sang et elle n'aurait pas été plus désireuse de manier une autre arme que de cesser d'aimer ses fils.

Elle leva son épée et la fit tourner. L'odeur fétide des orques était étouffante et le nuage de poussière soulevé par les roues des chariots lui piqua la gorge.

Elle vit les yeux des monstres, rougeoyants de haine et sentit la tiédeur de leur haleine suffocante.

— Maintenant, mes braves guerrières ! hurla-t-elle.

Freya s'arc-bouta contre le montant de son chariot et enroula un lien de cuir autour de son poignet au moment où Maedbh tirait sèchement sur les rênes et faisait voler les chevaux.

D'un seul mouvement, les chars asobornes virèrent en même temps et poursuivirent leur trajectoire au galop, parallèlement à la ligne des orques. Les lames de faux dont leurs roues étaient équipées couchèrent leurs ennemis

comme autant de mauvaises herbes, dans un ouragan de sang pulvérisé et de membres coupés. Tandis que Maedbh manœuvrait le char et lui faisait habilement longer la première ligne de la horde des peaux-vertes, Freya faisait sauter les têtes à coups d'épée.

Des mugissements de souffrance s'élevèrent dans le sillage de la reine asoborne, tandis que ses chars moissonnaient les premiers rangs de l'ennemi. Les survivants furent tués au passage, à coup de javeline, et une volée de flèches bourdonnantes s'abattit sur les orques des lignes suivantes. Sans que sa reine ait eu besoin de prononcer une parole, Maedbh fit tourner son char pour s'éloigner et tous les chars asobornes suivirent son exemple.

En rugissant de rage, quelques orques se ruèrent à l'assaut et réussirent à arrêter une poignée de chars qu'ils réduisirent en miettes avec leurs occupantes, à grands coups de leurs haches.

Exultante, toute à l'ivresse de la bataille, Freya éclata de rire et agita son épée ensanglantée.

Après un virage serré, les chars asobornes repartirent en direction des orques.

Sigmar balança Ghal Maraz en une large parabole et l'abattit sur le crâne d'un orque qui beuglait à pleins poumons et qui avait trouvé le moyen de s'agripper à l'encolure de son cheval. Agonisant, le peau-verte s'effondra, le crâne défoncé et Sigmar le repoussa d'un coup de pied pour faire avancer son cheval. À ses côtés, Pendrag maintenait fermement sa bannière de sa main d'argent, haute et droite. La vision de leur roi inspirait un courage renouvelé à tous ceux qui l'apercevaient.

L'attaque était la meilleure forme de défense et Sigmar admira la charge du roi Otwin et de ses berserks hurlants. La furieuse mêlée qui en avait résulté avait stoppé net l'avance des orques. À présent, Otwin était encerclé mais les chars de guerre de la reine se frayaient un sanglant passage dans sa direction.

Au moment où il avait vu le piège se refermer sur Otwin, Sigmar avait levé son marteau au-dessus de sa tête et lancé la cavalerie unberogen dans une charge glorieuse. Les cavaliers en armure lourde étaient entrés en collision avec la masse des orques et les avaient piétinés, réduits en bouillie sous les sabots ferrés de leurs montures, fendant leurs casques rudimentaires à grands coups d'épées et plantant leurs piques dans les dos dénudés des peaux-vertes.

Au-dessus de leurs têtes, les volées de flèches passaient les unes après les autres et la clameur de la bataille enflait et décroissait régulièrement, comme le grondement des vagues de l'océan qui viennent se briser au pied des falaises. Sigmar bloqua un coup d'épée à l'aide de son bouclier et frappa du marteau. Il sentit l'allégresse de son arme qui montait dans ses veines. Le sang jaillit et il en fut éclaboussé. Son cheval se cabra, les naseaux dilatés, en sentant la puanteur du sang d'orque.

Il serra les flancs de son destrier entre ses cuisses. Le cheval rua et défonça les carcasses d'une poignée de gobelins qui tentaient de lui trancher les

jarrets. Les destriers de guerre des Unberogens étaient entraînés à se battre et à se défendre aussi bien que n'importe quel guerrier et ce cheval, le hongre rouan que lui avait offert le roi Siggurd, était aussi redoutable que n'importe lequel des animaux élevés par Wolfgart.

Son frère d'armes apparut auprès de lui, effectuant de dangereux moulins à l'aide de son énorme épée, abattant sa lame sur ses ennemis et brisant les plaques et les boucliers. Autour de lui, le sang jaillissait à gros bouillons d'artères tranchées mais Wolfgart paraissait totalement indemne.

— Unberogens ! hurla Sigmar. Avec moi ! En avant !

Un rugissement approbateur monta derrière lui tandis qu'il poussait sa monture plus avant au cœur de la nuée verte, ouvrant une tranchée à l'aide de Ghal Maraz et tuant tous les ennemis qui avaient l'audace de l'approcher. Dix tombèrent sous ses coups, puis encore dix. À chaque fois que le marteau s'abattait, la mort frappait et les orques qui se tenaient sur son passage voyaient dans son regard qu'ils étaient perdus avant même qu'il ne se rue sur eux comme un dieu vengeur.

Un peu plus loin devant, Sigmar vit le roi Otwin qui luttait pour sa vie au centre d'un cercle d'ennemis beuglants et rugissants. Quelques berserks se trouvaient à ses côtés, une vingtaine peut-être, et Sigmar vit qu'Ulfdar en faisait partie. Il vit aussi qu'elle ne se servait pas de son bras gauche qui pendait à son côté, inutile. Sentant une victoire possible, les orques redoublèrent d'acharnement mais le tonnerre des sabots et les hululements de guerre des Asobornes se rapprochaient.

Si Otwin se savait encerclé avec ses guerriers, il ne montrait pas le moindre signe d'inquiétude et il continuait à massacrer tous les orques qui passaient à sa portée. Son corps n'était plus qu'une collection de blessures. Il avait la jambe vermillon du sang qui coulait d'une longue entaille qu'il avait à la cuisse et une lame d'épée brisée plantée dans l'épaule.

La plupart de ses berserks étaient aussi blessés que lui mais ils continuaient à se battre sans s'en préoccuper. Sigmar aperçut la chevelure flamboyante de Freya et il sentit un frisson d'excitation à la vue de la reine, orgueilleusement campée sur son char de guerre, tranchant les têtes de sa longue épée à la garde dorée comme elle aurait fait tomber des épis de maïs.

Les peaux-vertes étaient pris en tenailles entre les cavaliers unberogens et les chars asobornes, pourtant ils ne donnaient pas le moindre signe de faiblesse malgré les mourants qui se faisaient piétiner par les sabots ferrés ou écraser par des roues cerclées de fer. Ghal Maraz faisait des ravages. Le grand marteau des nains faisait exploser les crânes, disloquait les épaules et défonçait les poitrines.

Un orque lui rugit un défi et il lui fit sauter la tête, puis il écrasa son bouclier contre le faciès grimaçant d'un autre qui lui sautait dessus. Ébranlé par la violence de l'impact, il ne vit pas un autre orque se lever derrière lui, immense, couperet levé, prêt à le découper en deux.

Un cri terrifiant résonna dans son dos et il se retourna dans sa selle pour voir

un orque énorme, vêtu d'une armure de plaques dépareillées et gondolées, qui luttait contre l'un des berserk d'Otwin. Comme l'orque se débattait en tous sens, Sigmar vit qu'il s'agissait d'Ulfdar qui s'était accrochée dans le dos de la bête en enroulant son bras, pourtant visiblement cassé, autour de son cou massif ; elle lui plongea sa lame dans la gorge en l'utilisant à la manière d'un poignard.

Le monstrueux peau-verte essaya de la désarçonner et le sang jaillit de son encolure comme une fontaine gluante. Secouée en tous sens, Ulfdar hurla et Sigmar grimaça en pensant aux terribles douleurs qu'elle devait endurer.

Il sauta de sa monture, balança Ghal Maraz et réduisit le visage de l'orque en bouillie d'un coup de marteau, puis il atterrit à côté du cadavre qui s'effondrait, tandis qu'Ulfdar était projetée au loin.

Il courut jusqu'à la jeune femme à travers la confusion de la bataille. Elle essaya de se redresser mais son bras était plié d'une manière totalement contre nature. Son corps était inondé de sang mais il était impossible de savoir s'il s'agissait du sien.

— Là ! cria-t-il pour couvrir le vacarme, tout en passant une épaule sous son aisselle. Viens !

Incapable de le reconnaître, elle leva un visage déformé par un rictus de rage et tenta de le poignarder. Heureusement, elle n'était plus capable d'y mettre la force nécessaire et Sigmar bloqua facilement sa lame tout en l'aidant à se relever.

— Calme-toi ! hurla-t-il. C'est moi, Sigmar !

Ces paroles trouvèrent leur chemin à travers la brume rouge de sa frénésie et elle s'effondra contre lui.

Il recula. Aux cris de triomphe des Unberogens et des Asobornes, il comprit que la première vague de l'attaque des orques avait été brisée. Il passa les épaules sous le bras indemne d'Ulfdar, son bras autour de la taille de la guerrière et l'emmena en direction d'un endroit plus sûr, la traînant et la portant à moitié.

— Monte ici, Sigmar ! cria une voix. Levant les yeux, il vit le char de Freya et de Maedbh qui s'arrêtait devant lui dans un nuage de poussière.

— Mon cheval est quelque part par-là ! cria-t-il en retour.

— Il s'est enfui, répliqua Freya. Vers nos lignes.

Avec un juron sonore, il hissa la guerrière blessée sur le char. Freya l'aida à la soulever et il monta avec les trois femmes. Ils étaient à l'étroit, à quatre sur le chariot, et Sigmar se retrouva pressé contre le corps tiède et nu de la reine asoborne.

— Comme au bon vieux temps, lui dit-elle en souriant.

La journée avait bien commencé pour son armée, mais Sigmar avait connu suffisamment de batailles pour savoir que la victoire se décidait rarement lors de l'engagement initial. Cependant, la première avancée des orques avait été écrasée, démantibulée par la charge sauvage des berserks et de leur roi, puis

réduite en miettes entre le marteau des Unberogens et l'enclume des Asobornes.

Il répondit aux acclamations de ses guerriers qui le virent arriver dans le char asoborne, mais il en descendit aussitôt, dès qu'Ulfdar eut été prise en charge par les guérisseurs et emmenée derrière les lignes des combattants. Wolfgart avait rattrapé son destrier et il bondit en selle.

— Nous leur avons mis une raclée, dit-il en observant les survivants de l'avant-garde orque qui retournaient clopin-cloplant vers leurs lignes, mas ce n'est que le début.

— C'est vrai, approuva Wolfgart. Son armure était cabossée et lacérée par endroits, mais tout le sang dont il était recouvert était uniquement celui des orques. C'est au tour de l'infanterie, à présent.

Le gros de l'armée orque avançait à présent, comme un mur de chairs vertes, de haine et d'armures cuivrées. De monstrueuses créatures à la peau grisâtre et à la tignasse rêche marchaient au milieu des orques, les dominant de toute leur hauteur, et de lourds chariots avançaient en cahotant, poussées par des groupes de monstres qui hurlaient des ordres gutturaux. Les chariots étaient rangés en une ligne inégale qui dissimulait ce qui se passait derrière.

— Nous ne viendrons pas aussi facilement à bout de la prochaine étape.

— Facilement ? s'exclama Pendrag qui venait d'arriver au petit trot, en maintenant toujours la bannière de Sigmar. Tu trouves que c'était facile ?

Comme Wolfgart, Pendrag paraissait indemne. Son cheval, toutefois, portait plusieurs estafilades sur le corps.

— Cette charge était seulement destinée à mettre nos forces à l'épreuve, lui dit Sigmar. Nos ennemis savent maintenant qu'ils doivent lancer toutes leurs forces dans la bataille s'ils veulent nous écraser et prendre le col. Mais cela nous aura au moins permis de remporter une victoire qui va redonner du courage à nos hommes.

— Et ils vont en avoir besoin, c'est sûr, approuva Wolfgart. Si c'est ainsi que la bataille doit se dérouler, nous aurons bien de la chance si nous voyons la fin de cette journée.

Les chars des Asobornes tournaient en cercles devant l'armée et les guerrières de la reine Freya, tête haute, agitaient leurs javelines tandis que les cavaliers taléutes galopaient en direction des flancs de l'armée ennemie, à la recherche d'un point faible à exploiter. Devant la multitude de leurs adversaires, Sigmar avait déjà compris qu'ils n'en trouveraient aucun.

— Allons, dit-il en faisant pivoter sa monture. C'est un combat qu'il va nous falloir mener à pied.

Cette fois, l'armée des orques s'avance en masse Elle couvrait tout le fond de la vallée et la résolution des hommes vacilla devant ce spectacle cauchemardesque. Aucun des guerriers qui s'étaient ralliés à la bannière de Sigmar n'avait jamais rien vu de pareil. À voir une telle multitude d'orques rassemblés en un seul lieu, il était vraiment possible de croire que leur race

tout entière s'abattait sur l'humanité afin de la détruire avec tout ce qu'elle avait pu édifier.

Des gobelins montés sur des loups à la gueule dégoulinante de bave se lancèrent à l'assaut et les cavaliers furent pris au dépourvu par leur incroyable rapidité. Plusieurs loups tombèrent, victimes de volées de flèches qui leur transpercèrent le cuir et les clouèrent au sol, mais le plus grand nombre passa au travers. Il y eut un éclat de crocs et de griffes, un jaillissement de sang et des hommes furent déchiquetés tandis que leurs chevaux agonisaient, la gorge ouverte.

Quelques-uns tentèrent de fuir mais d'énormes araignées bondirent des parois des hautes falaises et s'agrippèrent à la croupe des chevaux pour arracher les cavaliers de leurs selles et se repaître de leurs chairs.

La vallée retentissait du roulement des pieds en marche et du grondement des roues des chariots. Ces chariots des orques étaient loin d'être aussi élégants et magnifiquement conçus que les chars des Asobornes. Ils étaient beaucoup plus lourds et hérissés de lames et ils n'étaient pas tirés par des chevaux mais par d'énormes sangliers au pelage embroussaillé et répugnant de saleté et aux défenses aiguës comme des lames d'épées. Chacun de ces animaux était aussi gros que le puissant Brochenoire, mais aucun ne possédait sa noblesse.

Des centaines de flèches s'envolèrent vers le ciel et retombèrent sur l'armée orque mais beaucoup d'entre elles se plantèrent avec un bruit sourd dans le bois des chariots ou dans celui d'énormes boucliers ferrés. Blessés, des sangliers s'emballèrent, affolés par la douleur, et plusieurs chariots allèrent s'écraser sur les rochers.

Toutefois, la plupart de ces chariots ne furent pas affectés par la pluie de flèches et les orques qui les conduisaient firent claquer leurs fouets et firent encore accélérer leurs bêtes. Contrairement aux Asobornes, qui maîtrisaient à la perfection l'art d'utiliser un char de guerre, les orques ne se souciaient guère de telles subtilités et se contentaient de se ruer en avant le plus rapidement et le plus violemment possible.

Les chariots orques entrèrent en collision avec les guerriers du roi Siggurd et défoncèrent leurs lignes, l'une après l'autre. Le sang jaillit, les lames tranchèrent les membres et les lourds chariots écrasèrent les hommes au passage. Les sangliers poussaient des grognements aigus et claquaient des mâchoires, éventrant tous ceux qui passaient à portée de leurs défenses, mordant et piétinant à mesure qu'ils avançaient.

Avec un frémissement qui ressemblait à celui d'une bête blessée, la ligne des guerriers brigondiens se referma autour des chariots orques dont les occupants se firent taillader et déchiqueter. Cependant, malgré la destruction de ses chariots, l'armée des peaux-vertes ne ralentit pas et avant que les brigondiens n'aient eu le temps de reformer leurs lignes, la toute dernière arme inventée par les orques entra dans la danse.

D'énormes rochers s'envolèrent soudain et s'écrasèrent sur le sol avec une

telle brutalité que les hommes en furent ébranlés jusqu'à la racine des dents. Chacun de ces projectiles écrasa une vingtaine d'homme et explosa en milliers de fragments acérés qui pouvaient tuer leur homme aussi sûrement que n'importe quelle flèche. D'énormes trouées apparurent dans les rangs du roi Siggurd tandis que les catapultes des orques continuaient à projeter roc sur roc.

Terrifiés, certains hommes tournèrent les talons et s'enfuirent. Seuls les hurlements de leur roi parvinrent à leur rendre un peu de courage.

Hélas, le mal était fait. Les orques avaient réussi à ouvrir de vastes brèches au beau milieu de l'armée de Sigmar.

Le roi Kurgan Barbe de Fer fut le premier à voir le danger. Il poussa ses guerriers en avant de la première ligne afin de couvrir la brèche. De l'autre côté de la phalange brigondienne, Sigmar cria un ordre en direction du roi Wolfila qui fit avancer ses hommes et planta son épée en terre devant lui.

Le roi des Udoes cracha dans ses mains et prit sa bannière des mains de l'homme qui se tenait à côté de lui. Il la planta violemment dans le sol à côté de son épée. La signification de ce geste parut claire aux yeux de tous.

C'était à cet endroit qu'il avait l'intention de combattre et personne ne l'en délogerait.

À peine avait-il récupéré son épée que ses guerriers engagèrent le combat.

Un mugissement de haine et de rage monta de la masse des orques qui traversèrent au pas de course le dernier espace qui les séparait des lignes réunies des nains et des hommes des clans udoes. La marée verte vint se briser contre le barrage de fer et de bravoure des nains. Encore et encore, la vague avançait et reculait, incapable de venir à bout de la stoïque détermination du peuple des montagnes.

Aucune créature au monde, quelle que soit sa férocité ou sa brutalité, ne pouvait rivaliser avec l'entêtement et la ténacité des nains dont les haches massacraient impitoyablement tous les peaux-vertes qui passaient à leur portée. Les guerriers du roi Kurgan découpaient leurs ennemis méthodiquement, mécaniquement, inlassablement et sans faiblir, semblables à l'une des machines des maîtres artisans nains.

À côté d'eux, les hommes du roi Wolfila combattaient avec fougue et témérité, en chantant à pleine voix de vigoureux hymnes guerriers dont les couplets fort imagés décrivaient de manière très pittoresque les prouesses des héros du passé. Le roi des Udoes se battait sans le moindre souci de sa propre sécurité, encadré de deux géants en kilt et cuirasse noire qui étaient là pour le protéger de sa propre férocité et de son enthousiasme.

Les deux armées se heurtèrent dans une explosion de fureur et de fer, chacun des adversaires chargeant pour couvrir les derniers mètres. Les premiers moments de la bataille s'étaient déroulés dans une succession d'attaques et de contre-attaques, mais à présent il ne s'agissait plus que de l'opposition du courage le plus absolu contre la haine la plus agressive. Les épées tranchaient et les haches s'abattaient. Les boucliers se fendaient et les

piques plongeaient dans les moindres interstices.

Il y eut un immense frémissement et les premiers rangs furent exterminés pratiquement jusqu'au dernier combattant. Le choc fut d'une telle violence que seuls les plus forts ou les plus chanceux pouvaient espérer y survivre.

On entendit une cacophonie de hurlements de douleurs et de haine et le choc sonore du fer forgé contre la ferraille grossière. Les grognements des hommes qui poussaient leurs boucliers et les mugissements inarticulés d'une brutalité aveugle et irréfléchie se mêlèrent à l'assourdissant vacarme de cette bataille, une bataille comme le monde n'en avait jamais vue et comme il n'en verrait plus avant des milliers d'années.

Alors que les deux armées étaient déjà aux prises l'une avec l'autre, au milieu du champ de bataille, les flancs se rencontrèrent à leur tour et les hurlements des loups aux crocs déchirants vinrent s'ajouter à la clameur déjà indescriptible des belligérants. Les animaux, rendus fous par l'odeur du sang, se jetèrent sur les guerriers du roi Markus, déchiquetant, arrachant et mordant avec toute la férocité dont ils étaient capables. Les chiens du chasse du roi bondirent à l'attaque pour défendre leur maître et les austères lanciers Ménogoths abaissèrent leurs longues armes et s'avancèrent en rangs serrés. La poignée de loups qui avaient survécu au premier impact fut empalée sur les fers des lances et les Ménogoths tuèrent les gobelins qui les chevauchaient jusqu'au dernier.

Les Ménogoths ne poussèrent pas le moindre cri de joie. Ils avaient trop souffert au cours de l'année précédente pour prendre plaisir à exterminer leurs ennemis. Ils ne voulaient plus qu'une chose : la plus terrible vengeance possible. Hélas, cette vengeance devait être de courte durée car une grêle de monstrueuses javelines de fer s'abattit sur eux en sifflant, projetées par d'énormes machines de guerre. Chacun de ces projectiles barbelés embrochait les hommes par douzaine et, à chaque volée, des dizaines et des dizaines de ces effrayants carreaux s'abattaient sur les Ménogoths.

Ce fut un terrible carnage. Les guerriers ménogoths furent obligés de reculer sous cette pluie mortelle, laissant le flanc des Mérogens sans protection. Les orques affluèrent alors dans la brèche ouverte par la fuite des Ménogoths et, bien que Sigmar ait pris la précaution d'assigner à chaque troupe un petit groupe de soldats chargés de protéger son flanc vulnérable, ces détachements furent rapidement submergés et exterminés.

Sentant la victoire possible, les lignes avancées des orques s'orientèrent en direction du flanc exposé de l'ennemi et la configuration de la bataille commença à se modifier. Là où auparavant deux armées se faisaient face en deux lignes ininterrompues, la bataille prenait à présent l'allure d'une porte dont le flanc gauche constituait la charnière.

Les Mérogens commençaient à faiblir sous l'attaque à laquelle ils étaient soumis, à la fois sur l'avant et sur le côté, et il ne faudrait plus très longtemps avant qu'ils ne plient tout à fait.

Comment Meurent les Héros

Voyant son flanc droit céder sous la pression, Sigmar talonna son destrier. Les orques se déversaient comme une inondation dans la brèche créée par la fuite des Ménogoths et les Mérogens étaient en train de se faire massacrer. Le principal avantage de ce terrain était que les orques ne pouvaient utiliser pleinement la force de leur nombre contre son armée, mais cet avantage ne tarderait pas à leur échapper si les peaux-vertes parvenaient à effectuer une percée et à les prendre en tenailles par l'arrière.

Grâce au courage des nains et des guerriers Udoses, le centre résistait et le flanc gauche, tenu par les hommes du roi Adelhard, était indemne. Les Ostagoths n'avaient pas encore engagé le combat et Sigmar pouvait percevoir leur impatience à l'idée de verser le sang des peaux-vertes.

— Il faut les soutenir, s'écria Sigmar. Si les hommes d'Henroth cèdent, nous sommes perdus.

— C'est vrai, acquiesça Pendrag. Les Mérogens sont courageux mais ils ne tiendront pas longtemps, pris entre deux feux.

— Pendrag, avec moi pour colmater cette brèche ! ordonna Sigmar. Wolfgart, prends cinq cents hommes et renforce le centre. Les hommes de Wolfila ne pourront pas tenir beaucoup plus longtemps. Ils vont avoir besoin de nos guerriers.

Après un signe de tête Wolfgart courut rassembler ses guerriers tandis que Sigmar et Pendrag mettaient pied à terre et se précipitaient vers la troupe la plus proche. Sigmar donna rapidement ses ordres. La trompe de guerre émit trois brèves sonneries suivies d'une longue note claire et les Unberogens se regroupèrent autour de sa bannière ; il y avait là six cents guerriers vêtus de mailles et armés d'épées au tranchant acéré. Chacun d'eux portait un bouclier en forme de losange et un heaume de bronze ou de fer.

Avec toute la discipline acquise au cours de longues années de campagne, ils marchèrent en direction du flanc de l'armée qui était en train de s'effondrer, menés par leur roi qui marchait en première ligne avec sa bannière qui ondulait dans le vent.

Sigmar se sentait presque porté par la fierté et la confiance de ses hommes et c'étaient là des sentiments qu'il leur rendait bien. Ils ne pouvaient savoir à quel point il se sentait honoré de se trouver à leur tête et, à les voir marcher ainsi à la bataille le cœur plein de courage, son propre cœur se gonfla d'orgueil.

— Les guerriers du roi Henroth ont des âmes de héros, mais ils ont besoin

de notre aide ! cria-t-il tandis que son clairon sonnait le pas de charge. Ses hommes lui répondirent d'un cri et accélérèrent l'allure.

Il vit que les orques étaient sur le point de faire plier le flanc des Mérogens. Les hommes ne se trouvaient plus en position de riposter et de combattre suivant leur entraînement et ils se faisaient massacrer. Aiguillonnés par les hurlements furibonds du roi Markus, les Ménogoths s'étaient regroupés plus loin dans la vallée mais ils ne pourraient revenir à temps pour sauver les Mérogens.

Certains orques se retournèrent pour arrêter les Unberogens mais la plupart étaient trop absorbés par le massacre pour se préoccuper de ce qui se passait autour d'eux. Le carnage était terrifiant et il s'émerveilla du courage des Mérogens qui continuaient à résister au milieu de cette immonde boucherie.

La trompe de guerre émit une note stridente et Sigmar leva Ghal Maraz afin que tous ses guerriers le voient au moment de charger. Les orques qui se trouvaient en face de Sigmar reculèrent, saisis d'une terreur ancestrale à la vue de cette arme.

Avec un cri rageur, les guerriers unberogens se jetèrent sur les orques et ce fut un carnage indescriptible. Sigmar frappait de gauche et de droite. Aucune armure ne résistait à ses coups. Les plaques de fer se froissaient comme du papier sous la puissance de son marteau, son armure était maculée de sang et de lambeaux de chair et il tuait les orques par dizaines. Ses guerriers percutèrent la masse des orques avec une telle force qu'ils couchèrent leurs adversaires au sol à coups de boucliers et leurs épées trouvèrent aussitôt les gorges et les entrejambes.

Les orques se retournèrent pour faire face à cette nouvelle attaque. Leurs grandes haches pulvérisèrent les boucliers des Unberogens et les firent basculer à terre. La charge ralentit soudainement et, pendant une terrible seconde, Sigmar eut l'impression que les orques ne céderaient pas.

Avec un rugissement furieux, il se rua dans la mêlée, s'enfonçant profondément dans la masse des orques. Son marteau frappait comme l'éclair, si rapide qu'il n'était plus qu'un brouillard indistinct, ouvrant les crânes comme les thorax. Des piques et des épées tentèrent de le transpercer et l'une de ses épaulières fut arrachée par un coup de hache erratique.

Les orques reculèrent en désordre devant lui et les guerriers unberogens se ruèrent dans l'espace qu'il avait ainsi libéré. Il continua à se battre, poussant son avantage et s'enfonçant encore plus au cœur de la formation des orques, complètement insouciant du fait qu'il se trouvait très en avant de ses guerriers.

Une pique se planta dans son épaule non protégée et il poussa un grognement de douleur tandis que la foule des orques se refermait autour de lui. Il trébucha et une massue s'abattit sur son casque. Un essaim d'étoiles s'épanouit derrière ses paupières et il tomba à genoux.

Un filet de sang lui dégouлина le long du visage et il sentit un vertige s'emparer de lui.

Le métal de son casque était cabossé à hauteur des yeux. Il le retira et le jeta à la figure d'un orque qui se ruait sur lui. La bête le rejeta au loin d'un revers de poing, mais soudain Pendrag apparut à côté de lui et plongea son glaive dans la gorge de l'orque. Sa bannière cramoisie fut soudain illuminée d'un rayon de soleil et Pendrag la dressa bien haut en la maintenant fermement de son poing d'argent, debout au-dessus de son roi.

— Sigmar ! hurla-t-il en prenant la tête des Unberogens. Pour Sigmar et l'empire !

Des guerriers couverts de sang le dépassèrent en courant, taillant impitoyablement dans la masse des orques. Emportés par leur élan brutal, il avancèrent et en quelques instants l'assaut des peaux-vertes contre les Mérogens ne fut plus qu'un souvenir.

Il se releva avec effort et essuya le sang qui lui avait coulé dans les yeux.

Les Unberogens ne s'étaient pas arrêtés. Ils poursuivaient à présent les orques qui fuyaient devant leur colère mais, au moment même où il exultait de leur victoire, il vit le danger.

Des milliers d'orques s'étaient lancés à l'assaut du flanc droit de son armée. Ses guerriers n'allaient pas tarder à se trouver isolés, seuls face à l'ennemi, et ils seraient écrasés tout comme ils venaient d'écraser les peaux-vertes.

— Attendez ! hurla-t-il. Revenez ! Revenez !

Mais le tumulte de la bataille était titanesque et ses hommes restèrent sourds à ses appels. Sigmar chercha son clairon du regard, dans l'espoir désespéré de parvenir à rappeler ses hommes avant qu'ils ne soient pris au piège mais il vit le cadavre brisé du jeune homme gisant dans la poussière à côté de sa trompe de guerre démantibulée. Rien de ce qu'il pouvait faire ne pouvait calmer la fureur vengeresse de ses hommes.

Le roi Marbad des Endales galopait comme si tous les démons des brumes étaient à ses trousses, cravachant à coups redoublés son cheval noir dont la robe était couverte d'écume. Son fils Aldred chevauchait à ses côtés. Ils traversèrent la plaine, suivis de huit cents Heaumes Corbeaux.

De nombreuses années s'étaient écoulées depuis sa dernière bataille et il se sentait magnifiquement bien, monté sur son magnifique destrier, serrant fermement dans sa main la belle lame courbe d'Ulfshard.

C'était un moment exceptionnel et seule la présence de son vieil ami le roi Björn aurait pu le rendre plus parfait encore. Il lui fallait cependant reconnaître que, sans Sigmar, cette bataille n'aurait sans doute jamais eu lieu.

La configuration de la bataille s'était extraordinairement modifiée au cours des quelques instants qui venaient de s'écouler. Grâce au renfort des guerriers de Wolfgart, le centre de la ligne de front tenait toujours. Les Ostagoths et les Thuringiens survivants étaient en train d'effectuer un mouvement tournant afin de se rapprocher du centre pour soulager la pression à laquelle étaient soumis les combattants, mais les chevaucheurs de sangliers orques se portaient à leur rencontre afin de les en empêcher. Les orques disposaient de

vastes hordes pour s'opposer à chacune des manœuvres de l'armée de Sigmar et la marteler jusqu'à ce qu'elle cède.

La ligne ne tenait que par le courage et la force des lames, mais cela n'aurait qu'un temps.

L'armée des hommes finirait par être détruite, en vertu de la brutale arithmétique de la guerre.

Un nuage de poussière monta devant eux et Marbad chercha frénétiquement des yeux la bannière du roi unberogen au milieu de la mêlée confuse qui s'agitait devant la paroi de la falaise.

Avec ses Heaumes Corbeaux, il recherchait une faille à exploiter dans les lignes ennemies lorsqu'il avait aperçu la bannière écarlate levée par la main d'argent du porte-étendard de Sigmar.

À l'instant même où il l'avait vue, il avait ordonné à ses guerriers de le suivre. Aldred avait protesté mais la parole de son père avait force de loi et le roi s'était lancé au galop, à la tête de ses meilleurs guerriers, pour se porter au secours du flanc droit de l'armée assiégé par l'ennemi.

Quand tu verras la main d'argent lever haut la bannière cramoisie.

C'était en rêve, du moins le pensait-il, qu'il avait eu la vision de la vieille en noir debout auprès de son lit, au fort du Corbeau, il y avait bien vingt années de cela. Comment avait-elle pu pénétrer dans sa chambre ? C'était un mystère, et pourtant elle se trouvait là, assise au pied de son lit.

— Qui es-tu ? lui avait-il demandé. Et comment es-tu entrée ici ?

— La manière dont je suis entrée n'a aucune importance, Marbad, avait répondu la vieille mégère aux cheveux de neige On m'appelle parfois la sorcière de Fangefougères. C'est un bien vilain nom, mais je suis obligée de le porter durant cet âge des hommes.

— J'ai entendu parler de toi, avait dit Marbad. Ton nom est maudit par les Unberogens. Ils disent que tu pratiques les arts sombres.

— Les arts sombres ? avait-elle ri. Non, Marbad, si je pratiquais les arts sombres, cela fait longtemps que Sigmar serait mort.

— Sigmar ? Qu'est-ce que le fils de Björn a à voir avec tout ça ?

— Pour certains, il se peut que je sois considérée comme une malédiction, avait-elle poursuivi comme s'il n'avait rien dit, mais lorsque les hommes sont au désespoir, tu serais surpris de voir comme ils sont rapides à venir me quérir.

— Je ne te demande rien.

— Non, c'est vrai, avait-elle acquiescé. C'est moi qui ai quelque chose à te demander.

— Que peut désirer une personne telle que toi d'un homme comme moi ?

— Je veux que tu me fasses un serment sacré, Marbad, répondit la sorcière, la promesse que lorsque tu verras la main d'argent lever haut la bannière cramoisie, tu chevaucheras de toutes tes forces pour te porter au secours de Sigmar et lui offrir ton bien le plus cher.

— Je ne comprends pas.

— Je ne te demande pas de comprendre, Marbad. Je te demande seulement de m'en faire la promesse.

— Et si je ne veux pas ?

— Alors la race humaine mourra et le monde sombrera dans le sang.

Marbad avait gardé le silence, pensant qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais elle n'avait pas ajouté un mot de plus et il avait compris qu'elle était sérieuse

— Et si j'accepte ?

— Alors le monde perdurera un peu plus longtemps et tu auras modifié le cours de l'histoire. Que pourrais-tu demander de plus beau ?

Marbad sourit. Il avait senti la flatterie mais il n'y avait aucune fausseté dans les paroles de la sorcière.

— Et cela m'apportera la gloire ?

— Tu auras la gloire, lui avait promis la devineresse.

— J'ai le sentiment que tu ne me dis pas tout, lui avait-il dit.

— Tu as raison, mais tu n'as pas envie d'entendre le reste.

— C'est à moi d'en juger, femme ! Dis-moi tout.

— Très bien, avait répondu la vieille. Oui, si tu honores ton serment, tu remporteras une grande gloire, mais tu emprunteras également le chemin qui te mènera à la mort.

Marbad avait dégluti et fait le signe des cornes.

— Ils ont bien raison de t'appeler maudite.

— Je suis bien des choses pour bien des hommes.

Marbad avait eu un petit rire.

— La gloire et une chance de sauver le monde, avait-il dit. La mort semble un bien faible prix à payer pour une si grande chose.

— Ai-je ta promesse ? avait demandé la sorcière sur un ton insistant.

— Oui, maudite. Je t'en fais le serment. Lorsque je verrai la main d'argent lever la bannière cramoisie, quelle que soit la signification de ceci, je chevaucherai aussi rapidement que je le pourrai pour porter secours à Sigmar.

Le matin suivant, il s'était éveillé reposé, en ne conservant qu'un souvenir très vague de sa rencontre avec la sorcière mais, lorsqu'il avait vu Pendrag lever la bannière de Sigmar, ce souvenir vieux de deux décennies lui était revenu en mémoire avec une clarté surprenante.

Marbad se redressa de toute sa hauteur dans sa selle, tout en galopant ventre à terre pour aller rejoindre Sigmar.

La gloire et une chance de sauver le monde... *Pas mal pour un vieil homme, non ?*

Autour de Sigmar, la bataille tournoyait comme une chose vivante, palpitante et fluide, qui semblait réagir à des rythmes invisibles aux yeux du commun des mortels mais dont la configuration lui paraissait claire comme le jour. La charge de ses Unberogens avait été magnifique, glorieuse, impétueuse et pleine de vaillance, mais en fin de compte ils s'étaient surtout montrés

téméraires.

Leurs lames frappaient sans relâche, mais les bras de ses guerriers étaient fatigués et leurs armes leur paraissaient peser dix livres de plus qu'à l'ordinaire. Cette charge destinée à sauver les Mérogens était de la trempe des légendes que l'on raconte autour du feu, le soir, et l'on en parlerait encore dans bien des années mais, avant cela, il fallait y survivre.

Après avoir massacré un bon nombre des orques qui fuyaient devant eux, les Unberogens s'étaient soudain heurtés à une muraille compacte de fer et de chair verte. D'autres orques, durs comme la pierre des montagnes et tout aussi peu disposés à céder. Ces monstres se mirent à massacrer les hommes avec une impitoyable férocité et il vit qu'ils avaient la peau plus sombre que les orques ordinaires et qu'ils étaient aussi plus grands et beaucoup plus puissamment bâtis que ceux qu'il avait combattus jusqu'alors.

Après s'être rués dans la bataille pour secourir leurs alliés, ses hommes luttèrent à présent pour leur propre vie. Pendrag maintenait toujours la bannière mais il saignait abondamment d'une blessure à la tête et le grand étendard tremblait dans sa main.

D'un coup de marteau, Sigmar arracha son bouclier à un orque au faciès grimaçant et écrasa son mufle porcin d'un coup de poing. Il émit un grognement de douleur. Il avait l'impression d'avoir frappé dans une pierre. L'orque rugit et fit siffler sa hache. En plongeant, il asséna un rude coup de marteau dans l'entrejambe de la bête qui tomba à genoux et il lui aplatit le mufle d'un coup de bouclier qui lui cassa les défenses et le fit tomber en arrière.

Il était environné d'orques beuglants. Une lourde massue s'abattit sur son épaule, lui arrachant sa deuxième épaulière et le faisant tomber à genoux. Ghal Maraz décrivit un arc horizontal, au ras du sol, et brisa les jambes de son assaillant qui s'effondra à côté de lui comme une masse.

Il se releva et lui broya la gorge d'un coup de talon tout en bloquant à l'aide de son bouclier le coup de hache que celui-ci essayait de lui donner. Une épée passa en sifflant tout près de sa tête et il fit un pas de côté pour éviter un épieu qui essayait de lui transpercer la poitrine. Il assomma le piquier et percuta le mufle d'un autre assaillant tandis qu'une hache rebondissait sur sa cuirasse.

— Pendrag ! hurla Sigmar en voyant une grande ombre se lever derrière son frère d'armes.

Le troll était un monstre terrifiant, d'une taille démesurée, avec des membres énormes horriblement tordus et gonflés de muscles déformés. Sa tête hypertrophiée était absolument repoussante, d'allure humanoïde mais aucune lueur d'intelligence ne brillait dans ses yeux. Son cuir grisâtre, couleur de pierre, était couvert d'excroissances hideuses et d'une sorte de fourrure semblable à un fil de fer barbelé et il était armé d'un tronc d'arbre à l'extrémité duquel avaient été plantées une bonne douzaine de lames d'épées en guise de pointes.

De la bouche entrouverte du monstre coulait un filet de bave fumante et il se

déplaçait lourdement, avec une puissance et une détermination irrésistibles. Pendrag leva les yeux et, à travers le masque de sang qui lui recouvrait le visage, il eut le temps d'apercevoir la colossale massue qui s'abattait sur lui. Il leva les bras dans un futile mouvement de défi.

Sigmar percuta Pendrag de toutes ses forces et le poussa hors de la trajectoire de la massue. Le monstrueux assommoir s'abattit sur le sol avec une telle violence qu'il le fendit et Sigmar se releva d'un bond, Ghal Maraz fermement levé, tenant son bouclier devant lui. Pendrag resta couché à l'endroit où il était tombé, à côté de la bannière écarlate.

Le troll le dominait de toute sa hauteur et ses lèvres épaisses et molles s'étirèrent en un lent sourire d'avidité pleine de malveillance. Il l'entendit émettre une série de borborygmes sonores et il se rendit compte qu'il s'agissait d'un rire.

Sentant monter sa colère, il plongea pour éviter le balancement de la massue, puis il frappa la cuisse du monstre de toutes ses forces. Le cuir de la créature se fissa sous la tête du marteau et l'impact résonna dans son bras comme s'il avait percuté le flanc d'une montagne. La massue revint dans sa direction et il dévia le coup à l'aide de son bouclier dont le métal se fendit. Il eut l'impression qu'un cheval lui avait martelé le bras à coups de sabots.

Le troll voulut l'attraper mais il esqua ses énormes poignes malhabiles. Il entendit alors des cris. Ses hommes avaient vu que leur roi était en danger et ils accouraient à son secours. Les orques reculèrent devant cet assaut renouvelé, mais le répit ne serait pas de longue durée.

D'un mouvement virevoltant, Sigmar pénétra à l'intérieur de l'allonge du monstre et balança son marteau en direction de son visage, mais celui-ci se redressa de toute sa hauteur et Ghal Maraz s'écrasa contre sa poitrine avec un craquement sonore. Le cuir rocailleux du troll se fendit largement et un sang immonde et fétide jaillit de la blessure. Sigmar eut un hoquet et recula en titubant, saisi d'un haut-le-cœur à l'abominable puanteur qui s'éleva de la blessure.

Il cligna des paupières afin de retrouver une vision plus claire et écarquilla des yeux médusés en voyant la terrible blessure qu'il avait infligée au troll commencer à se refermer. La peau épaisse de la bête s'était mise à frémir et à onduler, puis elle se mit repousser à une rapidité aussi confondante que contre-nature afin de réparer les dommages qu'elle avait subis. Sa stupéfaction faillit lui coûter la vie car le troll prit une grande inspiration et se pencha, ouvrant une gueule béante.

Par pur instinct, il leva son bouclier et poussa un cri de surprise et de dégoût lorsque le troll vomit soudainement un torrent de fluides répugnants. La puanteur était insupportable et les effluves acides des sucres digestifs du monstre lui brûlèrent les yeux.

Il recula en titubant, saisi d'une répulsion indescriptible et sentit une brûlure grésillante se répandre le long de son bras et sur sa poitrine. Son bouclier fondait. Le métal sifflait, bouillonnait et s'écoulait goutte à goutte sur le sol. Il

était tellement abasourdi qu'il marqua un temps d'arrêt, laissant un filet de la vomissure du troll lui couler sur la peau.

Une douleur affreuse lui enflamma le bras et il jeta son bouclier sur le sol. Il se rendit compte qu'il avait eu beaucoup plus de chance que ceux qui s'étaient tenus devant le troll à ses côtés. Un trio de guerriers unberogens se roulaient par terre, hurlants et se débattant dans les affres d'une unimaginable souffrance, tandis que la bave acide dissolvait leurs armures et liquéfiait les chairs qu'elles protégeaient. Il sentit une chaleur se répandre sur sa poitrine et baissa les yeux. Une éclaboussure de bile bouillonnante était en train d'attaquer le métal de son plastron.

Tombant à genoux, il essaya de détacher les sangles qui retenaient sa cuirasse mais elles se trouvaient dans son dos, hors de portée. Il poussa un cri lorsque l'acide commença à lui brûler la peau.

— Ne bouge pas, lui dit Pendrag qui était apparu à ses côtés, un poignard en main.

— Vite ! s'écria-t-il.

Pendrag trancha les sangles de cuir et il rejeta le plastron au loin d'un mouvement désespéré. Perclus de douleurs mais heureux d'être en vie, il remercia son frère d'armes d'un signe de tête et se releva, en plein cœur de la mêlée.

Pendrag avait relevé sa bannière et Sigmar vit que ses guerriers avaient formé un rempart de boucliers autour de lui pour le protéger tandis qu'il affrontait le troll. Il y avait peut-être encore une centaine d'hommes debout et il ne voyait pas le bout de la marée d'orques qui les encerclait. L'île des Unberogens semblait perdue au milieu d'un océan de peaux-vertes.

Ses guerriers tentaient une retraite défensive mais les orques leur avaient coupé toutes les issues possibles et ils étaient pris au piège. Il ne voyait pas grand-chose de la bataille qui se déroulait au-delà de son horizon immédiat mais il espérait qu'Alfgéir ou qu'un autre roi s'apercevrait de la situation désespérée dans laquelle ils se trouvaient.

Il entendit un répugnant bruit de bouche accompagné de craquements et vit que le troll était en train de dévorer l'un des guerriers qui avaient été tués par son horrible régurgitation. L'une des jambes de l'homme émergeait encore entre ses mâchoires mais le troll déglutit bruyamment et elle disparut. Le monstre leva les yeux et, apercevant Sigmar, il s'avança dans sa direction en se frayant un chemin à coups de massue à travers le rempart de boucliers.

Balayés par l'énorme gourdin, des guerriers furent catapultés dans les airs, par-dessus la tête de leurs compagnons, et atterrirent au milieu des orques. Parfaitement conscient qu'il n'avait aucune chance d'en venir à bout seul, il se rua à la rencontre du troll. Comme en réponse à cette pensée, une poignée de ses hommes, parmi lesquels Pendrag, attaquèrent l'abominable créature en même temps que lui et la lardèrent de coups d'épées et de lances.

Les lames lui tailladèrent le cuir et les lances se plantèrent dans son énorme panse ballante mais à peine faisaient-elles couler le sang que les blessures

guérissaient en un clin d'œil grâce à la stupéfiante constitution du monstre. Ses hommes mouraient, réduits en bouillie par l'énorme massue et Sigmar vit passer une expression de joie cruelle sur le faciès stupide de la bête. Rien de ce qu'ils pouvaient lui faire n'était capable de le blesser durablement et le rempart de boucliers était en train de céder à mesure que les hommes tombaient les uns après les autres sous les couperets des orques.

C'est en ce moment désespéré qu'il entendit un tonnerre de sabots et son cœur bondit de joie à la vue des Heaumes Corbeaux du roi Marbad qui se frayaient un passage au milieu des orques. Les peaux-vertes succombaient sous les sabots des destriers des cavaliers en armures noires ou se faisaient embrocher sur place.

En tête de la compagnie chevauchait Marbad. Le vieux roi était magnifique à contempler. Il fendait les rangs des orques comme la figure de proue d'un navire qui fend les vagues et sa longue chevelure d'argent flottait au vent derrière lui. La lame d'Ulfshard étincelait, nimbée d'un feu bleuté. Il n'était aucun pouvoir orque qui fut capable de résister à l'épée du peuple fée et la pierre de son pommeau rayonnait de tous les feux de la puissance des anciens.

Devant les Heaumes Corbeaux, la fine fleur de l'armée endale, les orques s'éparpillèrent ou périrent. Sans en avoir reçu l'ordre, les Unberogens commencèrent à lutter pour opérer leur jonction avec les guerriers de Marbad.

Un rugissement de rage assourdissant fit trembler l'atmosphère. Écrasant tout ce qui lui barrait le passage, le troll traversa l'espace qui le séparait de Sigmar et se rua sur lui. Sa panse se contractait et roulait d'une manière grotesque. Tête baissée, il ouvrait une large gueule, prêt à vomir un nouveau torrent d'acide.

— Sigmar ! cria Marbad en rejetant le bras en arrière.

Le roi endale lança Ulfshard en direction de Sigmar et la scintillante lame du peuple fée traversa les airs en tournoyant avec grâce.

Sigmar la rattrapa d'une main, sans effort. Au contact de sa main des flammèches bleues coururent le long de la lame. Il virevolta devant le troll.

La lame merveilleuse s'enfonça dans la gorge du troll et lui sectionna le cou dans un éclair de lumière aveuglante. La tête du monstre s'envola et son corps s'écroula d'un seul bloc.

Avec un hurlement de triomphe, Sigmar laissa le feu d'Ulfshard se mêler aux flammes hivernales qui brûlaient dans son cœur. Une arme enchantée dans chaque main, il se détourna du cadavre du troll et se précipita tête baissée vers Pendrag qui, à la tête de ses guerriers, se frayait un passage en direction des Heaumes Corbeaux.

Une immense clameur de rage monta de dizaines de gorges. Levant la tête, il aperçut le cheval du roi qui s'effondrait sous le poids des orques et Marbad qui disparaissait au milieu d'une vague de peaux-vertes.

— Marbad ! hurla-t-il tout en continuant à trancher dans le vif pour atteindre son ami. Les orques ne faisaient pas le poids face à ses deux armes et à sa fureur mais il savait déjà qu'il arriverait trop tard. Défonçant le crâne

d'un orque qui n'avait pas eu la présence d'esprit de s'enfuir assez vite, il transperça le dos d'un autre et chassa les créatures qui s'étaient agglutinées autour du roi abattu.

Arrivé auprès du roi des Endales, Sigmar s'agenouilla, écrasé de chagrin devant la terrible blessure qui lui déchirait la poitrine. Marbad était étendu dans une mare de sang. À l'évidence, il était perdu.

Une lance s'était enfoncée dans ses reins et avait remonté jusqu'aux poumons. La lame brisée d'une épée dépassait de son flanc. Un cercle de guerriers s'était formé autour de lui, composé de Heaumes Corbeaux et d'Unberogens mêlés.

— Vous n'êtes qu'un vieux fou, sanglota Sigmar, d'avoir jeté votre épée ainsi.

— Il le fallait, hoqueta Marbad en s'agrippant à la main de Sigmar. Elle m'a promis la gloire.

— Et vous l'avez bien gagné, mon roi, répondit Sigmar. Vous êtes un héros. Marbad tenta de lui répondre mais il fut pris d'une quinte de toux.

— La douleur est partie, dit-il. C'est bien.

— Oui, répondit Sigmar en mettant Ulfshard dans la main du roi mourant.

— Toute ma vie j'ai redouté ce jour, murmura Marbad d'une voix qui faiblissait, mais à présent qu'il est arrivé... je ne... regrette rien.

Et sur ces paroles, Marbad roi des Endales quitta les royaumes des hommes.

Sigmar se releva. Sa haine des peaux-vertes brûlait, plus ardente que jamais tandis que ses yeux prenaient en une fraction de seconde la mesure du champ de bataille. Le rythme du combat avait à nouveau changé. Les guerriers ménogoths poussaient en avant et reprenaient le contrôle du flanc droit qu'ils avaient un instant abandonné.

La bataille était redevenue un combat pied à pied où les adversaires se disputaient le terrain centimètre par centimètre.

Des vagues d'orques mugissants se ruaient contre la ligne des défenseurs, nains et hommes alliés, et la ligne pliait mais ne cédait pas. La charge de Heaumes Corbeaux leur avait tracé un passage qui leur permettait de retourner jusqu'à l'armée et il avait bien l'intention de profiter de l'avantage que leur avait procuré le sacrifice de son frère roi.

Un jeune homme que Sigmar reconnut comme le fils de Marbad se rua à travers la ligne des guerriers. Son visage était un masque de douleur.

— Père, gémit Aldred, le visage inondé de larmes, en berçant la tête de Marbad contre lui.

— Laisse-moi t'aider, lui offrit Sigmar.

— Non, répliqua Aldred d'un ton cassant tandis que quatre Heaumes Corbeaux s'avançaient. Nous allons le porter.

Sigmar acquiesça et recula pour laisser les guerriers endales disposer le corps de Marbad sur leurs boucliers et l'emmener.

En regardant partir Marbad, il comprit quel serait le seul moyen de mettre un terme à cette bataille.

— Par tous les dieux, mon vieux, à quoi pensais-tu ? s'exclama Alfgéir en voyant Sigmar revenir en courant vers l'endroit où la bannière de guerre des Unberogens était plantée en terre.

Sigmar ne répondit rien. Il se contenta de sauter en selle sur le dos de son hongre. Son armure lui avait été arrachée et son corps n'était plus qu'une masse de blessures sanguinolentes et d'ecchymoses.

— Nous ne parviendrons jamais à remporter cette bataille de cette manière, dit-il. Les orques nous auront à l'usure et nous ne pouvons rien faire pour les en empêcher.

Alfgéir le regarda avec une expression qui présageait une réponse cinglante mais devant la dangereuse lueur glacée qui dansait dans les yeux de Sigmar, il garda sa réflexion pour lui.

— Quels sont tes ordres, sire ? demanda-t-il.

— Envoie des messagers à tous les autres rois, ordonna Sigmar. Qu'ils observent le rocher du nid d'aigle et suivent mon exemple !

— Pourquoi ? s'étonna Alfgéir. Que vas-tu faire ?

Mais Sigmar était déjà parti au triple galop.

La Naissance d'un Empire

Lancé au grand galop derrière les premières lignes, Sigmar poussa son hongre rouan au maximum de ses possibilités pour atteindre le nid d'aigle. Le vacarme des armes entrechoquées et les cris des hommes était tel qu'il submergeait ses sens et qu'il dut produire un effort conscient pour ne pas détourner son coursier en direction de la bataille. Il ne tarderait pas à avoir une occasion de combattre, lui aussi, mais il avait des projets beaucoup plus grandioses qu'un simple combat en première ligne.

Le surnom qu'ils avaient donné au promontoire était bien choisi, car il s'élevait en pente arrondie et dessinait une courbe semblable au dessin d'une noble tête d'aigle. Ce roc dominait le centre de la passe et s'élevait à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Sigmar comprenait tout à fait pour quelle raison maître Alaric lui avait suggéré de diriger les combats depuis cette position.

En arrivant à la base du promontoire, il sauta à terre et donna une claque sur la croupe de son hongre qui s'en alla au petit trot vers les troupes de réserve qui attendaient en arrière de la ligne de front. Ensuite, il escalada rapidement le rocher. Les nombreuses aspérités de la pierre lui rendirent la tâche bien plus facile qu'il ne l'aurait cru.

Depuis le sommet du nid d'aigle, le panorama de la bataille se déployait sous ses yeux et il resta un instant abasourdi devant les dimensions ahurissantes de la conflagration. Perdu au cœur de la mêlée, un homme ne pouvait percevoir que son environnement immédiat, les guerriers qui l'entouraient et l'ennemi qui se trouvait devant lui. Mais ici, de cette position élevée, le spectacle titanesque de ces deux races aux prises l'une avec l'autre et qui essayaient mutuellement de s'anéantir était enfin visible à ses yeux.

Il ne parvenait même pas à estimer le nombre des combattants qui emplissaient la vallée, tellement cette multitude lui semblait inconcevable. Depuis le point le plus étroit de la vallée, la horde des orques couvrait la terre et s'étendait vers l'est en un tapis quasiment ininterrompu, jusqu'au point d'horizon où le terrain formait une crête et disparaissait en descendant.

Des dizaines de milliers d'hommes s'opposaient à cette marée verte mais ils ne représentaient qu'un mince rempart de fer et de bravoure entre les sombres terres de l'est et les riches territoires de l'ouest, la patrie des hommes et de Sigmar.

Très haut dans le ciel, le maître des orques planait à califourchon sur sa vouivre aux serres noires et Sigmar éprouva le furieux désir de défoncer son

immonde crâne à coups de marteau.

Des flèches gobelines montèrent vers lui mais il ne bougea pas d'un pouce et elle cliquetèrent contre le rocher ou allèrent se perdre loin derrière en lui sifflant aux oreilles. Il examina la situation d'un œil exercé, un œil qui avait décrypté la mécanique de centaines de batailles, et il vit la triste réalité.

Ils ne pouvaient pas remporter le combat.

En l'état des choses, ses guerriers avaient déjà accompli l'impossible. Ils avaient réussi à endiguer l'avancée d'une innombrable marée de peaux-vertes avec des effectifs terriblement inférieurs en nombre, mais la situation ne pourrait durer éternellement. Les orques n'avaient qu'à continuer et ils finiraient pas les laminer.

Les combattants du roi Kurgan défendaient vaillamment le centre, l'endroit où la lutte était la plus frénétique, et les nains massacraient les orques avec ivresse. Maître Alaric se battait à côté du roi et son bâton runique était couronné d'un halo d'éclairs crépitants qui brûlaient la chair de tous ceux qu'il touchait.

Aucun roi n'aurait pu rêver de meilleurs alliés.

Apercevant sa silhouette dressée au sommet du nid d'aigle, les guerriers de toutes les tribus l'acclamèrent et poursuivirent le combat en scandant son nom, faisant reculer la ligne des orques avec une détermination renouvelée. Sigmar vit qu'ils se battaient tous ensemble, au coude à coude, sans faire de distinction entre les différentes tribus. En voyant le feu se ranimer dans leurs cœurs, il sut ce qu'il avait à faire.

Serrant fermement la poignée de Ghal Maraz, il s'élança vers le rebord du promontoire et, d'un saut prodigieux, se jeta au cœur de la masse rugissante des orques.

Alfgéir vit le saut insensé de Sigmar et il poussa un cri d'alarme en voyant son roi qui traversait les airs, son marteau de guerre levé très haut au-dessus de sa tête. Le temps parut s'arrêter. Alfgéir sut qu'il n'oublierait jamais la vision de Sigmar s'abattant sur les orques comme l'un des héros barbares des grandes sagas de jadis.

Tous les guerriers de l'armée regardèrent Sigmar atterrir au beau milieu des orques avec un cri de haine, puis il disparut à leur vue.

Alfgéir avait déjà vu mourir son roi à la bataille et il s'était bien juré de ne jamais laisser pareille chose se reproduire.

— Loups Blancs ! Avec moi ! Pour le roi ! hurla-t-il en faisant volter son cheval.

Sigmar fit tournoyer son marteau autour de lui et sa lourde tête fit éclater comme une coquille de noix l'armure d'un orque immense qui agitait un couperet dégoulinant de sang. Il tenait Ghal Maraz à deux mains et ses forces n'étaient pas amoindries en dépit de tout le sang qu'il avait versé au cours de la journée. Il portait chaque coup en l'accompagnant d'un feulement de haine

animale qui répondait aux incessantes vociférations des orques.

Le sang jaillissait et le roi des Unberogens décimait ses ennemis, creusant toujours plus profond dans la masse des peaux-vertes, comme possédé. Une flamme froide illuminait son regard et partout où il se trouvait, un vent d'hiver glacial soufflait en tempête autour de lui.

Les orques commencèrent à se débâter, essayant de fuir ce fou furieux couvert de sang qui combattait avec une fureur plus grande que celle de n'importe quel seigneur orque. Sigmar tuait, encore et encore, sans plus réfléchir, ne voyant que les ennemis de sa race et l'anéantissement de tout ce qui était bon et pur. Son combat vengeur n'avait rien à voir avec la gloire ou l'honneur. Il ne s'agissait plus que de survie. Ghal Maraz emplissait son cœur de haine, sa fureur le protégeait d'une armure de tonnerre et Ulric faisait couler des éclairs dans ses veines.

Il hurlait, mais il ne savait pas ce qu'il disait car son être tout entier était possédé par l'esprit du massacre. Sa rage était totale et pourtant ce n'était pas la furie aveugle du berserk mais l'esprit même de la fureur guerrière, contrôlée sous sa forme la plus pure.

Une centaine d'orques étaient déjà morts et le cercle s'élargissait autour de lui car les orques se bagarraient pour échapper à la destruction. Libérées par le massacre, des énergies remontées de la nuit des temps faisaient flamboyer le grand marteau. Des pouvoirs si ésotériques que les plus révéérés des seigneurs des runes eux-mêmes n'auraient pu les nommer se manifestaient, aidant le roi à accomplir son sanglant labeur.

Le bras de Sigmar frappait avec une puissance qui lui venait de chacun de ses illustres ancêtres. Ses ennemis ne parvenaient même plus à l'approcher et encore moins à l'abattre. Des pouvoirs venus de l'aube du monde coulaient dans ses veines, ses muscles étaient durs comme le fer et imprégnés d'une force inhumaine et prodigieuse.

Mortel, terrifiant, il se frayait un chemin à travers la masse compacte des orques. Il entendit monter une immense clameur derrière lui. Les rois des tribus obéissaient au dernier ordre que leur avait transmis Alfgéir.

La poitrine gonflée d'une ardente fierté, les armées des hommes chargèrent en y mettant tout ce qui leur restait de force et d'espoir.

Les champions unberogens et les hommes des clans udoses se jetèrent sur les orques avec la même fureur et la même violence que Sigmar. La lourde lame de Wolfgart se balançait, fendant les armures à coups redoublés ; Pendrag, quant à lui, se battait comme un berserk et traçait une tranchée en direction de son frère d'armes.

Les maîtres des lames ostagoths taillaient les orques en charpie et les sauvages combattants chérusens gloussaient et caquetaient comme des forcenés en saccageant leurs ennemis à coups de gantelets cloutés. Les guerrières asobornes dansaient une gigue mortelle au milieu des peaux-vertes, faisant tourbillonner leurs longues dagues, arrachant des yeux et tranchant des tendons tandis que les cavaliers taléutes abandonnaient leurs montures pour

combattre à pied, taillant et découpant à grands moulinets d'épées.

Les Heaumes Corbeaux chargèrent, lance basse, embrochant les orques et les destriers des Loups Blancs se lancèrent contre les orques et les percutèrent de plein fouet tandis que leurs cavaliers brisaient les crânes de leurs marteaux tournoyants.

Les berserks se ruèrent à l'assaut en hurlant à pleins poumons, totalement indifférents à la sauvegarde de leurs propres vies et le roi Otwin rugit en faisant tourner sa hache en cercles mortels autour de lui. Myrsa et ses guerriers en armures de plaques moissonnaient les orques à tours de bras, de leurs terrifiantes épées à deux mains.

L'armée des peaux-vertes sombra bientôt dans le chaos le plus total. Leur première ligne avait été hachée par cet assaut aussi soudain que brutal.

Aucun orque n'osait plus approcher Sigmar tandis que celui-ci continuait à avancer de plus en plus profondément dans leurs rangs, plus loin qu'aucun de ses guerriers, même le plus brave, n'avait osé aller. Les orques commencèrent à se disperser autour de lui et la panique s'empara des plus proches puis, devant la fureur de ce dieu nouveau-né, une vague de terreur se répandit comme une onde dans l'armée.

Sigmar ignorait combien d'orques il avait tué et cela n'avait guère d'importance à ses yeux car il avait conscience que cela ne serait jamais suffisant, quel que soit le nombre de ses victimes. Le courage et l'impétuosité démontrés par ses guerriers dans leur magnifique action d'éclat ne pouvaient suffire. Il savait que ses troupes se trouvaient très loin de lui et il entendait de moins en moins les cris de ses hommes, noyés dans la clameur des orques.

La foule compacte qui constituait les lignes arrières de l'armée orque poussait les premiers rangs en avant et interdisait à la plupart d'entre eux d'échapper à sa fureur vengeresse. Il les tuait sans la moindre pitié et les corps s'accumulaient autour de lui, en un monticule de cadavres de plus en plus élevé.

Ghal Maraz scintillait comme une lumière sacrée au centre du champ de bataille et les orques tremblaient de peur à cette vision. Les guerriers des douze tribus se battaient héroïquement et, devant les peaux-vertes qui fuyaient de plus en plus nombreux devant la puissance de son marteau, Sigmar sentit frémir un faible espoir dans sa poitrine.

C'est alors qu'une grande ombre glissa sur le champ de bataille, comme une flaque d'huile qui se répand sur l'eau.

Levant les yeux, Sigmar vit de grandes ailes couleur d'émeraude et une gueule rugissante. La vouivre s'abattit du haut des cieux comme un éclair.

La vouivre claqua des mâchoires en direction de Sigmar. Il plongea sur le côté, se laissa rouler le long de la pente du monticule d'orques morts et atterrit sur le sol au milieu d'une avalanche de têtes défoncées et de corps brisés. Il roula sur lui-même et se releva tandis que la bête monstrueuse se posait au sommet du tas de peaux-vertes qu'il venait de tuer. Sa tête cornue était

massive, trois fois plus grosse que celle du plus imposant des taureaux, et sa mâchoire était hérissée de crocs qui faisait la taille des poignards des chérusens.

Son corps monstrueux était couvert d'un cuir écailleux et sa musculature ondulait sous sa peau. Des excroissances osseuses lui couraient tout le long du dos, jusqu'à l'extrémité d'une longue queue qui fouettait l'air et qui laissait goutter un venin noir qui faisait grésiller tout ce qu'il touchait. Deux ailes énormes prenaient naissance dans son dos et sa tête était accrochée au bout d'un long cou épais et serpent.

Les orbes noirs de ses yeux sans âme se posèrent sur Sigmar et la bête le fixa d'un regard calculateur et cruel.

Le seigneur des orques chevauchait la vouivre et c'était le plus impressionnant que Sigmar ait jamais vu. Il avait la peau noire comme de la suie et son armure était composée de lourdes plaques de fer maintenues à même la chair par d'énormes pointes. Ses défenses étaient aussi énormes que les crocs de sa monture et ses yeux rouges et brûlants reflétaient toute la haine dont sa race était capable.

Même les yeux de Vagraz Fend-la-Hure n'avaient pas brillé d'autant de malveillance. Cet orque-ci était l'incarnation la plus absolue de la rage et de la ruse des orques.

Dans la main de Sigmar, Ghal Maraz devint chaud et il sentit que l'arme avait reconnu son adversaire : c'était *Urgluk Croc-de-Sang*.

Une flamme verte courut le long de la lame de la hache du seigneur de guerre, une arme maléfique, une arme d'un immense pouvoir. Cette lame faite d'obsidienne polie n'avait pas été façonnée par les orques. Ils auraient été bien incapables de produire un artefact aussi mortel. Des runes semblables à celles qui étincelaient sur Ghal Maraz couraient sur toute la longueur de sa hampe mais elles semblaient corrompues, avilies et Sigmar sentit leur pouvoir pernicieux tenter de s'attaquer à son âme.

Des courants d'énergie se mirent à tourner autour des deux maîtres du champ de bataille. Le destin du monde allait dépendre de l'issue de ce combat. L'homme et l'orque restèrent un instant immobiles, face à face, et les âmes de tous ceux qui composaient leurs armées furent comme attirées à l'intérieur de leurs corps. Les troupes de Sigmar étaient toujours très éloignées de l'endroit où il se trouvait mais, bien qu'il fut encerclé par les orques, aucun de ceux-ci n'osa intervenir dans le duel titanesque qui était sur le point de commencer.

— Approche et viens chercher ta mort ! cria Sigmar en brandissant Ghal Maraz devant lui. L'antique marteau étincela de puissance et Sigmar ressentit presque comme une force physique son impatience de porter la mort au sein de ses ennemis.

La vouivre se jeta sur Sigmar, battant des ailes et claquant des mâchoires. Celui-ci esquiva l'attaque d'un pas de côté et son marteau décrivit un arc très court pour aller s'écraser contre la tempe de la bête. La vouivre rugit de

douleur et chancela, mais elle ne tomba pas.

D'un puissant balayage de la queue, la vouivre le cueillit à l'épaule et le souleva de terre. Il vola au sol et ne se réceptionna pas bien. Il sentit quelque chose se briser à l'intérieur de son corps mais il réussit à se relever juste au moment où le monstre bondissait en avant. Plongeant sous les mâchoires qui claquait, il exécuta un roulé-boulé sous l'encolure de la bête et en profita pour attraper au passage une épée qui traînait au sol.

En y mettant toute la force dont il était capable, Sigmar plongea la lame dans le poitrail de la vouivre. Elle s'enfonça dans la chair de l'animal mais avant que Sigmar ne réussisse à la pousser plus profondément, la créature s'envola en cherchant à le griffer des pattes arrières.

Ses serres aussi acérées que des lames d'épées lui labourèrent la poitrine et il poussa un hurlement de souffrance. En lui frappant violemment les pattes d'un coup de marteau, il se libéra avant qu'elle ne parvienne à l'éviscérer. Haletant de douleur, il réussit à se redresser juste à temps pour la voir se jeter sur lui une nouvelle fois.

Il sauta de côté. Ses blessures à la poitrine saignaient abondamment, de même qu'une bonne douzaine d'autres. Laissant la douleur l'envahir et alimenter sa colère, il se redressa fièrement, couvert de sang, tel le roi des hommes qu'il était, tel le plus vaillant de tous les hommes.

— Descends et viens m'affronter ! cria-t-il à l'adresse de Croc-de-Sang.

Le seigneur de guerre ne montra pas le moindre signe de l'avoir entendu ou de se soucier de répondre mais il tira sur les chaînes de sa bête et émit un grognement guttural en pointant le doigt sur Sigmar. Avec un rugissement terrifiant, la vouivre ouvrit une gueule assez large pour avaler Sigmar tout entier. Elle frappa, lançant brutalement la tête en avant. Sigmar sauta par-dessus ses mâchoires claquantes et, dans le même mouvement, abattit Ghal Maraz sur son crâne.

La bête eut un long frisson et se cabra de nouveau en poussant un beuglement de douleur.

Sigmar retomba tout près du monstre, suffisamment près pour balancer son marteau à deux mains et frapper de toutes ses forces la lame qui dépassait toujours de son poitrail. Ghal Maraz percuta violemment le pommeau de l'épée qui plongea profondément dans le corps de la vouivre et lui transperça le cœur.

Avec un mugissement étranglé, la bête s'effondra. Ses ailes frémirent et retombèrent mollement comme des voiles de navire déchiquetées par le vent et la vie la quitta.

Sigmar se rua en avant dans l'espoir que Croc-de-Sang serait pris au piège sous le cadavre de sa monture mais le seigneur de guerre était déjà debout et il l'attendait de pied ferme. La lame noire de sa hache siffla un chant de mort, avide de faire sauter la tête de Sigmar, et celui-ci se jeta sur le côté. Elle passa à un cheveu de son cou et les flammèches verdâtres lui roussirent la peau au passage.

Son adversaire se dégagea de la dépouille de sa monture. Il était immense, un véritable colosse fulminant d'une haine inextinguible. Ses muscles roulaient sous sa peau et poussaient contre les plaques d'armure clouées dans sa chair. Les orques réunis en cercle autour des deux combattants commencèrent à entonner une litanie guerrière et le seigneur orque sembla grandir encore, comme imprégné d'une brutale énergie vitale.

Durant de longues secondes, les deux combattants restèrent parfaitement immobiles. Puis, soudain, Sigmar se rua à l'attaque et son marteau de guerre décrivit une mortelle parabole en direction de la tête de son ennemi. En un éclair, la hache vint bloquer son coup et le seigneur de guerre riposta par un formidable coup de poing au menton.

Ayant vu venir le coup, Sigmar parvint à l'esquiver partiellement mais l'orque avait mis une force phénoménale dans son mouvement et il recula en titubant, essayant désespérément de mettre un peu de distance entre lui et son adversaire. La hache noire s'abattit et Sigmar se laissa tomber accroupi tout en allongeant à son ennemi un coup très violent à l'estomac.

Au contact de l'énorme seigneur orque, le marteau de guerre poussa une plainte stridente et libéra une puissante vague d'énergie. Il avait trouvé la cible idéale contre laquelle déchaîner sa colère. Croc-de-Sang s'écarta de Sigmar d'un pas titubant et, lorsqu'il releva les yeux, Sigmar vit briller dans les braises rougeoyantes de son regard une lueur de respect qui n'était pas là auparavant.

Les deux antagonistes se ruèrent à l'attaque. La hache et le marteau s'entrechoquèrent avec des explosions de feu bleu et vert. L'orque avait l'avantage de la force mais Sigmar était le plus rapide et ses coups portaient plus souvent.

Le combat continua. Toutefois, Sigmar sentait qu'il touchait aux limites de son endurance. Croc-de-Sang, en revanche, était encore en possession de tous ses moyens car il n'avait pas combattu. La litanie des orques s'enfla, plus forte, mais les cris de guerre des hommes de Sigmar devinrent également plus audibles.

Ses guerriers luttaient pour le rejoindre et leur bravoure lui donna la force de continuer.

La hache s'abattit à nouveau sur lui et Sigmar bloqua la lame d'obsidienne à l'aide de la tête du marteau, puis il bondit plus près de l'orque gigantesque. Il se baissa en tournant sur lui-même, ramenant Ghal Maraz par en dessous et percuta violemment la mâchoire de Croc-de-Sang.

Sous la force du coup, la tête du seigneur de guerre se rejeta sèchement en arrière, mais avant que Sigmar ne réussisse à reculer les griffes de l'orque s'étaient refermées sur son épaule et il poussa un hurlement en sentant les os se briser sous sa peau. Le monstre tomba lourdement en arrière et s'écrasa au sol, entraînant dans sa chute Sigmar qui se débattait pour se libérer de sa prise.

Croc-de-sang lâcha sa hache et empoigna la tête de Sigmar.

Sigmar laissa tomber Ghal Maraz et agrippa les poignets de Croc-de-Sang.

Les muscles de ses bras se gonflèrent tandis qu'il luttait contre la force énorme qui menaçait de lui écraser la boîte crânienne.

Les veines de ses bras enflèrent et palpitèrent sous sa peau et son visage s'empourpra sous l'effort qu'il fournit pour essayer d'obliger les mains du seigneur orque à lui lâcher la tête.

Leurs deux visages n'étaient séparés que de quelques centimètres et Sigmar plongea un regard totalement dépourvu de crainte dans celui du puissant seigneur de guerre. Son œil bleu et son œil vert affrontèrent le regard incandescent de l'orque.

— Tu. Ne. Me. Vaincras. Jamais, gronda Sigmar, tandis que la puissance d'une tempête hivernale envahissait son corps et l'emplissait d'une fureur glacée et implacable.

Centimètre par centimètre, il força les griffes de l'orque à desserrer leur étreinte sur sa tête, savourant la surprise et l'effroi qu'il vit monter dans les yeux de son adversaire. Cette expression de peur l'aiguillonna, lui rendant sa vigueur et il écarta encore un peu plus les mains de son adversaire.

Avec un sourire de triomphe, il administra un violent coup de tête dans le visage du seigneur de guerre. Un flot de sang jaillit du groin de l'orque qui poussa un beuglement de frustration. Se rendant compte qu'il ne pourrait venir à bout de Sigmar par la force brute, Croc-de-Sang le lâcha d'une main et tenta d'attraper sa hache.

C'était l'occasion ou jamais.

Balançant Ghal Maraz très haut au-dessus de sa tête, il abattit de toutes ses forces l'héritage ancestral des nains droit sur le mufler de Croc-de-Sang.

Le crâne du seigneur de guerre explosa dans un geyser d'esquilles d'os, de lambeaux de chair et d'éclaboussures de matière cervicale. Un éclair de lumière blanche jaillit de la tête du marteau de guerre et Sigmar fut projeté en arrière, tandis que le corps d'Urgluk Croc-de-Sang se disloquait et se dissolvait, consumé par les puissantes énergies libérées par l'arme ancestrale des nains.

Clignant des paupières pour chasser les éblouissantes images de l'anéantissement du seigneur de guerre des orques, Sigmar se tourna vers les peaux-vertes qui l'entouraient et vit l'expression de terreur respectueuse et de stupéfaction qui s'était peinte sur leurs faciès porcins. Cependant, ils n'avaient pas lâché leurs couperets acérés et il vit également brûler dans leurs yeux le désir de la vengeance et celui du pouvoir.

Il tenta de se relever mais ses forces l'avaient déserté. Il était couvert de sang et il avait les membres flageolants à la suite de l'effort qu'il avait dû fournir pour canaliser la puissance de son arme. Il se laissa tomber accroupi et tendit la main pour s'emparer d'une arme, n'importe laquelle, qui lui permettrait de combattre les orques qui l'entouraient mais il ne trouva que des lames d'épées brisées et des lances cassées.

Un orque aux larges épaules, coiffé d'un heaume de fer noir, s'avança et tendit la main pour s'emparer de la hache du seigneur de guerre. À ce moment

précis, une flèche à la hampe blanche traversa la visière de son casque et se planta dans la cervelle du monstre. Un autre la suivit de près et quelques secondes après une pluie de flèches s'abattait sur les rangs des orques, accompagnée d'une immense clameur de triomphe.

Levant les yeux vers le ciel bleu, Sigmar versa des larmes de gratitude tandis que les guerriers de son armée le dépassaient et se ruaient sur les orques abasourdis. Les guerrières asobornes poussaient des hurlements de joie en découpant leurs ennemis, aux côtés des Unberogens, des Chérusens, des Taléutes et des Mérogens. Les berserks thuringiens, conduits par le roi Otwin, se jetaient sur les lignes orques, suivis des piquiers ménogoths. Dans un roulement de sabots, les Heaumes Corbeaux tombèrent sur les peaux-vertes comme la foudre, impatients de venger la mort de Marbad, tandis que les archers brigondiens harcelaient l'armée ennemie de leurs traits.

Le roi Wolfila ouvrit un sanglant chemin à travers la foule des orques, tailladant et découpant de son énorme épée à garde en corbeille et ses hommes le suivirent avec des hurlements de furieuse allégresse.

Le courage et la détermination des orques avaient subi un rude coup à l'annonce de la mort de leur chef. Devant ce nouvel assaut, ils basculèrent, totalement démoralisés. En quelques instants, ils ne furent plus qu'une cohue désorganisée et paniquée.

Un cavalier s'arrêta à côté de Sigmar qui leva les yeux pour découvrir le visage furieux d'Alfgéir.

— Par tous les dieux, Sigmar ! s'exclama le maréchal du Reik d'un ton brusque. C'était la plus grande folie que j'ai vue de ma vie !

Le temps que le dernier des peaux-vertes ait été chassé du champ de bataille, la nuit était tombée. Avec la mort d'Urgluk Croc-de-Sang, l'extraordinaire puissance qui avait dominé la horde et maintenu la cohésion des tribus était morte. La horde avait volé en éclats comme un fer mal forgé. Sans la volonté de leur seigneur de guerre pour les dominer, les anciennes rancœurs s'étaient aussitôt réveillées et les orques s'étaient retournés les uns contre les autres, s'entretenant à coups de haches et de couperets au milieu de leur sanglante déroute, alors qu'ils se faisaient encore exterminer par les hommes.

Malgré leur épuisement, les guerriers de l'armée de Sigmar donnèrent la chasse aux orques aussi longtemps qu'ils en furent capables. Les cavaliers les piétinèrent par milliers tandis qu'ils fuyaient le col du Feu Noir, en direction des désolations de l'est. Seules l'obscurité et la fatigue les empêchèrent de continuer la poursuite. Le soleil était bas sur l'horizon de l'ouest quand ils revinrent, triomphants, sur leurs chevaux fourbus et couverts d'écume.

Il fallut quelque temps aux hommes pour appréhender l'étendue de leur magnifique victoire, car il y avait eu tant de victimes et tant d'autres encore qui allaient mourir sur les tables des chirurgiens. Toutefois, lorsque les cavaliers revinrent au camp, ils furent accueillis par des rires, des chants et par l'immense soulagement de ceux qui avaient survécu.

Des chariots chargés de tonneaux de bière sillonnaient le camp et Sigmar observa ses hommes qui riaient, envahis d'une joie légère comme les étincelles qui montaient au-dessus des feux. Cette nuit-là, hommes et nains partagèrent le bonheur de la victoire, parlant et buvant en frères, échangeant d'héroïques histoires et se racontant mutuellement les sagas des héros.

Les morts seraient pleurés, mais cette soirée était pour les vivants.

Les survivants respiraient à pleins poumons un air qui leur paraissait plus pur que tout ce qu'ils avaient jamais pu sentir et la bière leur semblait plus délicieuse que toutes celles qu'ils avaient eu l'occasion de goûter. Quant aux amis qui se trouvaient autour d'eux, il leur semblait qu'ils leur deviendraient plus chers que tous les autres.

La vallée où s'était déroulée la bataille du col du Feu Noir était baignée de lune et Sigmar sourit en sentant la respiration du monde passer comme un souffle à travers les montagnes, emplissant son cœur de la promesse de la vie future. Les terres des hommes étaient sauvées et les tribus avaient surmonté leur première grande épreuve, même s'il leur restait bien des batailles à mener et des ennemis à vaincre. Descendue du nord, une brise froide souffla sur la vallée et il se demanda d'où viendrait leur prochain adversaire.

Les orques morts furent traînés au loin et abandonnés aux corbeaux, tandis que les guerriers défunts furent emmenés vers de grands bûchers funéraires que l'on avait préparés à l'ombre de l'ancienne tour de garde des nains. Les brasiers furent allumés par des représentants de chacune des tribus et lorsque les flammes montèrent vers le ciel, accompagnant les âmes des morts qui s'envolaient vers le palais d'Ulric, toute la vallée résonna du hurlement des loups de la montagne.

Ayant honoré les guerriers de leurs armées, les rois des hommes se rendirent en procession solennelle vers le dernier bûcher, portant sur leurs épaules la dépouille du roi Marbad allongée sur une litière de boucliers dorés.

Ainsi, le roi des Endales fut porté vers sa dernière demeure par Otwin des Thuringiens, Krugar des Taléutes, Aloysius des Chérusens, Siggurd des Brigondiens, Freya des Asobornes et par son fils, Aldred.

Sigmar marchait derrière le roi défunt, en compagnie de Wolfila des Udoes, d'Henroth des Mérogens, d'Adelhard des Ostagoths et de Markus des Ménogoths. Chacun de ces rois portait un bouclier d'or. Aucune parole ne fut prononcée tandis qu'ils accompagnaient leur frère et compagnon vers le lieu de son dernier sommeil.

Kurgan Barbe de Fer se tenait devant la tour de garde, resplendissant dans son armure argentée et son haubert de mailles dorées. Auprès de lui, maître Alaric baissait la tête, accablé de chagrin, et Sigmar adressa un respectueux salut de la tête à ses amis en passant devant eux.

À côté du bûcher, attendant les porteurs du défunt, un prêtre d'Ulric vêtu d'une longue cape de loup tenait une torche enflammée. La procession des rois traversa la foule des milliers de guerriers qui étaient venus y assister, mais il n'y eut pas un souffle de vent ni un murmure pour rompre le silence.

Les rois déposèrent Marbad au sommet de son bûcher. Même dans la mort, le vieux roi des Endales était magnifique à voir et Sigmar sut qu'il serait profondément regretté.

On replia les pans de sa cape noire autour de lui et les rois des territoires à l'ouest des montagnes reculèrent, puis le prêtre d'Ulric enfonça sa torche enflammée au plus profond du monceau de bois imprégné d'huile.

Le brasier rugit comme une bête vivante et, devant la dépouille de Marbad qui se consumait, Sigmar alla trouver Aldred. Le jeune homme avait hérité du physique de son père et il portait Ulfshard au côté. Ses yeux s'emplirent de larmes et Sigmar lui posa la main sur l'épaule.

— Ceci appartenait à ton père, lui dit Sigmar en lui tendant un bouclier doré. À présent, tu es le roi des Endales, mon ami. Ton père et moi étions comme des frères. J'espère qu'il en sera de même pour toi et moi.

Aldred ne répondit rien mais il hocha la tête avec raideur et détourna le regard vers le bûcher.

Le laissant à son chagrin, Sigmar alla rejoindre le roi Kurgan tandis que les rois des hommes levaient leurs boucliers en un dernier hommage à leur frère tombé.

— Jolis boucliers, commenta Kurgan. Dois-je voir l'influence d'Alaric dans la manière dont ils ont été forgés ?

— En effet, répondit Sigmar. Alaric est un excellent professeur.

Le nain s'inclina en entendant ce compliment.

— Le jeune Pendrag m'a rapporté ce que tu leur as dit en leur donnant ces boucliers, poursuivit Kurgan. C'était bien dit, mon garçon, vraiment bien dit.

— Et sincère, répondit Sigmar. Nous *sommes* les défenseurs de ces terres.

— C'est bien vrai, acquiesça Kurgan. Mais un guerrier a besoin d'une arme tout autant que d'un bouclier pour défendre sa demeure. Que dirais-tu si je demandais à notre Alaric de te fabriquer quelques épées pour aller avec les boucliers ?

— Je serais honoré.

— Eh bien, Alaric, tu te sens d'humeur à façonner quelques épées pour les compagnons de Sigmar ?

Alaric sembla décontenancé par les paroles du roi Kurgan et il hésita avant de répondre.

— Je... eh bien, ce sera difficile et...

— Bien, bien, coupa Kurgan en lui tapotant l'épaule. Voilà qui est réglé. Je te donne ma parole que les rois des hommes auront les meilleures lames qui puissent être forgées par l'art des nains ou bien je ne m'appelle pas Kurgan Barbe de Fer.

Sigmar s'inclina profondément devant le roi des nains, confondu de gratitude devant la générosité de cette promesse. Il se redressa et se retourna vers le bûcher du roi Marbad. Les rois des hommes s'étaient rassemblés devant lui. Ils portaient les boucliers qu'il leur avait donnés et sur leurs visages, Sigmar vit une expression de loyauté qui lui fit gonfler le cœur de

fierté.

Siggurd fit un pas en avant.

— Nous avons commencé à parler du futur, dit-il.

— Du futur ? lui demanda Sigmar.

— Oui. Les terres des hommes sont sauvées et tu as ton empire.

Le roi des Brigondiens adressa un signe de tête à ses compagnons et, comme un seul homme, ils mirent un genou en terre en inclinant la tête.

Derrière eux, les milliers d'hommes de l'armée suivirent l'exemple de leurs rois et tous les guerriers de la vallée furent bientôt agenouillés devant Sigmar.

— Et cet empire a besoin d'un empereur, ajouta simplement Siggurd.

✧ Glossaire ✧

Adelhard – roi des Ostagoths.

Alaric – maître des runes nain venu de Karaz-a-Karak.

Aldred – fils de Marbad, roi des Endales.

Alfgéir – champion du roi Björn et maréchal du Reik.

Aloysis – roi des Chérusens.

Artur – roi des Teutogens.

Asobornes – tribu de guerrières célèbres pour leur talent à conduire les chars de guerre.

Brochenoire – énorme sanglier, le plus puissant de son espèce, rencontré dans son enfance par Sigmar et ses amis.

Björn – père de Sigmar et roi des Unberogens.

Bretonii – tribu humaine de la côte ouest.

Brigondiens – tribu humaine des territoires de l'est.

Chérusens – tribu d'hommes sauvages du nord.

Col du Feu Noir – l'une des principales passes permettant de traverser les Montagnes du Bord du Monde. Site de la grande bataille qui vit s'affronter les armées de Sigmar et celles du seigneur de guerre orque Urgluk Croc-de-Sang.

Colline des Guerriers – tumulus funéraire sacré des Unberogens.

Cradoc – vieux guérisseur des Unberogens.

Dragor Toison-Rouge – héros légendaire de la tribu unberogen, grand-père de Sigmar.

Eadhelm – chef de la ville d'Astofen et cousin de Björn.

Endales – tribu humaine des territoires de l'ouest. Alliés indéfectibles des Unberogens.

Eoforth – conseiller le plus estimé du roi Björn.

Épée draconique de Caledfwlch – épée appartenant au roi Artur, forgée par un mystérieux chaman à partir d'un fragment d'éclair gelé par le souffle d'un dragon des glaces.

Fauschlag – haut pic montagneux au sommet duquel se trouve la capitale des Teutogens.

Flamme d'Ulric – flamme éternelle qui brûle au pinacle du Fauschlag.

Fort du Corbeau – palais du roi des Endales.

Freya – reine guerrière des Asobornes.

Galin Veneva – émissaire du roi Adelhard des Ostagoths.

Gerréon – maître bretteur unberogen. Frère de Ravenna et jumeau de Trinovantes.

Ghal Maraz – légendaire marteau runique offert à Sigmar après qu'il ait secouru le roi des nains, Kurgan Barbe de fer.

Heaumes Corbeaux – cavaliers d'élite de l'armée endale, ainsi dénommés à cause de leur cape noire et de leur casque ailé.

Henroth – roi des Mérogens.

Jutones – tribu humaine de l'ouest, fameuse pour l'habileté à l'arc de ses chasseurs.

Karaz-a-Karak – la plus grande cité-forteresse du peuple nain.

Krealheim – village brigondien ravagé par le dragon-ogre Skaranorak.

Krugar – roi des Taléutes.

Kurgan Barbe de Fer – haut roi des nains.

La Faucheuse d'Âmes – hache à double lame du roi Björn.

La sorcière – vieille femme mystérieuse qui vit dans les marais de Fangefougères, affligée par les dieux de pouvoirs prophétiques.

Le val gris – sinistre région située entre la vie et la mort, où errent les esprits des morts.

Loups Blancs – garde personnelle du roi des Unberogens, dirigée par Alfgéir.

Maedbh – guerrière asoborne, conductrice du char de la reine Freya.

Marbad – roi des Endales.

Marburg – capitale des Endales, bâtie au sommet d'un promontoire de roche volcanique, sur les ruines d'un ancien bastion elfe.

Marius – roi des Jutones.

Markus – roi des Ménogoths.

Ménogoths – tribu humaine du sud.

Mérogens – tribu humaine du sud.

Myrsa – Garde éternel du Fauschlag.

Norsii – sauvages barbares venus des contrées glacées du nord et adeptes des Dieux Sombres.

Ostagoths – tribu humaine de l'est.

Ostvarath – épée ancestrale des rois ostagoths.

Otwin – roi berserk des Thuringiens.

Pendrag – frère d'armes de Sigmar et porteur de sa bannière de guerre.

Pré aux épées – champ d'entraînement des jeunes guerriers unberogens.

Rahotep – chef de l'antiquité, connu sous le nom de Roi guerrier du Delta, Vainqueur de la Mort, et dont la tombe se trouve dans les plaines sauvages des terres brigondiennes.

Ravenna – femme unberogen. Sœur de Trinovantes et Gerréon.

Reikdorf – capitale des Unberogens.

Roppsmen – tribu humaine du nord-est.

Siggurd – roi des Brigondiens.

Siggurdheim – capitale des Brigondiens.

Sigmar – puissant héros de l'humanité qui finit par devenir le roi des Unberogens. dénommé l'Enfant du Tonnerre dans une prophétie.

Skaranorak – nom donné par les nains au redoutable dragon-ogre des montagnes.

Taalahim – capitale des Taléutes.

Taléutes – tribu de cavaliers émérites, vivant dans l'est, qui chevauchent à

la bataille sur des selles équipées d'étriers.

Teutogens – tribu rivale des Unberogens.

Thuringiens – tribus de berserks vivant dans l'ouest.

Trinovantes – guerrier unberogen. Frère de Ravenna et jumeau de Gerréon.

Udoses – tribu humaine côtière du nord.

Ulfadar – femme berserk de la tribu thuringienne.

Ulfshard – légendaire épée tueuse de démons que l'on dit avoir été forgée par les elfes. Détenue par Marbad, roi des Endales.

Unberogens – tribu de Sigmar.

Urgluk Croc-de-Sang – puissant seigneur de guerre orque et chef de la horde des peaux-vertes à la bataille du col du Feu Noir.

Wolfgart – guerrier unberogen et frère d'armes de Sigmar.

Wolfila – roi des Udoses.

À PROPOS DE L'AUTEUR

D'origine écossaise, Graham McNeill a travaillé pendant six ans en tant que développeur de jeux au Studio de Conception de Games Workshop avant de faire le grand plongeon et de devenir écrivain à plein temps. En plus de ses seize romans, Graham a écrit une pléthore d'histoires de SF et de Fantasy, ainsi que de nombreux comics. Il travaille également sur bon nombre de projets parallèles qui le gardent occupé et (la plupart du temps) loin des ennuis. Graham vit et travaille à Nottingham et vous pouvez vous tenir au courant de son actualité en visitant son site internet.

Rejoignez les rangs de la Quatrième Compagnie sur

www.graham-mcneill.com

À DG. Tu m'as appris tout ce que je sais.

UNE PUBLICATION BLACK LIBRARY

Version anglaise originellement publiée en Grande-Bretagne en 2008 par BL Publishing. Cette édition a été publiée en France en 2011 par Black Library.

BL Publishing et Black Library sont des marques de Games Workshop Ltd., Willow Road, Lenton, Nottingham, NG7 2WS, UK.

Première publication en France en 2008 par Bibliothèque Interdite

Titre original : *Heldenhammer*

Illustration de couverture: Jon Sullivan

Carte par Nuala Kinrade

Traduit de l'anglais par Nathalie Huet

Copyright © Games Workshop Ltd 2008, 2011. Tous droits réservés.

Cette traduction est copyright © Games Workshop Ltd 2008. Tous droits réservés.

Games Workshop, le logo Games Workshop, Black Library, le logo Black Library, BL Publishing, Warhammer 40,000, le logo Warhammer 40,000 et toutes les marques associées ainsi que les noms, personnages, illustrations et images de l'univers de Warhammer 40,000 sont soit ®, ™ et / ou © Games Workshop Ltd 2000-2011, au Royaume-Uni et dans d'autres pays du monde. Tous droits réservés.

**Imprimé au Royaume-Uni par MacKays,
Chatham, Kent.**

Dépôt légal : Juin 2011

ISBN 13 : 978-0-85787-268-5

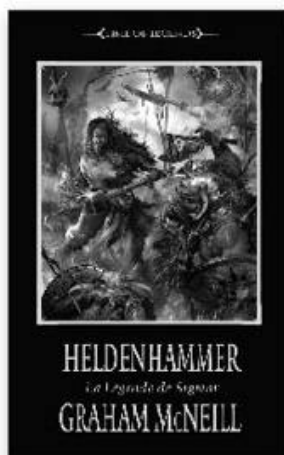
Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, faits ou lieux existants serait purement fortuite.

Toute reproduction, totale ou partielle, de ce livre ainsi que son traitement informatique et sa transcription, sous n'importe quelle forme et par n'importe quel moyen électronique, photocopie, enregistrement ou autre, sont rigoureusement interdits sans l'autorisation préalable et écrite du titulaire du copyright et de l'auteur.

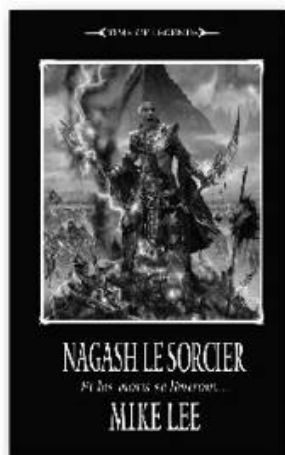
**Visitez Black Library sur internet :
www.blacklibrary.com/france**

**Plus d'informations sur Games Workshop et sur le monde de
Warhammer 40,000 :
www.games-workshop.com**

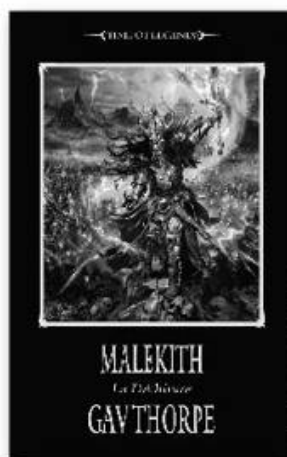
GAMES WORKSHOP PRODUCT CODE
0110 0261 009



ISBN : 978-1-78230-007-5



ISBN : 978-1-78230-008-5



ISBN : 978-1-78230-009-2

magasin en ligne • nouveautés • extraits
www.blacklibrary.com/france